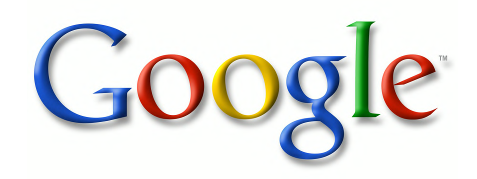
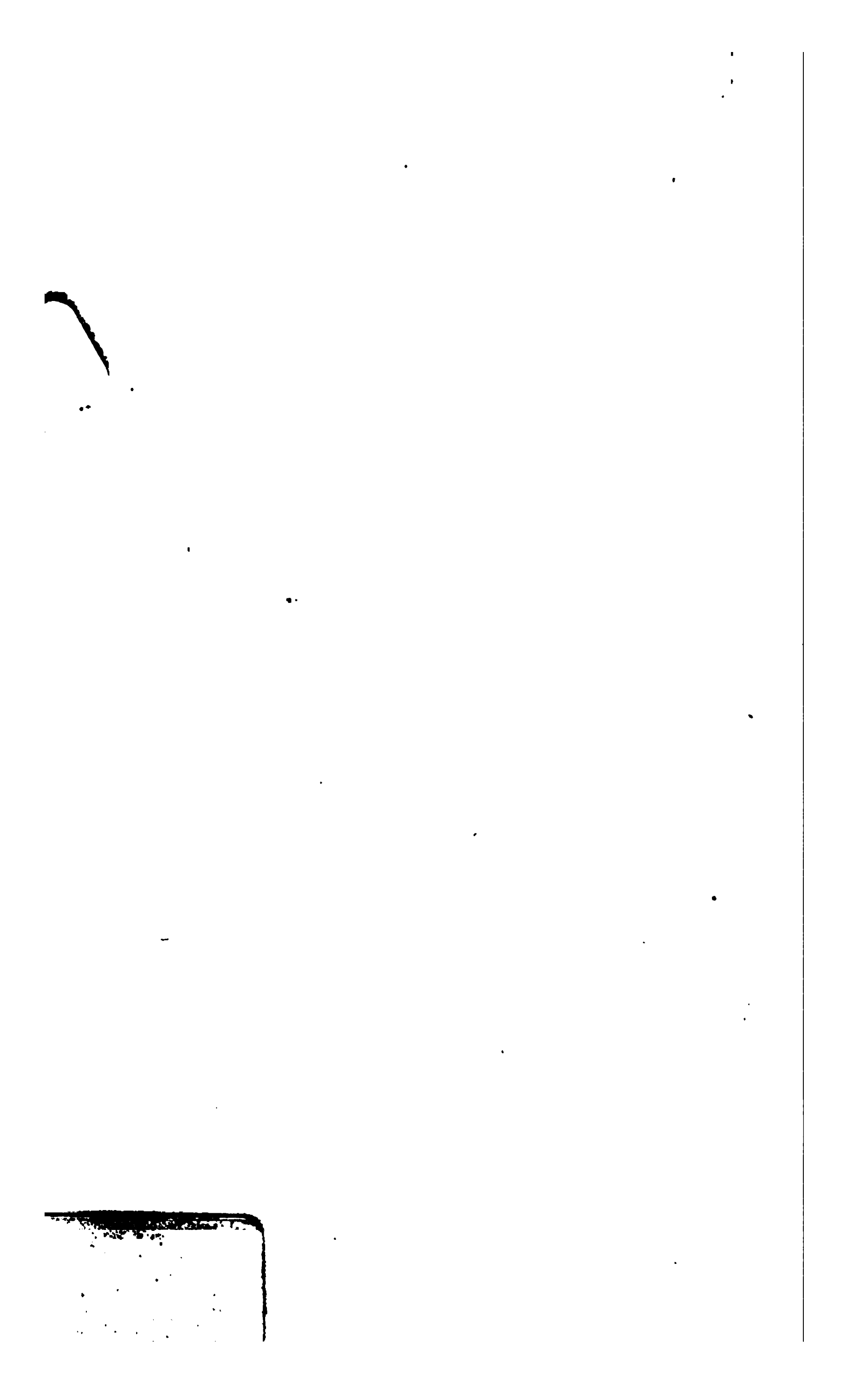






HISTOIRE

VÉRITABLE

DES TEMPS FABULEUX.

TOME I.

Ἐπιλείψει γάρ με ὁ βίος, εἰ καθ' ἕκαστον ἐπεξιέναι αἱροίμην, τὴν Ἑλληνικὴν διελέγχων φίλαυτον κλοπὴν, καὶ ὡς σφετερίζονται τὴν εὕρεσιν τῶν παρ' αὐτοῖς καλλίστων δογμάτων, ἣν παρ' ἡμῶν εἰλήφασιν. ἤδη δὲ οὐ μόνον ὑφαιρούμενοι τὰ δόγματα παρὰ τῶν βαρβάρων διελέγχονται, ἀλλὰ καὶ προσέτι ἀπομιμούμενοι τὰ παρ' ἡμῖν ἄνωθεν ἐκ τῆς θείας δυνάμεως διὰ τῶν ἁγίως βεβιωκότων εἰς τὴν ἡμετέραν ἐπιστροφὴν παραδόξως ἐνεργούμενα, Ἑλληνικὴν μυθολογίαν τερατευόμενοι.

Ma vie n'y suffiroit pas, si je voulois exposer et prouver en détail tous les plagiats des Grecs, que la vanité leur a fait faire, et comment ils s'attribuent l'invention de ce qu'ils ont de meilleur dans leurs dogmes, après l'avoir pris de nous. Et non-seulement on peut les convaincre d'avoir pris cette partie de leurs dogmes, de ceux qu'ils appellent barbares; mais encore d'avoir contrefait ce que la Puissance divine a miraculeusement opéré en notre faveur, par le ministère de ses Saints, et d'en avoir fait les prodiges de leur Mythologie grecque. *Clément d'Alexandrie, Strom. lib.* 6, *edit. Col.*, *pag.* 629.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

HISTOIRE

VÉRITABLE

DES TEMPS FABULEUX,

PAR L'ABBÉ GUÉRIN DU ROCHER;

ACCOMPAGNÉE DE L'HISTOIRE VÉRITABLE DES TEMPS FABULEUX, CONFIRMÉE PAR LES CRITIQUES QU'ON EN A FAITES, PAR L'ABBÉ CHAPELLE, ET DE L'HÉRODOTE HISTORIEN DU PEUPLE HÉBREU SANS LE SAVOIR, PAR L'ABBÉ J.-J. BONNAUD.

TOME PREMIER,

QUI CONTIENT L'HISTOIRE D'ÉGYPTE DEPUIS MÉNÈS JUSQU'A SÉSOSTRIS, DÉVOILÉE PAR L'HISTOIRE SAINTE DEPUIS NOÉ JUSQU'A L'ENTRÉE DES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE.



A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET C.e, LIBRAIRES,

RUE DE TOURAINE, N° 4, PRÈS L'ÉCOLE DE MÉDECINE;

A BESANÇON,

MÊME MAISON DE COMMERCE,

GRAND'-RUE, N° 86.

M. DCCC. XXIV.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LORSQU'AVEC quelques études, et sans prévention, l'on est capable d'embrasser d'un seul coup d'œil les attaques de l'incrédulité contre les défenseurs des livres saints, l'on est tout surpris de voir ses propres armes retomber sur elle-même pour l'abattre. Quand l'audacieux Dupuis imagina de montrer l'origine du christianisme dans les rêveries de l'ancienne mythologie, les gens de 1793 et 1794, auxquels il parloit, et qui l'écoutoient avec une stupide confiance, ignoroient que cette mythologie si vantée, n'étoit au fond que l'histoire du peuple de Dieu travestie par l'orgueil jaloux des peuples voisins. Lui seul avoit assisté par ses pères à la naissance du monde : c'étoit lui seul que le Tout-Puissant avoit instruit des

causes de la dégradation de l'homme, et fait le dépositaire des promesses de sa régénération à une vie plus glorieuse et plus heureuse encore que celle de son état primitif.

L'histoire des premiers âges du genre humain, dont Abraham avoit laissé la tradition en Chaldée, quand il vint s'établir en Mésopotamie (l'an du monde 2083, ou 1922 avant Jésus-Christ), ayant été portée en Égypte par la famille de Jacob, 215 ans plus tard, avec la tradition des événements que le temps y avoit ajoutés, se transmit de là, par Cécrops et sa colonie égyptienne, aux peu nombreux habitants de la Grèce (l'an du monde 2448, ou 1556 avant Jésus-Christ); mais elle ne put faire ces divers trajets chez des peuples étrangers au peuple Hébreu, et qui se faisoient un point d'honneur national de la mépriser, sans éprouver des altérations variées suivant leurs divers caractères. Combien surtout n'en dut-elle pas subir chez les Égyptiens,

après que les Hébreux se furent soustraits à leur joug (l'an du monde 2513, ou avant Jésus-Christ 1491).

Ces altérations de la primitive histoire du peuple de Dieu, durent varier suivant le naturel, et peut-être même encore suivant le climat des peuples qui les firent. Pouvoient-elles être autrement que sauvages et brutales chez les Égyptiens, alors si farouches, et par conséquent chez les Gaulois, auxquels ils donnèrent leur théogonie? Pouvoient-elles au contraire ne pas recevoir de la brillante imagination des Grecs et du beau ciel qui la fécondoit, ces charmes *idéals* qui séduisirent jusqu'à la férocité des enfants de Romulus?

Les premiers corrupteurs de l'histoire du peuple de Dieu ayant été les Égyptiens, c'étoit dans l'amas de fables, dont leurs historiens ont rempli les premiers âges de cette nation célèbre, qu'il falloit aller chercher les traces d'une vérité que les antiquités égyp-

tiennes avoient si fort obscurcie; et c'est à cette recherche difficile, pour laquelle il falloit des lumières extraordinaires que s'appliqua M. l'abbé Pierre Guérin du Rocher. Il parvint à discerner cette trace enfouie sous tant de mensonges. « Il leva le voile qui la cachoit, et découvrit à nos yeux le fondement respectable sur lequel portoit le bizarre édifice des antiquités égyptiennes », suivant que le déclaroit, en 1779, dans son approbation pour le livre de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, celui que nous ne craignons pas d'appeler le Bossuet de la fin du dix-huitième siècle, le savant Asseline, alors professeur de langues hébraïques en Sorbonne, et depuis évêque de Boulogne, et la colonne de lumière du clergé de France pendant sa dispersion dans les terres de l'exil. « L'auteur, ajoute-t-il, en prouvant que ces fables sont une altération continuelle des événements racontés dans l'Ancien-Testament, force les historiens de l'Égypte, Hérodote, Manéthon, Diodore, etc., à rendre hommage à Moïse

et aux autres écrivains sacrés, à déposer en leur faveur, à devenir en quelque sorte leur garant; et montre la fausseté de tant d'imputations qu'ont faites à nos saints livres, ceux qui se sont aveuglés jusqu'à croire que la main des hommes pouvoit détruire l'œuvre de Dieu. » Ainsi donc, à le bien prendre, ce qu'il y a de moins hypotétique dans l'*Origine des cultes* du fameux incrédule Dupuis, ne peut réellement que confirmer malgré lui l'authenticité de la Bible, et nous ramener à l'autorité de la plus ancienne histoire du monde, sur laquelle est fondé l'édifice auguste de la religion chrétienne qu'il prétendoit renverser de fond en comble.

Les trois premiers volumes de M. Guérin du Rocher, qui parurent en 1776 et 1777, suffirent pour produire cet heureux effet. Quelles lumières n'y auroit pas ajoutées la suite de son ouvrage qui devoit en avoir douze, si la révolution, en faisant bientôt triompher l'impiété, ne fût venue

l'immoler lui-même, et disperser le fruit de son immense travail. Ces trois volumes, qui portoient un coup si terrible et si décisif aux ennemis de la religion, les avoient soulevés contre lui dès 1777. Voltaire, dont il renversoit les systêmes hasardés, principalement dans sa *Philosophie de l'histoire* et ses *Questions sur l'Encyclopédie*, se hâta de l'attaquer avec un petit pamphlet que son ami Laharpe inséra dans le N.° 15 (25 mai 1777) du *Journal de politique et de littérature* dont il étoit le rédacteur. Il devint complice de l'attaque, non-seulement par cette insertion, mais parce qu'il y vantoit la prétendue victoire que, par-là, son oracle remportoit, disoit-il, sur l'abbé Guérin. Un anonyme répliqua avec un avantage plus réel dans une brochure de 53 pages, intitulée : *Lettre à M. de Laharpe, folliculaire des philosophistes, en réponse à la critique contre l'ouvrage de M. l'abbé Guérin du Rocher, insérée sous le nom de Voltaire dans le* 15.e *N.° de....etc.* (*Amsterdam* 1777). Le Journal de Trévoux, autre-

ment dit *historique et littéraire* [1], en fit un grand éloge le 15 octobre de la même année.

Les incrédules, après tout, ne furent pas les seuls qui attaquèrent l'*Histoire véritable des temps fabuleux* : on vit parmi les assaillants, des hommes de bien, connus par leur attachement à la religion, et même des ecclésiastiques, déjà célèbres par leurs écrits pour sa défense. Nous nous en étonnerions si nous ignorions que, chez les véritables savants, de même que chez ceux qui n'ont que l'ambition de passer pour tels, l'amour-propre, mortifié à la vue des découvertes qu'ils n'ont pas faites, et qui sembloient être de leur compétence, les porte à s'élever contre elles, quand même elles sont favorables aux principes religieux qu'ils professent. Ces agresseurs, qui d'ailleurs méritent beaucoup d'estime, furent d'abord l'orientaliste Abraham-Hyacinthe

[1] Voyez avertissement de la seconde partie du quatrième volume.

Anquetil-Duperron, dans l'*avant-propos* de son ouvrage *sur la Législation orientale*, publié en 1778; et quelques temps après, le savant Joseph de Guignes, dans le *Journal des savants*, en juin et juillet 1779. L'année précédente, l'*Histoire véritable des temps fabuleux* avoit été maltraitée par deux chapitres d'un livre intitulé : l'*Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*. Il étoit de l'abbé Jean-Baptiste Duvoisin, docteur de Sorbonne.

L'abbé Duvoisin, dans son ouvrage, donnoit d'ailleurs beaucoup de prise sur lui, par des propositions plus que paradoxales, et qui sembloient même trop philosophiques à de rigoureux théologiens, lorsqu'il disoit : « Il ne paroît pas que le culte du vrai Dieu puisse avoir quelqu'influence politique sur le bonheur d'une nation; en politique, c'est une même chose de sacrifier à tous les dieux de la Grèce, ou de n'adorer que le vrai Dieu; la fable de tous les dieux de la Grèce est un fondement tout aussi solide

de toute société, que l'idée d'un seul Dieu ». Enfin, il comparoit les découvertes de l'abbé Guérin au système de l'audacieux et impie Boulanger. Le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Dinouart, faisant dans son cahier de juillet 1778, un pompeux éloge des livres de l'abbé Duvoisin, prit aussi parti contre celui de l'abbé Guérin, dont les amis prétendoient au surplus que ce morceau du *Journal ecclésiastique* étoit de l'auteur même de l'*Autorité des livres de Moïse*, etc.

C'est du moins ce que ne craignit pas d'affirmer, dans une défense de l'ouvrage de l'abbé Guérin du Rocher, un abbé Chapelle, desservant de l'hospice de *la Pitié* à Paris, lequel très-lié avec cet auteur, entreprit de le venger tout à la fois des attaques de ses cinq agresseurs. L'abbé Guérin n'avoit pas cru devoir en prendre la peine lui-même, parce qu'il trouvoit « que leurs critiques n'avoient point entamé son ouvrage, et que ne s'appuyant que sur des al-

térations, des falsifications de son texte, et des assertions sans preuve, elles manifestoient ou une insigne mauvaise foi de la part de leurs auteurs, ou une ignorance absolue des matières qu'ils traitoient ». L'abbé Guérin ne vouloit pas même que ses amis suppléassent à son silence, si nous en croyons l'abbé Chapelle, que cela n'empêcha pas cependant de prendre la plume pour le défendre. Il l'entreprit avec force, et y réussit très-bien, sous le rapport du savoir et du raisonnement, dans un livre intitulé : *Histoire véritable des temps fabuleux*, CONFIRMÉE *par les critiques qu'on en a faites* (Liége ou Paris 1779 : 332 pages in-8.°) ; mais il y montra beaucoup d'acreté, et s'y livra peut-être trop à ce genre de plaisanterie mordante dont Voltaire avoit donné l'exemple, et que tant d'imitateurs, moins habitués que lui au grand monde, et aux finesses du langage de la bonne compagnie, ont pratiqué avec une rudesse toujours croissante jusqu'à nos jours, où ils n'ont plus à craindre la mortification qu'en

éprouva l'abbé Chapelle. Les dures personnalités dont il accompagnoit ses démonstrations, fournirent au crédit de ceux qu'il réfutoit, un prétexte pour faire supprimer son livre par l'autorité publique. On lui eût pardonné sa vive amertume, si ses autres invectives n'eussent pas été plus fortes que la qualification qu'il donnoit à l'abbé Dinouart, en l'appelant *le journaliste trompette*. Ceux-là mêmes qui se montroient le plus favorables à l'abbé Chapelle, ne pouvoient s'empêcher de convenir « qu'il avoit trop mis de véhémence et de vivacité dans des raisonnements assez forts par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin de ce secours». (*Journal historique et littéraire du* 15 août 1780)

L'abbé Jacques-Jules Bonnaud, plus modéré, vint en 1786, nous consoler de la suppression de cette réplique, par un excellent ouvrage qui, ayant pour titre : *Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir*, contenoit un abrégé de l'*Histoire vé-*

ritable, etc. de l'abbé Guérin du Rocher, et la substance des réponses de l'abbé Chapelle à ceux qui en avoient fait la critique. Il sembleroit que la Providence voulut que le livre de l'abbé Bonnaud nous dédommageât non-seulement de la rareté dont l'ouvrage de l'abbé Guérin étoit déjà en 1790, où l'on ne pouvoit plus se procurer qu'à grands frais ses trois volumes; mais encore des neuf autres qui devoient les suivre.

Comme si ces deux savants et vertueux ecclésiastiques fussent dès-lors associés pour toujours à la même gloire, par leur travail sur le même sujet, ils méritèrent et reçurent tous les deux la même couronne du martyre dans les premiers jours de septembre 1792. Leur vie, comme leur mort, est racontée avec des circonstances extrêmement édifiantes dans les *Martyrs de la foi pendant la révolution françoise*, au tome 2, page 247, et au tome 3, page 242.

Quoique le livre de l'abbé Bonnaud ait

eu deux éditions, savoir celle de 1786, et celle qui fut faite à Liége, *in*-12, en 1790, il est devenu presqu'aussi difficile à trouver que les trois volumes de l'abbé Guérin du Rocher, et celui de l'abbé Chapelle; c'est pourquoi, en réimprimant ceux de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, nous croyons devoir comprendre dans cette entreprise la réimpression de l'ouvrage de son défenseur, etc., même de l'*Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir*.

PLAN GÉNÉRAL

DE L'OUVRAGE.

I. PRESQUE toutes les nations ont des temps fabuleux, c'est-à-dire, des temps dont l'histoire est obscure, incertaine, et tout au moins entremêlée de beaucoup de fables. Les plus savants auteurs de l'antiquité païenne en sont eux-mêmes convenus pour ce qui regarde leurs premiers âges.

Hérodote, le plus ancien historien profane qui nous reste, appelé par cette raison le père de l'histoire, en rapportant bien des antiquités qu'il a recueillies, avertit souvent lui-même qu'il ne les garantit pas; qu'il s'est fait une loi d'écrire fidèlement tout ce qu'on lui a dit, mais qu'il ne laisse pas d'y trouver bien des faits incroyables; et, malgré cette sage précaution, plusieurs écrivains de sa nation même l'ont encore accusé de mauvaise foi. Plutarque a fait un Traité tout exprès pour l'en convaincre. Quelques modernes vont encore plus loin; ils croient lui faire beaucoup de grâces de dire qu'il ne ment pas toujours, et veulent substituer au titre de père de l'histoire celui de père du mensonge.

Varron, le plus docte des Romains, en faisant la division des temps écoulés jusqu'à lui, donne expressément le nom d'obscurs et de fabuleux à tous ceux qui précèdent l'ère des olympiades, laquelle, concourant à peu près avec celle de la fondation de Rome, ne remonte que sept à huit siècles avant l'ère chrétienne.

Diodore de Sicile, qui, par un travail de trente ans, a composé, sous le titre de Bibliothèque historique, une histoire universelle jusqu'à son temps, comprend de même sous le nom de mythologie ou d'histoire fabuleuse presque toute celle qu'il écrit dans ses premiers livres, lesquels renferment les antiquités des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs et de plusieurs autres peuples.

Aujourd'hui que nous avons des histoires d'un plus grand nombre de nations, les temps fabuleux se sont encore multipliés, parce que bien des nations modernes, de leur propre aveu, ont aussi les leurs dans ce qu'elles ont écrit de leur origine et de leurs commencements.

Les auteurs d'une histoire universelle [1] composée en anglois, et traduite dans notre langue, vont jusqu'à dire que les fables sont un « mélange » dont les antiquités d'aucune nation, hormis » celle du peuple Juif, ne sont exemptes; et la

[1] Histoire univers., tom. I, pag. 432.

» chose, ajoutent-ils, est très-naturelle, puis-
» qu'on ne doit guère s'attendre qu'un peuple,
» placé dans les circonstances où se trouvoient
» ces nations primitives, songe à laisser à la posté-
» rité des monuments historiques que quelques
» siècles après son établissement. »

Je ne cite point ce qu'avancent sur cet article quelques historiens philosophes de nos jours, parce que leurs assertions outrées ne tendent à rien de moins qu'à nous enlever toutes les antiquités sans exception. Laissant là de pareilles autorités qui ne sont qu'éphémères, qu'on prenne le premier ouvrage non suspect qui tombera sous la main, où l'on passe en revue les principaux peuples de l'antiquité; par exemple, l'Histoire ancienne [1] de M. Rollin. Presque point de peuple dont les commencements n'y soient donnés pour obscurs, incertains et pleins de fables.

« Il n'y a point, dit cet écrivain, dans toute
» l'antiquité, d'histoire plus obscure ni plus in-
» certaine que celle des premiers rois d'Egypte....
» Je dois, ajoute-t-il, avertir dès le commen-
» cement qu'Hérodote, sur la foi des prêtres
» égyptiens qu'il avoit consultés, rapporte beau-
» coup d'oracles et de faits singuliers, qu'un
» lecteur éclairé ne prendra que pour ce qu'ils
» sont, c'est-à-dire, pour des fables.

[1] Histoire anc., tom. I.

Qu'on passe aux Assyriens. « L'histoire [1] de » ces temps reculés, dit-il encore, est si obscure, » les monuments qui nous l'ont conservée si » opposés entr'eux, les systèmes des moder- » nes sur cette matière si différents les uns des » autres, qu'il est difficile de donner aucun » sentiment comme certain et comme incontes- » table. »

Il est inutile de citer ce que dit M. Rollin des commencements des autres peuples, ou de consulter d'autres auteurs. C'est presque partout la même chose; un aveu assez formel de l'obscurité, de l'incertitude et des fables de ces commencements.

On a déjà vu que l'histoire des Grecs en particulier, de ces Grecs, les maîtres des Romains en fait de littérature, et encore aujourd'hui les nôtres, a été regardée par eux-mêmes et par leurs premiers disciples comme incertaine et fabuleuse jusqu'à l'ère des olympiades. Le nom de mythologie qu'on lui donne en est lui seul une preuve parlante.

Un coup d'œil jeté sur les commencements des nations modernes, surtout de celles du nord, suffiroit pour convaincre quiconque en douteroit, que la plupart ont aussi leurs temps fabu-

[1] Histoire anc., tom. II.

leux, quelques-unes jusqu'au dixième siècle de notre ère, ou encore en-deçà.

Le règne très-étendu des fables dans l'histoire des premiers temps de la plupart des nations, est donc un point universellement reconnu de tous ceux qui ont quelque lecture.

II. Quantité de savants surtout depuis deux siècles, ont à l'envi travaillé à débrouiller et à éclaircir ces antiquités obscures et pleines de fables, qu'on comprend toutes ici sous le nom général de temps fabuleux. Ils ont fait des recherches et des dissertations, formé des systêmes et des conjectures, donné des éclaircissements ou même des dévoilements sans nombre. Des seuls ouvrages qui ont paru en ce genre on feroit une bibliothèque. Si tous ces efforts ont servi à répandre du jour sur plusieurs histoires, ont convient assez que les premières surtout de l'antiquité païenne demeurent encore fort obscures. On ne doit pas non plus espérer de les voir jamais parfaitement dévoilées, vu le peu de monuments véridiques que nous avons; beaucoup moins doit-on s'attendre à voir clair dans des antiquités pour lesquelles il ne nous reste absolument aucune source. Aussi n'est-il pas besoin de savoir tout ce qui s'est passé dans l'univers. Si tout étoit écrit, la vie de l'homme ne suffiroit pas à le lire, et on est déjà surchargé

de ce qui l'est. On peut donc seulement désirer de voir un peu plus clair dans les antiquités qu'il est d'usage de lire, ou qu'on est même obligé d'étudier, parce qu'elles font encore une partie considérable de la littérature. Telles sont celles des Egyptiens, des Assyriens, des Phéniciens, des Perses, des Grecs et des Romains, et quelques autres qui y tiennent. On peut aussi prendre intérêt à voir éclaircir les origines et les commencements des nations les plus considérables qui existent encore, surtout en Europe.

III. Quoiqu'il semble presque impossible d'avoir jamais rien de certain et de décisif sur des points qui ont partagé tant de savants profonds et de critiques habiles, il n'est pas inutile de tenter de nouveau, pourvu qu'on ne le fasse que dans la vue d'éclaircir réellement les antiquités, en suivant pour cela des règles, et en prenant sur soi le travail nécessaire, et non dans le dessein d'embrouiller tout de plus en plus, et d'amener enfin les hommes à ne plus rien croire; dessein criminel qui ne se manifeste que trop dans quelques prétendus dévoilements de nos jours.

L'Abbé Lenglet [1], dans un ouvrage estimé, dit, en parlant des Egyptiens, dont l'histoire dansses commencements est, comme on l'a déjà vu, reconnue pour une des plus obscures et des

[1] Méthode pour étudier l'histoire, chap. 10.

plus fabuleuses de toute l'antiquité : « L'obscu-
» rité de leur chronologie ne doit pas empêcher
» de s'y appliquer avec soin.... On pourroit peut-
» être, ajoute-t-il, trouver des moyens de con-
» ciliation qui nous sont encore inconnus; mais
» que sait-on si le temps ne les découvrira point»?
Le temps en effet amène quelquefois des éclair-
cissements ou même des découvertes qui ont
échappé aux recherches des plus habiles.

« Je ne trouve rien de plus satisfaisant, dit
» encore cet écrivain [1], que de pouvoir trouver
» l'accord de toutes les histoires. C'est par-là
» qu'on peut éviter le pyrrhonisme historique
» trop ordinaire à ceux qui se livrent à une éru-
» dition si variée et si curieuse, sans prendre
» sur eux le temps de faire les réflexions néces-
» saires pour mûrir et digérer leurs lectures.
» C'est encore par-là qu'on peut affermir contre
» le mécroyant les actes et les titres qui servent
» de fondement à notre foi. »

IV. Si jamais ce travail fut utile et même néces-
saire, c'est surtout dans ce siècle où l'incrédulité
a fait des efforts plus multipliés pour nous re-
plonger dans d'affreuses ténèbres, en prétendant
nous enlever l'antiquité même la plus instructive
et la plus intéressante pour tout le genre humain;
en affectant pour cela de la confondre avec les

[1] Lenglet, même chap.

antiquités fabuleuses; en s'autorisant même des traits de ressemblance que bien des auteurs chrétiens et des saints Pères eux-mêmes ont fait observer entre les fables et la vérité, parce qu'ils ont pensé, et avec raison, que les unes ne sont souvent que des altératinns de l'autre, et que dès-lors elles en sont des vestiges et même des témoignages toujours précieux, quoique bien altérés.

L'incrédulité prend acte de cet aveu des Pères mêmes sur ces traits de ressemblance; elle prétend le tourner à son avantage, et en inférer, ou que toutes les nations sans exception ont eu leurs fables sacrées, qui n'en sont pas moins fables; ou même que notre antiquité sacrée n'est qu'une copie des autres antiquités reconnues pour fabuleuses. Elle affecte d'oublier ou de méconnoître une infinité de caractères de vérité qui distinguent l'Histoire Sainte, et qui non-seulement la font triompher avec éclat de ce parallèle outrageant que des impies osent en faire avec les histoires pleines de fables, mais qui l'élèvent encore incomparablement au-dessus de toutes les autres histoires les plus certaines et les plus avérées.

Tel est l'esprit qui règne dans l'*Antiquité dévoilée*, dans la *Philosophie de l'histoire*, et dans quantité d'autres ouvrages du même genre, qui, malheureusement trop répandus, ne laissent pas, sinon par leur poids, du moins par leur

multiplicité, de faire des impressions funestes. Quoiqu'ils se détruisent souvent les uns les autres, il en résulte toujours, dans ce siècle frivole, un esprit de doute et de pyrrhonisme qui amène insensiblement à ne plus tenir aucun compte en fait d'histoire de tout ce qu'on lit des premiers temps, et à ne plus rien croire de l'antiquité la plus certaine et la plus incontestable.

V. Quoique bien persuadé que cette antiquité sacrée, contenue dans nos livres saints, n'a nullement besoin de l'appui des autres antiquités, surtout des fabuleuses; quoique pleinement convaincu qu'elle se soutient invinciblement par elle-même ou par sa propre suite, comme le montre si bien M. Bossuet en particulier dans son admirable Discours sur l'Histoire universelle : néanmoins s'il se présente quelque voie assez sûre et assez frappante d'éclaircir, de dévoiler et de rétablir plusieurs histoires anciennes, de manière qu'elles rendent elles-mêmes à l'Ecriture un témoignage constant, et d'autant moins suspect, qu'il est plus contre leur propre intérêt; je pense que c'est un avantage de plus, qui, vu l'incrédulité du siècle, n'est pas à négliger. Le triomphe de la vérité n'en sera que plus éclatant, lorsqu'on verra les histoires mêmes que les incrédules lui opposent, parler en sa faveur et devenir en quelque sorte ses garants.

Les plus savants Pères de l'Eglise nous ont mis eux-mêmes sur cette voie. On a déjà vu le passage très-clair et très-expressif de saint Clément d'Alexandrie, que j'ai mis à la tête de cet ouvrage. Ce Père, qui avoit approfondi l'antiquité païenne, et qui avoit été lui-même païen, ne se seroit pas ainsi avancé dans la ville peut-être la plus lettrée de son temps, s'il n'avoit été en état de donner de bonnes preuves des plagiats sans nombre qu'il reproche aux Grecs en particulier, non-seulement pour les dogmes qu'ils se sont appropriés, mais encore pour les faits qu'ils ont travestis dans leur histoire.

Je pourrois citer aussi saint Justin, Origène, Tertullien, saint Athanase, saint Augustin, Théodoret, Eusèbe de Césarée, Théophile d'Antioche, Minutius Félix, Tatien, Arnobe, Lactance et quelques autres Pères ou auteurs ecclésiastiques des premiers siècles, qui ont ou pensé ou du moins entrevu la même chose. S'ils ne sont pas entrés dans le détail, c'est qu'ils étoient occupés d'objets plus importants, et qu'ils avoient assez d'autres preuves de la vérité de la religion et de celle des livres saints.

On sait que tel a été aussi, à parler en général, le sentiment de plusieurs savants de ces derniers siècles, de Vossius, du Père Thomassin, de M. Huet et de quelques autres; mais en se

fondant sur des rapports trop vagues, quelquefois sur de simples aperçus, sur des conjectures précipitées et destituées de preuves, quelques-uns ont plutôt contribué à décrier ce sentiment qu'ils ne l'ont solidement établi. Il faut, pour opérer la conviction, une suite de rapprochements frappants, telle qu'aucun, que je sache, n'en a encore donné jusqu'ici.

VI. Je suis bien éloigné de me croire plus d'érudition et de sagacité, ni même autant, à beaucoup près, qu'en ont eu tant de littérateurs habiles qui ont travaillé dans cette vue. Je suis le premier à sentir et à me dire combien il faudroit plus de connoissances et de pénétration pour bien éclaircir une matière où les plus éclairés ont souvent trouvé leurs lumières en défaut. Aussi ne me suis-je engagé que comme malgré moi dans une carrière où tant d'autres ont échoué, et je ne me flatte pas non plus de ne rien laisser à désirer.

Si je crois avoir découvert le vrai sur des points importants où il n'a pas été reconnu ou du moins bien prouvé jusqu'ici, ce n'est point par esprit de systême; j'y ai été, pour ainsi dire, amené sans m'en être douté, et sans chercher à dire ce qui n'a point encore été dit. Je sais assez combien la manie de dire du neuf a égaré de savants, dont je ne me crois nullement en

état de racheter comme eux les écarts par un mérite d'ailleurs reconnu ; je puis assurer que je me suis moi-même mis en garde contre ce que j'ai entrevu d'abord ; que je ne me suis rendu qu'après y avoir été comme forcé par toute la suite des traits ; qu'enfin je ne m'en suis pas rapporté à mes seules lumières : j'ai consulté nombre de personnes éclairées et au fait des matières, qui, malgré le préjugé naturel contre de nouvelles découvertes en ce genre, après tant de siècles de recherches, n'ont pas laissé d'être frappées en voyant la suite et la liaison des preuves, et ont fini par m'encourager elles-mêmes à continuer l'ouvrage, et à ne pas craindre de le donner au public. C'est par déférence à leur jugement que je m'y suis décidé, quoique je ne croie pas avoir encore donné à l'exposition de ces preuves toute la clarté ni toute la force dont elles sont susceptibles. Absent de ma patrie depuis 1762, pour des raisons connues, mon peu d'usage d'écrire, la nécessité de parler des langues étrangères, et d'autres obstacles m'en ont empêché.

Si le fond de l'ouvrage est vrai, comme plusieurs personnes capables d'en juger me l'ont assuré, le public éclairé me passera ces défauts, et pourra y suppléer. Il est toujours important de faire connoître ou du moins de constater le

vrai dans une matière assez intéressante par son étendue et par ses rapports, où il faut, outre le bonheur de le découvrir, un travail pour le dévoiler et une constance dont d'autres plus habiles et plus clairvoyants ne seroient peut-être pas capables. Si l'ouvrage est solide, et sert à éclaircir ou à rétablir plusieurs antiquités, de manière à venger l'Histoire Sainte, le peu de capacité de l'écrivain fera encore plus éclater la force de la Providence, qui peut employer les plus foibles instruments pour confondre l'orgueil et la présomption des faux sages du siècle. Le même Dieu qui a produit la lumière du sein des ténèbres; qui dit au commencement que la lumière se fasse, et la lumière fut faite; ce même Dieu ne peut-il pas encore, par les voies les plus inespérées, faire sortir des antiquités, même fabuleuses, quelque rayon de lumière qui dissipe les nuages que l'impiété a pris à tâche d'élever contre la vérité? Engagé à maintenir la sainte religion qu'il a établie, il peut y faire servir les mêmes armes que l'incrédulité prétend employer pour la combattre, et forcer le mensonge même, en se trahissant, à lui rendre témoignage.

VII. Ce n'est pas que je regarde toutes les antiquités fabuleuses comme des altérations de l'Histoire Sainte; il y en a au contraire plusieurs

dont je montrerai d'autres sources : je puis dire en général, que j'assignerai pour chacune la source la plus naturelle, eu égard aux temps et aux lieux, et aux autres circonstances ; mais ce n'est point encore sur ce rapport des temps et des lieux que je me fonde ; c'est sur la suite même des histoires fabuleuses, prises dans les plus anciens auteurs qui nous restent, rapprochées d'histoires antérieures vraies, en prenant de même celles-ci suivant le texte primitif : c'est, en un mot, sur le rapport constant et suivi des traits de part et d'autre, et sur leur ressemblance si sensible et si marquée (aux altérations près d'où sont nées les fables) qu'on ne peut regarder cette ressemblance comme fortuite, par la même raison qu'on ne regardera jamais comme telle la ressemblance bien marquée de deux morceaux considérables d'histoire, d'éloquence ou de poésie, ou même de peinture, de sculpture et d'architecture.

Si l'on n'admettoit ce que dicte là-dessus la droite raison et le simple sens commun, on ne seroit jamais en droit d'accuser personne de plagiat, parce qu'on pourroit toujours penser que la ressemblance peut se trouver, sans que l'un ait pris de l'autre.

C'est en général, sur ce principe si simple et si naturel qu'on se décide dans cet ouvrage ;

c'est aux lecteurs de juger si le rapport est assez marqué, assez constant, assez soutenu pour faire preuve; car on sait que plusieurs savants se sont trop fondés, pour faire des rapprochements, sur des rapports vagues et nullement décisifs, sur des ressemblances que leur esprit prévenu a plutôt cru apercevoir, qu'il ne les a réellement aperçues : c'est ce qu'on reproche en particulier au savant évêque d'Avranches, M. Huet, dans un ouvrage aussi important que sa Démonstration évangélique. Quoiqu'on ne prétende nullement en faire une dans cet ouvrage, car on sait que la religion est bien autrement démontrée, on a tâché de se tenir en garde contre ce défaut : on se met on ne peut plus à l'étroit pour que les rapprochements fassent preuve, pour qu'ils soient décisifs et convaincants, puisque ce n'est pas seulement sur des ouï-dire ou sur des traditions vagues, qu'on prétend que les histoires fabuleuses ont été formées d'histoires véritables : c'est presque toujours sur le pied d'extraits, ou même de traductions, à la vérité fautives, mais néanmoins reconnoissables, qu'on prétend que les unes sont prises des autres; c'est, en un mot, sur les textes mêmes des auteurs rapprochés de part et d'autre, qu'on met ordinairement le lecteur en état de décider si les fables sont des copies bien infi-

dèles, je l'avoue, mais cependant des copies réelles de la vérité : on le met enfin à portée d'en juger, et de s'en assurer, à peu près comme on peut s'assurer que Virgile, par exemple, a eu connoissance, et a beaucoup profité des poëmes d'Homère. Il n'est pas possible, je crois, d'exiger rien de plus décisif en ce genre, et si la prétention est chimérique, il est aisé d'en reconnoître et d'en montrer tout de suite la fausseté, sur le simple vu des rapprochements.

VIII. Je sais qu'il se présente aussitôt à l'esprit une foule d'objections; mais si l'on veut bien les peser, et qu'on soit de bonne foi, on sentira soi-même qu'elles se réduisent à de simples questions, auxquelles je ne suis pas même obligé de répondre, si le fait d'ailleurs est assez constaté : or c'est ici un fait dont on peut s'assurer sur le simple vu des pièces, pour m'exprimer ainsi, ou sur le rapprochement des récits de part et d'autre; rapprochement qu'on a ici sous les yeux, et dont il est d'ailleurs aisé de vérifier les citations. On peut bien appliquer ici ce principe de raisonnement [1], « que le fait en » soi étant suffisamment prouvé, il n'est pas » juste de demander qu'on en prouve de la même » sorte toutes les circonstances. »

Ainsi, quand je ne pourrois rendre raison ni

[1] Art de penser, part. 4, chap. 13.

du temps, ni de la manière dont les Egyptiens ou les Grecs, par exemple, ont eu communication des livres hébreux; s'il est d'ailleurs assez clair qu'ils en ont beaucoup pris, c'est agir contre la raison, que de demander sur ces circonstances des preuves positives.

Je ne laisserai pas de fairé sur cela même quelques observations, qu'on paroît n'avoir point assez faites jusqu'ici. Pour le dire en passant [1], Joël, qui est un des plus anciens prophètes, ne reproche-t-il pas aux Tyriens et aux Sidoniens, dont le commerce étoit si étendu, d'avoir enlevé des Juifs, et de les avoir vendus pour esclaves aux Grecs? Ces Juifs esclaves en Grèce, ne purent-ils pas communiquer des connoissances aux Grecs, comme des Grecs esclaves en donnèrent à leur tour aux Romains? Je montrerai en effet, par le témoignage même des auteurs profanes, qu'il avoit passé, et qu'il s'étoit établi en Grèce des Hébreux, qui eurent même très-anciennement une synagogue dans Athènes. Les Spartiates ou Lacédémoniens, dans une lettre écrite aux Juifs, ne disent-ils pas que, suivant leurs monuments, ils sont frères, et descendus comme eux d'Abraham [2]?

[1] Joël 3, 4. Verùm quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon..... 6. Et filios Juda, et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longè faceretis eos de finibus suis.

[2] Machab. 12. 21. Inventum est in Scriptura de Spartiatis, et Judæis, quoniàm sunt fratres, et quòd sunt de genere Abraham.

Mais je réserve ces observations et bien d'autres pour les mettre à la tête de chaque partie, suivant qu'elles y auront rapport. Le Philosophe de l'histoire, qui ne veut pas que les Juifs aient pu enseigner les autres nations, peut toujours se rappeler qu'un simple bourgeois de la petite république voisine de ses terres (le Fort de Genève) n'a pas laissé de contribuer à instruire Pierre-le-Grand, et par contre-coup, à éclairer le vaste empire de Russie. Je suis d'autant mieux fondé à citer cet exemple au Philosophe, qu'il comparo lui-même le pays des Juifs à la Suisse, et qu'il y a plus loin de Genève à Moscow, que de la Palestine à l'Archipel. Si ce fait étoit plus ancien, la philosophie de l'histoire ne permettroit pas de le croire.

Il ne faut donc pas, sur des raisonnements vagues, sur des inconvénients prétendus, ou sur des contrariétés apparentes, révoquer en doute des faits, s'ils sont d'ailleurs constatés, comme j'espère que sera la communication que les Grecs et d'autres peuples ont eue anciennement de l'Histoire Sainte, puisqu'ils l'ont copiée et traduite pour s'en faire des histoires.

IX. Des personnes zélées pour l'honneur de la religion, craindront peut-être que l'impiété ne prenne plus que jamais le tour qu'elle a déjà pris, de dire comme le Philosophe de l'histoire, que

ce sont les Juifs qui ont copié les païens, que le petit peuple esclave n'a fait qu'adopter les fables des grandes nations des Egyptiens et des Caldéens ses maîtres ; mais, sans répéter ici quantité d'excellentes réponses qui ont été faites à cette objection, et qui en démontrent invinciblement la fausseté, j'espère que cet Ouvrage en rendra sensible et palpable non-seulement la fausseté, mais l'absurdité. Pour la faire encore, cette objection, il faudroit qu'on pût prendre un extrait ou une traduction informe, évidemment pleine de méprises et de bévues, qui font des traits tous disparates, sans suite et sans vraisemblance ; il faudroit qu'on pût prendre cet extrait ou cette traduction pour l'original d'une histoire claire, suivie, où tout s'appuie et se soutient mutuellement : or en pareil cas, quel est l'homme de bon sens qui peut avoir le moindre doute ? On verra, par tous les rapprochements, qu'il en est ainsi des extraits ou des traductions des païens par rapport à l'Histoire Sainte ; et des exemples sans nombre rendront la chose beaucoup plus sensible que tous les raisonnements que je pourrois faire ici : il en est, en un mot, comme d'une copie informe qu'un peintre ignorant auroit faite d'un tableau régulier, et qu'un homme tant soit peu connoisseur, ne prendra jamais pour l'original vis-à-vis de l'original même. Ainsi,

que les personnes' bien intentionnées n'aient nulle inquiétude sur ce point.

Ce qui peut leur faire quelque peine, c'est de voir l'abus étrange que les païens ont fait souvent des vérités les plus saintes [1], des noms les plus sacrés, des faits les plus respectables; mais cet abus ne revient-il pas à ce que dit positivement [2] l'Apôtre des Gentils, que par un aveuglement inconcevable, ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge? ne cite-t-il pas lui-même pour les confondre, comme pris originairement de l'idée du vrai Dieu, et comme appartenant à cette idée, ce qu'un de leurs poètes [3], Aratus, au commencement de ses Phénomènes, attribue à leur Jupiter : *Nous sommes ses enfants?*

Le prince des apôtres [4] ne reproche-t-il pas à des chrétiens mêmes qui n'étoient point assez instruits, de prendre des endroits difficiles à entendre dans les Epîtres de saint Paul, et de les tourner en de mauvais sens pour leur perte, ainsi que les autres Ecritures? Si l'on réunissoit toutes

[1] Rom. 1. 25. Commutaverunt veritatem Dei in mendacium.

[2] Act. Ap. 17. 28. Sicut et quidam vestrorum poëtarum dixerunt : ipsius enim et genus sumus.

[3] Arati phænom., v. 1 et seq.

Ex Δίος ἀρχώμεσθα.....
Τοῦ γὰρ καὶ γενος εσμέν.....

[4] 2. Petr. 3. 16... in quibus sunt quædam difficilia intellectu, quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas ad suam ipsorum perditionem.

les fausses interprétations, tous les abus qu'on fait des livres sacrés, les rabbins par leurs rêveries, les hérétiques par leur esprit particulier, et quelques catholiques mêmes par leur imprudence ou leur témérité, qu'on en formât un seul corps, quel composé monstrueux et approchant des interprétations païennes n'en résulteroit-il pas, quoique tous ceux que je viens de dire aient prétendu se fonder sur l'Ecriture?

Les Pères de l'Eglise ont eté les premiers à dévoiler des vestiges de l'Histoire Sainte au milieu des fables du paganisme : ils s'en sont servis comme d'autant de traits de lumière propres à faire revenir les païens de leur égarement. Dans un siècle où l'impiété ne rougit pas de vouloir mettre l'antiquité sacrée au rang des fables, ne doit-on pas, en les dévoilant une bonne fois, si on le peut, faire voir clairement d'où viennent les traits de ressemblance qu'elles ont conservés; et combien, d'un autre côté, elles en diffèrent essentiellement par leurs absurdités, qui sont le fruit de l'ignorance, de l'aveuglement et de la corruption? Doit-on négliger un moyen assez sûr de constater de plus en plus, et de rendre bien sensible l'existence de l'Histoire Sainte, antérieure de beaucoup aux histoires fabuleuses qui en sont des altérations? de montrer qu'elle a été très-anciennement connue

des premiers écrivains de peuples considérables, des peuples réputés les plus sages et les plus éclairés du paganisme, dont l'empressement à y puiser proûve du moins l'estime qu'ils en faisoient, et la conformité qu'ils y trouvoient avec un certain fond de tradition des plus grands événements, qu'ils avoient toujours conservée. N'est-il pas avantageux de faire voir en même temps que leurs altérations, quoique très-différentes, ne proviennent souvent que de différentes bévues sur le même texte original qui, par une Providence spéciale, nous a été conservé dans sa pureté chez le peuple qu'elle en a fait dépositaire, pendant que les autres ont défiguré l'histoire chacun à sa manière.

X. C'est aussi le moyen le plus sûr, ou même l'unique, de rétablir et de concilier les antiquités, que d'en pouvoir retrouver les vraies sources primitives. Sans ce point de réunion, les savants ne cessent de disserter et de disputer ; les uns épousent un auteur, les autres un autre, sans donner des raisons bien décisives de leur choix ou de leur prédilection. En convenant en général, qu'il y a des fables dans tel historien, ils ne s'accordent pas toujours à juger les mêmes faits fabuleux ; de là tant de systêmes ; par exemple, sur l'histoire d'Egypte : les uns s'attachent à Hérodote, comme au plus ancien historien qui

nous reste; les autres tiennent pour Manéthon, parce qu'étant égyptien, il a dû être mieux instruit de l'histoire de sa nation. Jusqu'ici point de moyen bien décisif de terminer ces disputes; au lieu qu'une fois sûr de retrouver la source primitive où ont puisé ces historiens, ou ceux qui les ont instruits, on voit en quoi chacun dit vrai, en quoi il se trompe, et de quelles méprises ou erreurs différentes sont venues les différentes versions.

On verra, dans cet ouvrage, que plusieurs histoires qu'on croit non-seulement puisées dans des sources bien éloignées, mais qu'on prétend même aujourd'hui opposer à l'histoire vraie, en sont originairement prises, et que si elles la contredisent, c'est que ceux qui les ont écrites d'après elle, l'ont très-mal entendue : ce n'est que par ignorance le plus souvent, et faute d'en bien saisir le sens, qu'ils s'en sont écartés. On verra qu'il en est ainsi non-seulement de plusieurs récits des historiens, mais encore de plusieurs dogmes des plus anciens philosophes païens qui, comme on le voit dans Platon, s'appuyoient beaucoup sur des traditions et sur des autorités. Des systêmes que l'impiété en les renouvelant, fait aujourd'hui valoir comme le fruit du raisonnement, ne sont dans l'origine que des méprises et des bévues sur la vérité même, mal comprise

par quelques-uns, qui ne prétendoient cependant que la suivre, et qui n'avoient nul dessein formel de la contredire ; c'est ce que je développerai ailleurs.

XI. S'il semble difficile, ou même impossible que, dans un si grand éloignement on retrouve les sources primitives, ou que le peu qui nous en reste y suffise ; c'est d'abord qu'on ne fait pas assez d'attention que, pour une manière de bien rendre la vérité, il y en a mille de l'altérer : il en est comme d'une ligne d'un point à un autre ; on ne peut en tirer qu'une seule droite ; mais on peut en tirer sans nombre qui ne le soient pas. Un même fait, en passant par différentes bouches et sous différentes plumes, surtout d'une nation et d'une langue dans une autre, peut, avec le temps, prendre bien des faces diverses, et produire par-là des faits tout différents.

En second lieu, je ne prétends pas ici dévoiler toutes les histoires fabuleuses sans exception ; ce n'est pas l'ouvrage d'un seul homme, peut-être même tous les hommes les plus savants réunis n'y réussiroient pas. Je me borne à dévoiler ou à éclaircir les plus importantes, suivant qui j'y ai été amené ; car, je le répète, ce n'est point un système que je me sois fait. Je ne prétends pas non plus expliquer par la même source, toutes les antiquités fabuleuses qui seront contenues

dans cet ouvrage : il y en a, surtout des nations modernes, qu'il seroit insensé de regarder comme des altérations de l'Histoire Sainte, mais qui ne laissent pas d'être des altérations d'histoires vraies écrites antérieurement, et qui se retrouvent encore chez d'autres nations.

Sans prétendre tout embrasser, je crois qu'on trouvera dans cet ouvrage assez d'antiquités fabuleuses dévoilées, ou du moins éclaircies, pour qu'il réponde au titre que je lui donne, d'Histoire véritable des temps fabuleux.

XII. Je commence par les temps fabuleux des Egyptiens, depuis Ménès, leur premier roi, suivant tous leurs historiens, jusqu'au temps où l'Egypte soumise aux Perses, devint une province de leur empire. On verra, par un rapprochement soutenu de toute la suite des règnes, et des faits de chaque règne, que cette histoire répond à l'Histoire Sainte, depuis Noé, le père de tous les hommes d'après le déluge, jusqu'à la fin de la captivité des Juifs à Babylone; et que ce n'est même qu'un extrait suivi, quoique défiguré, de ce que l'Ecriture elle-même nous apprend de l'Egypte dans cet intervalle ; en un mot, que tout ce qu'Hérodote, Manéthon, Eratosthène et Diodore de Sicile nous racontent de l'Egypte jusqu'à cette époque, n'est, aux descriptions près, qu'une traduction, à la

vérité, pleine d'erreurs et de fautes grossières, que les Egyptiens s'étoient faite ou procurée des endroits de l'Ecriture qui les regardent, et dont ils s'étoient composé une histoire ; c'est le sujet des trois premiers volumes que je présente au public.

Les Egyptiens sont le peuple qu'on met ordinairement à la tête de tous les autres, dans l'ancienne histoire profane, celui dont on a le plus vanté la sagesse et les connoissances, et chez qui les Grecs disoient en avoir puisé un grand nombre. C'est aussi celui dont l'histoire dans les premiers temps, doit avoir plus de liaison avec l'Histoire Sainte : on verra que c'est en même temps l'histoire la plus propre à nous mettre sur les voies, pour dévoiler les autres qui appartiennent aux temps fabuleux ; on pourra donc juger sur cette première partie, de ce qu'on peut attendre de celles qui doivent suivre.

La seconde partie renfermera l'histoire des Assyriens et des Babyloniens, en y joignant celle des Lydiens, et les commencements de celle des Mèdes et des Perses, qui tiennent encore par quantité de fables ou d'altérations, aux temps qu'on appelle ici fabuleux : le dévoilement de ces fables ne sera pas inutile pour éclaircir cette partie de l'histoire ancienne, qui est encore fort obscure et fort embarrassée, et pour

la concilier avec l'Histoire Sainte, ou même pour en tirer bien des témoignages en sa faveur.

Ces premières antiquités éclaircies donneront plus de facilité pour débrouiller le chaos des mythologies : je reprendrai celle des Egyptiens, en y joignant celle des Phéniciens, et quelques-autres, qui peuvent servir à dévoiler celle des Grecs.

J'exposerai ensuite celle-ci, ou plutôt toute l'histoire fabuleuse de la Grèce, et j'en rapprocherai toute la suite de celle de l'Histoire Sainte, depuis le commencement du livre de la Genèse, jusqu'à la fin de celui des Juges, ou même encore en-deçà ; et je ferai voir que ce n'en est assez constamment qu'une traduction altérée, pleine de bévues étranges, et que les Grecs, qui en avoient eu communication, soit par les Phéniciens, soit par des Israélites ou des Juifs esclaves chez eux, comme l'atteste le prophète Joël, s'en sont formé une histoire en y mêlant leur idolâtrie grossière déjà établie, et en l'accommodant, autant qu'ils ont pu, à la Grèce et aux contrées voisines.

On y verra la justification de ce qu'ont avancé tant de Pères de l'Eglise, en particulier saint Clément d'Alexandrie, au sujet des plagiats sans nombre que la vanité a fait faire aux Grecs ;

jusqu'à s'approprier dans leur mythologie, en les travestissant, les prodiges rapportés dans les livres saints; on y verra de plus le germe de quelques-uns de leurs plus beaux ouvrages, et de ce qu'ils ont eu de meilleur dans leurs dogmes, que le même Père assure qu'ils ont pris de ceux qu'ils traitoient de barbares; on verra enfin pourquoi les Grecs sont si féconds sur leurs temps fabuleux, et si stériles dans leur histoire à l'approche des temps connus, et d'où vient ce grand intervalle presque vide, que les savants modernes, et même quelques anciens, y ont observé depuis la guerre de Troie.

Quoique l'Histoire grecque, depuis l'ère des olympiades, commence à avoir plus de certitude, je ne laisserai pas d'y découvrir encore des fables, ainsi que dans l'origine et dans les commencements des Romains, et même du temps d'Alexandre.

On a souvent observé que dans le siècle où Jésus-Christ et ses apôtres ont paru, les historiens païens recommencent à parler d'un grand nombre de prodiges arrivés de leur temps, et peu croyables, tels qu'ils les racontent : j'en montrerai la source à l'avantage du christianisme, en faisant voir que du moins plusieurs de ces récits de Juifs et de païens, ne sont que des altérations ou des contrefactions des vrais mi-

racles de Jésus-Christ surtout, et de ses premiers disciples; on y retrouvera des vestiges assez sensibles des faits les plus éclatants rapportés dans l'Evangile.

Je finirai par des éclaircissements, ou même des découvertes assez intéressantes sur les origines et les commencements de plusieurs nations modernes.

Tout l'ouvrage formera une suite de dix à douze volumes, tels que les trois premiers qui paroissent. J'espère qu'il servira du moins à répandre quelque jour sur bien des antiquités qu'on n'a jamais pu concilier jusqu'ici, ni entr'elles, ni avec l'Histoire Sainte, parce qu'on a trop aisément pris les récits des païens pour vrais, tels qu'ils les présentent; qu'on n'a pas toujours commencé par en rechercher et en constater les sources; qu'on n'a point surtout fait assez d'attention à ce qui doit naturellement arriver, et à ce qui arrive en effet souvent au passage d'une histoire d'une langue et d'une contrée dans une autre, surtout dans des temps et dans des pays où la littérature n'étoit pas, à beaucoup près, aussi étendue qu'elle l'est aujourd'hui; où du moins les livres étoient beaucoup plus rares, où il n'y avoit point tant de critiques et d'autres surveillants, attentifs à relever les méprises, et les plagiats, et les travestissements d'histoires

que pouvoit faire impunément un possesseur d'un manuscrit étranger, qu'il étoit le seul à avoir et à entendre, encore bien imparfaitement.

XIII. Si l'on objecte que c'est réduire à rien plusieurs antiquités, je puis répondre que c'est au contraire les rétablir et les ramener à la vérité que le temps et bien d'autres causes y ont altérée ou défigurée. Tous les savants ne conviennent-ils pas, qu'à prendre ces antiquités telles qu'elles sont, il y a évidemment quantité de fables? Est-il un seul qui en doute? Ne vaut-il pas mieux affermir de plus en plus la vraie antiquité, en y faisant servir ces fables elles-mêmes, par le jour qu'on y répand, que de les laisser subsister, pour fournir tout au plus matière à des conjectures et à des systêmes qui ne décident rien, ou même pour servir à faire naître des doutes sur la vérité?

D'ailleurs je fais voir dans la plupart de ces antiquités fabuleuses, un fond beaucoup plus vrai qu'on ne le croit communément; j'y montre du moins un fond vraiment historique, et non de pures allégories, ou des enveloppes certainement bien peu naturelles de préceptes de morale ou de politique, de leçons de physique ou d'astronomie, de travaux d'agriculture, ou d'opérations du grand œuvre, comme préten-

dent y en trouver quelques savants, d'ailleurs estimables, à qui du moins on n'en fait pas un crime.

Ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait aucune fable fondée sur des symboles ou sur des allégories; j'en ferai moi-même usage, mais en y joignant des témoignages ou d'autres preuves, et ce ne sera que pour quelques traits particuliers: les histoires fabuleuses qui ont une certaine étendue, doivent avoir une source plus historique.

XIV. Si l'on objecte encore que c'est supposer l'Ecriture sainte beaucoup plus connue des nations, et même traduite en différentes langues, bien plus anciennement qu'on ne le croit d'ordinaire : je prie d'abord d'observer qu'il n'y a aucune preuve qu'elle ne l'ait pas été, surtout les livres de Moïse. Des Pères de l'Eglise, et des Juifs mêmes avant eux, ont pensé le contraire. Aristobule, ancien auteur juif cité par Eusébe [1], dit positivement qu'avant le temps de Démétrius de Phalère, et par conséquent avant la traduction des Septante, même avant le règne d'Alexandre et celui des Perses, d'autres avoient

[1] Euseb. Præpar. lib. 13, c. 12. Διηρμήνευται γὰρ πρὸ Δημητρίου τοῦ φαληρέως, δι' ἑτέρων, πρὸ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Περσῶν ἐπικρατήσεως, τά τε κατὰ τὴν ἐξαγωγὴν τὴν ἐξ Αἰγύπτου τῶν Εβραίων, ἡμετέρων δὲ πολιτῶν, καὶ ἡ τῶν γεγονότων ἁπάντων αὐτοῖς ἐπιφανεία, καὶ κράτησις τῆς χώρας, καὶ τῆς ὅλης νομοθεσίας ἐπεξήγησις.

traduit l'histoire de la sortie des Israélites d'Egypte, celle des prodiges opérés en leur faveur et de la conquête de la terre promise, et l'exposition de toute la loi.

Voilà une traduction, du moins d'une partie des livres de Moïse, déjà fort ancienne, puisqu'elle est antérieure à l'empire des Perses ou au temps de Cyrus. N'est-il pas croyable qu'encore bien antérieurement, dès le temps de Salomon, qui avoit tant de liaisons avec Hiram, roi de Tir, les Phéniciens avoient connoissance, et purent avoir communication des livres hébreux, et en donner communication à leur tour, du moins à quelques curieux des autres nations; car il n'est pas besoin que les nations entières en aient eu connoissance. Si les Juifs, ce qui n'est pas prouvé, ne donnoient aucune communication de leurs livres, tant qu'ils étoient fidèles, ne furent-ils pas souvent infidèles? Les dix Tribus séparées, quoique d'ailleurs idolâtres, ne conservèrent-elles pas le Pentateuque? Sans que les Hébreux communiquassent eux-mêmes ces livres, au milieu de tant de guerres et d'oppressions, leurs voisins ne purent-ils pas leur en enlever des exemplaires? Le prophète Joël [1], dans l'endroit que j'ai déjà cité, reproche en particu-

[1] Joël 3. 5..... Desiderabilia mea et pulcherrima intulistis in delubra vestra.

lier aux Tyriens et aux Sidoniens, d'avoir enlevé des choses consacrées à Dieu, et de les avoir transportées dans leurs temples. Ne purent-ils pas enlever aussi quelques exemplaires des livres sacrés ? Je prouverai du moins qu'ils en ont connu. Ces Phéniciens qui portèrent les lettres en Grèce, et les mêmes lettres que celles des Hébreux, comme on le voit par le nom même d'alphabeth, ne purent-ils point y porter pareillement quelque exemplaire de ces livres, dont les premiers écrivains des Grees, curieux d'histoires étrangères, comme l'observe M. Bossuet, auront profité pour se faire honneur à eux et à leur pays ? Qu'on pense enfin combien des livres tels que ceux de Moïse, qui ont indubitablement existé près de mille ans avant les temps bien certains et bien connus des autres nations ; des livres uniques, pleins d'événements frappants, et qui, en nous apprenant le commencement de tout, intéressent tout le genre humain ; combien, dis-je, de tels livres ont pu, dans cet intervalle, sans que nous en sachions la marche, influer dans les connoissances que les autres nations se sont appropriées ? M. Pluche, quoiqu'il ne pense pas que les fables des païens se soient formées d'altérations des livres saints, fait lui-même observer que le peuple Juif par sa situation, étoit le plus à portée d'être connu des trois

grandes parties de notre continent. Il étoit à l'entrée de l'Egypte, et conséquemment de l'Afrique ; de plein pied avec la grande Asie ; et par la mer et le commerce des Phéniciens, à portée de la Grèce et de l'Asie-mineure.

Je ne fais au reste ces observations, dont je produirai ailleurs beaucoup de preuves, que pour répondre en général au préjugé contraire ; car ce n'est point sur ces raisons que je me fonde ; c'est, comme je l'ai déjà dit, sur toute la suite des histoires rapprochées de l'Histoire Sainte : la rapport constant et sensible, malgré les altérations et les travestissements, est un fait que je crois pouvoir démontrer, autant qu'on peut l'exiger en pareille matière.

XV. Comme je suis obligé, dans plusieurs parties de cet ouvrage, de citer le texte hébreu de l'Ecriture, pour mettre tous les lecteurs à portée de voir l'occasion des méprises que des traducteurs étrangers et peu habiles ont pu faire en le traduisant ; je me sers, pour écrire les mots hébreux, de nos caractères ordinaires, et je les rends lettre pour lettre, suivant l'alphabet que je joins ici : ceux qui en seront curieux, trouveront au bas de la page, les mots écrits en caractères hébreux.

Je n'y mets point les points voyelles, parce que la plupart des savants s'accordent à ne les

pas regarder comme aussi anciens que les traductions dont il s'agit ici : on voit d'ailleurs par la version des Septante, que ceux-ci ne prononçoient pas les noms hébreux comme les prononcent aujourd'hui les hébraïsants. Toutes les langues éprouvent des changements de prononciation avec le temps, et de plus, on ne reconnoîtroit pas quelquefois, par exemple, les noms françois prononcés par des étrangers : nous leur rendons aussi la pareille, en prononçant les leurs. On peut bien croire que c'étoit anciennement la même chose entre différentes nations.

ALPHABET HÉBREU.

Aleph	א	a
Beth	ב	b
Ghimel	ג	g
Daleth	ד	d
Hé	ה	e
Vau	ו	u, o, ou
Zaïn	ז	z
Heth	ח	ê
Teth	ט	t
Iod	י	i
Caph	ך כ	ch
Lamed	ל	l
Mem	ם מ	m
Noun	ן נ	n
Samech	ס	s
Aïn	ע	à
Phé	ף פ	p, ph
Tsadé	ץ צ	ts
Koph	ק	c, q
Resch	ר	r
Schin	ש	x, sch
Thau	ת	th

Il n'est pas inutile de joindre quelques observations, qu'on ne manque pas de faire dans toutes les grammaires hébraïques, sur les lettres qui se ressemblent, ou pour la figure ou pour le son, et qu'on est exposé à confondre, si l'on n'y fait pas une attention particulière.

Les lettres qui se ressemblent, se trouvent ici réunies.

Beth ב	Resch ר	Mem ם
Caph כ	Daleth ד	Samech ס
	Caph final ך	
Ghimel ג		Aïn ע
Noun נ		Tsadé final ץ
Hé ה	Vau ו	
Heth ח	Zaïn ז	
Thau ת	Noun final ן	

Les lettres du même organe se prennent et se mettent souvent l'une pour l'autre par les copistes, non-seulement en hébreu, mais dans presque toutes les langues, et aussi dans les mots qui passent d'une langue dans une autre.

Ces lettres sont les gutturales; aleph, he, heth, aïn.
Les linguales; daleth, theth, lamed, noun, thau.
Les palatiales; ghimel, iod, caph, çoph.
Les dentales; zaïn, samech, tsadé, resch, schin.
Les labiales; beth, vau, mem, phé.

Ces observations sont importantes, parce que le changement d'une seule lettre dans un mot, fait souvent un sens très-différent. Elles se trouvent dans toutes les grammaires : on peut consulter celle de M. l'abbé Ladvocat.

TEMPS FABULEUX
DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE,
DÉVOILÉS
PAR L'HISTOIRE SAINTE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

L'HISTOIRE d'Egypte est peut-être, de toutes les premières de l'antiquité profane, celle que les savants ont le plus travaillé à débrouiller et à éclaircir. La grande idée qu'on s'est formée des Egyptiens, surtout d'après les Grecs, qui reconnoissoient leur être redevables de bien des connoissances, et d'après l'Ecriture elle-même qui parle de leur sagesse; la grandeur des monuments qui en restent encore, soit dans le pays même, soit à Rome, où plusieurs ont été transportés par les empereurs jaloux d'orner leur capitale; la liaison de l'Histoire Sainte avec celle d'un peuple qu'elle nous assure avoir été le témoin et même l'objet de quantité de prodiges des plus éclatants: toutes ces raisons ont toujours fait désirer de pouvoir approfondir l'antiquité égyptienne, et surtout d'en trouver l'accord avec l'Ecriture.

Un savant de ce siècle, zélé pour l'honneur de la religion, juge cette conciliation si utile et si impor-

tante [1], qu'il ne faut, dit-il, cesser d'y travailler, jusqu'à ce qu'on en soit venu à bout, et ne rien omettre pour y parvenir.

Par un motif tout contraire, d'autres écrivains la demandent encore plus, cette conciliation; et ils ne cessent de répéter qu'elle ne se trouve point.

« Hérodote, dit le Philosophe de l'histoire [2], racon-
» toit ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui
» avoient dit; mais comment, en ne lui parlant que de
» prodiges, ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies
» d'Egypte, de ce combat magique contre les sorciers
» de Pharaon et le ministre du Dieu des Juifs, et d'une
» armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, sous
» les eaux élevées comme des montagnes, à droite et à
» gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles
» en retombant submergèrent les Egyptiens? C'étoit
» assurément, ajoute cet écrivain, le plus grand évé-
» nement dans l'histoire du monde. Ni Hérodote, ni
» Manéthon, ni aucun des Grecs, si grands amateurs
» du merveilleux, et toujours en correspondance avec
» l'Egypte, n'ont parlé de ces miracles qui devoient
» occuper la mémoire de toutes les générations....

» Dieu ne voulut pas, sans doute, qu'une histoire
» si divine, nous fût transmise par aucune main pro-
» fane. »

On voit assez le ton d'ironie et de dérision sacrilége qui règne dans ce morceau; mais c'est le grand mérite

[1] Tanta est Historiæ Sacræ cum rebus Ægyptiacis affinitas et connexio, ut operæ pretium esse videatur alteram alteri chronologiam, Sacræ Ægyptiam, aliquo vinculo colligare... Tantùm enim habet utilitatis ista conciliatio, nihil ut omittendum sit quòusque perficiatur. *Tournemine*, *Dissert.* 5, *à la fin de Menochius.*

[2] Philos. de l'hist., chap. 19.

du Philosophe, et il s'en fait gloire; il n'est donc pas besoin de m'arrêter à le relever sur ce point. Quant à son ignorance ou à sa mauvaise foi, j'en donnerai assez de preuves dans le corps de cet ouvrage.

Pour ne point m'écarter ici de mon but, on voit comment l'incrédulité objecte que l'histoire d'Egypte ne fait pas la moindre mention de tant de prodiges et d'autres faits éclatants, dont l'Histoire Sainte nous dit, de son côté, que l'Egypte fut le théâtre; combien elle fait valoir le silence, vrai ou prétendu, de tant d'auteurs profanes, qui auroient dû en parler; combien, par conséquent, elle nous presse d'en montrer, s'il est possible, l'accord et la conciliation avec l'Ecriture.

Je sais qu'il n'est besoin, pour réfuter invinciblement l'incrédulité sur ce point, que de lui rappeler à elle-même ses propres aveux. Le Philosophe que je viens de citer, dit [1] dans le même chapitre, en parlant des Egyptiens: « Jamais ennemi n'entra chez eux qu'il » ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent; après » les Scythes, vint Nabuchodonosor, qui conquit l'E- » gypte sans résistance; Cyrus n'eut qu'à y envoyer un » de ses lieutenants; révoltée sous Cambyse, il ne fal- » lut qu'une campagne pour la soumettre. »

Voilà bien des désastres de l'Egypte, dès avant le temps d'Hérodote, de l'aveu du Philosophe qui dit lui-même, en un autre endroit [2], « qu'une guerre mal- » heureuse détruit souvent les annales d'un peuple », et que, pour avoir une histoire, « il faut recommencer » vingt fois, comme des fourmis, dont on a foulé aux » pieds l'habitation.

[1] Philos. de l'hist., chap. 19.
[2] Ibid. chap. 52.

« Il est triste, dit-il encore [1], que dans la guerre de
» César, la moitié de la fameuse bibliothèque des Ptolomées ait été brûlée, et que l'autre moitié ait chauffé les bains des Musulmans, quand Omar subjugua l'Egypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités et de leurs sciences. »

Aussi le Philosophe a-t-il commencé par dire, dans le même ouvrage : « Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens; leurs livres sont perdus; leur religion s'est anéantie; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire, encore moins la sacrée. »

Si l'on ne savoit pas que c'est l'intérêt de sa cause, l'esprit d'irréligion et de pyrrhonisme, l'habitude invétérée de se jouer de tout, qui entraîne le Philosophe dans tant de contradictions, on pourroit croire que c'est le délire.

Tout homme qui raisonne, et qui est tant soit peu instruit, voit donc assez que le silence des Egyptiens sur ce que dit l'Ecriture, fût-il bien constaté, ne prouveroit absolument rien de la part d'un peuple qui, depuis Moïse jusqu'à Hérodote, le plus ancien historien profane qui parle de l'Egypte, dans un intervalle de plus de mille ans, pouvoit avoir oublié les faits; d'un peuple qui avoit essuyé tant de désastres et de révolutions, dont les mémoires, suivant quelques auteurs, avoient été enlevés par Cambyse; d'un peuple dont il ne nous reste, en effet, qu'une histoire nullement suivie, et qui d'ailleurs étoit intéressé, pour l'honneur de sa religion et de son pays, à taire des miracles, tels que

[1] Philos. de l'hist., chap. 21.

ceux de Moïse, qui convainquoient ses prétendus-dieux d'impuissance, et ses prêtres d'imposture. Ainsi, point d'objection plus frivole et moins capable de faire impression sur tout homme sensé.

Mais toute défectueuse qu'est l'histoire ancienne d'Egypte qui nous reste; quoiqu'on ne doive en tenir aucun compte, quand l'incrédulité prétend l'opposer à une histoire aussi authentique et aussi incontestable que l'Histoire Sainte; quoiqu'elle soit pleine de faits qui, à les prendre à la lettre, sont évidemment fabuleux; doit-on entièrement l'abandonner, et ne la compter pour rien?

Ce seroit révolter bien des savants, qui ne voudroient pas certainement être réduits à avouer qu'on ne sait absolument rien de l'antiquité d'une nation dont on a encore une si grande idée, qu'on s'en est formée, comme je l'ai déjà observé, d'après les Grecs, qui se reconnoissoient redevables à l'Egypte d'une partie de leurs lumières; d'après tant de monuments frappants qu'on voit encore; d'après l'Ecriture elle-même, qui parle de la sagesse des Egyptiens.

Les savants ne consentiroient jamais, en particulier, à regarder comme nul ce que racontent des auteurs qui sont encore estimés comme de précieux restes de l'antiquité. On ne se persuadera jamais qu'ils aient tout écrit de pure imagination, et sans aucun fondement; ou que les mémoires des Egyptiens n'aient été que des fables. En même temps qu'il est impossible de croire tout ce qu'ils disent, on voit, dans la manière dont ils le disent, Hérodote surtout, un air de candeur et de vérité, qui ne permet pas de les soupçonner de vouloir continuellement en imposer. Ils sont les premiers à prévenir le lecteur sur le peu de vraisemblance de cer-

tains faits; mais ils assurent en même temps, qu'on les leur a racontés; ils en appellent à des autorités et à des témoignages; il ne faut donc pas leur refuser toute foi historique sans exception, ni révoquer en doute qu'il y ait un certain fond de vrai, quoiqu'il soit bien altéré, comme le prouvent leurs récits évidemment fabuleux, à les prendre tels qu'ils sont.

Je crois donc pouvoir proposer ici un moyen de tout concilier; un moyen de contenter d'abord ceux qui sont révoltés de l'air fabuleux de l'histoire des Egyptiens, telle qu'on la trouve dans les auteurs profanes qui nous restent; c'est de faire voir que les récits primitifs y sont en effet souvent altérés et défigurés, et de montrer la cause des altérations, et sur quoi elles portent.

Un moyen de contenter aussi ceux qui ne pensent pas que cette histoire des Egyptiens soit toute fabuleuse et sans aucun fondement; c'est de leur y dévoiler un fond de vrai, et qui vient de la source la plus respectable.

Enfin un moyen de contenter ceux-mêmes (pourvu que le désir de tous ceux-ci soit sincère), ceux-mêmes qui demandent qu'on leur montre dans cette histoire quelque vestige des miracles de Moïse, et des autres faits éclatants dont l'Ecriture nous assure que l'Egypte fut le théâtre.

Ce moyen, que je puis assurer n'avoir point imaginé par esprit de système ou de prévention, mais auquel j'ai été, pour ainsi dire, amené par toute la suite des faits, et qui m'a paru d'autant plus vrai, que je l'ai plus examiné; c'est de prendre tout ce qui nous reste de l'histoire d'Egypte jusqu'à l'empire des Perses, sur le pied d'un extrait, mais d'un extrait altéré de ce que l'Histoire Sainte elle-même nous apprend de l'Egypte;

de regarder, en un mot, l'Ecriture, suivant son texte original qui est l'hébreu, comme la source véritable où avoient puisé les Egyptiens soit par eux-mêmes, soit par d'autres interprètes; d'envisager enfin tout ce qu'Hérodote et les autres historiens nous racontent de l'Egypte, jusqu'au temps que j'ai dit, comme pris originairement d'une traduction, à la vérité pleine de bévues, que les Egyptiens s'étoient faite ou procurée, des endroits qui les regardent dans les livres sacrés des Hébreux.

Par ce seul moyen, qui est assez simple, avec cette clef, pour ainsi dire, j'espère qu'on retrouvera tout le fond de cette histoire d'Egypte : on verra que ce fond est vrai, puisque ce n'est qu'une suite de ce que l'Ecriture elle-même nous apprend de l'Egypte; on verra pourquoi tant de faits y paroissent, et y sont en effet fabuleux, à les prendre tels qu'ils sont racontés; c'est qu'ils sont défigurés par quantité de méprises d'interprètes ignorants, et hors d'état de bien prendre le sens de l'Histoire Sainte : on verra comment tout étant dévoilé et rétabli, s'accorde et se concilie avec l'Ecriture, puisque c'est l'Ecriture elle-même qui en est la source primitive. On verra enfin que c'est tout le contraire de ce qu'avance le Philosophe de l'histoire[1], lorsqu'il dit, par dérision, que Dieu ne voulut pas sans doute qu'une histoire aussi divine que celle des prodiges opérés en Egypte, nous fût transmise par aucune main profane : on verra que c'est au contraire, parce que des mains profanes nous l'ont transmise, et en la transmettant, l'ont défigurée, cette histoire vraiment divine, qu'on ne l'a pas reconnue jusqu'ici.

[1] Philos. de l'hist., chap. 19.

Je sais que cette idée n'est encore venue à personne, du moins que je connoisse; elle n'entre point aisément dans l'esprit d'un savant, qui, en lisant Hérodote et les autres historiens profanes qui parlent de l'Egypte, n'y a point aperçu, ni même soupçonné ce rapport constant et soutenu que j'annonce, avec ce qu'en dit l'Histoire Sainte.

Il est bien tard, dira-t-on, de venir, après plus de deux mille ans, prétendre montrer clairement dans des auteurs, ce que personne n'y a vu, ce qui a échappé à tant d'hommes incomparablement plus éclairés; de venir, en un mot, renverser tout ce qu'on est en possession de croire et de dire sur cet objet.

Je sais de plus, que mon arrêt est prononcé d'avance par l'auteur des Recherches philosophiques sur les Egyptiens[1].

« L'histoire d'Egypte, dit-il, ne seroit ni si obscure, » ni si confuse, si elle n'avoit été prodigieusement em- » brouillée par les chronologistes modernes, qui ont eu » la prévention, presqu'inconcevable, de vouloir » ajuster les annales des Egyptiens avec l'histoire des » Juifs. »

Si c'est une prévention presqu'inconcevable de vouloir seulement accorder l'histoire d'Egypte avec l'Histoire Sainte, que sera-ce de dire que l'une n'est qu'un extrait de l'autre? Il n'y aura point de terme pour exprimer une pareille folie.

Cependant le même Philosophe ne laisse pas d'avouer, dans un autre endroit[2], que, « sans les Grecs et sans » les Juifs, nous connoîtrions à peine l'Egypte; car,

[1] Rech. philos., tome I, page 19.
[2] Ibid. tome II, page 147.

» ajoute-t-il, tous ses monuments sont muets, et il n'est » point resté dans le monde un seul volume de la bi- » bliothèque de Thèbes. »

L'histoire d'Egypte, de l'aveu de ce Philosophe, a donc quelque obligation à celle des Juifs ; c'est déjà un commencement, et il ne s'agit plus que de voir jusqu'où cette obligation s'étend. Si les Grecs se trouvoient n'avoir fait au fond que copier les Juifs, et les mal copier, ceux-ci auront rendu le plus de service à l'histoire des Egyptiens; et on pourra même retrouver chez eux quelque mémoire original de la bibliothèque de Thèbes, et quelques autres antiquités de cette grande ville.

C'est, malgré tous les préjugés qui peuvent faire regarder la chose comme impossible, c'est de quoi je ne crois pas devoir désespérer, d'après le jugement de nombre de personnes éclairées; mais comme il s'agit de voyager en pays lointain et perdu depuis long-temps, il est à propos de me prémunir de quelques observations que j'ai eu occasion de faire, en partie dans d'autres voyages.

I. Anciens auteurs de l'histoire d'Egypte.

Tout ce qui nous reste de sources pour l'histoire d'Egypte, jusqu'au temps où ce royaume devint province de l'empire des Perses, se réduit au second livre d'Hérodote, au premier de Diodore de Sicile, aux Dynasties et à quelques fragments de Manéthon, prêtre égyptien, cités par l'historien Josèphe, par Eusèbe, et par Georges-le-Syncelle; et à une liste des rois de Thèbes, par Eratosthène, bibliothécaire d'Alexandrie. On trouve aussi quelques listes d'anciens rois égyptiens, dans des auteurs juifs ou arabes.

Ce qu'on peut trouver ailleurs, est tiré des trois pre-

miers auteurs que je viens de nommer, on se réduit à peu de chose ; et c'est à eux que les savants se sont attachés.

Or tous ces auteurs, même Hérodote, le plus ancien de tous, sont bien postérieurs à l'expédition de Cambyse, roi de Perse, qu'on dit avoir enlevé les mémoires des Egyptiens. L'Histoire universelle[1] traduite de l'anglois, et M. Pluche[2], font mention de cet enlèvement, mais sans citer l'auteur d'où ils ont tiré ce fait. J'avoue que je ne l'ai point trouvé, ou du moins remarqué jusqu'ici. Je suppose qu'ils ne l'ont point avancé sans preuve.

Quoi qu'il en soit[3], Hérodote n'a écrit que du temps d'Artaxerxès Mnémon, plus de cent ans après Cambyse ; Manéthon et Eratosthène n'ont écrit que sous les successeurs d'Alexandre ; Diodore du temps d'Auguste.

Hérodote compte plus de trois cent quarante rois d'Egypte, depuis Ménès, le premier de tous, jusqu'à Cambyse ; et il évalue la durée de leurs règnes à trois par siècle, ce qui fait plus d'onze mille ans ; mais il n'en nomme qu'une vingtaine. Diodore n'en compte qu'environ cent vingt, jusqu'à la même époque, et il n'en nomme guères plus de vingt, non plus qu'Hérodote, et ce sont à peu près les mêmes. Manéthon en nomme bien davantage, et il en fait différentes dynasties, auxquelles il donne des noms de villes ou de pays. On trouve la durée de leurs règnes marquée dans Jules-Africain et dans Eusèbe, qui nous ont transmis ces Dynasties, que Georges-le-Syncelle a ensuite recueillies ;

[1] Hist. univ. trad., tome I, page 432.
[2] Hist. du ciel, tome I.
[3] Présid. Bouhier, Dissert. sur Hérod.

mais souvent ils ne s'accordent pas sur cette durée, ni même sur l'ordre des dynasties. Le chevalier Marsham [1], et M. Fourmont [2], grands partisans de Manéthon, prétendent qu'Eusèbe surtout en a dérangé quelques-unes, pour les ajuster à son systême de chronologie. M. Fourmont avoue qu'il ne faut tenir aucun compte de la durée des règnes, qui évidemment a été ajoutée.

Eratosthène, qui a écrit à peu près du temps de Manéthon, n'a laissé qu'une liste de trente à quarante rois de Thèbes, dont la plupart ne se trouvent point dans les Dynasties de cet auteur égyptien.

Les auteurs de l'histoire universelle composée en anglois, disent expressément [3] :

« Le peu de conformité qu'il y a entre ces différentes successions des rois d'Egypte, tant à l'égard de leurs noms que de la durée de leurs règnes, est si visible, et l'on y remarque de si grands vides et des erreurs si manifestes, que ce seroit, à notre avis, une peine très-inutile, que de vouloir les ranger dans un ordre chronologique qui les accordât entr'elles, aussi-bien qu'avec l'Ecriture, et avec les observations chronologiques des autres historiens. »

Aussi les savants, qui ont travaillé là-dessus, ont-ils pris le parti de s'attacher à un auteur, préférablement aux autres, parce qu'ils n'ont jamais pu les concilier tous. Le P. Petau regarde les Dynasties de Manéthon comme supposées par les Egyptiens, et il s'en tient surtout à Hérodote ; M. le président Bouhier est fort de son avis. Marsham et M. Fourmont se

[1] Canon chron.
[2] Réflex. sur les hist., tome II.
[3] Hist. univ. trad., tome I, page 426.

récrient contre le sentiment du P. Petau, et ils revendiquent les Dynasties avec beaucoup de chaleur; ils prétendent les concilier, mais chacun à sa manière.

Je ne m'arrête point à exposer, beaucoup moins à réfuter les différents systèmes; cela seroit fort long et fort ennuyeux, et de plus fort inutile. On peut, si l'on en est curieux, les voir dans les auteurs mêmes. On verra d'ailleurs comment tous ont eu en partie tort, et en partie raison. J'admets également Hérodote, Diodore, Manéthon et Eratosthène : on verra comment il se trouve dans tous un fond de vrai, mais souvent altéré et défiguré, ce qui a dû empêcher de les concilier, en prenant ce qu'ils disent pour vrai à la lettre. J'espère, en un mot, qu'on y verra plus clair qu'on n'a vu jusqu'ici.

II. Tous ces auteurs sont fabuleux, pris à la lettre.

On a déjà vu ce que dit M. Rollin, au commencement de son histoire des rois d'Egypte [1]; « qu'Hérodote, sur la foi des prêtres égyptiens qu'il avoit » consultés, rapporte beaucoup d'oracles et de faits » singuliers, qu'un lecteur éclairé ne prendra que » pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, pour des fables. » C'est pourquoi cet écrivain a pris le parti de passer sous silence la plupart de ces oracles et de ces prodiges; et il n'a fait en cela que suivre les savants les plus attachés à Hérodote, qui en comptant même pour nuls trois cent trente rois qu'Hérodote compte bien, mais ne nomme point, s'en tiennent communément à la suite des règnes et des faits qui rentrent dans l'ordre naturel, en retranchant tout ce qui leur paroît tenir

[1] Hist. anc., tome I.

trop du merveilleux, parce qu'ils le regardent comme supposé.

Les anciens eux-mêmes n'ont pas fait grâce à Hérodote sur cet article. On peut voir ce qu'en dit Thucydide, au commencement de son Histoire, où il le désigne assez, sans le nommer. Marcellin, qui a écrit la vie de Thucydide, va jusqu'à dire [1], que le second livre d'Hérodote n'est plein que de mensonges et de fictions. Or ce second livre est justement celui qui contient l'Histoire d'Egypte.

Manéthon, suivant le témoignage de Josèphe [2], reprochoit aussi à Hérodote d'y raconter bien des faussetés, faute d'avoir été assez instruit de l'Histoire des Egyptiens. Josèphe dit encore, en un autre endroit [3], que tous s'accordent à l'accuser de mensonge.

Plutarque [4] l'en accuse, non-seulement en ce qui regarde les Scythes, les Perses et les Egyptiens ; il va jusqu'à lui reprocher d'avoir supposé des réponses de l'oracle de Delphes ; de prêter à tout le monde des discours de son invention, comme Esope en prête aux animaux. Il dit [5] qu'il faudroit plusieurs volumes pour relever tous ses mensonges et toutes ses fictions.

[1] Marcellin. in vita Thucyd. « *Totus secundus Herodoti liber mentitur hypotesia.* »

[2] Joseph. lib. 1, contra Apion., pag. 1059, édit. Crispin. Μανεθὼν..... πολλὰ τὸν Ἡρόδοτον ἐλέγχει τῶν Αἰγυπτιακῶν ὑπ' ἀγνοίας ἐψευσμενόν.

[3] Joseph. *ibid.*, pag. 1035. Ἡρόδοτον δὲ πάντες (ψευδόμενον ἐπιδεικνυσιν).

[4] Plutarch. de Malign. Herod., tom. II, pag. 871. Οὐκ ἔτι Σκύθαις, οὐδὲ Πέρσαις, οὐδ' Αἰγυπτίοις τοὺς ἑαυτοῦ λόγους ἀνατιθησι πλάττων (ὥσπερ Αἴσωπος κόραξι καὶ πιθήκοις), ἀλλὰ τῷ τοῦ Πυθίου προσώπῳ χρώμενος.

[5] Pag. 854. Ψεύσματα καὶ πλάσματα βουλομένοις ἐπιδιεξίναι, πολλῶν ἂν βιβλίων δεήσειεν.

C'est cependant Hérodote qui est la plus ancienne source que nous ayons pour l'Histoire d'Egypte ; c'est le seul, avec Diodore de Sicile, chez qui on trouve une suite de règnes un peu détaillés. Diodore, qui ne laisse pas de lui reprocher aussi des faussetés, n'a guères que le même fond d'histoire un peu suivie. Il ajoute quelques règnes et quelques faits, et en retranche aussi quelques-uns, surtout des faits prodigieux ; mais on voit qu'il suit à peu près les mêmes mémoires qu'Hérodote, et ils s'accordent assez tous deux, quant à l'essentiel.

Pour Manéthon, à quelques morceaux près, cités par Josèphe, il ne nous en reste qu'une multitude de noms, qui composent ses Dynasties, avec quelques notes que Georges-le-Syncelle nous en a conservées ; mais, dans ce peu de notes, il se trouve des traits qui ont l'air aussi fabuleux que tous les prodiges rapportés par Hérodote, comme on le verra dans cet ouvrage.

Ainsi, toutes ces principales sources qui nous restent pour l'histoire d'Egypte, sont également pleines de fables, à prendre les récits à la lettre ; il n'en est aucune qui dès-lors ne soit suspecte, aucune sur laquelle on puisse compter comme sur une histoire véridique.

Je sais qu'on croit pouvoir, en mettant les fables à l'écart, conserver la suite des règnes ; qu'il ne faut pas regarder toute une histoire comme fabuleuse, pour quelques faits fabuleux qui s'y trouvent mêlés. Sans cela, que deviendroient la plupart des histoires un peu anciennes ? Cela est vrai pour les histoires ordinaires, dont les faits fabuleux peuvent se détacher, sans détruire le fond de l'histoire même ; mais il n'en est pas ainsi de l'ancienne histoire d'Egypte. C'est la dénatu-

rer en quelque sorte, ou même la réduire presqu'à rien, que d'y faire ce retranchement. Hérodote lui-même observe [1] qu'aucun peuple ne racontoit autant de prodiges que les Egyptiens; son Histoire d'Egypte en est pleine, et de prodiges qui, à les prendre tels qu'il les raconte, ne sont pas croyables. C'est pourquoi le Philosophe de l'histoire n'a pas tort, en ce qu'il dit que les Egyptiens ne parloient que de prodiges à Hérodote. De plus, ces faits prodigieux ne sont pas moins donnés pour constants, ne sont pas moins attestés que le fond même de l'histoire, qu'on prétend en séparer. De quel droit fait-on cette séparation, lorsque tout porte également sur les mêmes témoignages, et est également donné pour reçu parmi les Egyptiens? On n'est plus assuré de ce qu'on prétend conserver comme le fond de l'histoire, dès qu'on rejette comme fabuleux des oracles et des prodiges qui y sont si étroitement liés, qu'il est comme impossible de les en détacher, sans que tout tombe à la fois.

Que prétends-je en conclure? Que toute l'ancienne Histoire d'Egypte n'est qu'un amas de fables et de fictions sans aucun fondement? Ce n'est nullement mon dessein, et je crois pouvoir montrer le contraire.

III. Il ne faut pas croire que l'Histoire égyptienne soit toute fabuleuse.

Il est bien vrai que ces oracles et ces prodiges que racontoient les Egyptiens, à les prendre tels que les présentent leurs historiens, et sur le même pied qu'ils les donnent, doivent être regardés comme fabuleux : ils les présentent revêtus de circonstances souvent ab-

[1] Hérodot. 2. 82. Τέρατά δε πλέω σφι εὕρηται ἢ τοῖσι ἄλλοισι ἅπασι ἀνθρώποισι.

surdes et révoltantes, dès-lors indignes du vrai Dieu, à qui on ne peut pas les attribuer. Aussi les attribuent-ils à leurs fausses divinités ; mais, vu le nombre et la singularité de ces prodiges, il n'est pas croyable non plus que Dieu en ait tant permis de capables d'induire un peuple en erreur. Je dis, vu leur nombre et leur singularité ; car je ne prétends pas nier que Dieu permette quelquefois aux démons d'en opérer ; mais il ne faut pas non plus admettre, sans examen, tous ceux que les païens racontent ; je dévoilerai, dans la suite, la source d'un assez grand nombre de leurs récits.

Pour ne pas m'écarter ici de mon objet, il est vrai que ce grand nombre d'oracles et de prodiges, pris à la lettre, doit être regardé comme fabuleux ; mais il est aussi fort difficile que les Egyptiens en aient rempli leur histoire, sans avoir quelque fondement.

On se persuade trop aisément qu'un peuple entier est de lui-même, et sans aucune preuve, porté à croire des oracles et des prodiges. Cette facilité à croire ne vient guères qu'à la suite d'exemples frappants, ou de traditions originairement fondées, qui auront rendu croyable ce qu'on n'auroit pas cru sans cela. Les fausses croyances, surtout en fait de religion, ne se sont ordinairement établies qu'en conservant des vestiges et des impressions de la vraie, quoiqu'elles les aient bien altérées.

Si les Egyptiens racontoient donc quantité de faits prodigieux ; si, comme le dit expressément Hérodote, ils en racontoient plus que tous les autres hommes ; n'est-il pas raisonnable de penser que tout n'étoit pas une pure fiction ? On n'imagine guères ce dont on n'a vu ni entendu rien d'approchant, surtout jusqu'à en faire une assez longue suite d'histoire, telle

que celle des Egyptiens, quelque défectueuse qu'elle soit d'ailleurs. On fait aujourd'hui quantité de romans qui semblent de pures fictions; mais c'est qu'on a puisé dans des conversations ou dans des lectures mille idées dont on profite; on a la tête remplie de mille histoires lues ou entendues. Qu'on suppose un peuple qui n'ait encore rien d'écrit ou d'appris de mémoire; je doute fort que chez ce peuple, l'esprit le plus fécond, le génie le plus créateur, enfante lui seul une longue suite d'histoire, sans aucune source étrangère où il ait puisé, sans aucun récit dont il ait profité. Qu'on ne cite pas l'exemple d'Homère, qui a été, dit un auteur [1], tout d'un coup très-grand, sans avoir de modèle; car les anciens eux-mêmes ont dit qu'Homère avoit eu des sources dont je parlerai ailleurs.

En un mot, il est plus naturel de penser que les anciens, qui d'ailleurs s'attachoient beaucoup à la foi historique, ont eu des mémoires ou des traditions, que de croire qu'ils aient supposé tant de faits de pure imagination. On ne persuadera jamais au grand nombre des savants, qu'il n'y ait pas un grand fond de vrai, et de vrai historique, dans l'histoire d'Egypte en particulier. Je ne sache pas que M. Pluche ait réussi à persuader que Ménès, par exemple, donné par les Egyptiens pour leur premier roi, n'ait été originairement qu'une simple affiche, dont ils se soient mis dans l'esprit de faire « leur législateur, l'auteur de » leur police, l'instituteur de leur année et de leurs » lois [2]. » Je doute que d'autres plus récents fassent jamais regarder bien sérieusement toute l'histoire de Sésostris comme une pure allégorie sur le cours du soleil

[1] Velleius Paterculus.
[2] Hist. du ciel, tome I. *Voyez* Ménès.

ou sur l'établissement de son culte dans les différentes colonies égyptiennes. Il peut y avoir quelques personnages formés d'emblêmes et de symboles; mais aucun dont l'histoire ait une suite bien marquée. Malgré les fables dont l'histoire d'Egypte est pleine, il faut donc y admettre un fond de vrai historique, qui aura été seulement altéré ou défiguré.

IV. Rapports entre les Juifs et les Egyptiens, déjà reconnus.

Quantité de savants ont déjà observé bien des traits de ressemblance entre des coutumes, des opinions, et des lois mêmes, attribuées aux Egyptiens dans leur histoire, et les usages, les principes et les lois des Juifs; par exemple, la circoncision, le jugement des rois après leur mort, la croyance de l'immortalité de l'âme, et quantité d'autres, qu'on trouve surtout dans le Canon de Marsham. Cet auteur veut souvent faire entendre que les Juifs ont pris ces usages et ces sentiments des Egyptiens. L'incrédulité comptant sur la frivolité et sur le peu de connoissances de bien des lecteurs, qui n'approfondissent rien, ne manque pas de donner la chose pour décidée. J'ai déjà indiqué ce qu'en dit le Philosophe de l'histoire, qui veut que le petit peuple esclave n'ait fait qu'imiter la grande nation des Egyptiens ses maîtres.

Les Pères de l'Eglise les plus savants, et en particulier ceux d'Egypte, tels qu'Origène, saint Clément et saint Cyrille d'Alexandrie, ont pensé tout le contraire; ils ont pensé que les païens n'ont souvent fait qu'altérer ce qu'ils avoient puisé chez les Juifs.

On verra dans la suite, lesquels, des Pères de l'Eglise, ou de nos philosophes, sont les plus clairvoyants

et les mieux instruits, sur ce point comme sur bien d'autres. Toujours est-il constant, de l'aveu des uns et des autres, qu'il y a des traits de ressemblance assez marqués entre ce qu'on sait des Juifs, et ce qu'on trouve quelquefois attribué aux Egyptiens.

V. Rapports déjà reconnus entre les histoires mêmes.

Je puis encore faire observer des rapports déjà reconnus, qui nous amènent plus directement au dévoilement que j'entreprends dans cet ouvrage. Ce sont des rapports de l'histoire d'Hérodote lui-même, qui est notre plus ancienne source, pour ce qui concerne les Egyptiens; des rapports de sa manière d'écrire, et de ses expressions mêmes, avec celles de l'Histoire Sainte. Je sais que la ressemblance est encore bien imparfaite; mais il est toujours bon de voir ce qu'en dit un savant, quoique peut-être trop épris d'Hérodote.

Quel livre avons-nous, dit Camérarius [1], après les livres saints, où l'on raconte d'aussi grands événements, où l'on voie tant d'exemples si frappants de

[1] Joachim. Camerarii procem. in Herodot. « Quem autem librum » post sacro-sanctos illos habemus in quo res adeò magnæ com- » memorentur? In quo providentiæ potentiæque divinæ, quæ » superbos deprimit, tot tàmque luculenta exempla conspiciantur? » Ubi regum potentissimorum alioqui (quorum superbiam et ve- » saniam nobis ante oculos sæpè ponit) regnorumque adeò hor- » rendæ eversiones narrentur? Quis est ex quo certiùs sacra » chronologia cum profanis historiis conciliari possit? Addo etiam » (quod vel maximè commendare nobis hunc scriptorem debet) » qui religiosiùs de diviuâ Providentiâ, et quidem valdè similibus » verbis, interdùm etiam iisdem, loquatur? Omitto prisci illius » sæculi simplicitatem, et humile (in quibusdam etiam regibus) » vitæ genus eodem nobis modo utrobique describi. Omitto et » hoc, nullum usquàm extare apud græcos autores scribendi genus, » quod (ut in omninò diversâ linguâ) ad hebraici brevitatem sim- » plicitatemque magis accedat. »

la manière dont la providence et la puissance divine abaisse les superbes? où l'on raconte tant de chutes et de renversements terribles de rois et de royaumes très-puissants, dont l'historien lui-même a soin de nous mettre sous les yeux l'orgueil et la folie? Quel est l'auteur qui puisse servir davantage à concilier la chronologie sacrée avec les histoires profanes? J'ajoute, comme un point qui doit nous le rendre extrêmement recommandable, qu'il n'est point d'auteur qui parle avec plus de respect de la divine providence, et dans des termes si approchants et quelquefois les mêmes que ceux de l'Ecriture, sans parler de cette simplicité des premiers âges, de cette manière de vivre de plusieurs rois, sans faste et sans éclat, qu'il nous décrit, comme le fait l'Histoire Sainte; sans parler de sa manière d'écrire, si approchante, dans une langue toute différente, de la brièveté et de la simplicité de l'hébreu; manière qui lui est propre, plus qu'à tous les autres auteurs grecs.

Camérarius cite en effet des manières de parler d'Hérodote, bien approchantes de celles de l'Ecriture; mais j'en citerai assez de plus frappantes dans cette Histoire.

Ce n'est pas seulement pour la simplicité et la brièveté du style, et pour la ressemblance de bien des façons de parler, qu'on a déjà trouvé des rapports dans l'Histoire d'Hérodote avec l'Histoire Sainte; on y a déjà reconnu que quelques récits ne sont que des altérations de ceux de l'Ecriture.

M. Rollin, après avoir exposé la manière dont Hérodote raconte la délivrance miraculeuse d'un roi d'Egypte, attaqué par Sennachérib, roi des Assyriens, ajoute [1] : « Il est visible que cette histoire, telle que » je la viens de raconter, et qu'on la lit dans Héro-

[1] Hist. anc., tome I.

» dote, est une altération de celle qui est rapportée » dans le quatrième livre des Rois » ; c'est le miracle de la délivrance d'Ezéchias.

Les savants s'accordent aussi à reconnoître qu'un roi de Syrie, qu'Hérodote fait vaincre à Magdolum par Nécos, roi d'Egypte, est Josias, roi de Juda, vaincu à Mageddo par Néchao, comme le nomme l'Ecriture.

Quelques-uns [1] ont aussi vu que Cadytis, grande ville de Palestine, dont parle Hérodote, est Jérusalem que les Juifs appeloient, par excellence, *Cadyta* [2], ou la Sainte, comme on le trouve encore sur leurs sicles.

Mais ce nom même de Cadytis, sous lequel peu de lecteurs reconnoîtroient Jérusalem, prouve qu'il est nécessaire de faire quelques observations sur la manière dont les histoires anciennes peuvent quelquefois être tellement obscurcies ou défigurées, qu'on ne les ait pas toutes reconnues pour ce qu'elles sont.

VI. Causes des altérations des anciennes histoires.

Je ferois un long article, à nommer seulement toutes les causes qui ont pu obscurcir, altérer et défigurer les anciennes histoires profanes, dont la plupart nous ont été transmises par les Grecs.

« Platon, comme l'observe M. Bossuet [3], fait voir, » en général, sous le nom de prêtres d'Egypte, que les » Grecs ignoroient profondément les antiquités.

» C'est, ajoute ce prélat, que les Grecs ont écrit tard,

[1] Harduin. Chronol. vet. Testam. anno ante Christum, 612. « Cadytis ipsa est Jerusalem, quam deformato vocabulo sic re» præsentat. »

[2] קדיש en caldéen *sanctus*. Les Caldéens changent quelquefois *x* en *th*.

[3] Disc. sur l'Hist. univ., 1.re partie, 7.e époque.

» et que voulant divertir, par les histoires anciennes, » la Grèce toujours curieuse, ils les ont composées sur » des mémoires confus, qu'ils se sont contentés de » mettre dans un ordre agréable, sans trop se soucier » de la vérité. »

L'endroit de Platon, où M. Bossuet renvoie, est celui du Timée, où les prêtres d'Egypte disent [1] en effet à Solon : « O Solon, Solon, vous autres Grecs, vous » êtes toujours enfants, et il n'y a point de vieillard » parmi vous. »

Et ce qu'il y a de singulier, c'est que les prêtres d'Egypte, qui prétendoient apprendre aux Grecs les antiquités de la Grèce, et celles d'Athènes en particulier, qui, selon eux, existoit depuis neuf mille ans, étoient eux-mêmes aussi enfants que les Grecs, puisque, sur la ressemblance du nom, ils avoient pris pour Athènes, le jardin d'Eden, ou Aden [2], c'est-à-dire, le paradis terrestre, comme je le prouverai ailleurs. Aussi voit-on, dans le Critias, que Platon est fort embarrassé à retrouver les quatre fleuves aux environs d'Athènes, et il avoue que le temps avoit bien changé la face de l'Attique. Mais, pour ne point m'écarter ici de mon objet, on voit qu'un philosophe grec accuse lui-même les Grecs d'être enfants dans leurs histoires. Les Romains, quoique disciples des Grecs, ne leur ont pas épargné le même reproche; on sait comment Pline [3] et Juvénal [4] traitent toute la Grèce de fabuleuse et de men-

[1] Plato in Tim. Ὦ Σόλων, Σόλων, Ἕλληνες ἀεὶ παῖδές ἐστε, γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν.

[2] עדן Ãdn, qu'on prononce Eden.

[3] Plin. Hist. lib. 4, initio. Omnis Græciæ fabulositas.

[4] Juvenal Satir. 10.

. . . . . Et quidquid Græcia mendax
Audet in historia.

songère. On ne doit pas, après tout, en faire toujours un crime aux premiers écrivains, surtout à ceux qui n'ont écrit que sur des mémoires qu'ils n'étoient pas en état de bien entendre, parce que ces mémoires étoient en langues étrangères ; fort différentes de la leur. Il y a des méprises et des bévues, et d'autres sources d'erreurs presqu'inévitables pour un étranger qui n'est pas au fait de la langue, de la religion, des mœurs et des usages d'un pays.

« Les savants, dit M. Fourmont [1], qui, par la con-
» noissance des langues, se trouvent en état de lire les
» histoires d'une nation écrites pas des étrangers, ont
» remarqué, non une, mais mille fois, qu'il n'y a
» presque jamais rien d'exact.

» Les anciens, dit-il encore [2], n'ont jamais eu, pour
» les citations, l'exactitude des modernes; c'est une
» faute chez eux, et elle est réelle, mais une faute des
» plus excusables. Quelle peine n'avoit-on pas à reco-
» pier des manuscrits? On trouve encore ce peu d'exac-
» titude dans la plupart des livres orientaux. Citer à
» moitié, substituer des paroles à celles des auteurs,
» citer indirectement, très-souvent interpréter; l'on
» n'a point tort de reprocher aux anciens tous ces dé-
» fauts. »

Ayant été assez long-temps absent de ma patrie, s'il m'est permis de me citer, j'ai été à portée de reconnoître, souvent par ma propre expérience, jusqu'à quel point un étranger, qui ne sait qu'imparfaitement la langue du pays où il voyage, peut s'y méprendre. Il lui arrive quelquefois la même chose qu'aux premiers Espagnols, qui, en abordant à la côte d'Amérique,

[1] Réflex. crit. sur les hist., tome II, page 93.
[2] *Ibid.* page 96.

appelée Yucatan [1], demandèrent aux habitants quel étoit le nom de cette contrée; ceux-ci, qui n'entendoient point ce qu'on leur disoit, répondirent: *Yu catan*, qui signifioit dans leur langue, que dites-vous? Les Espagnols crurent que c'étoit le nom du pays; et quoiqu'on ait depuis reconnu la méprise, ce nom lui est resté.

Quoique le françois soit aujourd'hui très-répandu en Europe, j'ai trouvé quelquefois des traductions de nos livres pleines de bévues qui ne se conçoivent pas. Si j'avois prévu l'usage que j'en pourrois faire, j'en aurois apporté quelques-unes. Je puis toujours citer des exemples d'altérations, soit anciennes, soit modernes, qui tendent à mon but.

Pour y mettre quelqu'ordre, je vais distinguer différentes causes qui ont contribué à obscurcir et à défigurer les histoires, sans prétendre encore les assigner toutes; il y en a de moins générales, dont je ne parlerai qu'à mesure que les fables que je vous dévoilerai le demanderont.

VII. Les anciens, surtout les Grecs, ont traduit dans leur langue jusqu'aux noms propres.

Les anciens, surtout les Grecs, qui nous ont transmis la plupart des histoires anciennes qui nous restent, étant fort jaloux de leur langue, et cultivant peu les langues étrangères, ont souvent traduit jusqu'aux noms propres.

Platon nous l'atteste dans son Critias [2]: « Avant que

[1] Dict. de M. Vosgien. *Voyez* Jucatan.

[2] Plato in Critia seu Atlantico. Τὸ δ' ἔτι βραχὺ πρὸ τοῦ λόγου δεῖ δηλῶσαι, μὴ πολλάκις ἀκούοντες Ἑλληνικὰ Βαρβάρων ἀνδρῶν ὀνόματα θαυμάζητε, τό γὰρ αἴτιον αὐτῶν πευσεσθε. Σόλων ἐπινοῶν εἰς τὴν αὐτοῦ ποίησιν καταχρήσασθαι τῷ λόγῳ, διαπυνθανόμενος τὴν τῶν ὀνομάτων δύναμιν, ἦυρε, τούς τε Αἰγυπτίους τοὺς πρώτους ἐκείνους αὐτά γραψαμένους, εἰς τὴν αὐτῶν φωνὴν μετενηνοχότας. αὐτός τε αὖ πάλιν ἑκάστου τὴν διάνοιαν ὀνόματος ἀναλαμβάνων, εἰς τὴν ἡμετέραν ἄγων φωνὴν ἀπεγράφετο.

» d'entrer en matière, il faut, dit Critias, vous pré-
» venir d'une chose, de peur qu'entendant souvent
» donner à des barbares des noms grecs, vous n'en
» soyez surpris : en voici la raison. Solon ayant dessein
» de mettre en vers l'histoire dont il s'agit, s'informa
» de la signification des noms ; il apprit que les Égyp-
» tiens, qui avoient les premiers écrit cette histoire,
» avoient aussi traduit les noms en égyptien. S'étant
» instruit de ce que chaque nom y signifioit, il les a
» de même traduits en grec. »

Voilà donc un exemple de traduction sur traduction, et de traduction de noms propres, dont la signification est souvent douteuse et arbitraire. On conçoit aisément combien de pareilles traductions ou interprétations de noms doivent obscurcir une histoire, et souvent la rendre méconnoissable. On en peut juger par l'embarras que causent, dans M. de Thou, les noms françois que celui-ci a traduits en latin ; il faut les deviner, et souvent on s'y trompe, comme l'observe le P. Daniel, dans la préface de son histoire de France; il a fallu faire un dictionnaire tout exprès pour en donner la clef.

Comme bien des littérateurs, du XVI.e siècle surtout, ont voulu se donner des noms grecs ou latins, on ignore souvent leurs noms propres dans leur langue. Le commun des lecteurs ne sait pas que Mélanchton s'appeloit, en allemand, *Schwartzerdt* qui signifie terre noire ; Oporimus, *Herbst*, qui veut dire d'automne ; Chimerinus, *Winter*, d'hiver ; Torrentius, *Van-derbecken* ; et ainsi de bien d'autres.

Je puis citer des exemples tirés d'Hérodote, qu'on n'a pas reconnus jusqu'ici, que je sache, parce qu'on n'a guère pensé à rapprocher les noms grecs des noms esclavons.

Hérodote, et les auteurs qui l'ont suivi, tant les Grecs que les Latins, ont toujours appelé les Slaves [1], ou Esclavons, *Aüchatæ*, *Auchetæ*, *Euchatæ*, *Alazones*, noms qui signifient glorieux en grec, comme *slawa* signifie gloire en slave, ou esclavon. C'est pourquoi on est encore, je crois, à découvrir, dans l'histoire, d'où viennent au juste ces peuples nombreux de Slaves, et, par altération, Sclaves, ou Esclavons, qu'on voit paroître tout à coup sous leur vrai nom, vers la fin du V.e siècle.

Personne non plus, que je sache, n'a encore reconnu les anciens Bourguignons, en latin *Burgundi*, *Burguntæ*, ou *Burgundiones*, dans les *centum pagi* [2], ou cent bourgs, dont parle Tacite dans ses mœurs des Germains. *Burg* signifie bourg, en allemand, et *hundert* signifie cent. Le nom de *Semnones* leur étoit donné parce qu'ils faisoient une assemblée générale de la nation, comme le dit Tacite. *Zusammen* signifie ensemble, en allemand; *Scym*, en polonois, signifie diète. Ce peuple étoit dans le pays appelé aujourd'hui Silésie, et aux environs. Le nom même de Silésie n'en est qu'une traduction, en ancien polonois, ou esclavon, où *silo* signifie bourg; les Slaves, ou Esclavons, prirent la place des Bourguignons.

Je pourrois de même dévoiler, dans Tacite, le nom des Francs, qui s'y trouve déjà traduit, quoiqu'on ne l'ait pas reconnu; et les noms de plusieurs autres

[1] Hérod. 4. 6. Τῶν Σκυθέων οἱ Αὐχάται γένος καλέονται. 4, 17. Ἄλλο ἔθνος, οἱ Ἀλαζόνες καλέονται.

Αὐχέω, glorior. Εὖχος, gloriatio. Αλαζὼν, gloriosus. Pline, l. 4, cap. 12. Per continentem introrsùs tenent Auchetæ, apud quos Hypanis oritur.

[2] Tacit. de Mor. Germ. c. 12. Adjicit auctoritatem fortuna Semnonum; centum pagis habitantur.

peuples; je le ferai dans la dernière partie de cet ouvrage.

M. Bossuet a fort bien observé [1] combien les anciennes histoires ont dû être obscurcies par tous ces changements de noms.

« Il reste encore, dit ce prélat, à vous découvrir » une des causes de l'obscurité de ces anciennes his- » toires. C'est que comme les rois d'Orient prenoient » plusieurs noms, ou, si vous voulez, plusieurs titres, » qui ensuite leur tenoient lieu de nom propre; et » que les peuples les traduisoient ou les prononçoient » différemment, selon les divers idiomes de chaque » langue; des histoires si anciennes, dont il reste si » peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort » obscurcies. La confusion des noms en aura sans » doute beaucoup mis dans les choses mêmes et dans » les personnes. »

On peut voir les exemples que cite M. Bossuet; de Cyaxarès, probablement le même qu'Assuérus; de Nabuchodonosor, en hébreu Nebuchednetsar, appelé dans le Canon de Ptolémée, Nabocolassar; d'Ozias, appelé aussi Azarias; de Sédécias, nommé auparavant Mathanias, et de quantité d'autres pareils changements.

« On pourroit, ajoute-t-il, faire une longue liste » des Orientaux, dont chacun a eu, dans les histoi- » res, plusieurs noms différents. »

M. Bossuet observe de plus, que cette coutume n'est pas inconnue aux Latins, parmi lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Il cite l'exemple du fils d'Emile, nommé

[1] Disc. sur l'Hist. univ., 1.re partie, 7.e époque.

[illegible] en particulier, raconte qu'on fait tomber le [illegible] la canelle, des nids de quelques oiseaux, et surtout du nid du phénix.

[illegible] dit bien en effet qu'on les fait tomber de nids d'[illegible]; et c'est une fable fondée sur les noms mêmes de [illegible] et de canelle, en hébreu *qnm* et *qne*, noms [illegible] du mot *qnim*, qui signifie nids. Mais Pline [illegible], par une bévue qui est à lui, de les faire tomber du nid du phénix [2] en particulier. [illegible] dit seulement que c'est des Phéniciens que les Grecs ont pris le nom de cinnamome; Pline a pris les Phéniciens pour le phénix. On sait, pour l'observer [illegible], que la langue des Phéniciens ressembloit [illegible] à celle des Hébreux; c'est pourquoi je cite [illegible] hébreux comme phéniciens.

[illegible] citer bien d'autres fables qui portent sur [illegible] mal interprétés. J'en ajouterai seulement en[illegible] qu'Hérodote rapporte sans la croire [3]. Il parle [illegible] dans le mont Caucase, qui avoient [illegible]. On ne devineroit pas que ce sont [illegible] des environs du Caucase, où il y en [illegible] jusqu'aux frontières de Po[illegible], signifie chèvre; et le nom [illegible] bien en venir, parce qu'ils sau[illegible] chèvres.

[illegible] mal pris, peut occa[illegible] des peuples étrangers, dont [illegible]. Combien d'autres sortes [illegible]

[illegible] nids.

[illegible] κινναμώμον καλέο[illegible]

[illegible] [illegible]) ἐκείνων τὰ

l'Hypanis, en polonois le Bog), rapporte qu'ils se donnent pour descendants de Jupiter et d'une fille du Borysthène.

C'est une fable fondée sur l'interprétation du nom même de Bog, qui en polonois, et dans les autres dialectes esclavons, signifie dieu. Il y a eu des hérétiques appelés bogimiles, des mots esclavons *bog*, dieu, et *mily*, cher, agréable; parce qu'ils se disoient agréables à Dieu.

Les anciens Grecs avoient rendu le nom de Bog par celui de Jupiter, le plus grand de leurs dieux; et, en conséquence, ils avoient imaginé que les enfants du Bog, c'est-à-dire, les habitants de ses bords, se donnoient pour enfants de Jupiter.

Hérodote [1] parle aussi de peuples des mêmes contrées, qui se changeoient tous les ans en loups durant quelques jours, et qui l'assuroient, dit-il, avec serment: il est, à la vérité, assez sage pour ne les pas croire. Les Polonois disent encore aujourd'hui la même chose en badinant; parce qu'en hiver ils portent des fourrures de peaux de loups. C'est ce qu'on appelle *vilchoure*, du mot polonois *wilczura*, qui signifie peau de loup; *wilk* signifie loup.

Tacite, quoique d'ailleurs judicieux, a fait nombre de bévues pareilles sur les Germains, comme je le ferai voir ailleurs.

Pline [2], en relevant une fable d'Hérodote, fait lui-même une bévue. Il dit que l'antiquité fabuleuse, Hé-

[1] Hérodot. 4. 105. Ἔτεος ἑκάστου ἅπαξ τῶν Νεύρων ἕκαστος λύκος γίνεται ἡμέρας ὀλίγας.

[2] Plin. Hist., lib. 12, cap. 19. Cinnamomum et casias fabulosa narrat antiquitas, princepsve Herodotus, avium nidis, et privatim phœnicis... decuti.

rodote en particulier, raconte qu'on fait tomber le cinnamome et la canelle, des nids de quelques oiseaux, et surtout du nid du phénix.

Hérodote dit bien en effet qu'on les fait tomber de nids d'oiseaux ; et c'est une fable fondée sur les noms mêmes de cinnamome [1] et de canelle, en hébreu *qnm* et *qne*, noms approchants du mot *qnim*, qui signifie *nids*. Mais Pline lui prête, par une bévue qui est à lui, de les faire tomber du nid du phénix [2] en particulier, Hérodote dit seulement que c'est des Phéniciens que les Grecs ont pris le nom de cinnamome ; Pline a pris les Phéniciens pour le phénix. On sait, pour l'observer en passant, que la langue des Phéniciens ressembloit beaucoup à celle des Hébreux ; c'est pourquoi je cite des mots hébreux comme phéniciens.

Je pourrois citer bien d'autres fables qui portent sur des noms mal interprétés. J'en ajouterai seulement encore une qu'Hérodote rapporte sans la croire [3]. Il parle de peuples situés dans le mont Caucase, qui avoient des pieds de chèvre. On ne devineroit pas que ce sont les Cosaques, qui des environs du Caucase, où il y en a encore, se sont étendus jusqu'aux frontières de Pologne. *Koza* en Polonois, signifie chèvre ; et le nom des Cosaques peut fort bien en venir, parce qu'ils sautent en effet comme des chèvres.

On voit comment un seul nom mal pris, peut occasionner des fables touchant des peuples étrangers, dont on n'entend pas bien la langue. Combien d'autres sortes

[1] קנם cinnamomum; קנה casia; קנים nidi.

[2] Hérodot. 3. 111. Ἡμεῖς, ἀπὸ φοινίκων μαθόντες, κιννάμωμον καλέομεν. Φορέειν δὲ τοὺς ὄρνιθας ἐς νεοσσιάς.....

[3] Hérodot. 4. 25. Λέγουσι (ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες) οἰκέειν τὰ ὄυρεα αἰγίποδας ἄνδρας.

de bévues peuvent faire des écrivains qui se mêlent d'en parler, de traduire leurs livres, d'écrire leur histoire sans être assez instruits?

IX. Bévues sur des langues étrangères.

J'ai souvent éprouvé moi-même combien de méprises un étranger peut faire dans une langue qu'il ne sait qu'imparfaitement. On crut, dans une ville d'Allemagne, que je demandois des cerises, parce que j'avois prononcé *kirsch*, qui en allemand signifie cerise, au lieu de *kirch*, qui signifie église.

Qu'un italien, en parlant à une dame polonoise, la traite de *signora tutta garbata*, ou de dame accomplie; le compliment pourra la surprendre, parce que *garbata* en polonois signifie bossue.

On peut bien croire que les anciens, dans des temps où le commerce étoit moins étendu, où l'on étudioit moins les langues étrangères, étoient encore plus exposés à faire des bévues, en voulant traduire des livres d'une autre nation. Ils pouvoient se méprendre d'autant plus impunément, qu'il y avoit moins de leurs concitoyens capables de les relever.

Le premier historien de Pologne a bien pris du françois pour du grec. C'est du françois assez ancien, puisque cet historien est du commencement du XIII.e siècle. Il parle d'un roi, grec selon lui, ou du moins suivant son commentateur, lequel pour se rappeler la pensée de la mort, avoit chargé un enfant de lui répéter souvent ces paroles; *Scire tu moras*[1]; elles reviennent évi-

[1] Kadlubek, Hist. lib. 1, epist. 15. Cuidam etiam regum inter epulas aptans, crebrò suggerebat parvulus dicens: *Scire tu moras* quod interpretaretur, *Domine tu morieris*.

Commentar. Apud eosdem græcos consuetudo erat, quod rege in convivio residente, puer clamabat: *Rex tu morieris*.

demment à ces mots françois : Sire, tu mourras ; et de peur qu'on n'en doute, l'historien lui-même en donne l'interprétation, qu'il avoit sans doute apprise par ouï-dire, ou par tradition ; *Domine tu morieris*, Seigneur ou Sire, vous mourrez. Voilà donc du françois pris pour du grec.

Ceci, pour le dire en passant, donne la clef des commencements de l'Histoire de Pologne, qui sont fort altérés, et ont l'air fabuleux. L'historien y a substitué le nom des Grecs à celui des Francs ou François ; la preuve, c'est qu'il dit que les *Galli* [1], nom qu'on donne aux François en latin, avoient toute la Grèce, (au lieu de *Grèce*, lisez *France*) ; et que les Polonois étoient leurs voisins. Cela est vrai, du temps où les Polonois, sous le nom de Slaves ou d'Esclavons, s'étendoient jusqu'aux environs de l'Elbe, et les François de leur côté s'étendoient aussi jusques-là. Le premier roi de Pologne fut un nommé Grac ou Gracus. Le nom de Grac est encore ici substitué à celui de Franc. Le roi dont il s'agit fut, dans le vrai, un marchand Franc, nommé Samon, connu dans notre histoire [2], lequel dans le VII.e siècle, s'étant mis à la tête des Slaves ou Esclavons Vinides contre les Huns Abares ou Avares, en fut élu roi. Les Polonois l'ont appelé *Grac* du nom de *Franc*, parce qu'anciennement n'ayant point la lettre *F*, ils prononçoient ce nom *hrac* ou *grac* ; ils ont ensuite fait venir ce roi *Gracus* des Gracques de Rome.

Pour en revenir aux bévues qu'on peut faire sur des langues étrangères, si un historien de Pologne a pris du françois pour du grec, un françois de ce siècle, quoique d'ailleurs très-savant, a trouvé à son tour un

[1] Kadlub. lib. 1, epist. 2. Gallis universa cessit Græcia...
[2] Appendix seu lib. 11, Gregor. Turon. c. 48.

vers grec dans quatre mots russes; ce sont les mots *Obraz Gospody Naszego Iezusa*, qui se trouvent au bas d'un tableau de la sainte face de Notre-Seigneur, dans l'église des religieuses de Montreuil près de Laon. J'ai écrit les mots comme on les prononce en polonois, car je ne sais pas au juste quelle est la prononciation russe. Ils signifient, portrait de Notre-Seigneur Jésus.

Comme les caractères russes ressemblent presque tous aux grecs, le P. Hardouin, trompé par la ressemblance [1], crut y trouver un vers grec écrit avec des abréviations. Dans *obraz*, qui signifie portrait, il trouve *óbraë*, mot qu'il prétend être grec; dans *Iezusa*, il trouve *akousa*; et ainsi du reste. On peut voir son vers et son explication à la fin de ses Œuvres choisies, imprimées en Hollande. Cet exemple prouve combien les hommes même les plus érudits, peuvent se tromper sur une langue qu'ils n'entendent pas, et qu'ils veulent deviner. Pour peu que les anciens aient ainsi interprété des langues étrangères, il n'est pas étonnant qu'ils aient imaginé bien des fables.

X. Bévues des copistes.

On a déjà vu, dans ce que j'ai cité de M. Fourmont, qu'il ne faut pas attendre des anciens l'exactitude des modernes pour les citations, parce qu'on avoit souvent beaucoup de peine à lire et à copier les manuscrits. Je ne m'arrêterai point à citer ici beaucoup d'exemples de bévues de copistes; je me contente de quelques-uns des plus singuliers.

Le premier historien de Pologne, dont j'ai déjà parlé, dit dans un style qui lui est propre, que quel-

[1] Harduini Opera selecta, Amstelod., pag. 917.

ques-uns des Polonois commencèrent à savourer leur petite portion de domination ; il veut dire qu'ils prirent goût à dominer. Je cite son texte latin pour qu'on voie mieux l'occasion de la méprise de son copiste [1] : *Nonnulli dominativam ligurire cœperunt portiunculam*. Un autre historien, qui ne fait guères qu'abréger ce premier, a pris le mot *ligurire*, qui signifie *lécher*, *savourer*, pour le nom de la Ligurie, aujourd'hui la côte de Gènes ; en conséquence, il dit que quelques-uns des Polonois prirent une portion ou une partie de la Ligurie [2] : *Nonnulli Liguriæ ceperunt portionem*. Voilà une conquête que les Polonois ont faite à peu de frais, puisque c'est une bévue de leur historien qui l'a établie dans leur Histoire. On conçoit bien que pour mettre ces conquérants plus à portée de la Ligurie ou de la côte de Gènes, d'autres historiens n'ont pas manqué de leur faire conquérir auparavant tout ce qui se trouve sur la route. On verra qu'il en est à peu près de même des conquêtes du grand Sésostris dans l'histoire des Egyptiens. Mezeray, comme l'observe le P. Daniel dans sa préface, fait aussi, par une bévue, voyager Clovis à la Terre-Sainte.

Autre exemple singulier. Origène dans ses Hexaples, avoit mis à la marge le nom de Dieu, *Jehova*, écrit en caractères hébreux, יהוה. Des copistes grecs, qui ne savoient pas l'hébreu, ont mis les caractères grecs qui y ressemblent pour la figure, ΠΙΠΙ ; ce qui au lieu de *ieue*, ou comme on prononce, Jehova, y a fait lire *Pipi*.

Voyez l'Histoire critique du vieux Testament, par Richard-Simon, *liv.* 2, *ch.* 10.

Hérodote a pris le nom d'une petite rivière qui gâte

[1] Kadlub. Hist., epist. 3.

[2] Chronic. edit. Varsav. 1752.

par son mélange, l'Hypanis[1], appelée encore en Polonois *Sina Woda*, au génitif *Siny Wody* (c'est-à-dire eau livide), pour *Hirai Hodoi*; et il en fait un nom grec, qui signifie chemins sacrés.

Comment le nom latin Ulysses, en françois Ulysse, s'est-il formé du grec *Odysseus*, d'où vient celui de l'Odyssée d'Homère? C'est que les premiers Latins auront pris un Δ ou delta majuscule, dont la base étoit à demi-effacée, pour un Λ ou lambda; et qu'au lieu d'Odysseus ils auront lu Olysseus, d'où ils auront formé Ulysses.

On trouvera peut-être ces observations minutieuses; mais elles ne laissent pas, comme on l'a déjà vu, d'être de quelque utilité pour éclaircir les histoires anciennes, où des bévues assez communes ont causé des altérations.

XI. Difficulté de traduire anciennement les livres hébreux.

S'il est aisé de se méprendre dans une histoire étrangère, surtout lorsqu'elle est ancienne, et qu'on n'entend pas bien la langue; beaucoup plus les méprises étoient-elles communes, et presque inévitables pour des étrangers en voulant traduire des livres hébreux, et d'autres langues semblables.

D'abord, le style des anciens livres hébreux est extrêmement concis et serré, quelquefois figuré comme celui de tous les Orientaux. Les idées de l'Ecriture ont d'ailleurs une hauteur et une profondeur souvent bien éloignée de la portée d'hommes charnels tels qu'étoient les païens.

De plus en hébreu, un mot exactement le même, à

[1] Hérodot. 4. 52. Κρήνη... ἐοῦσα πικρὴ... κιρνᾷ τὸν Ὕπανιν... κατὰ δὲ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν, Ἱραὶ ὁδοί.

ne prendre que les signes ou les lettres, c'est-à-dire, sans points, comme il paroît qu'on a long-temps écrit; un mot exactement le même pour les lettres, a ordinairement diverses significations, souvent même en très-grand nombre, en sorte qu'il faut avoir beaucoup d'usage et de discernement pour choisir juste la signification précise qui convient à l'endroit qu'on lit.

Qu'on se représente des écrits avec grand nombre d'abréviations, telles que les étudiants en emploient lorsqu'ils écrivent sous la dictée de leur professeur. A combien de méprises sur ces abréviations, ne sera pas exposé un lecteur qui n'y sera pas initié, surtout si c'est une langue étrangère pour lui, et qu'il n'ait pas bien apprise? Il en est à peu près comme des inscriptions anciennes, ou des légendes de médailles sur lesquelles on ne se méprenoit pas plus dans le temps et dans le pays même, que nous ne nous méprenons sur les inscriptions de notre monnoie: mais on voit que les plus savants se trompent souvent aujourd'hui sur les monnoies anciennes, puisqu'ils s'accordent si peu sur un grand nombre; et cela, parce qu'ils n'ont pas l'usage qu'avoient les nationaux contemporains.

Ceux qui n'en sont pas instruits, peuvent sentir cette difficulté de l'hébreu, tel qu'on l'écrivoit autrefois, par la manière dont je l'écris avec nos caractères, en rendant seulement lettre pour lettre.

Si l'on est surpris de trouver quelquefois des mots sans voyelle, le polonois est presque de même. Qu'on lise cette phrase que les Polonois proposent aux étrangers pour les exercer; *chrzonszcz chrzonszczka ugryzl wgrzbiet*, et on ne sera plus si étonné de cette manière d'écrire l'hébreu.

Ce n'est pas que je prétende que les Hébreux ne suppléassent point de voyelles en prononçant; mais je

vois par les traductions, que les étrangers les ont diversement suppléées. La Version grecque et la Vulgate appellent Nabuchodonosor, le roi que les hébraïsants appellent Nebuchednesar, qui s'écrit en hébreu Nbuchdntsr. Les Arabes appellent Cabus, un des rois égyptiens qui opprimèrent les Israélites; c'est comme on verra, celui qu'Hérodote nomme Chéops; et Diodore, Chembis ou Chembès; et tous ces noms viennent des différentes prononciations du mot hébreu *chab* [1], qui signifie douleur, affliction.

« C'est, dit un savant bénédictin [2], une observation » qui a passé en règle parmi tous ceux qui sont versés » dans l'étude des langues anciennes, que le changement de quelque voyelle dans les mots qui ont été » portés en différents pays éloignés les uns des autres, » n'en apporte aucun dans la signification. »

C'est-à-dire que ce changement n'empêche pas que le mot ne puisse signifier la même chose. « Cette loi, » ajoute-t-il, a plus lieu dans les mots hébreux que » dans les mots des autres langues, parce qu'ayant été » autrefois écrits sans voyelle, il étoit impossible qu'ils » sortissent, pour ainsi dire, du pays où ils avoient » été formés, sans que les peuples par la bouche desquels ils passoient, altérassent le son et la prononciation qu'ils avoient dans leur origine. On a d'ailleurs » mille exemples de changements semblables arrivés » dans les pays mêmes où les mots étoient nés; et il » n'y a point de langue, soit morte, soit vivante, qui » ne puisse en fournir un grand nombre. »

On voit en effet beaucoup de pareils changements d'un dialecte d'une langue à un autre; par exemple,

[1] כאב doluit, dolor, etc.
[2] Monuments singuliers, page 283.

de l'hébreu au caldéen ; et en grec, de l'ionien au dorien ou à l'éolien. C'est la même chose dans les différentes langues dérivées de la langue latine ; dans les divers idiomes de l'allemand et de l'esclavon, et dans les divers patois de nos provinces.

XII. Textes hébreux diversement traduits même dans les versions reçues.

On sera moins étonné que des traducteurs étrangers, idolâtres et très-peu versés dans l'hébreu, aient fait d'étranges bévues sur le sens des livres saints, quand on aura vu qu'il y a des textes diversement traduits, même dans les versions reçues.

Il faut toutefois observer que les exemples que je puis tirer des versions admises dans l'Eglise catholique, de la Vulgate en particulier, ne renferment rien de contraire à la foi ou aux mœurs. Ce sont de ces choses qui, suivant la préface mise à la tête de la Vulgate [1] même, dans l'édition de Clément VIII, ont bien paru devoir être changées, mais qu'on a jugé à propos de laisser telles qu'elles sont, surtout par la raison que M. Bossuet fait entendre [2], lorsqu'il demande « si de tant d'endroits » où il y a de l'embarras, on en a jamais rétabli un seul » par raisonnement ou par conjecture. On a, dit-il, » suivi la foi des exemplaires ; et comme la tradition n'a » jamais permis que la saine doctrine pût être altérée, » on a cru que les autres fautes, s'il en reçoit, ne ser- » viroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par » son propre esprit. »

» Pour ce qui est des versions, dit-il auparavant,

[1] Præfat. ad Vulgat. Alia, quæ immutanda videbantur, consultò immutata relicta sunt.

[2] Disc. sur l'Hist. univ., 2e partie, chap. 28.

» est-ce une marque de supposition ou de nouveauté,
» que la langue de l'Écriture soit si ancienne, qu'on en
» ait perdu les délicatesses, et qu'on se trouve empêché
» à en rendre toute l'élégance et toute la force dans la
» dernière rigueur? N'est-ce pas plutôt une preuve de
» la plus haute antiquité?

» Qu'on me dise, ajoute-t-il encore, s'il n'est pas
» constant que, de toutes les versions et de tout le
» texte, quel qu'il soit, il en reviendra toujours les
» mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédic-
» tions, la même suite d'histoire, le même corps de
» doctrine, et enfin la même substance? En quoi nui-
» sent, après cela, les diversités des textes? Que nous
» falloit-il davantage que ce fonds inaltérable des livres
» sacrés, et que pouvions-nous demander de plus à la
» divine providence? »

Après nous être prémunis des réponses de ce grand homme aux objections qu'on pourroit faire, ne craignons donc point de faire observer des différences dans les versions même reçues des livres hébreux.

XIII. Diversités qui proviennent de la ressemblance de certaines lettres en hébreu.

On avertit, comme je l'ai déjà dit, dans toutes les grammaires hébraïques, de faire une attention particulière à bien distinguer certaines lettres qui se ressemblent, soit pour la figure, soit pour le son.

Comme D et R se ressemblent en hébreu pour la figure, les Septante dans le dixième chapitre de la Genèse [1], ont lu *Rhodanim,* où la Vulgate porte *Dodanim,* conformément au texte hébreu. Dans le même chapitre [2],

[1] Genes. 10. 4.
[2] Genes. 10. 12.

ils ont aussi mis *Dasem* où le texte hébreu porte *Rsn*, dans la Vulgate *Resen*.

Comme *e* et *é*, c'est-à-dire He et Heth, se ressemblent, non-seulement pour la figure, mais aussi pour le son; dans le septième chapitre d'Ezéchiel [1], où le texte hébreu porte *ne*, qui signifie lamentation, la Vulgate traduit repos, sans doute parce que le traducteur a lu *né*, qui signifie en effet repos. La version grecque porte *horaïsmos* [2], qui signifie beauté, parce que le traducteur aura lu *nui*, qui signifie beauté. Sanctès-Pagnin, dans sa version latine faite sur l'hébreu, et imprimée avec les notes de Vatable, traduit lamentation.

Je pourrois, s'il en étoit besoin, citer beaucoup d'autres exemples d'interprétations différentes occasionnées par la ressemblance de quelques lettres en hébreu.

XIV. Interprétations différentes occasionnées par la ressemblance des mots.

Il se trouve aussi beaucoup d'interprétations différentes occasionnées par la ressemblance de quelques mots hébreux, qui font cependant un sens tout différent; ou par les divers sens dont un même mot est susceptible, surtout lorsqu'il est écrit sans points.

Dans le Cantique de Débora, qui se trouve au livre des Juges, ces mots hébreux [3] *ibér aleim édxim*, sont traduits dans la Vulgate [4], *nova bella elegit Dominus*, le Seigneur a choisi de nouveaux combats; dans la version grecque, *Hérethisan theoùs cainous*, ils ont choisi de nouveaux dieux.

[1] נה lamentatio; נח requies; נוי pulchritudo. Ezéchiel 7. 11. Et non erit requies in eis.

[2] *Ibid.* Οὐδὲ ὡραϊσμὸς ἐν αὐτοῖς.

[3] יבחר אלהים חדשים

[4] Judic. v, 8. Nova bella elegit Dominus. Ἡρέτισαν θεοὺς καινούς.

Cette différence d'interprétation vient sans doute de la ressemblance du mot *lém* [1], qui signifie guèrre, combat, avec le mot *aleim*, qu'on prononce Elohim, et qui signifie Dieu, tant au singulier qu'au pluriel; car c'est le sens qui le détermine.

Autre exemple sur le même mot *lém*, et dans le même verset.

Az lêm xârim [2] est traduit dans la version grecque, édition de Grabe, *Hôs arton crithinon*, comme du pain d'orge; dans la Vulgate, *et portas hostium ipse subvertit*, il a renversé les portes des ennemis. Sanctès-Pagnin traduit, *tunc bellum fuit in portis*, alors la guerre fut aux portes.

On voit le même mot *lém* pris, dans la version grecque, pour pain; dans la Vulgate, pour renverser; dans Sanctès-Pagnin, pour guerre. C'est qu'il est en effet susceptible de ces diverses significations.

Le mot *xârim* [3] est pris pour portes et pour orge, parce que *xârim*, portes, et *xâre*, orge, se ressemblent.

Combien d'autres exemples d'interprétations différentes pourrois-je tirer de ce seul cantique de Débora, ainsi que du chapitre de la Genèse, qui contient les bénédictions de Jacob à ses fils? On verra, dans cet ouvrage, la traduction singulière de ces bénédictions de Jacob, de la façon d'Hérodote, ou plutôt des Égyptiens qu'il avoit consultés, ou de ceux qui leur avoient fait leur histoire extraite de l'Histoire Sainte.

Jacob, comme on sait, mourut en Egypte, et y fut le père d'un peuple considérable. C'est pourquoi il n'est

[1] לחם Bellum; אלהים Deus, Dii.
[2] אז לחם שערים Judic. v. 8. ὡς ἄρτον κρίθινον.
[3] שערים portæ, שערה hordeum.

pas étonnant qu'il se trouve dans cette histoire, et qu'il y soit même un des personnages les plus distingués.

On trouvera aussi dans une autre partie, la traduction du Cantique de Débora, de la façon des Grecs ou de leurs interprètes. Il a même servi de germe à un de leurs plus beaux ouvrages, et je le prouverai, tant par le rapprochement du Cantique et de l'Iliade d'Homère, que par des témoignages de leurs historiens; car Débora [1] sous le nom de Daphné ou Phémonoé, est la première de leurs Sibylles, qui avoit fait des vers singuliers, dont Homère avoit beaucoup profité. Les noms grecs Phémonoé et Daphné, ne sont même que la traduction de celui de Débora, femme de Lapidoth, ou, comme d'autres l'entendent, qui avoit soin des lampes du tabernacle. C'est ce que je développerai et prouverai dans les mythologies.

XV. Différentes interprétations de noms propres.

C'est surtout, comme il est aisé de concevoir, et comme je l'ai déjà montré, c'est surtout lorsqu'il s'agit de noms propres, que les méprises sont faciles.

Jesbaam, fils d'Achamoni, un des braves de David [2],

[1] Débora en hébreu דבורה; le mot דבר signifie parler, à quoi répond phémonoé en grec, de φημί, parler. Daphné, de δῇς, et φαναὶ, lumière, flambeau.

[2] Lib. 2. Reg. 23. 8. Hæc nomina fortium David; sedens in cathedra sapientissimus princeps inter tres, ipse est quasi tenerrimus ligni vermiculus, qui octingentos interfecit impetu uno.

1. Paralip. 11. 11. Et iste numerus robustorum David: Jesbaam filius Hachamoni princeps inter triginta: iste levavit hastam suam super trecentos vulneratos unâ vice.

2. Reg. 23. 8. Ταῦτα τὰ ὀνόματα τῶν δυνατῶν τοῦ Δαυίδ. Ἰεβοσθαὶ ὁ χαναναῖος, ἄρχων τοῦ τρίτου (αὐτὸς) ἐστίν. Ἀδεινὼν ὁ Ἀσωναῖος, ἐπὶ ὀκτακοσίους τραυματίας εἰσάπαξ.

1. Paralipom. 11. 11. Καὶ οὗτος ὁ ἀριθμὸς τῶν δυνατῶν τοῦ Δαυίδ. Ἰεβαὰμ υἱὸς Ἀχαμανὶ πρωτότοκος τῶν τριάκοντα. Οὗτος ἐσπάσατο τὴν ῥομφαίαν αὐτοῦ ἅπαξ ἐπὶ τριακοσίους τραυματίας ἐν καιρῷ ἑνί.

dont le nom se trouve dans les Paralipomènes, n'est-il pas traduit dans la Vulgate, au second livre des Rois : *Sedens in cathedra sapientissimus*, assis dans la chaire comme un homme très-sage ? de sorte qu'on ne voit pas dans cet endroit, quel est le premier des trois braves de David qui y sont annoncés.

C'est probablement que le traducteur a pris le commencement du nom de Jesbaam, qui s'écrit [1] en hébreu *ixbâm*, pour *ixb*, être assis ; et Hachamoni [2], en hébreu *échmuni*, comme du mot *échm*, qui signifie sage.

Il seroit trop long d'examiner toutes les autres différences qui se trouvent, soit entre les versions, soit entre les textes même des Rois et des Paralipomènes. Il me suffit d'observer qu'il y en a d'assez marquées.

Dans le premier livre des Paralipomènes [3], le nom d'Elchanan fils de Jaïr, est traduit, *Adeodatus filius Saltûs*, Dieu donné, fils du bois. La version grecque, édition de Grabe, porte, *Eleanan fils de Jaeir.*

Dans le même livre des Paralipomènes [4], chapitre quatrième, verset vingt-deuxième, les noms hébreux sont conservés dans la version grecque, et traduits en latin dans la Vulgate.

Suivant le grec, « et Joacim, et les hommes de Co-
» zeba, et Joas, et Saraph, qui demeurèrent dans le
» pays de Moab. »

Suivant le latin [5], « et celui qui arrêta le soleil, et

[1] ישבעם ixbâm, Jesbaam, ישב sedit.

[2] חכמני échmuni, חכם sapiens.

[3] Lib. 1. Paralip. 20. 5. Adeodatus filius saltûs. Ἐλεανὰν ὑιὸς Ἰαὶρ.....

[4] Paralip. 4. 22. Καὶ Ἰωακεὶμ, καὶ ἄνδρες χωζηβὰ, καὶ Ἰωὰς, καὶ Σαρὰφ, ὁι κατῴκησαν ἐν Μωὰβ. καὶ ἀπηστρεψεν ἀυτοὺς Ἀβιεδδηρὶμ, ἀθουκεὶμ.

[5] Et qui stare fecit solem, virique mendacii, et securus, et incendens, qui principes fuerunt in Moab, et qui reversi sunt in Lahem : hæc autem verba vetera.

» les hommes de mensonge, et le certain, et le brû-
» lant, qui commandèrent dans Moab. »

La différence des traductions de la fin de ce verset, à laquelle je ne m'arrête point, est encore bien remarquable.

On voit donc que les versions les plus autorisées ne s'accordent pas toujours, à la vérité sur des points qui n'intéressent ni le dogme, ni la morale : on y trouve des différences assez marquées pour prouver la difficulté de traduire certains endroits du texte hébreu; et des étrangers, surtout des païens, ont pu souvent s'y méprendre.

XVI. Réponse à une objection.

Qu'on n'en infère pas cependant que l'Ecriture est inintelligible, ou qu'il y a trop de difficultés pour espérer de pouvoir jamais s'assurer du vrai sens.

« Il y en a sans doute, dit M. Bossuet [1], qui n'y se-
» roient pas, si le livre étoit moins ancien..... Il y a
» les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux
» ont changé de nom ou d'état ; lorsque les dates sont
» oubliées ; lorsque les généalogies ne sont plus con-
» nues, qu'il n'y a plus de remède aux fautes qu'une
» copie tant soit peu négligée introduit si aisément en
» de telles choses ; ou que des faits échappés à la mé-
» moire des hommes, laissent de l'obscurité dans quel-
» que partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité
» est-elle dans la suite même, ou dans le fond de l'af-
» faire ? Nullement : tout y est suivi, et ce qui reste
» d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints
» une antiquité plus vénérable. »

C'est en effet cette vénérable antiquité que démon-

[1] Disc. sur l'Hist. univers., 2.e partie, chap. 28.

treront de plus en plus, les rapprochements que je ferai de plusieurs anciennes histoires profanes. On verra qu'il faut que les premiers livres de l'Ecriture, ceux de Moïse en particulier, soient bien antérieurs à tous les auteurs païens qui nous restent; puisque les plus anciens de ceux-ci, non-seulement Hérodote entre les historiens, mais entre les poëtes, Homère et Hésiode, n'ont écrit qu'à la suite de traductions ou d'extraits altérés des livres saints, déjà connus des Grecs et des Egyptiens; puisqu'on peut reconnoître en bien des endroits de ces auteurs, le fond et même la suite de plusieurs faits de l'Histoire Sainte, quoique défigurés; qu'on y en retrouve quelquefois jusqu'aux tours et aux expressions; et que, d'un autre côté, les altérations et les changements prouvent que ces extraits avoient déjà passé par plusieurs mains, avant que d'arriver jusqu'à eux. On reconnoîtra en même tems l'effet particulier de la Providence, qui chez une nation d'ailleurs peu considérable, nous a conservé l'Histoire Sainte si suivie et si pure, pendant que d'autres peuples, qui en ont eu quelque communication, l'ont si étrangement altérée et défigurée. Mais reprenons.

XVII. Ce que prouvent les exemples qu'on a cités.

Si même des interprètes juifs tels que les Septante, ou des chrétiens tels que les auteurs de la Vulgate, d'ailleurs si habiles, et incomparablement plus au fait que des étrangers et des païens, de la langue, du style et de la suite des livres saints, en un mot, de tout ce qu'il faut pour les bien traduire; si ces Juifs et ces chrétiens, malgré leur capacité, leur attention et bien d'autres avantages, n'ont pas laissé de traduire quelquefois eux-mêmes si diversement, dans des choses à la vérité non

essentielles : combien est-il naturel que des Egyptiens et des Grecs idolâtres, qui rapportoient tout à leurs idées païennes, se servant probablement d'interprètes qui n'entendoient pas bien l'hébreu, ou dont ils n'entendoient pas bien eux-mêmes l'interprétation ; peut-être sur des exemplaires mal écrits, où la signification des mots n'étoit point déterminée par les points voyelles, qui sont d'un usage bien postérieur; où les mots mêmes et les phrases n'étoient point séparés et distingués avec la même attention qu'on y apporte aujourd'hui ; combien, dis-je, est-il naturel qu'ils aient fait de méprises et d'altérations ?

Dans ces anciens temps où l'on n'avoit pas, à beaucoup près, tous les secours littéraires qu'on a aujourd'hui ; où il n'y avoit ni grammaires, ni dictionnaires, ni critique ; on peut bien croire que les interprètes devinoient souvent, ou traduisoient au hasard ; que, sur quelques mots qu'ils entendoient, ils se faisoient un sens, comme on voit des sourds, sur quelques paroles qu'ils distinguent, s'imaginer souvent qu'on parle de toute autre chose que ce dont on parle effectivement ; et quelques-uns mêmes sans être sourds, prendre ce qu'on dit à contre-sens, et se faire une histoire à laquelle on n'a pas pensé.

Les Egyptiens et les Grecs auront eu des traductions des livres saints par quelques Phéniciens, Syriens ou Arabes, dont les langues, quoique approchantes de l'hébreu, ne lui ressembloient que comme nos langues modernes dérivées du latin, ressemblent au latin même, ou se ressemblent entr'elles ; que comme l'italien ressemble à l'espagnol, au portugais et au françois ; langues où des mots, qui ont à peu près le même son, et qui viennent de la même racine, ont quelque-

fois des significations fort différentes, comme *déjeûner* en françois et *digiunure*, qui veut dire *jeûner*, en italien.

Eussent-ils des traducteurs hébreux, c'étoient quelques vagabonds, nés sur les frontières, comme les Liégeois et les Luxembourgeois qui vont enseigner le françois en Allemagne, et dans les autres pays du Nord; comme ces fils de prêtres juifs, qu'Esdras [1] éloigna du sacerdoce, lesquels parloient plutôt la langue d'Azot que celle des Juifs, en faisant un mélange barbare de ces deux langues.

On verra que c'est en effet après le retour de la captivité de Babylone, où les Egyptiens s'étoient trouvés avec les Juifs, que s'est formé d'extraits de l'Histoire Sainte, ce qui nous reste d'histoire d'Egypte. Pour l'histoire fabuleuse de la Grèce, elle est beaucoup plus ancienne, car Homère et Hésiode sont bien antérieurs; la mythologie grecque ne va guère que jusqu'à la fin du livre des Juges.

XVIII. Exemples de traductions des livres hébreux par les Phéniciens.

Pour preuve des bévues dont un Phénicien, par exemple, étoit capable en traduisant l'Histoire Sainte, j'en cite une de Sanchoniaton, sur le commencement même, sur les premiers mots de la Genèse [2].

« Au commencement, dit l'Ecriture, Dieu créa le » ciel et la terre » ; en hébreu *Braxith bra aleïm*, ou comme on prononce *Bereschith bara elohim*.

[1] Esdr. 13. 24. Et filii eorum ex media parte loquebantur Azoticè, et nesciebant loqui Judaïcè, et loquebantur juxta linguam populi et populi.

[2] Genes. 1. 1. בראשית ברא אלהים.

« Il y eut, dit Sanchoniaton, un certain *Elioun*[1], » et une femme nommée *Beruth*, qui eurent un fils » nommé Ciel, et une fille nommée Terre. »

Sanchoniaton a si visiblement pris ici, mais mal pris les premiers mots de la Genèse, qu'il est étonnant que plusieurs savants n'y aient pas fait attention. Il est vrai que nous n'avons qu'un fragment de Sanchoniaton, entremêlé de notes ou interpolé par Philon de Byblos, son traducteur, qui étoit aussi païen ; ce qui empêche d'abord d'en voir tous les rapports, que je développerai dans les mythologies.

Pour m'en tenir à l'endroit que je viens de citer, on voit que du mot *Elohim*, qui signifie Dieu, Sanchoniaton a fait un certain *Elioun;* et pour qu'on n'en doute point, Philon y en a joint l'interprétation en grec, Hypsistos, le Très-Haut, qui répond exactement à la signification du mot hébreu[2] ; car *Ale* ou *Alcim*, signifie en effet une personne élevée en dignité, et s'applique en particulier à Dieu, qui est le haut par excellence, ou le Très-Haut.

De *Braxith* ou *Bereschith*, qui signifie *au commencement*, Sanchoniaton en a fait la femme d'Elioun, nommée *Beruth*. Il a voulu sans doute rapprocher le nom de celui de Bérythe sa patrie, pour faire honneur à cette ville d'une très-ancienne fondatrice.

Les Phrygiens qui avoient dans leur pays un mont Bérécynthe[3], n'ont pas manqué de conserver mieux le

[1] Euseb. præpar. lib. 1, c. 10. γινεται τις Ἐλιοῦν καλουμενος Ὕψιςος, καὶ θήλεια λεγομένη Βηρὸυθ..... ἐξ ὧν γεννᾶται Ἐπίγειος ἢ Αὐτόχθων, ὃν ὕςερον ἐκάλεσαν Οὐρανὸν.... γεννᾶται δὲ τούτῳ ἀδελφὴ ἐκ τῶν προ ειρημένων, ἣ καὶ ἐκλήθη Γῆ.

[2] אלח Deus, ab excellentia.

[3] . . . . Berecynthia mater
Læta Deûm partu, centum complexa nepotes.
VIRGIL. Æneid. l. 6.

mot hébreu *Bereschith;* ils en ont fait la déesse Bérécynthienne ou Cybèle ; le nom même de Cybèle, en grec[1] *Kybélé*, n'est qu'une traduction de *raxith*[2] ou *reschith* qui signifie tête ; *bereschith* signifie à la tête ou au commencement. *Kybé*[3] signifie aussi tête en grec ; les Phrygiens en ont fait Cybèle, pour l'accommoder au nom de leur mont Cybelus. Cybèle étoit la mère de tous les dieux ; c'est que les Phrygiens ont traduit *Bereschith*, la déesse Bérécynthienne ; *Bara* eut pour fils *Elohim*, les dieux.

Le mot *bara*, qui signifie créa, ressemble en effet à *bar*, qui veut dire fils, comme on le voit souvent dans l'Evangile ; et c'est sur cette ressemblance que Sanchoniaton, ou les Phéniciens, ont traduit ; *Elioun* et *Beruth* eurent un fils nommé *Ciel*, et une fille nommée *Terre ;* ce qui est pris, comme on voit, des paroles de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

On peut voir que c'est aussi le commencement le plus ordinaire de la mythologie grecque, à cette différence près, que les Grecs, qui ne s'intéressoient pas tant que Sanchoniaton à la ville de Bérythe, ont laissé là Elioun avec sa femme Beruth, et ils ont fait du ciel, le plus ancien des dieux. Ce fut lui qui engendra les premiers, de la terre son épouse.

Ces premiers furent les Titans, au nombre de sept. Je ferai voir dans les mythologies que ces Titans, que D. Pezron fait régner chez les Celtes, sont les six jours de la création avec le septième ou le jour du repos. Le Titan nommé Oceanos, est le jour où Dieu forma la

[1] Κυβέλη, Cybèle.
[2] ראש caput, ראשית caput, principium.
[3] Κύβη, caput.

mer ; Hypérion le quatrième, père du soleil et de la lune, est le quatrième jour où Dieu forma en effet ces astres. Pour Saturne, le septième et le dernier à qui ses aînés cédèrent l'empire, c'est le septième jour, le jour du sabbath ou du repos. Le nom même de Saturne, en grec [1] Kronos, en latin Saturnus, n'est qu'une traduction du mot [2] *xbâ*, qui signifie sept, et qui, lu sans point, signifie aussi rassasié. Kronos qui vient de [3] *koreó*, d'où se forme *korennymi*, le signifie aussi en grec, et Saturnus en latin, où il vient de *Satur*. On sait que Saturne dévoroit ses enfants.

Jupiter, en grec *Zeus*, en latin *Ju*, *Jovis* (on y a ajouté, au nominatif, le titre de *pater* ou de père), c'est *Jehova*, nom de Dieu qui se trouve, pour la première fois, au second chapitre de la Genèse, après le récit des sept jours.

Minerve, en grec Athéné, qui sort du front de Jupiter, c'est Adn ou Aden, que Jehova créa [4] *ab antrorsùm*, c'est-à-dire à l'orient, que les Juifs appellent la partie antérieure. Les Grecs l'ont entendu de la partie antérieure, ou du devant de la tête. J'ai déjà indiqué comment les Egyptiens ont aussi pris Aden pour le nom d'Athènes.

On peut voir d'avance comment toute la mythologie grecque n'est qu'une traduction altérée de l'Ecriture ; mais il faudra plusieurs volumes pour en développer toute la suite, jusqu'à la guerre de Troie, qui répond à la fin du livre des Juges, et encore au-delà. Je me contente d'en indiquer ici ce peu de traits, que j'appuierai de preuves.

[1] Κρόνος, Saturnus.

[2] שבע septem, saturari, satur.

[3] Κορέω, κορέννυμι, saturo.

[4] מקדם ab antrorsùm. Genes. 2. 8.

Je ne dois pas manquer de faire encore observer ici une bévue assez remarquable de traducteurs païens, sur le commencement de la Genèse.

Quelques-uns disoient [1] « qu'Hercule avoit engendré un œuf d'une grandeur excessive : l'ayant froissé » avec trop de violence, cet œuf se brisa en deux. La » partie supérieure prit la forme du ciel ; celle qui se » porta en bas, prit celle de la terre. »

On ne devineroit peut-être pas quel est ici cet Hercule ou Héraclès ; car ailleurs ce n'est pas le même. C'est l'esprit de Dieu, en hébreu [2] *rué aleim*, ou, comme on prononce, *rouach elohim*, qui, suivant l'Ecriture, reposoit sur les eaux ; ou, pour rendre mieux la force du mot hébreu, les couvoit, comme l'explique le Talmud.

En abrégeant *ruach elohim*, les païens en ont fait *ruach el*, qu'ils ont pris pour *Héraclès* ou Hercule. Comme l'Ecriture dit qu'il couvoit, ces interprètes ignorants, prenant le mot à la lettre, ont entendu qu'il s'agissoit d'un œuf.

Dieu partagea les eaux en deux ; il sépara celles de la terre d'avec celles du ciel : j'abrége ici le récit de la Genèse.

Les païens ont entendu que la partie supérieure prit la forme du ciel, et la partie inférieure prit la forme de la terre.

De *rué aleim* ou *ruach elohim*, la plupart des païens,

[1] Athenag. Legat. pro Christ. pag. 294. Ἡρακλῆς ἐγέννησιν ὑπερμέγετες ὠὸν, ὃ συμπληρούμενον, ὑπὸ βιὰς τοῦ γεγεννηκότος ἐκ παρατριβῆς εἰς δυό ἐρραγη. Τὸ μὲν οὖν κατὰ κορυφὴν ἀυτοῦ, ὀυρανὸς εἶναι ἐτελέσθη. Τὸ δὲ κατενεχθὲν, γῆ.

[2] Genes. 1. 2. רוח אלהים מרחפת· — Sanctès-Pagnin. Spiritus Dei incubabat. Quemadmodùm columba incubat pullis suis. *Cod. Talm. Chagiga*, *cap.* 2, *fol.* 15. *V.* Buxtorf. *V.* רחף·

par une bévue aussi étrange, ont fait la déesse *Rhoïa* ou Rhée, qui est originairement *Roé* ou *Ruach*. Ils en ont aussi fait Héra ou Junon, épouse de Jupiter. *Héra* en grec, suivant les étymologistes, vient du mot *aër*, qui répond au mot esprit, dans le sens de souffle, vent.

On sait qu'Homère fait suspendre Junon entre le ciel et la terre, au-dessus des eaux de la mer.

Mais c'est assez d'exemples de bévues des païens en traduisant les livres hébreux ; on voit de quoi ils ont été capables.

XIX. D'où les Egyptiens disoient avoir tiré leur histoire.

Hérodote ne parle que des prêtres d'Egypte, qui lui avoient raconté ce qu'il écrit. On peut toutefois observer que dans plusieurs endroits, où il s'agit de religion, il affecte des réticences qui peuvent donner quelque soupçon ; mais je ne m'arrête point à ces conjectures.

Manéthon [1], qui étoit prêtre égyptien, et scribe ou notaire des archives sacrées du temps de Ptolomée Philadelphe, disoit qu'il avoit tiré son Histoire des lettres sacrées. Il disoit aussi, du moins dans un autre ouvrage, qu'il avoit tiré ce qu'il écrivoit, des colonnes sacrées qui étoient dans la terre Sériadique, sur

[1] Joseph. l. 1. contra Apion. p. 1052, edit. Crispin. Μανεθῶν οὗτος, ὁ τὴν Αἰγυπτιακὴν ἱστορίαν ἐκ τῶν ἱερῶν γραμμάτων μεθερμηνεύειν ὑπεσχημένος. . . . . .

Syncell. chronograph. pag. 40. Ἐκ τῶν ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῇ κειμένων στηλῶν ἱερᾷ, φησι, διαλέκτῳ καὶ ἱερογραφικοῖς γράμμασιν κεχαρακτηρισμένων ὑπὸ Θῶθ τοῦ πρώτου Ἑρμοῦ, καὶ ἑρμηνευθεισῶν μετὰ τὸν κατακλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν Ἑλληνίδα φωνὴν γράμμασιν ἱερογλυφικοῖς, καὶ ἀποτεθέντων ἐν βίβλοις ὑπὸ τοῦ Ἀγαθοῦ δαίμονος υἱοῦ τοῦ δευτέρου Ἑρμοῦ, πατρὸς δὲ τοῦ Τὰτ, ἐν τοῖς ἀδύτοις τῶν ἱερῶν Αἰγύπτου.

lesquelles Thoth, le premier Hermès, avoit écrit en langue et en lettres sacrées; elles avoient été traduites, après le déluge, de la langue sacrée en langue grecque, en caractères hiéroglyphiques, et mises en livres par Agathodæmon, fils du second Hermès et père de Tat, dans les archives des temples d'Egypte.

Cette généalogie des Mémoires de Manéthon est un peu longue : aussi s'étoit-il écoulé bien du temps depuis le déluge. Je ne la crois pas plus certaine que celle de Ptolomée Philadelphe, qu'il fait descendre dans sa dédicace, d'Hermès Trismégiste [1]. Je n'entreprendrai pas non plus de la débrouiller tout entière. On est sans doute surpris d'y voir des mémoires antérieurs au déluge, et traduits après le déluge, en langue grecque et en caractères hiéroglyphiques.

Cependant, tout n'est pas aussi faux qu'il le semble d'abord; je ferai voir, et dans cette première partie, et dans les mythologies, que les Egyptiens ont appelé déluge, non-seulement le déluge universel du temps de Noé, mais encore la submersion de leur armée dans la mer Rouge, et même un grand désastre, tel que celui qu'ils avoient essuyé sous Nabuchodonosor; car Nabuchodonosor, de l'aveu du Philosophe de l'histoire, conquit l'Egypte; et suivant les prophètes, il dut la dévaster étrangement, et en emmener les habitants en captivité.

Je m'en tiens ici à quelques observations sur Thoth, qu'on n'a point encore faites, que je sache.

« Tout ce que les anciens ont dit de Thoth est en-
» veloppé des plus épaisses ténèbres, dit l'auteur d'un
» très-bon Supplément à la Philosophie de l'histoire [2].

[1] Syncell. *ibid.* ὑπὸ τοῦ προπάτορος τρισμεγίστου Ἑρμοῦ.

[2] Nouvelle édit. pag. 250 et suiv.

» Il y a grande apparence, ajoute-t-il, que cette pré-
» tendue divinité n'étoit que symbolique.... Les Egyp-
» tiens mettoient sous son nom tous leurs écrits, ils
» lui dédioient toutes les inventions.... De là vient la
» quantité prodigieuse de livres attribués à Hermès. »

Il est surprenant que quantité de savants, qui ont fait des recherches sur Thoth ou Athoth, n'aient pas observé que c'est le même mot qui en hébreu [1] signifie signes et lettres, parce que les lettres sont des signes des mots. *Authiuth*, qu'on prononce *othioth*, et qui vient d'*athut* ou *othoth*, signes, est le mot constamment employé dans toutes les grammaires hébraïques, pour signifier les lettres. Ce mot nous indique donc que bien des choses attribuées à Thoth ou Athoth, chez les Egyptiens, peuvent avoir rapport aux signes des Hébreux; et le mot de signe, chez les Hébreux, signifie quelquefois des signes naturels, quelquefois des signes miraculeux, et enfin des signes artificiels, tels que les lettres. Je montrerai en effet par-là l'origine d'un Thoth aussitôt après le déluge; d'un autre dans Moïse, qui a bien droit à ce nom, et par les signes miraculeux qu'il opéra, et par les signes ou lettres sacrées qu'il écrivit. C'est ce que je développerai et prouverai dans la suite des règnes.

Pour m'en tenir à l'Histoire des Egyptiens, prise des monuments de Thoth, ce seul mot nous amène assez naturellement à penser que ces monuments pouvoient bien être les lettres sacrées, ou l'Ecriture sainte des Hébreux, dont les Egyptiens auront fait des extraits, qu'ils auront ensuite travestis et amplifiés à leur manière.

Je pourrois encore faire observer bien des mots hé-

[1] אתות signa, אותיות litteræ.

breux, dans ce qui nous reste de ceux de la langue sacrée des Egyptiens. *Cneph* [1], par exemple, le nom du Dieu créateur, qu'ils représentoient avec des ailes, pour marquer que c'étoit un esprit, comme nous représentons les anges, n'est que le mot hébreu *chnph* [2], qui signifie aile, ailé; *Anubis*, l'aboyeur [3], peut venir de *nbé*, qui, en hébreu, signifie aussi aboyer. Il en est ainsi de quantité d'autres, dont je parlerai ailleurs.

Pour la terre Sériadique, où les monuments de Thoth s'étoient conservés, les savants l'ont beaucoup cherchée. Je ne rapporte point ici leurs conjectures. Je soupçonne que c'est la Syrie-Judée ou Judaïque. La Judée, après la captivité de Babylone, fut comprise sous le nom de la Syrie, appelée *Xur* dans ces temps-là. Hérodote bien antérieur à Manéthon, dit la Syrie-Palestine; Ptolémée, à la vérité bien postérieur, dit expressément la Syrie-Judée. De *Xur-Ieude* a bien pu se former le nom de Sériadique, ou Syriadique; car il y a quantité de variantes. Ce fut en effet de la Judée, comme toute l'histoire le prouvera, que les Egyptiens tirèrent des mémoires.

L'histoire universelle composée en anglois [4], dit: « qu'après que Cambyse eut emporté leurs mémoires, » les prêtres égyptiens, suivant toutes les apparences, » pour réparer leurs pertes et conserver leurs prétentions d'antiquité, en composèrent de nouveaux, » dans lesquels ils firent, non-seulement de toute nécessité plusieurs fautes, mais ajoutèrent aussi beau-

[1] Euseb. præpar. l. 3, c. 11. Τὸν δημιουργὸν, ὃν Κνὴφ οἱ Αἰγύπτιοι προσαγορεύουσιν. . . . . . ὅτι νοερῶς κινεῖται, διὸ ἡ τοῦ πτεροῦ φύσις ἐν τῇ κεφαλῇ κεῖται. — כנף ala, alatus, etc.

[2] Latrator Anubis.

[3] נבח latravit.

[4] Hist. univ. trad., tom. 1. p. 432.

» coup de leur invention, principalement à l'égard
» des temps reculés. »

Si les Egyptiens perdirent réellement leurs mémoires, comme le disent ces écrivains, et qu'ils aient voulu ensuite en composer de nouveaux; n'est-il pas naturel qu'en faisant pour cela des recherches, ils aient eu recours aux Juifs leurs plus proches voisins, avec qui d'ailleurs ils avoient eu tant de rapports, dont les traditions leur avoient sans doute conservé le souvenir?

Les Egyptiens ont certainement fait plusieurs fautes, en recomposant leur Histoire; leurs fables le démontrent; mais ils n'auront pas tant ajouté de leur invention, en puisant dans l'Histoire Sainte, comme je montrerai qu'ils l'ont fait. On voit, pour l'observer en passant, que bien loin de renverser toute l'Histoire des Egyptiens, comme quelques-uns pourroient m'en accuser, je trouve au contraire, le seul moyen de sauver du moins le fond de ce qui nous en reste dans les auteurs profanes. On verra de plus si ce moyen est prouvé.

XX. Comment les Juifs et les Arabes ont formé des listes de rois d'Egypte.

On trouve dans quelques auteurs juifs ou arabes des listes d'anciens rois d'Egypte. Le P. Kircher [1], Bochart et d'autres savants en citent. On y voit des noms qui semblent d'abord n'être point pris de l'Histoire Sainte, et n'avoir non plus aucun rapport avec ceux qui se trouvent dans les auteurs profanes. D'où ces noms ont-ils été tirés? Plusieurs pensent que c'est des anciens mé-

[1] Kircher. Œdip. AEgypt. tom. 1. syntagm. 1, p. 81. Bochart, Phaleg. l. 4, c. 38. Herbelot. Biblioth. orient. aux noms que je cite.

moires des Egyptiens. Le Philosophe de l'histoire, qui n'a pas sûrement vérifié le fait, cite même quelques-uns de ces rois, que les Coptes, ou Egyptiens modernes, disent avoir construit les pyramides avant le déluge. Un mot que j'ai déjà dit du nom du déluge, donné aussi par les Egyptiens au désastre de la mer Rouge, peut servir à dévoiler la bévue des Coptes. Ils ont placé avant le déluge universel, quelques rois à qui les anciens Egyptiens attribuent d'avoir fait bâtir les pyramides avant la submersion de leur armée dans la mer Rouge. J'éclaircirai ce point dans la suite de l'histoire.

Quant à ces noms d'anciens rois d'Egypte, qu'on trouve dans les auteurs juifs ou arabes, lorsqu'on les examine de plus près, on voit qu'ils ne sont formés que sur l'Histoire Sainte, quoiqu'on ne les y trouve pas d'abord.

Par exemple, ces auteurs donnent le nom de Tulis au roi qui enleva Sara épouse d'Abraham; car ils parlent de cet enlèvement. L'Ecriture ne nous dit point le nom de ce roi, mais les Juifs ou Arabes l'ont pris du fait même. *Thull* signifie ravisseur [1]; on trouve *thullim* au pluriel [2], dans le psaume 137, ℣. 3 (suivant l'hébreu), et le paraphraste caldéen l'interprète *bzuzna*, qui signifie ravisseurs. Les Juifs ou Arabes ont donc donné ce nom de Tulis au roi qui enleva Sara, parce qu'il fut en effet *thull*, ou ravisseur.

Manéthon l'appelle *Tlas*, nom qui se forme aussi de *thll*, qui est la racine de *thull*. Pline parle de brigands ou ravisseurs arabes [3], appelés *Attali*, nom qui revient

[1] תוללים Psalm. 137. 3. Chald. Paraph. *ibid.*

[2] בזוזנא raptores nostri.

[3] Plin. lib. 6, cap. 26. Infestant Attali latrones, Arabum gens.

à celui de *Tlas*, pour qui sait la marche des langues orientales.

Voilà donc un nom de roi d'Egypte, cité par les auteurs juifs ou arabes, ainsi que par Manéthon, et un nom formé sur ce que dit l'Ecriture, quoiqu'il ne s'y trouve pas expressément. Il en est de même du nom de Riyan, donné au Pharaon dont Joseph interpréta les songes. Ce nom de Riyan n'est formé que du mot *raie* qu'on prononce *riah*, et qui signifie vision [1], parce que ce Pharaon avoit eu des visions, ou vu en songe plusieurs objets. C'est le roi qu'Eratosthène appelle Ravosis, nom formé aussi de *rae*, voir.

J'ai déjà parlé du *Kabus* de ces Juifs ou Arabes, roi d'Egypte du temps de Moïse, selon eux. J'ai dit que c'est le Cheops d'Hérodote, et le Chembès de Diodore, et que tous ces noms sont également formés de *chab* [2], qui en hébreu signifie affliction, parce que ce roi affligea ou opprima les Israélites.

On trouve deux rois de suite, dans ces auteurs qui les rapportent encore au temps de Moïse, Massaab et Valid.

Massaab est formé de *mxab* [3], qui signifie suffoquer, signification qu'a ce mot, suivant la Vulgate, dans le Cantique de Débora.

Valid est formé du mot *uld* [4], qu'on prononce *valad*, et qui signifie enfant, et surtout enfant nouveau-né.

Voilà donc deux rois de suite, Massaab et Valid,

[1] ראיה visio, ראה vidit.

[2] כאב qui se prononce chaab, cheeb, et dans son dérivé *mchab* מכאב, *macheob*.

[3] Judic. 5. 11. בין משאבים ubi... suffocatus est exercitus.

[4] ולד Proles, Genes. 11. 30.

deux rois du temps de Moïse, dont les noms ont été formés par les Juifs ou Arabes, sur l'ordre que donna le roi d'Egypte de suffoquer ou d'étouffer les enfants des Hébreux qui naîtroient.

On trouve encore un roi nommé *Talma*. Ce fut lui, dit un auteur juif, qui fut submergé dans la mer du temps de Moïse. Il n'est pas douteux que ce fut en effet *Talma*, puisque ce nom de Talma, en hébreu *tlma*, n'est formé que du mot *tll*, qui signifie couvrir, enveloppé, et de *mim*, qu'on prononce *maïm*, en contraction *mi* ou *meï*, qui signifie eaux [1]; en sorte que ce nom signifie, celui qui fut couvert ou enveloppé des eaux, c'est-à-dire, submergé.

On voit par-là comment se sont formés, sur ce que dit l'Ecriture, des noms de rois égyptiens, qu'on n'y apercevoit pas d'abord. Je suis surpris que Kircher et Bochart n'en aient pas vu l'origine.

C'est comme si l'on faisoit un nom de roi du titre de conquérant de l'Asie, donné à Alexandre; de celui de conquérant des Gaules, qui convient à Jules-César; de celui de restaurateur des lettres, que nous donnons à François I.er Les Arabes, dans leurs histoires, donnent bien à saint Louis, comme son nom propre et particulier, celui de *Redefrans*, ou *Ridefris*, formé du titre de roi de France [2].

Par la manière dont se sont formés ces noms d'anciens rois égyptiens, qui se trouvent dans des auteurs juifs ou arabes, on peut juger de l'origine de bien des noms qu'on lit dans Hérodote, dans Diodore, et surtout dans Manéthon et dans Eratosthène; d'autant plus

[1] טלל tegere, מים aquæ.
[2] Herbelot, Biblioth. orient. *Voy.* Redefrans.

qu'il y a de ces noms, comme on l'a déjà vu, qui se trouvent également dans les uns et dans les autres.

Nous avons donc de plus en plus des indices, que ce qui nous reste de l'ancienne Histoire des Egyptiens a été pris de ce qu'en dit l'Histoire Sainte.

XXI. Contes de Juifs et d'Arabes formés de bévues sur l'Histoire Sainte.

On trouve chez les auteurs arabes, surtout dans l'Alcoran et dans ses commentaires, et même chez les juifs, quantité de contes sur plusieurs personnages de l'Histoire Sainte. On ne voit pas d'abord l'origine de ces contes; on ne se douteroit pas qu'ils ont souvent leur source dans des bévues sur le texte même de l'Ecriture. J'en citerai seulement quelques exemples, par lesquels on puisse juger de l'origine des autres.

« Les Musulmans, dit M. d'Herbelot [1], ont trouvé, » je ne sais où, que Joseph avoit sur l'épaule un point » lumineux, qui ressembloit à une étoile; ils l'appel- » lent, en arabe, Dhaial, et veulent que ce fût un ca- » ractère ineffaçable du don de la prophétie, et de sa » future grandeur. »

Je ne suis pas aussi familiarisé avec les Orientaux que l'étoit M. d'Herbelot; mais je crois pouvoir montrer, sans beaucoup de peine, l'origine de ce conte. La voici dans l'Ecriture même, sur laquelle ces Arabes ont fait une bévue.

Joseph, fils de Jacob, étant encore dans la maison paternelle [2], vit en songe le soleil, la lune et les étoiles qui l'adoroient. C'étoit un présage de sa future gran-

[1] Biblioth. orient. *Voy.* Jousouf ben Jacob.

[2] Genes. 37. 9..... Vidi per somnium, quasi solem, et lunam, et stellas undecim adorare me.

deur que Dieu lui donnoit; le soleil, la lune, et les étoiles désignoient son père, sa mère, ou plutôt sa belle-mère, et ses frères, qu'il devoit un jour voir au-dessous de lui, et dans sa dépendance, comme ils y furent en effet, lorsqu'il devint, en quelque sorte, le maître de l'Egypte, où il les établit.

On peut déjà voir où les Arabes ont pris l'étoile; mais où ont-ils trouvé qu'elle étoit sur l'épaule de Joseph? On ne le devineroit peut-être pas. C'est que Joseph étoit alors à Sichem, ou aux environs; l'Ecriture, immédiatement après avoir rapporté le songe, dit qu'il vint à Sichem, qu'il y vint trouver ses frères [1].

Qu'on consulte seulement l'interprétation des noms hébreux, qui se trouve ordinairement jointe à la Vulgate, soit à la fin, soit au commencement. On y trouvera que Sichem signifie épaule. Joseph étant à Sichem, ou près de Sichem, eut dans les étoiles qu'il vit en songe, un présage de sa grandeur. Sichem signifiant épaule, les Arabes ont entendu que Joseph eut une étoile sur son épaule, pour marque de sa grandeur.

Cette bévue m'en rappelle une qui ne porte pas sur l'Ecriture, mais que je ne laisserai pas de citer en passant. Homère dit qu'après un combat où Ajax s'étoit signalé, on lui servit un alloyau, ou, suivant le mot grec, un rable de bœuf tout entier. Platon cite cet endroit d'Homère dans sa République. La Pillonière, en traduisant Platon [2], dit « qu'Homère nous montre » Ajax, après un de ses premiers exploits, porté sur » les épaules de ses camarades en triomphe. » La Pillonière, comme on voit, a pris le rable d'un bœuf pour

[1] 12. Cumque fratres illius.... morarentur in Sichem.... 14.... Venit in Sichem. שכם, Xchm, Sichem, humerus.

[2] Républ. de Plat. trad., liv. 5.

les épaules des compagnons d'Ajax. Le dernier traducteur de la République a relevé cette bévue de la Pillonière.

Nous verrons aussi, dans l'histoire d'Egypte, d'où est formée une prétendue inscription de Sésostris, dans laquelle il disoit avoir conquis une contrée par ses épaules; inscription qui, au rapport d'Hérodote, s'étendoit aussi d'une épaule à l'autre. Ce que j'ai déjà dit à l'occasion de l'épaule de Joseph pourra servir à l'expliquer.

Les Arabes disent encore que le roi d'Egypte, lorsque Joseph parut devant lui pour la première fois, lui fit des questions en soixante-dix langues, et que Joseph lui répondit dans toutes ces langues.

C'est que le roi d'Egypte demanda à Joseph ce que signifioient les sept épis et les sept vaches qu'il avoit vus en songe. Joseph lui répondit que ces sept vaches et ces sept épis annonçoient sept années [1].

Comme les mots qui signifient sept et septante ou soixante-dix, se ressemblent assez en hébreu, et que d'ailleurs le mot *sept* est plusieurs fois répété en cet endroit de l'Ecriture, les Arabes ont multiplié sept au décuple, et en ont fait septante ou soixante-dix, et ils ont imaginé que le roi d'Egypte fit des questions à Joseph en septante ou soixante-dix langues.

Ce n'est pas la seule fois que les Arabes ont multiplié au décuple ce que dit l'Ecriture. Ils mettent, comme on le peut voir dans M. d'Herbelot, huitante ou quatre-vingts personnes dans l'arche de Noé, au lieu des huit qu'y compte l'Ecriture.

C'est aussi, comme on le verra, par une double multiplication au décuple, que les Egyptiens se sont fait

[1] Genes. 41.

trois cent trente rois des trois fils de Noé; la multiplication de trois au décuple, fait trente, et la multiplication de trente fait trois cents; ce qui fait les trois cent trente.

Je ne m'arrête pas plus long-temps ici à expliquer et à prouver ces bévues, dont j'aurai occasion de reparler dans l'histoire d'Egypte.

Je pourrois en citer aussi d'auteurs juifs, et en particulier de l'historien Josèphe, qui, trompé par quelques contes formés d'altérations de l'Ecriture, rapporte des faits de Moïse dont l'Histoire Sainte ne fait point mention; mais cela me mèneroit trop loin, pour de simples observations préliminaires. J'en parlerai dans l'Histoire même.

On voit assez, par le peu que j'en ai indiqué, comment des récits qui semblent, et qui sont en effet tout différents, se sont formés de récits de l'Ecriture mal pris par les païens et les mahométans. Je n'ajoute plus que quelques courtes observations.

XXII. Comment les auteurs païens, qui parlent ouvertement des Juifs, en ont obscurci ou altéré l'histoire.

Tacite, avant que de raconter la prise de Jérusalem par Titus, voulant remonter à l'origine des Juifs, nous montre, par ce qu'il en dit, comment les auteurs païens avoient tout obscurci ou altéré. Je n'en cite que quelques traits; j'aurai occasion d'en parler plus au long dans cette Histoire.

Tacite dit [1] que quelques-uns faisoient venir les Juifs de l'île de Crète, sur la ressemblance des noms

[1] Tacit. Hist. lib. 5, cap. 2. Judæos Cretâ insulâ profugos, novissima Libyæ insedisse memorant, quâ tempestate Saturnus vi Jovis pulsus cesserit regnis. Argumentum è nomine petitur.

d'Ida et de Juda ; d'autres les faisoient descendre des Solymes, nation dont parle Homère, sur la ressemblance des noms de Solymes et d'Hiérosolymes, c'est-à-dire, de Jérusalem. Les premiers les disoient chassés de Crète, dans le temps que Saturne, dépossédé par Jupiter, s'en étoit enfui. Ce que j'ai déjà dit de l'origine de Saturne, formé originairement du septième jour ou du sabbath, et de Jov, ou Jupiter, qui est, dans l'origine, le nom même de Jehova, met sur les voies de découvrir la source de cette fable.

La plupart, continue Tacite [1], les disoient descendus d'Ethiopiens obligés de s'expatrier du temps du roi Céphée. La retraite de Moïse dans la terre de Madian, comprise sous le nom de Chus, nom souvent rendu par celui d'Ethiopie, en est le fondement. Pour le roi Céphée [2], c'est le Cheops d'Hérodote, le Chembès de Diodore, le même que le Kabus des Arabes, roi d'Egypte du temps de Moïse. Ce nom, comme je l'ai déjà dit, est formé de l'affliction ou de l'oppression des Israélites.

Tout ce que Tacite ajoute est dans le même goût. Je le dévoilerai ailleurs.

Eupolemus, Artapan, Alexandre surnommé Polyhistor, et d'autres anciens auteurs cités par l'historien

Inclytum in Cretâ Idam montem; accolas Idæos, aucto in barbarum cognomento, Judæos vocitari.... Plerique Æthiopum prolem, quos rege Cepheo, metus atque odium mutare sedes perpulerit... Clara alii Judæorum initia : Solymos carminibus Homeri celebratam gentem, conditæ urbi Hierosolymam nomen è suo fecisse.

[1] Numer. 12. 1. Locutaque est Maria et Aaron contra Moysen propter uxorem ejus Æthiopissam. Hebr. כשית, *chusith*, comme on prononce. כוה, *chue*, signifie brûler, comme αἴθω, d'où vient *Æthiops*.

[2] כאב, chab, cheeb, cheob, etc., dolor, afflictio.

Josèphe, ou par Eusèbe, dans sa Préparation évangélique [1], quoiqu'ils parlent ouvertement des Juifs, en obscurcissent pareillement ou en défigurent l'histoire. Il suffit de dire que Polyhistor, cité par Suidas, donne Moso, qui est évidemment Moïse, pour une femme législatrice des Hébreux.

Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, dit [2] qu'Abraham et Israël, c'est-à-dire, Jacob, furent des rois; qu'Israël eut dix fils, qui furent autant de rois. On doit, après cela, être moins étonné de les voir devenir aussi des rois considérables dans l'histoire des Egyptiens.

Combien de fables les païens ne débitoient-ils pas aussi sur les premiers chrétiens, qui vivoient cependant au milieu d'eux? Ils les accusoient de manger, dans leurs assemblées, un enfant enveloppé de pâte, d'avoir un chien au milieu d'eux; ce qui venoit de la réception du corps de Notre-Seigneur, sous l'apparence du pain; et du mot prêtre, en hébreu *chen*, ou *cohen* [3], encore usité chez ceux des Juifs qui étoient devenus chrétiens, et pris par bévue ou par dérision, pour *kyón*, en grec, ou *canis* en latin.

Je pourrois citer quantité d'imputations aussi absurdes, formées pareillement de mille altérations, sur lesquelles on est encore forcé de répondre sérieusement dans ce siècle des lumières.

Le Philosophe de l'histoire ne prétend-il pas que les Juifs étoient anthropophages, sur ce qu'un prophète

[1] Suidas. *Voy*. Môsô. Μωσὼ γυνὴ ἑβραία, ἧς ἐςὶ σύγγραμμα, ὁ παρ' ἑβραίοις νόμος, ὥς φησιν Ἀλέξανδρος ὁ μιλήσιος ὁ πολυίςωρ.

[2] Justin. lib. 36, cap. 2..... Abraham, et Israhel reges fuêre. Sed Israhelem felix decem filiorum proventus majoribus suis clariorem fecit. Itaque populum in decem regna divisum filiis tradidit.

[3] כהן sacerdos.

invite les animaux carnassiers à se repaître des cadavres de leurs ennemis?

XXIII. Les altérations sont d'autant plus grandes, qu'un auteur est plus conséquent.

On le voit par les enfants mêmes, auxquels on donne quelque morceau à traduire. Plus ils ont d'esprit et de jugement, plus ils continuent de s'écarter du sens de l'auteur, quand ils l'ont une fois mal pris. Qu'un enfant ait commencé par prendre *Caligula* pour une petite botte, il la tournera en mille manières. Qu'il ait pris Quintus Lutatius Catulus pour un petit chien, il le fera lutter ou se battre, lui cinquième, et au lieu des Cimbres, peut-être lui fera-t-il vaincre les singes.

Un homme mûr raisonne davantage; il est encore plus conséquent. Qu'il ait commencé par une bévue en traduisant, elle sera plus soutenue. On en verra un exemple assez frappant dans l'histoire d'un architecte, de la façon d'Hérodote, ou plutôt des Egyptiens qui la lui avoient contée, ou de leurs interprètes. Je n'en aurois jamais deviné la source, si toute la suite de l'histoire d'Egypte ne m'y avoit amené, et ne m'avoit, pour ainsi dire, forcé de la reconnoître.

XXIV. Il ne faut pas exiger que les histoires fabuleuses ressemblent parfaitement aux véritables.

Les histoires fabuleuses, dès qu'elles sont fabuleuses, ne doivent pas ressembler parfaitement aux histoires véritables d'où elles peuvent être prises. Ce n'est que par leurs altérations et leurs travestissements qu'elles sont devenues fables dans cette supposition. Ainsi ce seroit une contradiction formelle, d'exiger une parfaite ressemblance.

Quelque sentiment qu'on embrasse sur l'origine des

fables, à moins qu'on ne prétende que toutes sont des emblêmes, des énigmes, ou des allégories, on doit convenir qu'il y a du faux; et le faux ne peut jamais s'accorder entièrement avec le vrai.

Mais, dira-t-on, en supposant partout des bévues, des traductions bizarres, en un mot des altérations; en recourant à des étymologies, preuve aujourd'hui fort suspecte, il est aisé de trouver tout ce qu'on veut; on peut, avec cela, donner le blanc pour noir.

Je crois pouvoir rassurer le lecteur sur ce point; je vais commencer par mettre sous ses yeux toute la suite des rois d'Egypte, tels qu'ils se trouvent dans Hérodote, qui est le plus ancien historien qui nous reste: et qui, dès-lors doit être regardé comme le moins altéré. J'y joindrai les traits principaux et comme caractéristiques de chaque règne, et je les rapprocherai dans le même ordre et dans la même suite de ce que l'Ecriture nous dit de l'Egypte.

On pourra juger, sur les rapports de ces traits principaux, la plupart indépendants d'étymologies et d'autres preuves de ce genre, si l'accord de l'histoire ancienne d'Egypte avec ce que l'Histoire Sainte nous apprend de l'Egypte, est aussi réel, aussi marqué, aussi constant que je l'annonce.

C'est même sur le rapprochement de ces traits plus considérables que je me fonde le plus; quoique j'espère que le détail qu'on trouvera ensuite de chaque règne, ne laissera pas de donner une nouvelle force à la preuve; mais quand même, dans le détail, je ne serois pas toujours heureux, ou que je me tromperois dans le rapprochement de quelques traits, je ne crois pas que le fond de l'ouvrage en souffre, ni que la proposition générale en soit moins prouvée.

Du reste, pour se convaincre, il n'est pas besoin d'entrer ici dans de longues et savantes discussions; tous les lecteurs peuvent saisir les traits les plus considérables. Tous sont à portée de consulter du moins l'Histoire ancienne de M. Rollin; tous ont quelque connoissance des principaux faits de l'Histoire Sainte, concernant l'Egypte.

Afin qu'on ne dise pas que je mets, à mon gré, toute l'Ecriture à contribution, et que je prends sans règle, et comme bon me semble, de côté et d'autre, tout ce qui m'accommode, je prie d'observer que je ne prendrai dans l'Ecriture que les endroits où il est fait mention de l'Egypte, ou qui y ont quelque rapport; ceux, par conséquent, que les Egyptiens, ou leurs interprètes, ont eu quelque droit ou quelque raison d'en extraire, pour composer leur histoire. Je prie encore de remarquer que tout, dans l'histoire d'Egypte, se trouvera à peu près dans le même ordre que tout ce qui regarde l'Egypte, se trouve dans l'Ecriture.

C'est, comme on voit, me prescrire des bornes assez exactes; et si avec cela je fais voir le rapport sensible et soutenu des deux histoires, je pense que la preuve ne peut être suspecte.

Je m'attacherai surtout à Hérodote, parce que c'est la première source qui nous reste pour l'histoire d'Egypte; le plus ancien auteur de ceux que nous avons, qui ait recueilli ce que disoient les Egyptiens; celui qui d'ailleurs est le plus simple, le moins embarrassé, et où le rapport avec l'Ecriture est plus aisé à reconnoître, comme cela doit être, si ce rapport est réel. Hérodote étoit moins éloigné de la source primitive; il a écrit d'après les plus anciennes versions des Egyptiens eux-mêmes; versions que ni eux, ni les Grecs,

qui devinrent maîtres de l'Egypte après les Perses, n'avoient pas encore eu le temps d'altérer autant qu'ils le firent depuis.

Je ne laisserai pas de joindre constamment à Hérodote, Diodore de Sicile, parce que son récit porte à peu près sur le même fond que celui d'Hérodote, quoiqu'il soit plus altéré. De plus Diodore, qui avoit fait des recherches en Egypte, ajoute quelquefois des traits, ou même des règnes entiers qu'Hérodote a omis, soit que les Egyptiens ne lui eussent pas tout dit, soit qu'il ne se soit pas donné la peine de l'écrire.

Hérodote et Diodore sont les deux seuls dont nous ayons une suite d'Histoire d'Egypte un peu détaillée.

Quant aux Dynasties de Manéthon, ce ne sont que des suites de noms, sans aucuns faits, à quelques morceaux près, que Josèphe en a cités, et quelques notes qu'on trouve dans la Chronographie de Georges-le-Syncelle. D'ailleurs les noms sont souvent d'une façon suivant Jule-Africain, et d'une autre suivant Eusèbe. J'en éclaircirai néanmoins assez pour qu'on puisse voir comment sont formées ces dynasties, et qu'elles viennent originairement de la même source que l'histoire qu'on trouve dans Hérodote et dans Diodore. Je ferai la même chose pour la liste des rois de Thèbes d'Eratosthène, qui n'est aussi qu'une suite de noms, avec peu de notes. Je me servirai même de quelques listes de rois d'Egypte, d'auteurs juifs ou arabes. Tout s'éclaircira réciproquement, et on pourra voir clairement par un auteur, ce qui est obscurci par un autre. En un mot, tout se conciliera, autant qu'on peut raisonnablement l'espérer dans une histoire obscurcie, altérée, et entremêlée de quantité de fables. On verra comment tout ce que disent Hérodote, Diodore, Ma-

néthon, Eratosthène, et les auteurs juifs ou arabes, n'est, dans le vrai, que la même chose; un simple extrait altéré et défiguré de ce que l'Ecriture nous apprend de l'Egypte jusqu'à l'empire des Perses. Si on ne l'a pas reconnu jusqu'ici, c'est que nous n'avons l'histoire d'Egypte que par fragments ou par lambeaux, comme cela doit être, puisque ce n'est qu'un extrait altéré de ce que l'Ecriture dit de l'Egypte, et que l'Ecriture passe quelquefois plusieurs siècles sans en rien dire. On a pris les rois d'Egypte qu'on trouve dans les auteurs profanes, comme s'étant succédé immédiatement les uns aux autres, au lieu qu'il se trouve souvent un grand intervalle. C'est ce qui a dû empêcher d'en voir le rapport, et d'en faire le rapprochement avec ce que dit l'Histoire Sainte.

On pourra en conclure que toute la peine que se sont donnée plusieurs savants, les uns pour faire valoir les Dynasties de Manéthon, les autres pour suivre le calcul d'Hérodote ou de Diodore, a été, dans le vrai, une peine assez inutile; encore plus celle des prétendus philosophes qui ont cherché à combattre l'Histoire Sainte par l'histoire ancienne d'Egypte; puisque celle-ci dans ce qu'elle a de vrai, bien loin de la contredire, ne fait au contraire que lui rendre un témoignage constant et soutenu; que ce n'en est au fond qu'un extrait, quoique souvent défiguré, et peu reconnoissable à la première vue.

Pour couper court aux objections qu'on ne manqueroit pas de faire, voyons d'abord, par un rapprochement général, si cet extrait est néanmoins reconnoissable.

Afin qu'on puisse consulter et vérifier les différentes listes des rois d'Égypte, je commence par les mettre toutes ici.

ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE,

SUIVANT HÉRODOTE.

Ménès, le premier homme qui régna; car, suivant les Égyptiens, les dieux et les demi-dieux avoient régné auparavant. Je réserve ces dieux et demi-dieux pour les mythologies.

Trois cent trente rois, descendants et successeurs de Ménès, tous de père en fils. Hérodote ne les nomme point, excepté le dernier qui est Mœris, et une reine nommée Nitocris, dont il parle par occasion, et sans en bien fixer l'époque.

Mœris, à qui les Egyptiens attribuoient d'avoir fait creuser un grand lac qui portoit ce nom.

Sésostris, fameux conquérant, et le plus vanté des rois d'Egypte.

Phéron, fils et successeur de Sésostris.

Protée, fameux devin, du moins suivant Diodore, et connu pour tel dans la fable.

Rhampsinite, le plus riche des rois d'Egypte.

Chéops, et après lui Chéphren son frère, tous deux mauvais rois, oppresseurs du peuple.

Mycérinus, roi juste, plein de religion et de douceur.

Asychis, qui fit construire un portique superbe.

Anysis, roi aveugle, qui fut détrôné par Sabacos.

Sabacos, roi d'Ethiopie, après lequel Anysis remonta sur le trône.

Séthon, roi pieux, qui fut miraculeusement délivré du roi d'Assyrie, Sanacharib, comme le nomme Hérodote.

Douze rois à la fois.

Psammitique, un des douze, qui finit par régner seul.

Nécos, qui vainquit un roi de Syrie à Magdolum, et prit la ville de Cadytis.

Psammis, dont le règne fut de peu de durée.

Apriès, détrôné par Amasis.

Amasis, dont le règne fut long et heureux.

Psamménite, détrôné par Cambyse, roi de Perse, qui conquit l'Egypte.

Je m'arrête à cette époque, qui tient aux temps certains.

ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE, SUIVANT DIODORE.

Ménas, premier roi.
Cinquante-deux descendants de Ménas.
Busiris.
Huit descendants de Busiris.
Busiris, le huitième de ces descendants.
Osymandyas, de qui Diodore parle par occasion.
Huit descendants.
Uchoreus, le huitième.
Myris, à qui le lac de ce nom est attribué.
Sept générations, dont une est Sasychès.
Sesoosis premier, le fameux conquérant.
Sesoosis second, son fils.
Plusieurs générations.
Ammosis.
Actisanès, Ethiopien.
Mendès, ou Marus.
Cinq générations.
Un interrègne.
Protée, le fameux devin.

Remphis.
Nilus.
Six générations.
Chemmis, ou Chembès.
Céphren, ou Chabryis, fils ou frère de Chembès.
Mycérinus, ou Chérinus.
Gnephachthus.
Bocchoris.
Sabacon, Ethiopien.
Interrègne de deux ans.
Douze rois à la fois.
Psammitique, un des douze.
Quatre générations.
Apriès.
Amasis, qui détrôna Apriès.

On voit, dans Diodore, Ménas, le premier roi, qui répond à Ménès dans Hérodote; Myris, le même que Mœris; Sesoosis, grand conquérant, le même que Sésostris. Sesoosis second est Phéron, comme les faits le prouveront. Le Protée de Diodore est pareillement le Protée d'Hérodote; Remphis, Rhampsinite; Chemmis ou Chembès, Chéops; Céphren ou Chabryis, Chéphren; Mycérinus, ou Chérinus, est Mycérinus; Sabacon est Sabacos. Les douze rois à la fois, et Psammitique, un des douze, se trouvent également dans ces deux historiens, ainsi qu'Apriès et Amasis. C'en sera assez pour nous guider. On verra seulement que Diodore, dans les rois surtout qu'il place entre Ménas et Myris, et entre Sesoosis et Protée, a mis quelque confusion. La suite des rois d'Hérodote est plus juste, quoiqu'il y ait aussi quelque dérangement, mais peu considérable. Du reste, la plupart des règnes que Diodore a ajoutés s'éclairciront comme les autres.

LISTE DES ROIS DE THÈBES,

D'ÉRATOSTHÈNE. [1]

1. Minès, Thébinite, roi de Thèbes; son nom est interprété Dionios. Διόνιος.
2. Athothès, fils de Minès, interprété Hermogenès. Ἑρμογένης.
3. Athothès, du même nom que son prédécesseur.
4. Diabiès, fils d'Athosis, interprété Philesteros ou Philetæros [2]. Φιλέστερος. Φιλέταιρος.
5. Pemphôs, fils d'Athothus, interprété Héraclidès. Ἡρακλείδης.
6. Tœgar Amachus Momchiri, Memphite, interprété Tês Andros Perissomelès. τῆς Ἀνδρὸς Περισσομέλης.
7. Stoechus, fils du précédent, interprété Arès Anæsthêtos. Ἄρης ἀναίσθητος.
8. Gosormiès, interprété Etésipantos. Ἐτησίπαντος.
9. Marès, fils du précédent, interprété Héliodoros. Ἡλιόδωρος.
10. Anoyphès, interprété Hyios Epicœnos [3]. υἱὸς ἐπίκοινος.
11. Sirius, interprété Hyios Corrès, et suivant d'autres, Abascantos. υἱὸς κόρρης. Ἀβάσκαντος.
12. Chnubus Gneurus, interprété Chrysès Chrysou hyios. Χρύσης χρύσου υἱός.
13. Rauosis, interprété Archichrator. Ἀρχικράτωρ.
14. Biyris.

[1] Syncell. Chronogr. page 91.
[2] Ibid. page 96.
[3] Ibid. Pages 101 et 102.

15. Saophis, interprété Comastès, et suivant d'autres, Chrématistès. [illegible]

16. Sensaophis second [1]. [illegible]

17. [illegible]cheris, Héliodotus. [illegible]

18. [illegible]this.

19. [illegible], Archondès. [illegible]

20. [illegible]ppus, le très-grand, qui [illegible] moins une heure. [illegible]

21. [illegible] Ocaras. [illegible]

22. [illegible]tocris, reine; son nom est [illegible] Minerve [illegible] [illegible]

23. [illegible] Ammonodotus. [illegible]

24. [illegible]. Certaine, qui est [illegible]

25. Thinillus, interprété, qui a augmenté [illegible]



37. Phruron, ou Nilus. Νεῖλος.

34. Amuthanthæus.

Les noms de rois qu'on voit dans cette liste d'Eratosthène, sont presque tous différents de ceux qu'on trouve dans Hérodote et dans Diodore. On peut cependant y reconnoître Ménès ou Ménas, le premier roi, qu'Eratosthène appelle Minès; ensuite Mœris ou Myris, dans celui qu'il nomme Marès; Mycérinus ou Chérinus dans Achescus, surnommé Ocharas; et Nitocris, reine qui se trouve dans Hérodote, et qu'on va voir aussi dans Manéthon. Ce sont toujours des indices dont nous profiterons. Du reste, comme ce ne sont que des noms qui ne sont point accompagnés de faits, on doit moins s'y arrêter.

Eratosthène en a traduit la plupart d'égyptien en grec [1]. Il a pu se tromper en interprétant comme égyptiens, quelques noms qui ne l'étoient pas; d'ailleurs l'interprétation de plusieurs paroît altérée. Je n'ai pas laissé de la mettre, parce qu'on pourra en tirer quelque lumière.

DYNASTIES DES ROIS D'ÉGYPTE,

DE MANÉTHON.

Comme Jule-Africain et Eusèbe, qui nous ont conservé les Dynasties de Manéthon, ne s'accordent pas toujours, je mettrai deux colonnes, lorsqu'ils ne s'accordent pas, la première pour Jule-Africain, qui est le plus ancien, la seconde pour Eusèbe; j'en ajouterai une troisième pour Josèphe, qui cite aussi quelques dynas-

[1] Syncell. page 147. Τὰ ὀνόματα Ἐρατοσθένης λαβὼν ἐκ τῶν ἐν Διοσπόλει ἱερογραμματέων παρέφρασεν ἐξ Αἰγυπτίας εἰς Ἑλλάδα φωνήν.

ties. J'y joindrai les notes les plus considérables qui nous sont restées de Manéthon.

Ces Dynasties étoient partagées en trois tomes, suivant Georges-le-Syncelle, dans la Chronographie duquel on les trouve.

DYNASTIES DU PREMIER TOME DE MANÉTHON.

I. Dynastie des Thinites,

Composée de huit Rois.

1. Ménès, qui régna le premier, après les Demi-Dieux; il fut enlevé par un hippopotame [1].
2. Athothis, son fils, qui composa, dit-on, des livres d'anatomie.
3. Cencenès, fils d'Athothis.
4. Venephès, qui fit construire les pyramides de Cochome, ou Cochone; il y eut de son temps une grande famine en Egypte.
5. Usaphædus; suivant Eusèbe, Usaphaès.
6. Miébidus; suivant Eusèbe, Niébès.
7. Semempsis, ou Semempsès; sous son règne, il y eut une peste affreuse, et quantité de prodiges.
8. Biénachès; suivant Eusèbe, Ubienthès.

II. Dynastie des Thinites,

Composée de neuf Rois.

1. Boéthus; de son temps il y eut un prodige près de Bubaste. En lisant *chasma* au lieu de *phasma*, car il y a une variante, c'est une séparation ou une ouverture de la terre; Eusèbe l'appelle Bochus.
2. Cæachôs, qu'Eusèbe appelle Choüs; de son temps, on commença à adorer Apis à Memphis, Mnévis à Héliopolis, et un bouc à Mendès.

[1] Syncell. pages 54 et 55.

3. Binothris, suivant Eusèbe, Biophis; de son temps, il fut décidé que les femmes pourroient régner.

Eusèbe ne nomme point les quatre qui suivent.

4. Tlas.
5. Sethenès.
6. Chœrès.
7. Nephercherès; de son temps le Nil eut, pendant onze jours, ses eaux mêlées de miel.
8. Sésochris, prince d'une taille extraordinaire.
9. Chenerès.

Ces deux derniers ne sont nommés que dans Eusèbe.

III. Dynastie des Memphites,

Composée de neuf rois, suivant Jule-Africain, et de huit suivant Eusèbe [1].

1. Necherophès, suivant Eusèbe, Nacherochis; de son temps les Lybiens, qui s'étoient révoltés contre les Egyptiens, rentrèrent dans le devoir, étant effrayés de voir la lune extraordinairement grande.
2. Tosorthrus, suivant Eusèbe, Sesorthus, l'Esculape des Egyptiens, qui inventa l'art de bâtir de pierres de taille, et qui s'appliqua aussi à bien peindre ou former les lettres.

Eusèbe ne nomme point les sept suivants.

3. Tyris.
4. Mesochris.
5. Soïphis.
6. Tosertasis.
7. Achis.
8. Siphuris.
9. Cerpherès.

[1] Syncell. pages 56 et 57.

IV. Dynastie d'une autre famille de Memphites,

Composée de huit rois, suivant Jule-Africain, et de dix-sept suivant Eusèbe; mais celui-ci ne nomme qu'un Suphis, qu'il compte pour le troisième roi.

1. Soris.
2. Suphis, qui fit construire la plus grande des pyramides, qu'Hérodote attribue à Chéops. Il fut contemplateur ou contempteur des Dieux, car il y a une variante; et composa ensuite un livre sacré, fort estimé des Egyptiens.
3. Suphis.
4. Mencherès.
5. Rathœsès.
6. Bicherès.
7. Sebercherès.
8. Thamphthis.

V. Dynastie des Eléphantins,

Composée de neuf rois, suivant Jule-Africain; Eusèbe en compte trente-un, mais il n'en nomme que deux.

JULE-AFRICAIN.

1. Usercheris.
2. Sephrès.
3. Nephercherès.
4. Sisiris.
5. Cherès [1].
6. Rathuris.
7. Mercherès.
8. Tarcherès.
9. Obnus.

EUSÈBE.

1. Othoès, qui fut tué par ses gardes.

4. Phiops, qui commença de régner à l'âge de six ans, et régna cent ans.

[1] Syncell. pages 58 et 59.

VI. Dynastie des Memphites,

Composée de six rois, suivant Jule-Africain.

1. Othoès, tué par ses gardes.
2. Phius.
3. Methusuphis.
4. Phiops, qui régna cent ans.
5. Mentesuphis.
6. Nitocris, la plus belle femme de son temps, de couleur tirant sur le rouge : elle fit construire la troisième pyramide.

C'est la seule qu'Eusèbe nomme dans cette dynastie.

VII. Dynastie des Memphites,

Composée, suivant Jule-Africain, de soixante-dix rois, qui régnèrent soixante-dix jours.

Suivant Eusèbe, de cinq rois, qui régnèrent soixante-quinze jours. Ils ne sont point nommés.

VIII. Dynastie des Memphites,

Composée, suivant Jule-Africain, de vingt-sept rois; suivant Eusèbe, de cinq rois. Ils ne sont point nommés.

IX. Dynastie des Héracléotes, ou Héracléopolites,

Composée de dix-neuf rois, suivant Jule-Africain : de quatre, suivant Eusèbe.

Il n'y a qu'un roi, nommé Achthoès, ou Achthus, qui fut le plus cruel qu'on eût vu; il devint furieux, et fut tué par un crocodile.

X. Dynastie des Héracléopolites,

Composée de dix-neuf rois, qui ne sont point nommés.

XI. Dynastie des Diospolites,

Composée de seize rois, qui ne sont point nommés ici; mais leurs noms se trouveront dans la XVIII.ᵉ dynastie, qui est aussi composée de seize rois Diospolites. C'est la même dynastie donnée pour deux.

Après eux régna Ammenemès.

DYNASTIE DU SECOND TOME DE MANÉTHON.

XII. Dynastie des Diospolites,

Composée de sept rois.

1. Geson Goses, ou Sesonchôris, suivant Jule-Africain; et suivant Eusèbe, Sesynchôris, fils d'Ammanemès, ou Ammenemès.
2. Ammanemès, ou Ammenemés, tué par ses propres Eunuques.
3. Sésostris, qui conquit toute l'Asie et l'Europe, jusqu'à la Thrace, et laissa quantité de monuments; roi fort vanté par les Egyptiens.
4. Lacharès; suivant Eusèbe, Labaris, qui eut un labyrinthe pour sépulture.
5. Ammerès.
6. Ammenemès.
7. Scemiophris, sa sœur.

Eusèbe ne nomme point ces trois derniers rois; il dit que Labaris eut quarante-deux successeurs, qui régnèrent deux cent quarante-cinq ans.

XIII. Dynastie des Diospolites.

Composée de soixante rois, qui ne sont point nommés.

XIV. Dynastie des Xoïtes,

Composée, suivant Eusèbe (car elle manque dans Jule-Africain), de soixante-seize rois, qui régnèrent cent quatre-vingt-quatre ans; et suivant d'autres, quatre cent quatre-vingt-quatre. Ces rois ne sont point nommés.

XV, XVI et XVII. Dynasties.

Jule-Africain compte, pour la quinzième Dynastie, celle des pasteurs Phéniciens, qu'Eusèbe ne met que la dix-septième.

Ces pasteurs Phéniciens, qu'Eusèbe dit avoir été frères, s'emparèrent de l'Egypte et y régnèrent. Voici leurs noms, suivant Jule-Africain, suivant Eusèbe, et suivant l'historien Josèphe [1], qui cite le morceau de Manéthon, où celui-ci en parle.

SUIVANT JULE-AFRICAIN.

1. Saïtès.
2. Byon, ou Béon.
3. Pachnan, ou Apachnas.
4. Staan.
5. Archlès.
6. Aphobis, ou Aphôphis.

SUIVANT EUSÈBE.

1. Saïtès.
2. Bnôn, ou Béon.
3. Aphôphis.
4. Archlès.

SUIVANT JOSÈPHE.

1. Salatis.
2. Béon.

[1] Joseph. lib. 1 contra Apion.

3. Apachnas.
4. Aphôphis.
5. Ianias.
6. Assis.

Jule-Africain compte pour seizième dynastie trente-deux pasteurs Hellènes ou Grecs, qu'il ne nomme point; et pour dix-septième dynastie, quarante-trois autres rois pasteurs, et quarante-trois Thébains Diospolites, qu'il ne nomme point.

Eusèbe compose sa quinzième dynastie de rois Diospolites, sans marquer leurs noms, et sa seizième de cinq rois Thébains, dont il passe aussi les noms sous silence.

Georges-le-Syncelle [1] accuse Eusèbe d'avoir dérangé les dynasties, pour faire cadrer celle des rois pasteurs avec son systême de chronologie; parce que tous s'accordent à mettre Joseph en Egypte sous Aphophis, un de ces rois pasteurs.

XVIII. Dynastie des Diospolites,

Composée de seize rois.

Cette dynastie se trouve aussi dans l'historien Josèphe [2], qui cite le morceau de Manéthon.

SUIVANT JULE-AFRICAIN.

1. Amôs, Amôsis, ou Tethmôsis, fils d'Asseth [3].
2. Chebrôs.
3. Amenôphtis.
4. Amersis.
5. Misaphris.

[1] Syncell. page 62.
[2] Ibid. page 62 et suiv.
[3] Joseph. contr. Apion, lib. 1, pag. 1040 et 1041, édit. Crispin. Syncell. pag. 69 et suiv.

6. Misphragmuthosis.
7. Tuthmôsis.
8. Amenôphis.
9. Hôrus.
10. Acherrès.
11. Rathôs.
12. Chebrès.
13. Acherrès.
14. Armesès.
15. Rammessès.
16. Amenôph.

SUIVANT EUSÈBE.

1. Amosès.
2. Chebrôn
3. Ammenôphis.
4. Miphris.
5. Misphragmuthosis.
6. Tuthmôsis.
7. Amenôphis.
8. Hôrus.
9. Achenchersès.
10. Athôris.
11. Chencherès.
12. Acherrès.
13. Cherrès.
14. Armès.
15. Armesès.
16. Memôphis.

SUIVANT JOSÈPHE.

1. Halisphragmutosis.
2. Tethmôsis,
3. Chébrôn.
4. Amenôphis.

5. Amessès, sa sœur.
6. Méprhès,
7. Méphramutôsis.
8. Thmôsis
9. Amenôphis.
10. Hôrus.
11. Acenchrès.
12. Rhatotis, son frère.
13. Acenchérès.
14. Acenchérès.
15. Armaïs
16. Ramessès.
17. Armessès Miamun.
18. Amenôphis.
19. Sethosis, ou Ramessés, qui fit de grandes conquêtes.

Jule-Africain place la sortie des Israélites sous le premier roi de cette dynastie, Amos, ou Amosis; Georges-le-Syncelle [1] pense que Moïse étoit encore jeune du temps de ce roi. Eusèbe place cette sortie sous le règne de Chencherès, autre roi de cette même dynastie. Le Syncelle [2] veut qu'on la mette sous Misphragmuthosis; il s'attache beaucoup à prouver son sentiment et à réfuter les autres. On verra qu'aucun d'eux n'a tort en cela.

Manéthon, cité par Josèphe [3], fait sortir les rois pasteurs sous Tethmosis, et les Israélites seize règnes après; du temps d'Aménophis, sous la conduite d'Osarsiph, qui prit le nom de Moïse. C'est ce qui a fort embarrassé tous ceux des savants qui ont prétendu que les

[1] Syncell. page 62.
[2] Ibid. page 72.
[3] Joseph. l. 1 contr. Apion, pag. 1053 et 1054.

Israélites sont ces rois pasteurs. Cette difficulté pourra disparoître.

XIX. Dynastie des Diospolites,

Composée de six rois, suivant Jule-Africain, et de cinq, suivant Eusèbe.

1. Sethôs [1].
2. Rapsacès; suivant Eusèbe, Rapsès.
3. Ammenephthès.
4. Ramesès; Eusèbe ne nomme point ce roi.
5. Ammenemnès.
6. Thuôris, appelé par Homère Polybûs.

DYNASTIE DU TROISIÈME TOME DE MANÉTHON.

XX. Dynastie des Diospolites,

Composée de douze rois, qui ne sont point nommés [2].

XXI. Dynastie des Tanites,

Composée de sept rois.

1. Smedès; suivant Eusèbe, Smendis.
2. Psunesès, Psusenès, ou Psusennès.
5. Nephelcherès, ou Nephercherès.
4. Amenenophthis, ou Amenophtis.
5. Osochor.
6. Pinachès, ou Psinachés.
7. Susennès, ou Psusennès.

XXII. Dynastie des Bubastites,

Composée de neuf rois, suivant Jule-Africain, et de trois, suivant Eusèbe.

1. Sesonchis; suivant Eusèbe, Sesenchosis.

[1] Syncell. page 72.
[2] Ibid. pages 73 et 74.

2. Osoroth ; suivant Eusèbe, Osorthon.
3.
4. } ne sont point nommés.
5.
6. Tacellothis.
7.
8. } ne sont point nommés.
9.

XXIII. Dynastie des Tanites,

Composée de quatre rois, suivant Jule-Africain, et de trois, suivant Eusèbe.

1. Petubatès, ou Petubastès.
2. Osorcho, ou Osorchon, que les Egyptiens ont appelé Héraclès.
3. Psammûs.
4. Zét ; il n'est point dans Eusèbe.

XXIV. Dynastie d'un Saïte.

1. Bochchoris, du temps de qui un agneau parla.

XXV. Dynastie des Ethiopiens,

Composée de trois rois.

1. Sabbacon, qui ayant pris Bocchoris, le fit brûler vif.
2. Sevéchus, son fils.
3. Tarcus, ou Taracus.

XXVI. Dynastie des Saïtes,

Composée de neuf Rois.

1. Stephinatès.
2. Nerepsôs.
3. Nechaô.
4. Psammiticus.
5. Nechaô second, qui prit Jérusalem.
6. Psammuthis.

7. Vaphris.
8. Amosis.
9. Psammacherités.

SUIVANT EUSÈBE.

1. Ammeris, Ethiopien.
2. Stephanathis.
3. Necepsôs.
4. Nechaô.
5. Psammitichus.
6. Nechaô second.
7. Psammuthis, ou Psammitichus.
8. Vaphris.
9. Amosis.

La XXVII.ᵉ dynastie commence par Cambyse, roi des Perses.

Il paroît que Jule-Africain, Eusèbe, et Georges-le-Syncelle, qui nous ont conservé les dynasties de Manéthon, y ont ajouté quelques notes, ou même quelques rois, surtout aux deux dernières dynasties qu'on vient de voir. Chacun les aura un peu accommodées à son système de chronologie.

Quoi qu'il en soit, on voit dans ces dynasties beaucoup plus de rois nommés que dans Hérodote et dans Diodore. Je n'ai point marqué la durée de leurs règnes. Outre que Jule-Africain et Eusèbe diffèrent très-souvent dans ce calcul, comme dans l'ordre même ou la suite des dynasties, les plus savants partisans de Manéthon pensent que la durée des règnes a été ajoutée. On verra de plus par toute la suite, que le calcul en est fort inutile.

La plupart regardent ces dynasties comme collatérales, c'est-à-dire, comme composées de rois dont

plusieurs ont régné en même temps dans différentes contrées de l'Egypte. C'est le parti qu'ont pris ceux qui ont voulu les concilier avec l'Ecriture. Les différents noms de villes ou de contrées, qui sont donnés à ces dynasties, semblent les y autoriser; mais je pense que ces noms différents viennent encore plus de ce que Manéthon les avoit pris de différentes archives; il dit lui-même qu'ils avoient été conservés dans les temples de l'Egypte : chaque temple aura eu sa liste de rois. On voit, par le témoignage de plusieurs auteurs, d'Hérodote en particulier, qu'il y avoit des colléges de prêtres égyptiens plus ou moins instruits. Hérodote [1] nomme ceux de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis, et c'est à ces derniers qu'il donne la préférence.

On verra, par la manière dont ces dynasties ont été formées, que les villes d'Egypte n'y avoient pas plus de droit les unes que les autres, si ce n'est par une plus grande attention à les conserver.

Quoique Manéthon nomme beaucoup plus de rois qu'Hérodote, les rois qui se trouveront évidemment les mêmes dans ces deux historiens, nous serviront à dévoiler ceux qui paroissent et même ceux qui sont en effet différents.

[1] Hérodot. 2. 3. Οἱ γὰρ Ἡλιουπολῖται λέγονται Αἰγυπτίων εἶναι λογιώτατοι.

ANCIENS ROIS D'ÉGYPTE,

SUIVANT GEORGES-LE-SYNCELLE.

Georges, moine grec du huitième siècle, surnommé le Syncelle à cause de son office près du Patriarche de Constantinople, nous a aussi laissé une liste d'anciens rois d'Egypte, qu'il a composée en partie sur l'Ecriture, en partie sur les auteurs profanes. Quoique cette liste soit formée suivant son système de chronologie, comme elle peut être de quelque utilité, je la joins aux autres.

1. Mestraïm ou Ménès [1].
2. Curudès.
5. Aristarchus.
4. Spanius.
5. 6. *manquent.*
7. Sérapis.
8. Sésonchosis.
9. Amenemès.
10. Amasis ou Amosis [2].
11. Acesephthrès.
12. Achoreus.
13. Armiysès.
14. Chamoïs.
15. Amesisès.
16.... *manque.*
17. Ousé.

[1] Syncell. pages 91 et suiv.
[2] Ibid. page 96.

18. Ramesès.
19. Ramessomenès [1].
20. Tysimarès.
21. Ramesseseôs.
22. Ramessemenô.
23. Ramesse Toubaethé, ou fils de Baété.
24. Ramessé Vaphrou, ou fils de Vaphrès [2].
25. Concharis.
26. Silitès [3].
27. Bœon [4].
28. Apachnas.
29. Aphôphis.
30. Séthos [5].
31. Cêrtus.
32. Aseth.
33. Amosis ou Tethmosis.
34. Chebron [6].
35. Amephès.
36. Amensès.
37. Misphragmuthosis.
38. Misprhès.
39. Tuthmosis.
40. Amenôphthis [7].
41. Horus.
42. Achencherès.
43. Athoris.
44. Chencherès.

[1] Syncell. Page 101.
[2] Ibid. page 103.
[3] Ibid. page 104.
[4] Ibid. page 108.
[5] Ibid. page 123.
[6] Ibid. page 147.
[7] Ibid. page 151.

45. Acherès [1].
46. Armæus.
47. Ramessès [2].
48. Amenophis.
49. Thuôris.
50. Necepsôs.
51. Psammuthis.
52... *manque*.
53. Cèrtus.
54. Rhampsis.
55. Amensès ou Amenemès.
56. Ochyras [3].
57 Amedès.
58. Thuôris.
59. Athôthis ou Phusanus.
60. Cencenès [4].
61. Vennephès.
62. Sussacim [5].
63. Psuenus.
64. Ammenôphès.
65. Nephecherès.
66. Saïtès.
67. Psinachès.
68. Petubastès.
69. Osôrthôn.
70. Psammus.
71. Concharis.
72. Osôrthôn [6].

[1] Syncell. page 155.
[2] Ibid. page 160.
[3] Ibid. page 169.
[4] Ibid. page 170.
[5] Ibid. page 177.
[6] Ibid. page 184.

73. Tacelophès.
74. Bocchôris.
75. Sabacon, Ethiopien.
76. Sebéchôn.
77. Taracès [1].
78. Amaës.
79. Stephinathès.
80. Nacepsus.
81. Nechaab [2].
82. Psammitichus.
83. Nechaab II.
84. Psammuthis ou Psammitichus.
85. Vaphrès.
86. Amasis.

Ensuite les Perses.

Je joins encore un extrait de quelques listes d'anciens rois d'Egypte, formées par des auteurs juifs ou arabes. Elles se trouvent, ou dans l'Œdipe [3] du P. Kircher, ou dans le Phaleg [4] de Bochart, ou dans l'Histoire Universelle [5] traduite de l'anglois, ou dans les Réflexions critiques [6] de M. Fourmont sur les histoires des anciens peuples.

EXTRAIT DE CES LISTES.

ROIS D'ÉGYPTE APRÈS LE DÉLUGE.

1. Beisar, fils de Cham dans Kircher, Beithir ou Busiris, bâtit Mesr, assisté par Cancahendi, fameux Indien.

[1] Syncell. page 191.
[2] Ibid. page 210.
[3] Œdip. t. 1. Syntagm. 1, pag. 81.
[4] Phaleg. l. 4, c. 38.
[5] Hist. univ. trad., tom. I, pag. 501.
[6] Réflex. critiq., tome II, page 35.

2. Mesr, fils de Beizar.
3. Kharàya, fils de Malik.
4. Kelkeli, prince sage et puissant.
5. Harbiya, méchant homme.
6. Tulis, qui enleva Sara épouse d'Abraham.
7. Juriak Katûn, fille de Tulis.
8. Dhalka ou Zulka, fille de Manûn Katûn.
9. Walid, fils de Thardan, roi des Amalécites, qui envahit l'Egypte.
10. Riyan, fils de Walid, de qui Joseph, fils de Jacob, expliqua les songes et devint visir.
11. Darem, fils de Riyan.
12. Cathîm, dernier roi de sa race.
13. Kabûs, fils de Masâb.
14. Walid, frère de Kabûs, qui périt dans la mer Rouge.

La plupart des commentateurs de l'Alcoran, disent qu'il étoit de la tribu d'Ad.

Le Juchazim, livre d'un auteur juif, dit que le roi qui périt dans cette mer, s'appeloit Talma.

15. Daluka, surnommée la Vieille-Femme, succéda au roi submergé.
16. Ashyaf ou Schischâk, fut contemporain de Salomon, et après la mort de Salomon prit Jérusalem.
17. Pharaon al Araj ou l'Estropié, fut condamné à être pendu par Nebuchadnezzar, Babylonien, qui avoit pris Jérusalem.

Nebuchadnezzar prit Mesr, qui resta désolée durant quarante ans, ensuite elle fut rétablie, et les Egyptiens furent soumis aux Perses.

La manière dont plusieurs de ces noms de rois ont été formés, comme je l'ai déjà observé, peut indiquer comment se sont aussi formés la plupart de ceux qu'on trouve dans les listes d'auteurs profanes que nous avons vues.

RAPPROCHEMENT

GÉNÉRAL

DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE,

ET DES FAITS RELATIFS A L'ÉGYPTE,

QU'ON TROUVE DANS L'ÉCRITURE SAINTE.

Pour ne pas tenir plus long-temps le lecteur en suspens, et pour dévoiler tout d'un coup, toute l'ancienne histoire des Egyptiens, je reprends la liste des rois que j'ai nommés d'après Hérodote, en y joignant les principaux traits qu'il en rapporte, ceux qui caractérisent, pour ainsi dire, chaque règne; et je les rapproche des faits relatifs à l'Egypte, qu'on trouve dans l'Ecriture, et dans le même ordre à peu près qu'ils s'y trouvent.

Je ne mets ici que peu de citations, le grand nombre chargeroit trop les notes : on trouvera les autres dans le rapprochement détaillé, où elles seront moins embarrassantes.

I. MÉNÈS.

Ménès, non-seulement dans Hérodote, mais encore dans Diodore, dans Manéthon et dans Eratosthène, sous le même nom, ou à peu près, de Ménès, Ménas ou Minès, est à la tête de tous les rois d'Egypte. Il fut, suivant les Egyptiens, le premier homme qui régna sur eux.

Noé, dont le nom en hébreu [1] s'écrit *né*, et signifie repos; *mnée*, qui en est dérivé, signifie la même chose: Noé, père commun de tous les peuples, est dans l'Ecriture le premier homme qui règne, en quelque sorte, après le déluge, puisqu'il se trouve le chef et le souverain naturel de tout le genre humain réduit à sa famille. Il est l'aïeul de Mesraïm, qui est le père immédiat des Egyptiens. Ceux-ci, en conséquence, ont pu mettre Noé à la tête de leurs rois, comme je montrerai ailleurs que l'ont fait d'autres nations; et les traits de Ménès prouvent que c'est en effet Noé.

Du temps de Ménès, suivant Hérodote [2], toute l'Egypte n'étoit qu'un marais, à l'exception du seul nome ou canton de Thèbes; c'est-à-dire, qu'elle étoit toute inondée, toute submergée, toute couverte d'eau; et qu'il n'y avoit d'exception que pour Thèbes et ses dépendances.

Du temps de Noé, la terre fut en effet inondée et submergée par le déluge; il n'y eut que l'Arche, en hébreu [3] *Thbe*, ou comme on prononce, *Thebah*, qui fut exceptée de la submersion. *Thbe* est le mot constamment employé dans le texte hébreu de l'Ecriture, pour signifier cette arche.

On verra dans le détail du règne de Ménès, quantité d'autres traits, que les Egyptiens, sur la ressemblance du nom, ont transportés de la *Thbe* ou de l'Arche de Noé, à leur grande ville de Thèbes; des colombes envolées de Thèbes; un grand navire de près de trois cents coudées construit à Thèbes; les premiers hommes et les premiers animaux, sortis de Thèbes.

[1] נח Noë, quievit, מנחה quies.

[2] Herodot. 2. 4. Βασιλεῦσαι δὲ πρῶτον ἀνθρώπων ἔλεγον Μῆνα. Ἐπὶ τούτου, πλὴν τοῦ Θηβαϊκοῦ νομοῦ, πᾶσαν Αἴγυπτον εἶναι ἕλος.

[3] תבה Arca. Genes. 6, 7, 8.

On peut déjà, sur le peu que j'en dis, et que je développerai et prouverai ensuite ; on peut déjà juger si Noé et sa *Thbe* ou son arche, sont reconnoissables dans les traits que l'histoire des Egyptiens attribue à leur premier roi Ménès, et à la ville de Thèbes en Egypte.

Je puis observer, en passant, que les Thébains de Grèce avoient aussi puisé à la même source, de quoi embellir leur histoire. On sait qu'ils mettoient un déluge du temps de leur premier roi; qu'ils s'attribuoient d'avoir été les premiers à cultiver la vigne ; traits évidemment pris de Noé et de sa *Thbe* ou de son arche.

Est-il, après tout, plus étonnant de voir les Thébains, tant ceux d'Egypte que ceux de Grèce, transporter à leur ville de Thèbes, ce que l'Histoire Sainte dit de cette *Thbe*, que de voir les anciens écrivains Grecs faire descendre les Perses de leur Persée, les Mèdes de leur Médée; et les premiers historiens de Prusse se donner pour fondateur Prusias, roi de Bithynie ; les premiers historiens de Pologne faire fonder Cracovie par un des Gracques de Rome ; et ainsi de bien d'autres que je pourrois citer ? Ç'a été la manie de presque toutes les nations, qui commençant à se distinguer, et n'ayant point de mémoires, ont voulu se composer une histoire en s'appropriant celle des autres.

Ménès étoit regardé par les Egyptiens comme leur premier législateur ; celui qui avoit institué les sacrifices; qui avoit, d'un autre côté, introduit le luxe de la table ou la bonne chère.

Noé est en effet le premier homme que l'Ecriture nous dit avoir élevé un autel pour sacrifier : il reçut des préceptes ou des commandements de Dieu même, appelés les préceptes des Noachides. Il eut une permission expresse de se nourrir de la chair des animaux ; il

fut le premier qui connut l'usage du vin. On verra encore d'autres traits pris de Noé, attribués par les Egyptiens à leur premier roi Ménès.

II. TROIS CENT TRENTE ROIS DESCENDANTS DE MÉNÈS.

Les Egyptiens, suivant Hérodote, comptoient trois cent trente rois descendants de Ménès et ses successeurs tous de père en fils, dont aucun, excepté le dernier, n'avoit rien fait de mémorable. Hérodote ne les nomme point, excepté ce dernier, qui est Mœris.

Cette longue suite de trois cent trente rois, qui se succèdent tous de père en fils, qui règnent tous sans rien faire de mémorable, est en soi destituée de toute vraisemblance.

Elle est de plus prouvée absolument fausse pour quiconque respecte l'Ecriture, à compter la durée du monde et le nombre des générations, jusqu'au temps dont il s'agit.

Aussi verra-t-on que ces trois cent trente descendants de Ménès se réduisent aux trois fils de Noé, qui est le vrai Ménès. Une bévue des interprètes Egyptiens sur ce que dit l'Ecriture, en parlant de ces trois fils, les leur a fait ainsi multiplier, ainsi que je le prouverai dans le détail de cet article.

Et attendant, on peut toujours observer que ce nombre de trois cent trente a un double rapport au nombre de trois; car il est composé de trois dixaines et de trois centaines; il est le produit de trois multiplié par dix et par cent. C'est donc, pour m'exprimer ainsi, une double gradation ou élévation du nombre trois par le nombre dix; gradation usitée chez presque toutes les nations, et chez les Egyptiens en particulier. Je ferai voir

sur quel fondement ils ont cru devoir la faire dans cette occasion. J'ai déjà cité des exemples approchants dans les observations préliminaires. On a vu que les Arabes, au lieu de huit, mettent huitante ou quatre-vingts personnes dans l'Arche de Noé.

De plus, dans la première dynastie de Manéthon, laquelle commence par Ménès, et, comme je le ferai voir, contient ses successeurs jusqu'à Mœris, qui est le dernier de ces trois cents trente prétendus rois ; on trouve des vestiges assez sensibles des noms des trois fils de Noé, et même de cette qualité de fils de Noé. L'avant-dernier roi de cette dynastie est *Semempsis*, nom qui renferme celui de *Sem*; et le dernier est *Biénachès*, nom formé des deux mots *bni né*, ou comme on prononce [1] *bené-noach*, qui signifient fils de Noé.

Diodore ne compte que cinquante-deux descendants de Ménès. Ces cinquante-deux, qui sont encore trop, viennent des noms mêmes des trois fils de Noé. Les Egyptiens auront nommé Cham le premier, comme celui dont ils descendoient, ce qui fait [2] *ém xm iphth;* Cham, Sem, Japhet : *ém xm* approche du mot [3] *émxim*, qui signifie cinquante ; *iphth* approche de [4] *phth*, qui signifie fragment, partage, division. Japheth signifie étendu, dilaté. Les Egyptiens [5] l'auront entendu d'une division en deux, comme l'indique le nom de *phtha* donné à l'œuf dont j'ai déjà parlé, que le Dieu Cneph ou Créateur avoit partagé en deux en formant le monde.

[1] בני־נח filii Noé. Genes. 9, 19.
[2] חם שם יפת Cham, Sem, Japhet.
[3] חמשים quinquaginta.
[4] פת fragmentum.
[5] Euseb. præp. lib. 3, c. 11, pag. 115, edit. Paris. Τὸν δὲ Θεὸν τοῦτον ἐκ τοῦ ςόματος προΐεσθαί φασιν ὠὸν, ἐξ οὗ γεννᾶσθαι Θεὸν, ὃν αὐτοὶ προσαγορεύουσι φθᾶ.

En conséquence, quelques-uns de leurs interprètes auront pris *ém xm iphth*, Cham, Sem et Japheth, fils de Noé, pour cinquante-deux descendants de Ménès.

On verra encore mieux dans le détail du rapprochement, comment l'histoire de Ménès et de ses descendants n'est qu'une altération de ce que l'Ecriture dit de Noé et de ses trois fils. On trouvera dans différentes bévues d'interprètes, la source des différentes versions d'Hérodote, de Diodore, de Manéthon et d'Eratosthène, qu'on n'a jamais pu concilier jusqu'ici.

III. MOERIS.

Cette longue succession de trois cent trente descendants de Ménès, dont parle Hérodote, aboutit à Mœris; et c'est le seul qu'il nomme, comme étant le seul dont les Egyptiens lui eussent dit quelque chose de mémorable.

Diodore l'appelle Myris; et c'est le même, comme je le ferai voir, qu'Eratosthène appelle Marès, et qui est le neuvième roi de sa liste. Je montrerai d'où sont formés quelques autres noms que rois, que Diodore et Eratosthène placent auparavant.

Ce roi Mœris, Myris ou Marès, est Mesr, comme l'appellent les Arabes; ou [1] Mesraïm, comme il est nommé dans l'Ecriture, au dixième chapitre de la Genèse, parmi les pères des peuples.

Mesraïm, petit-fils de Noé, fut père des Egyptiens; c'est lui dont ils portent le nom en hébreu, en arabe [2], et encore aujourd'hui chez les Turcs qui sont maîtres

[1] מצרים Genes. 10. 6, 13.
[2] Herbelot, Biblioth. orient. *Voy*. Mesr ou Misr.

de l'Egypte. C'étoit sans doute, de tous les descendants de Ménès ou de Noé, celui à qui les Egyptiens devoient prendre le plus d'intérêt; c'étoit leur père immédiat, leur vrai fondateur, celui dont ils conservoient le nom. Il n'est donc pas étonnant que ce fût celui qu'ils vantoient le plus à Hérodote.

Hérodote, dira-t-on, ne compte que neuf cents ans depuis Mœris jusqu'au temps où les Egyptiens lui en parloient. Il est aisé de voir qu'il n'a pas dû compter davantage, en mettant, comme il fait, trois générations par siècle, et en faisant succéder les rois immédiatement les uns aux autres; depuis Mœris, il ne lui reste pas vingt règnes jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Perses.

C'est, comme on commence à le voir, que les Egyptiens n'ont formé leur histoire qu'en prenant de l'Ecriture ce qui intéresse l'Egypte, et que l'Ecriture passe quelquefois plusieurs siècles de suite sans rien dire des Egyptiens. On voit ce qui a dû empêcher jusqu'ici tous les chronologistes de reconnoître le rapport, et de trouver la conciliation des deux histoires. Revenons à Mœris.

Dans le nom de Metsrim ou Mesraïm que l'Ecriture lui donne, et que le commun des Orientaux réduit à Mesr, la terminaison en *im* est ordinairement celle d'un pluriel. Elle aura paru de trop aux interprètes des Egyptiens, qui n'étoient pas fort instruits, et ils l'auront prise pour un mot séparé. *Im* [1] pris séparément, signifie une mer ou un lac. On aperçoit dès-lors sur quel fondement l'histoire d'Egypte attribue à Mesr ou Mœris, d'avoir fait creuser le fameux lac de ce nom, qui aura été ainsi appelé, parce que c'étoit le grand

[1] ים mare, lacus.

Pour nous en tenir ici à Sésostris, ce fameux conquérant, sur lequel on a tant disputé, *Sos*, comme nous l'apprend Manéthon, cité par Josèphe [1], signifioit, dans la langue vulgaire des Egyptiens, pasteur au singulier, et pasteurs au pluriel. *Se*, suivant les savants [2], qui auroient pu en faire ici l'application, étoit un article en égyptien. Ainsi *se sos* signifioit également le pasteur et les pasteurs.

On voit par-là d'où vient le nom de Sésostris, ou, comme Diodore l'appelle, Sesoosis, nom donné à Jacob et à ses enfants établis en Egypte, parce qu'ils étoient pasteurs ou bergers de profession. Ils le déclarèrent au roi d'Egypte, lorsqu'ils se présentèrent à lui. C'est pourquoi il leur donna Ramessès, dans la terre de Gosen ou Gessen, le canton de l'Egypte le plus propre à nourrir leurs troupeaux. Aussi la dynastie de Manéthon [3] où se trouve Sésostris, commence-t-elle par Geson Gosès, ou Sesonchoris; nom altéré et formé des mots *se sos Gosen*, les pasteurs de Gosen. Dans celle qui commence par Sethos [4], ou, comme portent les meilleurs manuscrits de Josèphe, Sesothis, nom altéré de Sésostris, on trouve aussi les rois Rapsacès, ou Rapsès et Ramesès, noms formés de celui de la terre de Ramessès.

Mais comme on attend sans doute d'autres preuves que des étymologies pour renoncer à l'idée que l'on a de Sésostris, grand roi, fameux conquérant, et pour consentir à y reconnoître les Israélites, et surtout Jacob

[1] Joseph. lib. 1 contr. Apion., pag. 1040, edit. Crispin. Τὸ δὲ σῶς ποιμήν ἐςι καὶ ποιμένες κατὰ τήν κοινήν διάλεκτον.

[2] Fourmont, Réflex. crit., tom. II, pag. 116. « La lettre *S* est un article.

[3] Dynast. 12.

[4] Dynast. 19.

comme on pourroit même traiter et d'insensée, si mes preuves n'étoient t en donner ici quelques-unes des plus en ajouterai de nouvelles, et je les déles dans le rapprochement détaillé.

ité, dans les observations préliminaires, de Justin, où il donne positivement Israël et ses fils, pour autant de rois. On sait de plus, anéthon, cité par Josèphe, parle beaucoup de pasteurs qui dominèrent long-temps en Egypte. sieurs savants ont déjà cru, dans ces rois pasteurs, rouver les Israélites. Jacob et ses descendants en pte commencent donc à se rapprocher un peu du e de grands rois et de grands conquérants.

Hérodote [1] dit que Sésostris étoit représenté tenant arc et une espèce d'arme perçante, et que son iniption qui alloit d'une épaule à l'autre, portoit exessément qu'il avoit conquis la terre par ses épaules. Jacob dit aussi dans l'Ecriture [2], qu'il a repris une ortion de terre de la main de l'Amorrhéen, avec son c et son épée. Il avoit acheté cette portion, en hébreu *chm*, ou *schechem*, des fils d'Hémor, père de Sichem [3]; oilà donc deux Sichem dans le même verset; or on a léjà vu, dans les observations préliminaires, un exemple du nom de Sichem changé en épaule [4]. On peut voir ici les deux épaules, avec l'armure et l'inscription de

[1] Herodot. 2. 106. Τῇ μὲν δεξιῇ χερὶ ἔχων αἰχμὴν, τῇ δὲ ἀριστερῇ ξον... ἐκ δὲ τοῦ ὤμου ἐς τὸν ἕτερον ὦμον.... γράμματα ἱρὰ.... λέγοντα τάδε, Ω ΤΗ͂ΝΔΕ ΤΗ͂Ν ΧΩ΄ΡΗΝ ὯΜΟΙΣΙ ΤΟΙ͂ΣΙ ΕΜΟ͂ΙΣΙ ΕΚ ΤΗΣΑΜΕΝ.

[2] Genes. 48. 22. Quam tuli de manu Amorrhæi in gladio et arcu o.

[3] Genes. 33. 19. Emitque partem agri... à filiis Hemor patris Sichem.

[4] שכם Sichem, portio, humerus.

Sésostris. De plus, Hérodote [1] n'assure avoir vu qu'en Palestine des monuments de Sésostris bien certains et avoués de tout le monde; les autres n'étoient pas si constants.

Ce sont des traits assez reconnoissables, qui amènent de plus en plus Jacob, ou Israël, à devenir le grand roi Sésostris, le plus fameux conquérant qu'eussent eu les Egyptiens. Pour opérer la métamorphose en entier, je me contente d'annoncer simplement ici les principaux traits de Sésostris, en les rapprochant de ceux de Jacob. J'y en ajouterai d'autres, et je les rendrai tous encore plus sensibles dans le détail. Ce ne sont ici que de simples titres d'autant de paragraphes.

1.° L'empire de l'univers fut prédit à Sésostris dès sa naissance.

Dieu promit à Isaac, père de Jacob, qu'il lui donneroit toute la terre qui étoit devant lui, et qu'il béniroit toutes les nations dans sa race.

2.° Sésostris fut élevé avec les enfants nés le même jour que lui.

Jacob naquit en même temps qu'Esaü son frère, et fut élevé avec lui. Le nom d'Esaü [2] a pu s'interpréter assemblage, réunion; et les Egyptiens l'ont entendu des enfants réunis avec Jacob ou Sésostris.

Aussi Diodore dit-il que Sésostris et ses compagnons étoient comme frères.

3.° Le nombre des enfants mâles nés le même jour que Sésostris, montoit à dix-sept cents. C'est un nombre excessif, vu surtout qu'il ne s'agit que d'enfants mâles.

[1] Herodot. 2. 106. Ἐν δὲ τῇ Παλαιςίνῃ Συρίῃ αὐτὸς ὥρεον ἐούσας (ςήλας)…..

[2] עשו Esaü; עוש congregari; עש congregatio.

Jacob et Esaü devoient devenir deux peuples, et se multiplier comme les étoiles.

Les Egyptiens les ont en effet multipliés comme les étoiles qu'on aperçoit à la simple vue. S'ils avoient eu des télescopes, ils en auroient encore compté davantage.

4.° Ces enfants étoient obligés de faire des courses très-pénibles, et d'autres exercices, avant que de prendre aucune nourriture.

Esaü, frère de Jacob, revenoit de ses courses tout épuisé, et un jour il mouroit de faim.

L'éducation étant supposée parfaitement commune entre Sésostris et ses compagnons; et le nom d'Esaü mal interprété l'ayant fait prendre pour ces compagnons, il n'est pas étonnant que les Egyptiens aient ici confondu des traits d'Esaü avec ceux de Jacob.

5.° Sésostris fut d'abord envoyé par son père dans une contrée, où il eut à combattre contre les bêtes.

Esaü, frère de Jacob, fut envoyé par son père à la chasse.

Il n'est pas besoin de faire observer que la chasse est une guerre faite aux animaux.

6.° Sésostris fut animé par une femme à ses grandes entreprises.

Jacob fut encouragé par Rebecca, à enlever les droits d'aînesse.

7.° Sésostris, avant son départ pour ses expéditions, fit de grandes largesses.

Jacob, avant son départ pour la Mésopotamie, reçut d'amples bénédictions.

8.° Les compagnons de Sésostris devoient vivre des fonds assignés à l'état militaire.

Esaü, frère de Jacob, devoit vivre de son épée [1].

9.° Les gens de guerre de Sésostris eurent en partage les terres les plus grasses.

Esaü frère de Jacob, eut aussi pour bénédiction la graisse de la terre [2].

10.° Sésostris laissa le commandement à son frère durant son absence.

Jacob laissa Esaü comme le maître de la maison par son départ.

11.° Sésostris alla d'abord en Ethiopie.

Jacob alla d'abord à Haran.

Les noms d'Ethiopie et de Haran signifient tous deux *brûlant* [3], l'un en grec, l'autre en hébreu.

12.° Sésostris exigea des Ethiopiens des tributs d'ébène.

Jacob, en chemin, prit des pierres pour lui servir de chevet.

Le mot *abn*, pierre, ressemble au mot *ebn*, qui signifie ébène [4].

13.° Sésostris équipa une flotte de longs vaisseaux.

Jacob vit en songe une longue échelle, que les Egyptiens n'ont pas dû comprendre. Ils auront pris, à cause de la ressemblance des mots en hébreu, les anges qui montoient et descendoient par cette échelle, pour des matelots qui montent et descendent le long des cordages.

Malach [5], comme on prononce, signifie ange; *mallach* signifie matelot.

[1] Genes. 27. 40. Vives in gladio.
[2] Ibid. 39... In pinguedine terræ...
[3] חרון æstus : αἴθω, uro, incendo.
[4] אבן lapis; חבן ebenum.
[5] מלאך Angelus; מלח nauta.

14.° Sésostris fut arrêté dans des passages dangereux, au sortir de la mer Rouge.

C'est le détroit de Babel-Mandel, que les Arabes ont nommé, à cause des dangers, Babal-mandab, ou la porte du deuil [1].

Jacob, à son réveil, tout effrayé, s'écria [2] : Que ce lieu est terrible ! c'est ici la porte du Ciel.

Le mot hébreu *xmim* [3], ciel, ressemble au mot *xmm*, qui signifie désolant, ou qui cause du deuil.

15.° Sésostris prit le parti de s'en revenir.

Jacob fit aussi des vœux pour son retour.

16.° Sésostris leva ensuite une armée de gens de pied.

Jacob, dit l'Ecriture, leva aussi ses pieds. Le mot hébreu signifie pieds [4], et gens de pied.

17.° Sésostris conquit toute l'Asie, vers l'Orient.

Jacob marcha aussi vers les enfants de l'Orient [5].

18.° Sésostris poussa ses conquêtes jusqu'en Scythie, et le long du Phase en Colchide.

Jacob alla en Phadan Aram, c'est-à-dire, en Mésopotamie.

Les Egyptiens auront pris Phadan pour le Phase, et Aram pour les Scythes, appelés anciennement Araméens, comme Pline [6] nous l'assure.

19.° Sésostris reçut un échec en Colchide, pays vanté pour son bélier et sa toison d'or.

[1] *Voy*. Vosgien. *Voy*. Babel Mandel, Bibl. orient. *Voy*. Babalmandeb.

[2] Genes. 28. 17. Pavensque, quàm terribilis est, inquit, locus iste!... hic... porta cœli.

[3] שמים cœlum ; שמם desolans.

[4] רגלים pedes ; pedites.

[5] Genes. 29. 1. trad. de Sanctès-Pagnin. Levavit itaque Jaacob pedes suos, et perrexit ad terram filiorum Orientis.

[6] Plin. l. 6, c. 17. Ultrà sunt Scytharum populi... in universum appellavêre..... antiqui Arameos.

Jacob eut des désagréments de la part de Laban, son beau-père. Jacob savoit donner différentes couleurs aux toisons; et le nom de Rachel, son épouse chérie, signifie mouton [1].

On voit l'origine de bien des fables dont je parlerai dans les mythologies.

20.° Sésostris laissa en Colchide une colonie de circoncis.

Peut-être nos philosophes, sur ce témoignage, ne disputeront-ils plus tant aux Hébreux l'origine de la circoncision. On voit que ce sont les Egyptiens qui s'attribuent ici ce qui convient à Jacob et à ses enfants. On sait que ceux-ci engagèrent les Sichimites à adopter cet usage.

De plus, s'il y avoit des circoncis en Colchide, comme le dit Hérodote [2] (car on voit qu'il ne faut pas toujours le prendre à la lettre), peut-être verra-t-on que c'étoient des Solymes, ou Jérosolymites, et d'autres Israélites, tous descendants de Jacob, dispersés par les rois d'Assyrie et de Babylone. Le nom de Lazes, que portent encore les habitants de cette contrée, est celui que se donnent les Hébreux en pays étranger [3]. Revenons à Sésostris.

21.° Sésostris fut poursuivi par les Scythes, et son bagage fut pillé.

Jacob fut poursuivi par Laban l'Araméen, qui visita

[1] רחל Rachel, ovis.

[2] Orphei Argonaut. v. 749 et seq. Οὗ Κόλχων κλυτὰ φῦλα.... Σολυμῶν τε Ἀσσυρίων τελέων.

[3] Buxtorf. *V.* לעז barbarus, peregrini vel exotici sermonis. Hinc Judæi Itali appellantur Lâzim.

Plin. l. 6, c. 4. A tergo montium Iberia est: in ora vero Heniochi, Ampreutæ, Lazi..... gentes Colchorum.

son bagage, ou même le renversa, comme traduit Dom Calmet.

22.° Sésostris avoit soin d'élever partout des monuments de ses conquêtes. Hérodote n'en avoit vu, comme je l'ai déjà observé, de bien constants que dans la Palestine.

Jacob avoit aussi un soin particulier d'en élever partout où il recevoit des grâces spéciales du Seigneur. On s'en souvenoit chez ses descendants, habitants de la Palestine.

23.° Sésostris distinguoit, dans ses monuments, les peuples qui avoient combattu comme des hommes, et ceux qui avoient cédé lâchement, comme des femmes.

Jacob donna différents noms à ses monuments; Béthel, Phanuel, etc. Béthel ressemble au mot *bthl* [1], qui signifie vierge ou fille. Pour Phanuel, Jacob donna ce nom à l'endroit où il avoit lutté ou combattu toute la nuit; il y vit face à face l'Ange du Seigneur qui luttoit avec lui; et le nom le signifie, suivant l'interprétation qu'en donne l'Ecriture elle-même.

On voit d'où sont pris les braves et les lâches que Sésostris faisoit représenter, les uns en hommes, les autres en femmes.

24.° Sésostris manquant de vivres, fut obligé de revenir en Egypte.

Jacob fut forcé, par la disette, d'y avoir recours.

25.° Sésostris fut aussi averti par le grand-prêtre de retourner en Egypte.

Jacob fut invité à s'y rendre, par son fils Joseph, qui étoit gendre du grand-prêtre, et qui étoit lui-même à la tête de l'Egypte.

26.° Sésostris, à son retour, se voyant près de périr,

[1] בתול virgo.

par l'artifice de son frère, exposa un tiers de ses enfants pour sauver les autres.

Jacob, à son retour de Mésopotamie, redoutant son frère Esaü, avoit aussi partagé sa famille en trois bandes, afin d'en sauver du moins une partie.

27.° Sésostris fut délivré par Vulcain, Dieu que la fable représente boiteux.

Jacob fut délivré par le Seigneur, et demeura boiteux.

28.° L'art de l'équitation, ou l'usage de monter à cheval, commença du temps de Sésostris.

C'est du temps de Jacob que l'Ecriture [1] emploie pour la première fois le terme qui signifie aller à cheval.

29.° L'invention de cet art est aussi attribuée à Sésonchosis.

Sésonchosis, comme je l'ai déjà dit, est une altération des mots *Sesos Gosen*, qui signifient les pasteurs de Gessen, ou Jacob et ses descendants, établis dans cette contrée.

30.° Sésostris faisoit tirer son char par des rois.

Jacob fut aussi porté, suivant l'expression de l'Ecriture, sur un char, par ses fils, dont des auteurs païens, comme on l'a déjà vu ont fait autant de rois.

31.° Sésostris fit en Egypte quantité d'établissements, et ordonna bien des travaux.

Combien d'établissements y fit Joseph, fils de Jacob ! Combien de travaux ordonnés aux Israélites, descendants de Jacob !

32.° Sésostris inventa les cartes de géographie. Géographie signifie description de la terre.

Jacob, en mourant, annonça aussi les partages des

[1] ירכב equitavit. Genes. 41. 43. trad. de Sanctès-Pagnin. Et æquitare fecit eum....

tribus dans la terre promise. Joseph son fils partagea les terres en Egypte.

33.° Sésostris devenu aveugle, mourut d'une mort volontaire.

Jacob, qui n'y voyoit plus, mourut pleinement résigné à la volonté du Seigneur.

34.° Sous le règne de Sésostris, parut pour la première fois le fameux oiseau phénix, qu'on n'a jamais bien revu depuis.

Joseph, surnommé en égyptien, Saphenath-Phahaneach, ou Psontomphanech [1], d'où vient le nom de phénix, parut certainement avec éclat du vivant de son père Jacob.

35.° Le phénix, suivant la fable, embaume son père, et le porte à sa sépulture.

Joseph, surnommé Psontomphanech, fit aussi embaumer son père, et le conduisit à sa sépulture.

36.° La sépulture du père d'un phénix étoit l'autel du soleil.

Celle où Joseph conduisit le corps de son pére Jacob, fut l'aire d'Atad, nom qui a été pris pour Adad, un de ceux du soleil, comme on le trouve dans Macrobe.

37.° Les Egyptiens ont ensuite calculé le retour du phénix sur les Epagomènes, mot qui signifie le surplus ou l'addition faite au compte de l'année.

C'est que le nom de Joseph, qui est le vrai phénix, signifie augmentation [2], et que les Egyptiens s'étoient de plus en plus embrouillés avec le temps, sinon dans leurs calculs, du moins dans leurs contes.

[1] Genes. 41. 45, trad. de Sanctès-Pagnin. Et vocavit Paroh nomen Joseph Saphenath-Pahaneah.

[2] Ἐπαγόμενα, quæ adjiciuntur. Joseph, augmentum.

Sur ce premier rapprochement, quoiqu'il soit encore moins frappant que ne le sera le détail, où j'ai beaucoup d'autres traits à ajouter, je crois pouvoir déjà demander s'il n'est pas prouvé que toute l'histoire de Sésostris est une altération de celle de Jacob, père des Israélites. On vient de voir leur vie rapprochée depuis leur naissance jusqu'à leur mort, et même jusqu'à leur sépulture, et dans le même ordre et la même suite. Une si grande ressemblance de traits caractérisés peut-elle être fortuite?

Pour compléter la preuve de la dynastie de Manéthon [1], où se trouve Sésostris ou Sésos, et qui commence par Sesonchosis, les *Sesos Gosen*, ou pasteurs de Gessen; cette même dynastie nomme après Sésostris, les rois Labaris ou Lacharès, qui sont les noms de Lévi et de Caath, un peu défigurés; Ammerès, qui est Amram; et Ammenemès et Scemiophris sa sœur, qui sont, comme je le ferai voir, Moïse et Marie sa sœur; en sorte que cette dynastie est formée des descendants de Jacob en ligne directe, jusqu'à Moïse, qu'on doit bien s'attendre à trouver dans l'histoire d'Egypte.

Les deux dynasties suivantes sont composées, l'une de soixante, l'autre de soixante et seize rois, qui ne sont point nommés. On peut voir que ce sont les soixante et tant de personnes, dont étoit composée la famille de Jacob.

Je dis soixante et tant de personnes; car si les Egyptiens varient dans le nombre de ces prétendus rois, il y a aussi quelque différence dans la manière de compter les personnes de la famille de Jacob, entre les Sep-

[1] Dynastie 12.

tante et la Vulgate; les uns en comptent soixante-quinze, l'autre soixante-dix, comme le texte hébreu [1].

Les trois dynasties suivantes, la quinzième, la seizième et la dix-septième, composées de rois pasteurs, sont encore formées des Israélites, et en particulier de Joseph, le plus distingué en Egypte. C'est lui, comme je le ferai voir, dont les noms ou les titres forment tous ceux des rois pasteurs qui sont nommés.

Il se trouve aussi, sous le nom même de Joseph, un peu altéré, ou prononcé diversement dans une autre dynastie de Manéthon; Soïph, ou Soïphis, cinquième roi de la troisième dynastie, c'est le Saoph ou Saophis, et le Sensaoph ou Sensaophis, quinzième et seizième rois de la liste d'Eratosthène. Ces noms reviennent à celui de *Iosph* ou Joseph. Les Arabes l'appellent *Iousouf*.

Pour Hérodote et Diodore, ils nous fourniront assez de traits reconnoissables de Joseph, ainsi qu'Homère, et plusieurs autres poëtes, qui ont eu et altéré l'histoire de leur côté. On peut déjà voir comment se sont formés tant de rois d'Egypte, et en particulier ceux de Manéthon. Il n'est pas étonnant qu'il y ait beaucoup de confusion dans ses dynasties, souvent collatérales, mais tout autrement qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Peut-être plaindra-t-on plusieurs savants, qui on tant sué à en calculer les règnes, et encore plus nos prétendus sages, qui prétendent les opposer à l'Ecriture.

Afin de ne pas perdre le fil qui nous guide dans ce labyrinthe; après Sésostris, formé de Jacob, voyons son successeur dans Hérodote, qui est l'historien le plus sûr, comme le plus ancien.

[1] Genes. 46. 27. Πᾶσαι αἱ ψυχαὶ οἴκου Ἰακὼϐ αἱ εἰσελθοῦσαι εἰς Αἴγυπτον, ἑϐδομηκονταπέντε. — [2] Vulg. Omnes animæ domûs Jacob, quæ ingressæ sunt in AEgyptum, fuêre septuaginta.

Joseph, fils de Jacob, a cédé, comme il convient, le pas à son père; il va encore le céder au chef de ses frères, à celui qui fut substitué au droit d'aînesse; mais il se retrouvera ensuite plus éclatant, comme il le fut en effet, surtout en Egypte.

V. PHÉRON.

Phéron, c'est le nom qu'Hérodote lui donne; ou, comme Diodore l'appelle, Sésoosis second, fils et successeur du grand Sésostris, n'a pas un règne aussi éclatant que son père, dans l'histoire d'Egypte. Il lui vient un mal aux yeux, en punition d'un crime; il perd la vue, et en est privé durant plusieurs années; l'ayant recouvrée, il condamne des femmes adultères à être brûlées. Voilà l'essentiel de ce qu'Hérodote et Diodore s'accordent à en dire.

C'est qu'en effet l'Ecriture s'étend beaucoup moins sur la vie de Juda que sur celle de Jacob son père. Dans le seul chapitre qui regarde Juda en particulier, il est dit [1], qu'il eut des fils mauvais aux yeux du Seigneur, et qui furent punis de leurs crimes. On voit d'où les Egyptiens ont pris le mal aux yeux de leur prétendu roi Phéron. L'aîné des fils de Juda s'appeloit Her [2], nom approchant du mot hébreu qui signifie aveugle. On voit pourquoi Phéron devient aveugle.

Juda condamna Thamar, sa bru, à être brûlée, comme coupable d'adultère [3]. Dans ce trait, on ne peut

[1] Genes. 38, trad. de Sanctès-Pagnin. v. 7. Et erat primogenitus Jehudah malus in oculis Domini... Et displicuit in oculis Domini quod fecit (Onan)...

[2] ער Her; עור cœcus.

[3] V. 24. Nuntiaverunt, Judæ dicentes: Fornicata est Thamar nurus tua... Dixitque Judas: Producite eam ut comburatur.

méconnoître les femmes adultères que Phéron condamne à être brûlées.

Les Egyptiens attribuoient cependant à Phéron d'avoir fait élever des obélisques. Je crois qu'on peut raisonnablement douter que ce fût ce roi Phéron. Peut-être le confondoient-ils avec quelque Pharaon, dont ils ne savoient plus la vraie histoire. Ne connoissant plus assez les vrais auteurs de leurs anciens monuments, il falloit bien qu'ils en fissent honneur à quelques-uns des rois qu'ils s'étoient formés sur ce que dit l'Ecriture.

Quant au nom de Phéron, qui ressemble assez à celui de Pharaon, il convient à Juda, si le nom de Pharaon signifie pasteur, comme le dit le père Giraudeau dans son Dictionnaire hébreu [1]. Il est certain que *phrn* se trouve dans les rabbins [2], pour dire pasteur; et le nom de Sésoosis second, que Diodore donne à ce roi, a la même signification, puisque *Sesos*, comme je l'ai prouvé, signifioit le pasteur, en langue Egyptienne.

Ces deux noms conviennent donc également à Juda, qui fut pasteur comme Jacob, et même, après lui, le chef des pasteurs Israélites.

Si Juda ne fait pas ici un personnage des plus mémorables, il en fera plusieurs dans la mythologie grecque. Il deviendra à son tour un grand conquérant; plusieurs saints Pères l'ont entrevu. Un très-grand empire le revendiquera aussi pour son fondateur; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Sans sortir de l'histoire d'Egypte, Juda se retrouvera encore, du moins dans quelques traits.

[1] Praxis linguæ sacræ. *Voy.* פרעה Pharao, à רעה Pastor: et פ qui ægyptiacè est articulus.

[2] Buxtorf. Lexic. Rabbin. *Voy.* פרן gubernaro, pascere.

On doit surtout s'attendre à voir paroître Joseph, qui eut tant d'éclat en Egypte, et qui y fut comme le maître. Il va, en effet, remplir plusieurs règnes mémorables, sans compter ceux dont il ne nous reste que les noms.

On l'a déjà reconnu sous le nom du phénix qui embaume son père; nom qui vient de celui de *psontom phanec*. Comme les Egyptiens lui ont fait prendre bien des formes, nous allons le retrouver sous le nom d'un personnage fameux par ses métamorphoses, qui étoit aussi, suivant quelques auteurs, fils de Phœnicé, fille de Phinix.

VI. PROTÉE.

Protée, dans Hérodote, se trouve immédiatement après Phéron. Le nom est grec, comme l'atteste cet historien, et connu très-anciennement en Grèce, puisqu'il se trouve déjà dans Homère, qui donne aussi Protée pour Egyptien ; Hérodote a jugé à propos de le conserver. Il ne nous dit point le nom que lui donnoient les Egyptiens; mais la signification du nom grec nous l'indique. Proteus vient de *prótos*, qui signifie premier, d'où vient *próteuó*, qui signifie être le premier, ou prince [1]: et c'est la traduction du nom de Salatis, ou Salitès, le premier roi de la dynastie des pasteurs Phéniciens de Manéthon. *Xlt*, qu'on prononce *Schalat* [2], signifie dominer; c'est d'où vient le titre de Sultan, encore usité en Orient; *xlit*, qu'on prononce *schalit*, signifie prince, ou qui domine. C'est tout juste le mot dont se sert l'Ecriture, en nous marquant ce que

[1] Πρῶτος, primus, πρωτεύω, principatum obtineo.

[2] שלט dominari; שליט dominator, princeps.

fut Joseph en Egypte. Joseph, dit-elle [1], étoit prince en Egypte; en hébreu *schalit*.

Diodore dit que les Egyptiens donnoient à Protée le nom de Céten. Cela revient au même [2]. *Qtsn*, qu'on a pu prononcer *ceten* (car *ts* se rend quelquefois par un simple *t*), signifie aussi chef, prince.

On voit, pour l'observer en passant, que la langue sacrée des Egyptiens avoit profité de l'hébreu, et que les Grecs en avoient aussi traduit.

Protée est, comme on sait, un personnage qui prend toutes les formes qu'il lui plaît; il est fameux chez les poëtes, qui l'ont pris originairement de la même source que les Egyptiens. De peur qu'avec tous ses changements et ses déguisements, il ne nous échappe, il faut, suivant le conseil d'Homère et de Virgile, le serrer de fort près.

Voyons donc si nous pourrons le faire revenir à sa première forme, et l'y fixer pour toujours. Ce ne sont encore ici que les traits les plus aisés à saisir, et simplement annoncés.

1.° Protée, dans Hérodote, se trouve immédiatement après Phéron, fils du grand Sésostris.

Joseph doit naturellement se trouver dans l'histoire d'Egypte où se trouvent Jacob son père, et Juda, le chef de ses frères.

Sésostris, comme on l'a vu, est Jacob, père de Joseph; et Phéron est Juda son frère.

2.° Le nom de Protée étant, comme l'atteste Hérodote, une traduction en grec du nom que les Egyptiens donnoient, ce nom signifie premier, ou prince.

[1] Genes. 42. 6. Et Joseph erat princeps in terrâ AEgypti. Hebr. שליט.

[2] קצן dux, ductor, princeps.

Joseph fut aussi, suivant l'Ecriture, premier ou prince en Egypte; en hébreu *xlit*, ou schalit.

3.° Protée étoit pasteur, suivant les poëtes; et Manéthon met aussi pour premier des rois pasteurs Salitès ou Salatis, nom rendu en grec par celui de Protée.

Joseph étoit aussi de famille de pasteurs de troupeaux; c'étoit l'occupation de son père et de ses frères.

4.° Protée étoit de basse condition, suivant Diodore.

Les bergers, ou pasteurs de brebis, étoient méprisés des Egyptiens, suivant l'Ecriture.

5.° Protée, suivant les Grecs, étoit fils de Phœnicé, fille de Phinix.

Joseph fut appelé en Egyptien Psontomphanech, suivant les Septante; ou Sophenath Phaaneach, comme prononcent les hébraïsants. On voit d'où vient la généalogie de Protée, fils de Phœnicé, fille de Phinix.

Nous avons déjà vu Joseph métamorphosé en phénix; nous le verrons encore métamorphosé en Dieu Phaunos, qui étant persécuté par ses propres frères, et s'étant enfui en Egypte, y demeura, y prophétisa, et y fut adoré par les Egyptiens, parce qu'il les avoit comblés de biens et de richesses [1]. C'est Joseph bien reconnoissable sous le nom de Phaaneach.

Manéthon met aussi les rois Staan et Pachnan, ou Aphachnas, dans la dynastie des pasteurs Phéniciens, après Salatis, ou Salitès. Staan et Aphachnas sont Sophenath Phaaneach, ou Psontomphanech.

6.° Sous le règne de Protée, suivant Hérodote, il ar-

[1] Suidas. *V*. Φαῦνος.. .... ἐπιβουλευόμενος δὲ ὑπὸ τῶν ἰδίων ἀδελφῶν, φεύγει εἰς Αἴγυπτον εἰς τὴν φυλὴν τοῦ Χὰμ τοῦ υἱοῦ τοῦ Νῶε... Καὶ ὑποδεχθεὶς συνδιέτριβεν αὐτοῖς, χρυσῆν ἐνδεδυμένος στολὴν, καὶ προφητεύων. ὡς καὶ θεὸς τιμώμενος, μεταδιδοὺς αὐτοῖς πλοῦτον.

riva un étranger en Egypte, à l'embouchure du Nil, qui répond à l'île de Phare.

Joseph conduit en Egypte, y fut vendu à Putiphar, qu'on a pu interpréter, par bévue, l'embouchure de Phare.

7.° Protée, suivant Homère, demeuroit dans l'île même de Phare. Plusieurs savants ont observé qu'Homère ne connoissoit pas bien cette île, vu la manière dont il en parle.

Joseph demeura d'abord chez Putiphar, qu'on aura encore pris pour l'île de Phare.

8.° Dans Hérodote, cet étranger arrivé en Egypte, est donné pour le beau Pàris. Joseph étoit aussi d'une beauté frappante, suivant l'Ecriture. Le nom de Putipar ou Putiphar, peut encore avoir amené ici Pàris.

9.° Cet étranger fut accusé d'avoir séduit l'épouse de son hôte.

Joseph fut aussi accusé d'avoir voulu séduire la femme de son maître.

10.° Ce furent des esclaves qui accusèrent cet étranger.

Les esclaves de Putiphar se joignirent aussi à son épouse pour accuser Joseph.

11.° Cet étranger fut d'abord arrêté.

Joseph fut aussi mis en prison.

12.° Cet étranger eut ensuite ordre de sortir dans trois jours.

Joseph, en prison, annonce aussi à un officier qu'il doit sortir dans trois jours.

13.° Cet étranger, passé trois jours, devoit être traité en ennemi, sans aucun ménagement.

Joseph annonce aussi à un autre officier, qu'après trois jours il sera mis à mort.

14.° Un autre étranger, qu'Hérodote donne pour Ménélas, dissèque deux enfants, pour en tirer des présages.

Les officiers de Pharaon sont aussi appelés enfants dans l'Ecriture [1]; Joseph annonce à deux ce qui doit leur arriver, voilà les présages. Il annonce à l'un d'eux que ses chairs seront en lambeaux, voilà les enfants disséqués.

On conçoit bien que les Egyptiens avoient déjà mis beaucoup de confusion dans les faits, et qu'un Grec venant après eux, avec son Pâris, son Hélène et son Ménélas, les a encore plus embrouillés. Hérodote avoue lui-même qu'il mêle ses conjectures au récit des Egyptiens. Il vouloit trouver des rapports avec l'histoire des Grecs, encore plus fabuleuse que celle des Egyptiens. Sa version d'Hélène et de Pâris en Egypte, n'est pas plus certaine que celle d'Homère qu'il attaque.

15.° Protée, sous le règne de qui cela se passe, est expressément appelé le plus chaste des hommes par Euripide, qui transporte aussi Hélène en Egypte.

Il n'est pas besoin de faire observer que la chasteté fut la vertu qui distingua Joseph. On voit que les païens rendoient du moins justice à cette vertu, comme ils l'ont encore fait dans d'autres altérations de l'histoire de Joseph.

16.° Protée étoit, suivant Homère, et tous les autres poëtes, pasteur des veaux marins. On n'auroit peut-être pas deviné d'où viennent ces veaux marins qu'un demi-dieu mène paître. Joseph, qui est déjà connu pour pasteur, expliqua le songe de Pharaon sur des

[1] Genes. 40. 20... Faciens (Pharao) grande convivium pueris suis...

vaches sorties du sein des eaux. On voit quels sont ces veaux marins, et quel en est le pasteur.

17.° Protée avoit connoissance de tous les secrets; du passé, de l'avenir ainsi que du présent.

C'est ce qui distingua Joseph; il fut appelé l'homme à qui les choses cachées ou les secrets sont révélés.

18.° Il falloit lier Protée pour l'obliger de donner des réponses.

Joseph étoit dans les liens ou dans les fers, lorsqu'il fut appelé pour expliquer les songes de Pharaon.

19.° Protée prenoit différentes formes avant de rendre réponse.

On fit prendre une nouvelle forme à Joseph, avant de le présenter à Pharaon, pour lui expliquer ses songes.

On verra encore d'autres raisons de tous les changements attribués à Protée.

Diodore de Sicile en voulant les expliquer, nous en apprend une : c'est que les anciens princes et seigneurs d'Egypte portoient différents symboles sur leurs têtes, des cassolettes, ou plutôt des réchauds où brûloient des parfums, des branches d'arbres, et d'autres marques de leur office ou de leur dignité.

On peut voir que ce sont les ceps de vigne, les corbeilles pleines de pâtisserie, et les autres symboles que virent en songe les deux officiers de Pharaon emprisonnés avec Joseph, et que celui-ci leur expliqua.

20.° Protée étoit un vieillard respectable.

Joseph est appelé dans l'Ecriture, le fils de la vieillesse. Aussi fera-t-il encore dans la fable grecque, un autre personnage de vieillard fort vanté, dont le nom est la traduction du nom même de Joseph. Je ne m'y arrête pas pour le présent. On peut le deviner par le

rapport au trait qui suit; mais j'y joindrai d'autres preuves.

21.° Protée avoit une sagesse toute divine.

On ne connut point de sagesse égale à celle de Joseph.

22.° Protée avoit une connoissance particulière des astres.

Joseph avoit vu en songe, le soleil, la lune et les étoiles qui l'adoroient.

23.° Protée étoit porté sur un char tiré par des chevaux à deux pieds.

Joseph fut conduit en cérémonie sur le deuxième char de Pharaon. Les Egyptiens ont fait une bévue sur ce deuxième char de Pharaon.

24.° A la fable de Protée se trouve jointe, dans les poëtes, celle de Mestra, qui est nommée dans Tzetzès, et dans des commentateurs d'Ovide. Mestra est le nom même de Mestr ou de l'Egypte, que Joseph gouverna.

25.° Mestra nourrit son père, dévoré d'une faim terrible.

Joseph nourrit aussi le sien en Egypte, durant la famine.

26.° Mestra se changeoit en bœufs, en chevaux et en toute sorte d'animaux, pour fournir à cette nourriture.

Mestr ou l'Egypte, donna aussi ses bœufs, ses chevaux, et tous ses troupeaux pour avoir du pain.

27.° Mestra se vendoit elle-même.

Mestr ou l'Egypte, se vendit aussi à Pharaon. Ce fut pour son bonheur, ayant un ministre tel que Joseph, suscité de Dieu même.

28.° Cette faim terrible du père de Mestra, lui avoit été envoyée pour le punir d'avoir détruit un arbre cher à Cérès, la déesse du pain.

La prédiction de la famine d'Egypte vient, dans l'Ecriture, immédiatement après le récit de la mort du grand pannetier ou de l'officier du pain, lequel fut pendu à un arbre.

Les poëtes ont imaginé sur cela, qu'un arbre cher à la déesse du pain, avoit été détruit.

29.° Protée fut le premier à recevoir en Egypte Dionysus, c'est-à-dire Bacchus, qui venoit de Syrie.

Dionysus n'est qu'une traduction, à la vérité peu exacte, du nom même de Juda [1]. Joseph reçut en Egypte Juda avec ses autres frères.

Bacchus, dont le nom en grec [2] signifie fureur, est la traduction du nom d'hébreu [3].

L'Inde conquise par Bacchus, est la Judée [4], dont le nom en hébreu ressemble à celui qui signifie Inde, et est également traduit *louange* dans l'interprétation des noms hébreux, qui se trouve ordinairement au commencement ou à la fin de la Vulgate.

Quelques Pères ont eux-mêmes observé que les païens ont appliqué à Bacchus la prophétie de Jacob touchant Juda. On verra dans les mythologies. que M. Huet n'a pas eu tant de tort de reconnoître des traits de Bacchus dans ceux de Moïse; puisque la fable de Bacchus est, en grande partie, une altération de l'histoire de Juda et des Juifs ou Hébreux; et que Moïse fut leur conducteur et législateur. C'est ce que je développerai ailleurs.

30.° Protée eut pour épouse une fille d'Eole. Le

[1] יהודה Juda. Les Grecs l'ont traduit comme יה nom de Dieu, qu'ils ont rendu par Dios; et דיה, milan, en grec nisos, espèce d'oiseau de proie. On sait que Nisus y fut changé.

[2] Βάκχος, furore percitus.

[3] עברה furor.

[4] Juda, laudatio; India, hebraicè Hodu, laudatio.

nom d'Eole qui est grec [1], signifie variant ou changeant.

Joseph eut pour épouse Aseneth, dont le nom ressemble aussi au mot hébreu [2], qui signifie variante ou changeante.

31.° Protée eut deux fils, Télégonus et Polygonus [3].

Télégonus signifie né en pays lointain; et Polygonus signifie, qui multiplie.

Joseph eut deux fils, Manassé et Ephraïm. L'Ecriture elle-même nous dit que Manassé fut ainsi nommé par Joseph, à cause de son éloignement de la maison paternelle. Pour Ephraïm, Joseph lui donna ce nom parce que Dieu le faisoit croître et multiplier.

On voit que les noms de Télégonus, Polygonus, les deux fils de Protée, en sont la traduction la plus exacte.

32.° Protée affligé de la conduite de ses enfants, demanda aux dieux de retourner dans sa patrie.

Joseph qui prévoyoit l'affliction de ses descendants et leur sortie d'Egypte, demanda en mourant, que son corps fût transporté dans la terre promise, où ses pères avoient déjà demeuré.

33.° Les dieux ouvrirent à Protée un passage au fond de la mer, pour retourner dans sa patrie.

Dieu lui-même ouvrit, au milieu de la mer, un passage aux Israélites, qui emportèrent avec eux les os de Joseph dans la terre promise. Le miracle du passage de la mer Rouge se retrouvera, quand nous en serons aux rois formés de Moïse.

Qu'on juge, et par la place où se trouve Protée dans

[1] Αἴολος, varius.

[2] אסנת Aseneth; אשנה variabo.

[3] Apollodori Biblioth. l. 2, p. 99, edit. Commelin. Πολύγονον καὶ Τηλέγονον τοὺς Πρωτέως..... υἱούς.

l'histoire d'Egypte, et par toute la suite de ses traits bien marqués, si ce personnage est autre chose qu'une altération de l'histoire de Joseph.

Plusieurs traits que j'ajouterai encore en détaillant ceux qu'on vient de voir, et toute la suite des règnes, viendront à l'appui.

Après Salitès ou Salatis [1], dont le nom signifie Prince et par-là répond à celui de Protée, qui en est la traduction en grec, Manéthon compte pour autres rois pasteurs Phéniciens, Byon ou Béon, Pachnan ou Apachnas, Staan et Aphophis, et quelques autres dont les noms se trouvent différents dans Josèphe l'historien, dans Jule-Africain et dans Eusèbe.

Georges-le-Syncelle dit que tous s'accordoient à mettre Joseph en Egypte du temps du roi Aphophis. Ils n'avoient pas tort; mais ils auroient pu le mettre également du temps de tous ces autres rois; premièrement du temps de Salitès ou Salatis, puisque ce roi, comme on l'a vu, n'est que Joseph sous son titre de prince en Egypte; en second lieu, du temps de Byon ou Béon, puisque ce nom est formé de *bun* [2], qui signifie être intelligent; c'est l'éloge que Pharaon [3] donna à Joseph en lui disant : pourrons-nous trouver quelqu'un qui soit aussi intelligent que vous? en hébreu *nbun*, mot dérivé de *bun*. En troisième lieu, ces chronologistes pouvoient aussi placer Joseph du temps de Pachnan ou Apachnas, et de Staan, puisque ces deux prétendus rois ne sont formés que du nom égyptien de

[1] Dynastie 15.

[2] בון, בין, intellexit; בינה intelligentia.

[3] Genes. 41. 39, trad. de Sanctès-Pagnin. Dixitque Paroh ad Joseph : postquàm cognoscere fecit Deus te totum hoc, non est intelligens et sapiens sicut tu.

Psontompanech ou Phaaneach, que Pharaon donna à Joseph. Aphophis [1] est le titre de père tendre qui lui fut aussi donné par les Egyptiens [2], comme je le ferai voir dans le détail. C'est l'Apappus, vingtième roi de la liste d'Eratosthène, où il se trouve après Pammus, nom traduit en grec [3] Archondès, qui par conséquent signifie prince, et par-là répond aussi aux noms de Salitès ou Protée donnés à Joseph. On voit combien ce saint patriarche, si mémorable en Egypte, a lui seul fourni de noms de rois à l'histoire des Egyptiens. J'en dévoilerai encore quelques autres.

On peut déjà voir par ceux que je viens d'expliquer, et qui sont les noms mêmes des rois pasteurs de Manéthon; on peut, dis-je, déjà voir clairement que ces prétendus rois pasteurs ne sont autres que les Israélites, pasteurs en effet, et surtout Joseph, qui fut comme roi en Egypte. Je le prouverai encore davantage par le rapprochement détaillé de ce qu'en dit Manéthon. Mais il ne faut pas perdre de vue la suite des rois d'Hérodote, qui nous sert de guide.

Cet historien, ni Diodore non plus, ne parlent point des rois pasteurs sous ce nom de pasteurs; mais ils en parlent équivalemment, comme on a vu, sous le nom de Sésostris ou Sésoosis, qui signifioit pasteur et pasteurs en égyptien; sous le nom de Protée, qui répond à celui de Salitès ou Salatis, le premier des rois pasteurs de Manéthon.

On voit de plus en plus comment se sont excessive-

[1] Πάππας, Pater; vocula infantium ad patrem. Ἄπφυς, dans Théocrite, qui fait parler des femmes en Egypte. Ἀπφώ, dans Hesychius.

[2] Genes. 41. 43, trad. de Sanctès-Pagnin, et notes de Vatable. Et clamabant ante eum abrech, id est, pater tener.

[3] Ἄρχων, princeps, principatum obtinens.

ment multipliés les noms des rois d'Egypte. Encore parmi ces rois ne trouve-t-on pas les Pharaons ou vrais rois Egyptiens, sinon autant que l'Ecriture en parle, et ce ne sont pas eux qui figurent le plus dans cette histoire égyptienne ; ce sont les personnages de l'Histoire Sainte qui ont eu quelque rapport à l'Egypte ; preuve évidente que c'est dans l'Histoire Sainte que les Egyptiens ont puisé originairement pour composer la leur.

Reprenons la suite des rois d'Hérodote.

VII. RHAMPSINITE.

Dans Hérodote et dans Diodore, Rhampsinite ou Rhemphis (car on convient que c'est le même roi), se trouve immédiatement après Protée.

Ces deux historiens s'accordent à le représenter comme le roi le plus riche que les Egyptiens eussent jamais eu. Il amassa des trésors immenses ; il fit construire un édifice tout exprès pour les mettre ; et sous son règne brilla un jeune homme d'une supériorité de lumières reconnue de toute l'Egypte ; un jeune homme aussi supérieur aux Egyptiens, que les Egyptiens l'étoient aux autres hommes.

On peut déjà voir que c'est encore une altération, soit des traits de Joseph, soit de ceux du Pharaon de son temps, soit de son père et de ses frères, et de leurs descendants établis à Ramessès, nom d'où est formé celui de Rhampsinite ou Remphis ; dans Manéthon, Rapsès, Ramesès, etc.; car ce nom y revient souvent et avec bien des variantes.

On sait que les Egyptiens, dans Tacite, attribuent aussi à Rhamsès, les mêmes conquêtes à peu près, qu'on

a déjà vues attribuées à Sésostris, et les mêmes richesses, qu'on voit ici attribuées à Rhampsinite; ce qui n'est pas étonnant, puisque le tout n'est qu'une altération de l'histoire des Sésos ou pasteurs Israélites, établis en Egypte, et en particulier dans la terre de Ramessès; établissement que Joseph leur procura. Leurs descendants furent aussi obligés de bâtir des villes de trésors, suivant plusieurs interprètes, et en particulier une ville de Ramessès; ils partirent aussi de Ramessès pour sortir d'Egypte. C'est pourquoi on ne doit pas être surpris qu'il se trouve dans Manéthon tant de rois Ramessès.

Pour m'en tenir ici au Rhampsinite ou Rhemphis d'Hérodote et de Diodore, successeur de Protée et le roi le plus riche que les Egyptiens eussent jamais eu; jamais roi en effet ne dut être plus riche, que celui dont Joseph fut le ministre; puisqu'il devint le seul propriétaire de tout l'argent, de tous les troupeaux, de toutes les terres, et des personnes mêmes des Egyptiens; et que les contrées voisines de l'Egypte contribuèrent encore à l'enrichir. J'ai déjà observé que ce fut le salut de l'Egypte et de ces contrées, et un effet particulier de la Providence, autorisé par des miracles; ainsi laissons tous les raisonnements de nos philosophes sur ce point.

1.° Rhampsinite, suivant les Egyptiens, descendit en vie dans des lieux souterrains où se trouvoient Bacchus et Cérès.

On peut voir que c'est ici Joseph qui fut mis dans une fosse, suivant l'expression de l'Ecriture; c'est-à-dire dans une prison, avec le grand pannetier, ou l'officier du pain, et le grand échanson, ou l'officier du vin.

Hérodote, comme grec, n'a pas manqué de leur substituer Cérès, la déesse du pain, et Bacchus le dieu

du vin. C'est par une interprétation pareille, comme il l'avoue lui-même, qu'il prend pour les enfers des Grecs, les lieux bas ou souterrains dans lesquels Rhampsinite descendit tout vivant.

2.° Rhampsinite joua aux dés avec Cérès, et gagna, et perdit alternativement.

Ici Cérès est la déesse des blés; et l'alternative de gain et de perte, est l'alternative d'abondance et de disette qu'éprouva l'Egypte, alternative que Joseph prédit, et pour laquelle il fit prendre de si sages mesures.

3.° Rhampsinite eut pour présent de Cérès, une serviette ou un essuie-main d'or.

On a déjà vu dans Suidas, une robe d'or donnée à Joseph sous le nom de dieu Faune, nom formé de celui de Phâné ou Phaneach.

Ici c'est l'anneau d'or que Pharaon mit à la main de Joseph. Les interprètes, par une bévue que j'expliquerai, l'ont pris pour un essuie-main d'or, qui ne seroit pas fort commode, du moins pour cet usage.

4.° Le retour de Rhampsinite, après sa descente dans les lieux souterrains, fut une fête pour les Egyptiens. Hérodote ajoute qu'on la célébroit encore de son temps.

Joseph, tiré de la prison, fut conduit comme en triomphe, et reçu avec les applaudissements de toute l'Egypte.

On a déjà vu dans ce que j'ai cité de Suidas, que Joseph fut adoré des Egyptiens, à cause des biens dont il les avoit comblés. Il ne seroit pas étonnant qu'ils eussent très-long-temps conservé quelque souvenir d'un si grand homme; et qu'au milieu de leurs altérations de son histoire et de leurs superstitions, ils en fussent venus jusqu'à l'adorer. Plusieurs Pères et auteurs ecclé-

siastiques ont pensé que les Egyptiens l'avoient en effet mis au nombre de leurs dieux.

5.° Hérodote dans le règne de Rhampsinite, raconte une histoire d'un père qui, au lit de la mort, donne des instructions à ses fils. Toute l'histoire, qui est longue, est des plus singulières.

Je ferai voir, en rapprochant les textes, presque phrase pour phrase, que c'est une traduction à la vérité pleine de bévues, mais néanmoins suivie, du chapitre quarante-neuvième de la Genèse, où Jacob mourant parle à ses fils.

Je crois pouvoir dire que c'est un morceau unique en son genre, et sur lequel on pourra juger définitivement si les Egyptiens ont réellement extrait et traduit une partie de nos livres sacrés, pour en composer leur histoire.

6.° C'est aussi dans ce même endroit qui répond à la mort de Jacob, qu'Hérodote observe que les Egyptiens ont été les premiers à enseigner l'immortalité de l'âme.

Les interprètes des Egyptiens, malgré leur peu d'habileté, ont mieux vu ce que signifie la réunion de Jacob à son peuple, que ne le veulent voir ceux qui prétendent que Moïse n'a point fait mention d'une autre vie.

7.° Jusqu'au règne de Rhampsinite inclusivement, tout fut parfaitement réglé en Egypte, ajoute Hérodote.

C'est que les Egyptiens, ses auteurs, s'accordoient avec l'Ecriture, qui nous représente l'Egypte parfaitement gouvernée par Joseph qui la rendit heureuse, ainsi que les Israélites ses frères.

Mais, après sa mort, les choses vont changer de face dans l'histoire d'Egypte, comme dans l'Histoire Sainte.

VIII. CHÉOPS ET CHÉPHREN.

Chéops, et après lui Céphren son frère, suivant Hérodote; et suivant Diodore, Chemmis ou Chembès, et Chabryis son frère ou son fils, sont deux rois qui l'un après l'autre oppriment leurs sujets, font fermer les temples, défendent de sacrifier, surchargent le peuple de travaux, l'emploient à la construction des pyramides.

On voit sans peine que ce sont les deux rois d'Egypte qui, l'un après l'autre, opprimèrent les Hébreux, leur refusèrent la permission d'aller sacrifier; et pour empêcher leur accroissement, même pour les détruire, les accablèrent de travaux de brique et de mortier, et d'autres fardeaux insupportables, comme le dit l'Ecriture.

Elle ne les nomme tous deux que du nom de Pharaon, titre commun aux anciens rois d'Egypte; mais les Egyptiens, ainsi que les Arabes, leur ont bien trouvé des noms propres, tirés des faits mêmes.

Ces rois plongèrent les Hébreux dans la douleur et dans l'affliction.

Le mot qui signifie en hébreu [1] douleur et affliction, est *chab*, qu'on prononce ordinairement *cheeb*. L'Ecriture se sert ici de son dérivé [2] *mchab*, ou comme on prononce *macheob*, en parlant de l'affliction des Hébreux.

De-là les Arabes ont formé le nom de *Kabûs*, pour le Pharaon du temps de Moïse; c'est aussi d'où vient,

[1] כאב dolor, labor.

[2] Exod. 3. 7. trad. de Sanctès-Pagnin... Vidi afflictionem populi mei qui est in Ægypto... novi *dolores ejus*. מכאביו.

suivant différentes prononciations, le nom de *Chéops* que lui donne Hérodote, de *Chembès*, comme l'appelle Diodore, ou de *Céphée*, comme il est nommé dans Tacite et dans la fable grecque, ainsi que je le ferai voir dans les mythologies.

Comme l'Ecriture dit que ce fut un nouveau roi [1], les Grecs en traduisant le mot [2] *nouveau* en ont fait le roi Néochabis, qu'on trouve dans Athénée [3].

Le mot qui signifie nouveau, est, comme on prononce, *hadasch;* c'est pourquoi les Arabes l'on fait *Adéen* ou de la tribu d'Ad.

Le nom d'hébreu est *ábri*, qu'on prononce *hibri.* Aussi Diodore appelle-t-il le second roi, Chabryis; Hérodote le nomme Chéphren.

On voit que ces deux prétendus noms de rois ne sont que les deux mots *chab* et *ábri*, qui signifient l'affliction des Hébreux.

On trouve aussi dans Artapan, cité par Eusèbe [4], le nom de Chenephrès donné à un roi d'Egypte du temps de Moïse. C'est le nom altéré du Chéphren d'Hérodote.

J'ai déjà cité, dans les observations préliminaires, d'autres noms pareillement tirés des faits mêmes, pour les Pharaons du temps de Moïse.

Hérodote dit que le peuple fut cent six ans dans la plus grande oppression. C'est en effet à peu près le temps qu'y durent être les Israélites; parce que l'oppression avoit commencé et s'étoit accrue par degrés dès avant la naissance de Moïse, qui n'eut sa mission qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Qu'on suppose que l'oppression

[1] Exod. I. 8. Surrexit intereà rex novus super Ægyptum.

[2] ΝΕΟΣ, novus.

[3] Athenæi Dipn. l. 10... Τὸν Βόκχοριν καί τὸν πατέρα αὐτοῦ Νεόχαβιν.

[4] Euseb. Præp. l. 9, c. 27.

avoit commencé vingt-cinq ou vingt-six ans avant sa naissance, ce qui n'est pas trop, cela fera les cent six ans.

Hérodote dit que le roi d'Egypte demandoit à chacun une pierre ; et que la fille du roi en demandoit aussi une. Les interprètes des Egyptiens auront confondu le mot *bn* [1], qui signifie enfant mâle, avec *abn*, qui signifie pierre. On sait que le roi d'Egypte vouloit qu'on fît périr les enfants mâles, qui naîtroient aux Hébreux, et que la fille du roi sauva Moïse nouvellement né.

Quant à la construction des pyramides, l'historien Josèphe dit aussi que les Israélites y furent employés, l'Ecriture ne le dit pas du moins clairement; mais il peut y avoir quelque nom tel que *Phithom*, que nous ne comprenions plus dans ce que l'Ecriture dit des travaux du peuple d'Israël.

Hérodote dit aussi qu'on les attribuoit à un pasteur qui faisoit paître ses troupeaux aux environs ; ce qui convient à ce même peuple.

Du moins, les Egyptiens dans leur Histoire extraite de l'Ecriture, n'auront point trouvé de temps plus propre à cette construction, que celui où un peuple entier fut accablé de travaux dans le même genre.

Diodore dit que quelques-uns attribuoient ces pyramides à Amræus, Ammosis et Inaron ; sur ce dernier nom, il y a une variante.

On peut y reconnoître les noms d'Amram et de Moïse et Aaron ses deux fils, qui sont ceux des Hébreux dont l'Ecriture parle davantage du temps de l'oppression.

Manéthon [2] dit qu'on attribuoit aussi à Suphis, celle

[1] בן filius; אבן lapis.
[2] Dynast. 4.

qu'Hérodote attribue à Chéops, *Suph* ou Suphis, et *Sor* ou Soris qui le précède immédiatement, ne sont que le nom d'*Osarsyph* mis en deux. Manéthon auroit dû se rappeler qu'il dit lui-même en un autre endroit, que Moïse s'appeloit Osarsyph. On en verra la raison. Aussi Sor et Suph, ou Soris et Suphis, sont-ils suivis immédiatement de Mencheris qui est le Mycérinus d'Hérodote.

IX. MYCÉRINUS.

Mycérinus, successeur de Chéphren ou Chabryis, appelé par Diodore, Menchérinus ou Chérinus; par Eratosthène, Caras ou Ocaras; par Manéthon, Mencherès, et de quantité d'autres noms terminés en cerès ou cherès, sans compter ceux qui ne le sont pas; roi plein de douceur, de religion et d'équité, qui rend au peuple opprimé la liberté de sacrifier, qui le soulage dans ses maux, qui se rend recommandable par son extrême exactitude à rendre la justice; qui va jusqu'à satisfaire à ses dépens, ceux qui se plaignent de ses jugements; qui est condamné par l'oracle à mourir avant le temps; qui prend le parti d'errer dans des lieux solitaires, où il se fait éclairer la nuit, comme le soleil l'éclaire durant le jour....

On me prévient sans doute pour le nommer; c'est Moïse qui tire son peuple de l'oppression; qui lui obtient enfin la liberté d'aller sacrifier; qui lui donne une loi qu'il a reçue de Dieu même; qui se dévoue pour ses frères, qui supporte leurs murmures, qui demeure long-temps dans le désert; qui est éclairé la nuit par une colonne de feu; qui se voit enfin condamné par Dieu même à mourir sans avoir la consolation d'entrer dans la terre promise,

Pour peu que l'histoire des Egyptiens fût vraie et suivie, on devoit bien s'attendre à y trouver un homme qui opéra en Egypte tant de prodiges. Mycérinus n'y est encore qu'un des cinquante à soixante noms de rois formés de Moïse et de ses traits.

Les savants peuvent se rappeler que le mot hébreu *mqra* qu'on prononce micra, ou même le mot *qra*[1], signifie les livres saints, et en particulier ceux de Moïse, parce que c'est la lecture des Hébreux. On voit d'où vient le nom de Mycérinus, Chérinus, Caras, ou Chérès.

Les Mahométans, comme l'observe M. d'Herbelot, à l'imitation des Hébreux, ont donné le nom de Coran[2], qui signifie lecture, au livre de leur faux prophète, parce que c'est leur lecture par excellence.

De-là le nom de Kyranides, livre attribué, ainsi que des Géniques, à l'Hermès ou Mercure Trismégiste des Egyptiens. Ce Mercure est originairement, comme on peut bien l'entrevoir, Mercerès ou Moïse.

Il existe encore des Juifs appelés Caraïtes, parce qu'ils s'en tiennent au texte de la loi de Moïse, et des autres livres sacrés.

Le nom plus usité de *Thorah*, pour signifier cette loi, se retrouve traduit d'une manière étrange dans ce qu'Hérodote dit de Mycérinus. Elle y est sa fille ensevelie dans une vache, bévue fondée sur ce que le mot *thur* en chaldéen, signifie taureau.

On brûloit de l'encens, et on tenoit des lampes allumées devant cette vache, suivant le conte d'Hérodote, qui dit cependant l'avoir vu. S'il dit vrai, il falloit que les Egyptiens eussent étrangement défiguré les cérémo-

[1] מקרא lectio.
[2] Bibl. orient. *Voy.* Alcoran.

nies des Hébreux en voulant les imiter; car on voit aisément que ce sont originairement les cérémonies usitées devant l'arche, où étoit conservée la thora ou la loi.

Du reste les Grecs, dans leur fable, n'ont pas moins défiguré l'Histoire Sainte, puisqu'ils ont aussi changé la Thora de Jehova ou Iao, nom qui se trouve dans Diodore, c'est-à-dire, la loi de Dieu, en Io qui fut métamorphosée en vache, fut aimée de Jupiter, passa la mer, erra dans différentes contrées, surtout en Syrie et en Egypte, et donna bien de l'occupation à Mercure, chargé de la garder. On voit quel est encore ce Mercure.

Manéthon n'a pas manqué de mettre un roi Athoris, comme on le lit suivant Eusèbe, dans la dynastie qui commence par Amos, Amosis ou Tethmosis, qui est le nom même de Mosès ou Moïse.

C'est sous ce roi que Manéthon fait sortir les rois pasteurs; et sous un autre roi de cette dynastie, il fait sortir les Israélites conduits par Osarsyph surnommé Moïse. C'est ce qui a causé tant d'embarras aux savants, qui n'ont pas vu que tous ces prétendus rois ne sont que des noms pris de Moïse et de ses traits. Le second roi est Chébros ou Chébron; c'est le nom même d'hébreu, comme Chéphren ou Chabryis dans Hérodote et dans Diodore. On peut sur ce nom, juger de ce que sont les autres.

Ce n'est pas la seule dynastie composée des noms ou des traits de Moïse; il y en a jusqu'à dix, comme je le montrerai.

Il est aisé de concevoir que les chronologistes ont dû y être embarrassés, et qu'en voulant les arranger suivant leurs systèmes, ils y ont encore mis plus de confusion.

Elles ne sont pas cependant inutiles ; parce qu'elles vont nous servir à replacer un règne qu'Hérodote a déplacé, en se pressant trop d'en parler, parce que c'est en effet un des plus mémorables, et qu'il craignoit peut-être d'en oublier l'histoire encore assez frappante, quoique défigurée.

X. NITOCRIS.

Nitocris se trouve hors de rang dans Hérodote, qui en parle par occasion, comme de la seule femme qui eût régné en Egypte, où il paroît qu'aucune femme ne pouvoit régner dans ces premiers temps. Il la place parmi les trois cent trente rois dont il ne dit pas les noms, et qui se réduisent, comme on l'a déjà vu, aux trois fils de Noé. Peut-être les Egyptiens rapprochoient-ils ce règne du déluge universel ; c'est en effet pour eux, comme un second déluge.

C'est ici qu'on doit placer Nitocris, comme on le voit par Eratosthène, qui la met immédiatement après Caras, dont je viens de parler. Manéthon la met dans la sixième dynastie ; la quatrième et la cinquième sont composées des noms d'Osarsyph et de Mencherès, qui conviennent à Moïse, et d'autres noms semblables que j'expliquerai dans la suite. Celui d'Osarsyph [1] signifie le désastre de la mer Rouge appelée en hébreu mer de *Suph* ; *xár* signifie ravage, tempête.

Dans la sixième dynastie, Nitocris se trouve entre deux Methusuph ou Methusuphis, nom qui signifie mort dans la mer Rouge. Avec ces noms dont elle est escortée, on peut espérer de la reconnoître ; et Manéthon dit aussi que cette reine étoit de couleur tirant sur le

[1] שער procella, turbo. מת *meth*, mortuus. סוף *Suph*, nom de la mer Rouge.

rouge. Hérodote et Diodore parlent aussi, à l'occasion de Mycérinus, d'une Rhodopé ou Rhodophis, nom grec qui annonce la même couleur. Tout nous indique donc les approches de la mer Rouge.

Nitocris, suivant Hérodote, voulant venger son frère, mis à mort par les Egyptiens, fit construire un long édifice souterrain, où elle sut attirer tous les plus distingués. Lorsqu'ils y furent réunis, elle les inonda tout à coup par un grand conduit caché, et elle se sauva elle-même dans un appartement plein de cendre.

Dans ce récit évidemment fabuleux, si on le prend à la lettre, je crois; à la suite de tout ce qui nous y amène, qu'on ne peut méconnoître la submersion des Egyptiens au fond de la mer Rouge, où Dieu pour venger son peuple, ou Moïse son ministre pour venger ses frères, avoit creusé un tombeau au roi d'Egypte et à son armée.

Le long édifice construit tout exprès où les Egyptiens se trouvèrent inondés tout à coup, sont les eaux élevées comme un mur à droite et à gauche pour laisser passer les Hébreux; lesquelles, en retombant, submergèrent Pharaon et toute sa suite.

Dieu avoit desséché le fond de la mer par un vent brûlant; les Hébreux y passèrent à pied sec; on peut reconnoître l'appartement plein de cendre (trait fabuleux en lui-même) où se sauva Nitocris.

Ajoutons que les Hébreux allèrent ensuite s'établir dans la Palestine. Que l'on consulte seulement l'interprétation des noms hébreux, ordinairement jointe à la Bible, et on y verra que le nom de Palestine est interprété, *conspersa cinere*, couverte de cendre.

Ajoutons encore que la dynastie où se trouve Nitocris commence par Othoès, nom qui, par sa significa-

tion, annonce des signes ou prodiges. J'ai déjà dit que c'est par ses signes ou prodiges, comme par ses signes, lettres, ou écriture, que Moïse est un des prototypes du Thoth ou Athoth des Egyptiens.

Pour le nom de Nitocris, il se forme naturellement de *nthq*, qui signifie diviser, séparer; la mer Rouge s'entrouvrit, ses eaux se divisèrent ou se séparèrent, pour laisser un passage aux Hébreux. *Athiq*, qui vient de *nthq*, diviser, signifie péristile, portique; parce que c'est, dit Buxtorf, comme un lieu séparé ou détaché. Les Arabes, comme on le voit dans les Mémoires des Missions du Levant, appellent encore *Eutaqua* l'endroit où les Israélites passèrent la mer Rouge.

Cette signification de péristile ou portique, a pu encore contribuer à faire imaginer le long édifice dont parle Hérodote. J'ajouterai d'autres preuves ou éclaircissements dans le rapprochement détaillé.

Si Hérodote, qui s'est contenté de recueillir les règnes les plus mémorables, ne nous fournit que ceux de Mycérinus et de Nitocris formés des traits de Moïse, Diodore en a recueilli un plus grand nombre; ceux d'Ammosis et d'Actisanès, qu'il fait postérieurs de plusieurs générations aux deux Sesoosis, qui sont, comme on l'a vu, Jacob et Juda. Plusieurs générations nous conduisent au temps de Moïse, et de plus le nom d'Ammosis nous annonce Moïse lui-même.

Diodore place aussi après Mycérinus, ou Chérinus, qui est Moïse, comme on l'a vu, les deux rois Gnephachthus et Bocchoris.

Je me contente d'expliquer ici en bref ces quatre règnes.

1.° Ammosis. J'ai déjà dit que c'est sous ce règne que Manéthon fait sortir d'Egypte les rois pasteurs,

ce qui n'est pas étonnant, puisque ce prétendu roi est formé du nom même et de quelques traits de Moïse.

L'oppression du peuple, que les Egyptiens lui attribuent, est au contraire celle qu'ils firent souffrir aux Israélites; quoique les plaies dont Moïse, ministre des vengeances du Très-Haut, affligea l'Egypte à son tour, aient pu aussi le faire regarder des Egyptiens comme un oppresseur, surtout en ne prenant son histoire que par traits détachés.

2.° Bocchoris, roi plein de sagesse, grand législateur, éclairé de Dieu même. Manéthon dit qu'un agneau parla sous son règne.

Il est aisé de reconnoître la sagesse, les lumières surnaturelles, et la législation de Moïse.

Le nom de Bocchoris signifie, en hébreu, premier-né. Il a rapport au désastre miraculeusement opéré de la mort de tous les premiers-nés. L'agneau qui parla sous son règne ne permet pas d'en douter : c'est l'agneau de la pâque que les Israélites venoient de manger, à l'entrée de cette nuit terrible. Les interprètes des Egyptiens auront pris le mot *phsé*, qui signifie pâque, pour *phtsé*, qui signifie élever la voix.

Tacite fait sortir les Juifs d'Egypte sous le règne de Bocchoris. Ils sortirent en effet la nuit même de la mort des premiers-nés. On voit que les historiens disent quelquefois tous vrai, en paroissant se contredire; et on ne dispute souvent que faute de s'entendre.

3.° Actisanès, qui relégua des brigands, à qui il avoit fait couper le nez, dans un désert où ils se nourrissoient de cailles.

On peut voir que ce sont les cailles que Dieu envoya miraculeusement aux Israélites dans le désert; et que

les Israélites eux-mêmes, qui emportèrent les dépouilles des Egyptiens, sont les prétendus brigands.

Quant aux nez coupés, si l'on en veut savoir l'origine, c'est que Dieu dit aux Israélites, qui demandoient de la chair pour nourriture, qu'il leur en enverroit, suivant l'hébreu mot à mot, tant qu'elle leur sortiroit par les narines ; c'est-à-dire, tant qu'ils en seroient dégoûtés.

De là les interprètes des Egyptiens ont inféré qu'ils avoient les narines coupées.

Le Philosophe de l'histoire, qui a trouvé l'idée plaisante, et à qui la plaisanterie tient lieu de preuve, à dit plus vrai qu'il n'a cru, en donnant, d'après Herbert et Bolingbroke, ces prétendus nez coupés pour les ancêtres des Juifs.

4.° Gnephachthus qui, dans un désert d'Arabie, obligé de se contenter d'une nourriture fort légère, la trouva délicieuse, et fit des imprécations contre Ménès.

Ménès est ici la manne, en hébreu *mn*, que Dieu envoyoit miraculeusement à son peuple dans le désert d'Arabie, contre laquelle ce peuple, après l'avoir d'abord trouvée délicieuse, ne laissa pas ensuite de murmurer.

Les noms d'Actisanès et de Gnephachthus signifient les préceptes ou les commandements donnés sur le mont Sinaï, les commandements de Dieu que les Egyptiens appeloient Cneph, par la raison que j'ai déjà dite.

Je pourrois ajouter ici quantité d'autres noms de rois qui se trouvent dans Manéthon ou dans Eratosthène, et qui sont formés de Moïse et de ses traits ; mais je crois que j'en ai dit assez pour faire connoître que l'histoire d'Egypte réduite à sa juste valeur, en dit au

fond ce qu'en dit l'Histoire Sainte, et qu'elle n'en est même qu'un extrait altéré. On verra le reste dans le rapprochement détaillé.

Après la sortie des Israélites, l'Ecriture passe environ cinq siècles, sans rien dire de nouveau concernant l'Egypte. Pendant tout le temps des Juges, il n'est fait mention d'aucun rapport du peuple Hébreu avec les Egyptiens. Ce ne fut que sous le règne de Salomon que les liaisons recommencèrent.

Aussi, comme on l'a déjà vu, la partie la plus considérable de l'histoire des Egyptiens répond-elle à l'établissement, au séjour et à la sortie des Israélites. Manéthon, qui est si fécond en dynasties, n'en a que deux depuis Ménès, qui est Noé, jusqu'au temps de Joseph, qui se trouve dans la troisième, sous le nom de Soïph, ou Soïphis, qui est le nom même d'Iosph ou de Joseph. Joseph y est encore sous d'autres noms que j'expliquerai.

Toutes les dynasties suivantes, jusqu'à la vingt-quatrième inclusivement, qui est composée du seul roi Bocchoris, sont formées de l'histoire de Joseph, de son père et de ses frères, et des Israélites leurs descendants en Egypte, jusqu'à leur sortie sous la conduite de Moïse, dont le nom et les traits forment eux seuls tant de rois. Bocchoris, comme on l'a vu, est un de ces rois formés de Moïse.

Depuis ce Bocchoris, le seul roi de la vingt-quatrième dynastie, Manéthon ne compte plus que douze rois dans deux dynasties, jusqu'au temps de la conquête de l'Egypte par les Perses. Ce n'en est guère plus qu'on n'en trouve dans Hérodote ou dans Diodore de Sicile. Encore les savants croient que Jule-Africain ou Eusèbe, qui nous ont transmis les dynasties de Manéthon, y ont

ajouté les rois Sevechus et Taracus, qui sont Tharaca et Sué, nommés dans l'Ecriture.

Les Egyptiens pour composer leur histoire, n'ayant fait qu'extraire ce que l'Ecriture dit de l'Egypte; et l'Ecriture, depuis la sortie des Israélites, ne disant plus rien des Egyptiens jusqu'au temps de Salomon, qui épousa la fille d'un de leurs rois; c'est par conséquent à cette époque qu'il faut descendre pour trouver les rois qui vont suivre.

On voit de plus en plus combien tous les chronologistes, faute de connoître la source de l'histoire des Egyptiens, ont dû se tromper dans leur calcul, parce qu'ils n'ont point supposé ces lacunes ou ces intervalles vides.

Avec la clef que nous avons, reprenons la suite des rois d'Hérodote.

XI. ASYCHIS.

Asychis, suivant Hérodote, fit construire un portique superbe. Cet historien s'attache à le retrouver en Egypte, sur quelque ressemblance avec la description qu'on lui en avoit faite.

On peut voir, après ce que j'ai observé ci-dessus, que c'est à Salomon qu'il faut passer pour retrouver Asychis.

Salomon épousa la fille d'un roi d'Egypte; c'est pourquoi les Eyptiens n'ont pas manqué de lui donner place dans leur histoire, extraite de l'Ecriture.

Le nom même d'Asychis, si c'est une traduction en grec, comme cela paroît, n'est que la traduction du nom même de Salomon. Le nom de Salomon, comme tous ceux qui sont instruits en conviennent, signifie pacifique. Hèsychos en grec signifie aussi paisible, tranquille;

ce qui revient au nom de pacifique ; *é* se change en *á*, dans plusieurs dialectes.

On voit dès-lors quel est originairement ce portique si fameux. C'est le portique de Salomon, si célèbre dans l'Histoire Sainte. Hérodote, qui croit retrouver en Egypte les monuments dont on lui parloit, avoue lui-même que c'est en partie sur ses propres conjectures. Ce n'est pas qu'il n'y eût des portiques, il y en a encore des restes ; mais ce n'étoit pas celui d'Asychis.

Hérodote parle aussi d'une pyramide d'Asychis, construite très-singulièrement. Elle avoit été toute construite de briques faites de la boue qui s'attachoit au bout des perches qu'on plongeoit dans un lac. C'étoit au rapport d'Hérodote, ce qui la rendoit incomparable, ce qui la rendoit aussi supérieure aux autres pyramides, que Jupiter est supérieur aux autres dieux.

Sans révoquer en doute l'existence des pyramides d'Egypte, qui se voient encore, on peut fort bien suspecter ici cette construction singulière d'Asychis.

Salomon fit construire, pour la reine son épouse, fille d'un roi d'Egypte, une maison toute de cèdres du Liban. Le nom de Liban ressemble au mot hébreu qui signifie brique. Le mot *arzim* [1], qui signifie cèdres, approche beaucoup des mots *arts im* [2], qui signifient terre d'un lac, par conséquent de la boue. Je crois, sans chercher plus loin, qu'on peut retrouver ici la construction si singulière de la pyramide d'Asychis.

Son inscription pourra encore se retrouver dans le détail, ainsi qu'une loi attribuée au roi Asychis.

[1] ארזים cedri.
[2] ארץ ים terra lacûs.

XII. ANYSIS ET SABACOS.

Le règne de Salomon fut éclatant; les Egyptiens n'ayant plus d'histoire à eux, ont bien pu se former encore quelques règnes d'une époque si remarquable dans l'Histoire Sainte où ils ont puisé, et où ils ont de plus trouvé des faits qui les regardent; puisque Salomon, gendre d'un de leurs rois, eut des liaisons avec l'Egypte.

En effet, les noms mêmes d'Anysis et de Sabacos (que je joins ensemble, parce que leur histoire se tient), nous annoncent encore Salomon. Sabacos signifie sage, en Egyptien; *sbo*, suivant Horus, auteur égyptien, signifioit sagesse; *sabé* signifie encore sage, chez les Coptes, ou Egyptiens modernes. Ce nom convient au mieux à Salomon, appelé le sage par excellence.

Pour celui d'Anysis, c'est encore une traduction en grec; si ce n'est pas du nom même de Salomon, c'est de celui de Jérusalem, qui fut sa capitale. *Anysis* signifie en grec consommation, perfection; et *salem*, en hébreu, signifie aussi la même chose. Si l'on demande le commencement du nom de Jérusalem, il va se retrouver dans un trait d'Anysis.

Anysis, suivant Hérodote, étoit aveugle. Dépossédé par Sabacos, roi d'Ethiopie, pendant cinquante ans, il fut encore en état de remonter sur le trône. Dans sa retraite, il s'étoit fait une île toute de cendres, qu'on lui apportoit sur des vaisseaux. Aussi Hérodote avoue-t-il que jusqu'à son temps personne n'avoit encore pu retrouver cette île.

Je puis dire que les savants sont encore occupés à la rechercher sous un autre nom. C'est celui d'Ophir,

qui signifie cendre[1], comme on peut le voir dans l'interprétation des noms hébreux, ordinairement jointe à la Bible.

On sait que Salomon envoyoit à Ophir des vaisseaux qui lui en rapportoient de l'or, probablement en sable ou en poudre, comme le nom d'Ophir l'indique. Les Grecs, comme je le prouverai ailleurs, ont rendu ce nom par *ammos*, qui signifie sable. Pline parle de ce pays sous ce nom.

Voilà l'île de cendre d'Anysis retrouvée. Avec de pareilles traductions, en mettant surtout Salomon sous différents noms, il n'est pas étonnant que les Egyptiens aient embrouillé son histoire.

Nous avons déjà trouvé le nom d'Anysis dans Salem, qui est une partie de celui de Jérusalem, où Salomon régna. L'autre partie, qui est *Jeru*, a été prise pour *hiver*, qui signifie aveugle; et c'est ce qui a rendu Anysis aveugle; ou plutôt ce sont des interprètes qui eux-mêmes n'y voyoient pas clair.

Sabacos, qui dépossède Anysis, c'est le titre de sage, comme on l'a vu, qui prend ici la place de celui de roi de Jérusalem. Sabacos et Anysis régnèrent chacun cinquante ans, ou même davantage; Salomon n'en régna que quarante; mais, outre qu'il ne faut pas se fier aux calculs des Egyptiens, on verra dans le détail qu'ils ont un peu empiété sur le règne de David.

Sabacos, suivant Hérodote, fit beaucoup travailler à exhausser les villes, à les embellir et à les fortifier. On peut voir que ce sont les mêmes travaux que Salomon ordonna dans ses états. Ce n'est pas que les villes d'Egypte n'eussent été aussi embellies et exhaussées; mais elles l'avoient été par des rois dont les Egyptiens ne savoient plus l'histoire. Hérodote s'attache aussi à

retrouver en Egypte un fameux temple construit par Sabacos ; il y avoit des temples en Egypte, il y en a encore des restes ; mais pour celui dont il s'agit, on voit bien que c'est le temple de Salomon.

Sabacos eut une vision qui lui fit abandonner l'Egypte dont il étoit maître. On verra que c'est la prédiction faite à Salomon, que son royaume devoit être en partie enlevé, en punition de son infidélité.

XIII. DOUZE ROIS A LA FOIS.

Hérodote ne place ces douze rois qu'après le roi Séthon, contemporain de Sennachérib, roi des Assyriens; mais Diodore les met après Sabacon, ou Sabacos, dans qui nous venons de reconnoître le sage Salomon.

L'arrangement de Diodore est plus juste, quoique celui d'Hérodote ne soit pas non plus sans raison. C'est, comme on le verra, que les Egyptiens n'ayant rien à extraire de l'Ecriture dans l'intervalle, ont confondu le schisme des dix tribus après la mort de Salomon, avec la dispersion de ces tribus par les rois d'Assyrie. C'est encore un vide ou une lacune de plus de deux siècles dans l'histoire d'Egypte, parce que l'Histoire Sainte n'a rien fourni aux Egyptiens.

Après la mort de Salomon, et même de son vivant, Jéroboam, qui enleva dix des douze tribus, fut lié avec le roi d'Egypte. Il s'étoit réfugié auprès de lui. Sesach, roi d'Egypte, vint en Judée du temps de Roboam, fils et successeur de Salomon, et le rendit tributaire. Ce sont des faits relatifs aux Egyptiens, que ceux-ci n'ont pas manqué d'extraire, mais qu'ils ont un peu défigurés, à leur ordinaire. Voyons d'abord leurs prétendus douze rois, qui règnent à la fois.

Douze des principaux seigneurs d'Egypte, suivant Hérodote et Diodore, s'étant ligués ensemble, partagèrent le royaume en douze parties, et convinrent de gouverner chacun la sienne avec une égale autorité. Ils redoutoient un oracle, qui avoit prédit que celui d'entr'eux qui feroit des libations avec une coupe d'airain, seroit le maître de toute l'Egypte.

On peut se rappeler que Salomon (qui, sous différents titres, vient de nous donner les rois Asychis, Anysis et Sabacos), étant devenu infidèle au Seigneur, fut menacé du partage de son royaume, qui étoit alors composé de douze tribus.

Ce sont ces douze tribus qui font ici l'Egypte divisée en douze parties, et gouvernée par douze rois.

Un prophète ayant rencontré Jéroboam, déchira sous ses yeux son manteau en douze morceaux, et lui dit d'en prendre dix, pour lui marquer qu'il auroit dix des douze tribus. Ce prophète est devenu le grand-prêtre des Egyptiens, qui distribuoit douze coupes aux douze rois, pour faire des libations en commun.

Il en devoit rester une partie à la maison de David. Comme *Dud*, nom de David, lu sans points, signifie aussi vase d'airain [1], les interprètes égyptiens en ont fait une coupe d'airain, qui étoit redoutée des douze rois, parce que Jéroboam craignit aussi que les tribus qu'il avoit séparées ne retournassent à la maison de David. Comme le nom de *Dud* ou David se trouve souvent dans cet endroit de l'Ecriture, aussi l'airain revient-il plusieurs fois dans cet endroit de l'histoire d'Egypte, et sous différentes formes.

[1] דוד David; ahenum, lebes.

XIV. PSAMMITIQUE.

Psammitique, l'un des douze rois, fit sa libation avec un vase d'airain; il fut confiné par ses collègues dans un coin de l'Egypte; mais il trouva moyen de s'en tirer avec le secours d'hommes d'airain, et de déposséder les autres rois.

Jéroboam, qui s'étoit réfugié en Egypte, en revint après la mort de Salomon; il se mit à la tête de dix tribus, et les enleva à Roboam, héritier de la maison de *Dud*, ou David.

On a déjà vu *Dud*, ou David, changé en vase d'airain. Comme ce nom revient souvent, diversement accompagné, les Egyptiens, comme on voit, nous donnent aussi de l'airain sous différentes formes.

Ils ont de plus confondu, à cause de la ressemblance des noms, Roboam et Jéroboam. Il est aisé de concevoir comment avec cela ils ont embrouillé et défiguré toute l'histoire, en attribuant tout au seul roi Psammitique.

Ce nom de Psammitique, originairement Psammuthis, comme on le trouve dans Manéthon, où il fait plusieurs rois, est l'indication même du partage ou du schisme des tribus.

Ps signifie en hébreu [1] partie coupée, séparée; et *amuth* [2] signifie *tribus*; en sorte que ce nom signifie la séparation ou le schisme des tribus.

Comme *amuth* signifie aussi mères, les Egyptiens ont aussi transporté à leur Psammuthis, ou Psammitique, le célèbre jugement de Salomon entre deux mères, au sujet de leurs enfants. C'est le trait de Psam-

[1] פס pars desecta.

[2] אמות nationes, tribus, matres.

mitique, qui fit élever en particulier deux enfants, sans leur apprendre à parler, pour voir quelle langue ils parleroient d'eux-mêmes. Le mot *beccos*, qu'ils prononcèrent d'abord, suivant Hérodote, est pris de l'Ecriture même, où les deux mères répètent souvent *béiqi*, *béiqche* [1], dans mon sein, dans son sein; mais je ne fais ici que l'indiquer, je l'expliquerai dans le détail. La philosophie du siècle, qui a imité ce prétendu essai de Psammitique par d'autres plus criminels, peut toujours voir sur quoi ce conte est fondé.

Une bévue encore plus surprenante de la part des Egyptiens, c'est qu'ils n'aient pas reconnu Sésach, vrai roi d'Egypte, auprès duquel Jéroboam s'étoit réfugié, et qui vint ensuite piller Jérusalem, sous le règne de Roboam, et enleva les trésors du temple.

Ils en ont fait les Scythes, appelés anciennement Saques, comme Hérodote lui-même nous l'apprend. Ils ont pris la lettre *S*, qui est au commencement du nom de Sésach, pour un article, comme elle l'est dans celui de Sésoosis, ou Sésostris; et Sésach est devenu les Saques, ou Scythes.

Dieu permit l'invasion de Sésach et le pillage du temple, en punition d'un vice infâme qui s'étoit introduit parmi son peuple.

Hérodote fait de ce vice une maladie des Scythes, dans le même genre, de laquelle ils furent atteints pour avoir pillé un temple de Palestine.

Je puis observer en passant, que l'invasion de Scythes en Médie, est de même une altération de l'invasion d'un roi de Babylone, ville appelée aussi Sésac dans l'Ecriture. Ce nom a encore été pris pour celui des Saques ou Scythes.

[1] בחיקי, בחיקה in sinu meo, in sinu suo. 3. Reg. 3. 20.

Ces Scythes, suivant Hérodote, furent à la fin enivrés et massacrés par les Mèdes. C'est que le prophète, qui présente à plusieurs rois la coupe de la colère du Seigneur, finit par dire que le roi de Sésac doit lui-même en boire après eux. J'indique seulement ici l'altération, afin qu'on ne m'objecte pas l'histoire des Mèdes. Reprenons celle des Egyptiens.

Celle-ci attribue à Psammitique d'avoir fait construire une salle ou un appartement pour le dieu Apis, que les Egyptiens adoroient sous la forme d'un bœuf. Leur idolâtrie n'est que trop certaine; et Jéroboam eut aussi le malheur de l'imiter, en faisant adorer des veaux d'or. On voit de plus en plus, d'où est prise l'histoire de Psammitique; et comment Hérodote, quoi qu'il en dise, étoit encore mal informé depuis cette époque. C'est moins sa faute, après tout, que celle des Egyptiens, mal instruits eux-mêmes. On en verra de nouvelles preuves dans les règnes qui vont suivre.

D'ailleurs, comme le prétendu règne des douze rois et de Psammuthis, ou Psammitique, est formé de *ps amuth*, ou du schisme et de la dispersion des tribus d'Israël confondus ensemble; Hérodote a quelque raison de dire que depuis ce règne les Grecs étoient mieux instruits de l'histoire dont il s'agit; parce que les tribus dispersées avoient pu répandre au loin la connoissance des principaux faits.

XV. SÉTHON.

Séthon, qu'Hérodote place avant Psammitique, fut un roi extrêmement pieux, et qui fut récompensé de sa piété. Sanacharib, comme l'appelle Hérodote, roi des Assyriens, étant venu attaquer l'Egypte avec une nom-

breuse armée, Séthon se trouvoit dans le plus grand embarras. Ses gens de guerre, qu'il avoit privés des douze arpents de terre assignés auparavant à chacun d'eux, ne vouloient plus servir. Il eut recours au dieu Vulcain, dont il étoit le prêtre. Ce dieu lui apparut, le consola, l'encouragea, et envoya pendant la nuit une multitude de rats qui rongèrent les carquois, les arcs et les attaches des boucliers des Assyriens; ceux-ci furent obligés de s'enfuir avec une grande perte.

J'ai déjà cité M. Rollin, et j'en pourrois citer plusieurs autres, qui regardent ce conte d'Hérodote, comme une altération visible de l'histoire d'Ezéchias roi de Juda, miraculeusement délivré de l'armée de Sennachérib, roi des Assyriens.

Je crois, après tout ce qu'on a déjà vu de l'histoire d'Egypte, qu'on ne peut plus en douter. Les Egyptiens ont extrait cet endroit de l'Ecriture, parce qu'il y est mention d'eux; les Juifs attendoient, mais inutilement, leur secours.

Le nom de Séthon est une indication du fait même, du désastre de l'armée de Sennachérib. Seth, comme l'atteste Plutarque, étoit un des noms de Typhon, le mauvais principe, à qui les Egyptiens attribuoient tous les désastres. Cela étoit fondé sur *tuphan*, qui, en caldéen et en arabe, signifie déluge, inondation, submersion. *Xét* signifie aussi en hébreu, massacre; et *xéth*, perte, corruption. On voit d'où vient le nom de Seth, ou Séthon; du désastre de l'armée de Sennachérib.

Les Egyptiens font Séthon prêtre de Vulcain. Cela vient du nom même d'Ezéchias, en faveur de qui ce désastre fut opéré. Ezéchias, en hébreu *ézquiou*, aura été interprété comme de *ziq*, qui signifie flamme, étincelle; ou *zqq*, qui signifie foudre; et *iou* aura été pris

pour le nom de Dieu *ie*, ou *ieue*. On sait que Vulcain étoit pour les païens le dieu du feu, qu'il fondoit les métaux.

Pour la piété de Séthon, ce fut la vertu d'Ezéchias, le plus pieux des rois de Juda.

Quant à la multitude des rats, envoyée pendant la nuit, Horus, auteur égyptien, nous apprend dans ses Hiéroglyphes [1], que le rat étoit le symbole d'un désastre entier, d'un désastre subit, d'un désastre qui fait tout disparoître; parce que le rat gâte et endommage tout.

Les douze arpents enlevés aux gens de guerre, sont une altération de l'enlèvement de la plus grande partie des douze tribus qui partageoient la terre d'Israël. Les Assyriens en avoient dispersé dix, du temps même d'Ezéchias. On voit pourquoi Hérodote ne place les douze rois et Psammitique (qui sont formés des douze tribus et de leur schisme), qu'après le roi Séthon. Les Egyptiens ont confondu et le schisme et la dispersion des dix tribus, n'ayant rien à mettre dans l'intervalle.

C'est immédiatement après ce règne de Séthon, qu'Hérodote parle de changement arrivé dans le cours du soleil. On peut voir sans peine que c'est la rétrogradation de l'ombre, opérée miraculeusement par le prophète Isaïe, en faveur d'Ezéchias.

On auroit pu s'épargner des dissertations avec des calculs astronomiques sur ce point et sur quelques autres. Il faut cependant avouer qu'aujourd'hui que la littérature est plus répandue, on n'a pu aisément soupçonner des altérations pareilles; mais on doit aussi sentir que

[1] Hori Hieroglyph. l. 1, n. 47. Ἀφανισμὸν δὲ δηλοῦντες, μῦν ζωγραφοῦσιν, ἐπειδὴ πάντα ἐσθίων, μιαίνει καὶ ἀχρηστοῖ.

toutes les lumières des hommes sont bien foibles contre la vérité de Dieu même.

XVI. NÉCOS.

Nécos, qui vainquit un roi de Syrie à Magdolum, suivant Hérodote, est déjà universellement reconnu des savants pour le roi d'Egypte Néchos, ou Néchao, qui vainquit à Mageddo Josias, roi de Juda.

La ville qu'il prit, nommée Cadytis, dans Hérodote, est, comme je l'ai dit dans les observations préliminaires, Jérusalem, surnommée Cadithah, ou la Sainte. Néchao y agit en effet en maître, puisqu'il y établit un roi de son choix, comme il est marqué dans l'Ecriture.

Un trait moins reconnoissable, c'est celui qu'Hérodote ajoute, que Nécos envoya à l'oracle des Branchides de Milet, l'habit qu'il portoit dans cette expédition.

On ne devineroit guères que ce n'est que la traduction du nom de Carchamis, ville située sur l'Euphrate, dont Néchao s'empara. Les interprètes égyptiens auront pris ce nom, en hébreu *chrchmix*, pour *chrch*, qui signifie une robe, un manteau, et en lisant mal, ils auront pris *Mix* pour Milet, ou Hérodote, qui étoit du pays, lui en aura fait présent.

Aussi Plutarque accuse-t-il Hérodote d'avoir mis en Grèce bien des choses qui n'y avoient jamais été; il va même jusqu'à lui reprocher de s'être faussement donné pour Ionien.

Plutarque a trop suivi sa mauvaise humeur contre Hérodote; mais il ne faut pas non plus prendre pour bon tout ce que dit le père de l'histoire, sans aucune exception.

XVII. PSAMMIS.

Psammis, successeur de Nécos, suivant Hérodote, (car Diodore ne le nomme point), eut un règne fort court; il ne dura que six ans. Psammis fit une expédition en Ethiopie; ce fut à lui que les Grecs envoyèrent des députés pour avoir l'approbation des Egyptiens sur ce qu'ils avoient réglé par rapport aux jeux olympiques, établis en l'honneur de Jupiter.

Voilà un fait concernant la Grèce que je n'aurois pas pensé à révoquer en doute, si toute la suite de l'histoire d'Egypte, rapprochée de ce qu'en dit l'Ecriture, ne m'y avoit conduit.

On peut néanmoins observer que l'époque de l'établissement des jeux olympiques, ou l'ère des olympiades, remonte plus de sept cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne; au lieu que Psammis étant donné pour successeur de Nécos, et conséquemment postérieur à la mort de Josias, roi de Juda, ne peut remonter qu'environ six cents ans avant notre ère. C'est déjà un fort préjugé contre l'ambassade des Grecs vers Psammis.

Je montrerai de plus, dans le détail, que tout ce règne de Psammis n'est qu'une altération d'une prophétie concernant l'Egypte, où il est parlé de Jehova des combats, c'est-à-dire, du Dieu des combats. Les Egyptiens ou les Grecs l'auront entendu des combats ou jeux établis en l'honneur de Jov, ou Jupiter. Les anges ou envoyés ont ordre d'aller; voilà les députés envoyés de Grèce. Il est mention de la situation de l'Egypte au-delà des fleuves de Chus, que la Vulgate traduit Ethiopie. C'est l'expédition de Psammis en Ethiopie. On verra le reste dans le rapprochement détaillé. Pour le nom même de Psammis, il paroît formé

d'une indication de ce que renferme la prophétie. Elle annonce une défection du peuple d'Egypte ; *âm* signifie peuple, et *ps*, comme on l'a déjà vu, signifie scission, défection.

XVIII. APRIÈS.

Apriès, ou Vaphris, détrôné par Amasis, suivant l'histoire des Egyptiens, est déjà universellement reconnu pour le Pharaon Ephrée, qui, suivant l'Ecriture, dut être détrôné par Nabuchodonosor, roi de Babylone. Ainsi, point de difficulté sur l'identité d'Ephrée et d'Apriès.

Il y a cependant une observation à faire sur ce nom d'Ephrée dans l'Ecriture, évidemment le même que celui d'Apriès dans l'histoire d'Egypte. C'est que les plus anciens interprètes, comme le paraphraste caldéen, et les historiens arabes de leur côté, ont moins regardé ce nom d'Ephrée comme le nom propre de ce roi d'Egypte, que comme un surnom qui lui est donné dans l'Ecriture, soit à cause de sa lenteur à secourir les Juifs contre Nabuchodonosor, soit parce qu'il fut, pour ainsi dire, brisé ou renversé du trône.

Ephrâ, comme s'écrit en hébreu le nom d'Ephrée, revient à *éph*, qui signifie couvert de honte, d'opprobre. Le paraphraste caldéen a traduit ce nom, *égira*, qui signifie boiteux. Les Arabes, dans leurs listes de rois d'Egypte, l'appellent *Pharaoh al araj*, ou l'estropié. Ils ont donc pris ce nom d'Ephrée pour un surnom ; c'est cependant, de l'aveu des savants, le même que celui d'Apriès ; ce qui semble prouver que les Egyptiens ont pris de l'Ecriture jusqu'au nom qu'ils donnent à ce roi. J'aurois pu faire la même observation sur le nom de Nécos.

Hérodote parle d'une guerre d'Apriès contre les Cyrénéens ses voisins, et contre ses propres sujets révoltés. Je ne puis rendre sensible que dans le rapprochement détaillé, comment c'est une altération d'une prophétie de Jérémie concernant l'Egypte dans ce même temps. On peut toujours avoir quelque idée de l'altération par un trait.

Jérémie dit [1] que Pharaon n'est qu'un vain bruit, parce qu'il amusoit les Juifs, en leur donnant de vaines paroles, en leur promettant toujours inutilement du secours contre le roi de Babylone.

J'ai honte de dire quel bruit peu honnête à nommer y ont substitué les Egyptiens, ou leurs interprètes. On peut le voir dans Hérodote [2]. Qu'on juge, sur cet échantillon, de quoi les traducteurs païens ont été capables.

XIX. AMASIS.

Amasis vient un peu troubler l'accord qui devenoit assez sensible entre l'histoire des Egyptiens et l'Histoire Sainte. Les auteurs païens, Hérodote en particulier, font régner Amasis en Egypte très-heureusement, durant quarante ans, et sur vingt mille villes toutes habitées; pendant que l'Ecriture nous dit positivement que l'Egypte a dû être désolée par Nabuchodonosor, roi de Babylone, et demeurer quarante ans déserte. C'est un point qui a fort embarrassé tous les savants, pour concilier l'histoire d'Egypte avec l'Histoire Sainte. Les plus doctes et les plus religieux en même temps,

[1] Jer. 46. 17, trad. de Sanctès-Pagnin. Clamaverunt ibi; Paroh Rex Ægypti, Strepitus; transire fecit tempus. — Vulgat. Vocate nomen Pharaonis; tumultum adduxit tempus.

[2] Hérodot. 2. 162. Τὸν Ἀμασιν ἐκάλεε. ὁ δὲ Ἀμασις..... ἐπάρας ἀπεματάισε.

je puis nommer le Père Petau, ont cru devoir adoucir les expressions des prophètes. D'autres ont cru y trouver une contradiction bien formelle, et ils ont été trop esclaves des auteurs profanes. Voyons s'il n'y a point quelque moyen de tout concilier.

Amasis qui détrône Apriès, qui fait élever une statue d'or, qui sait mettre une grande différence entre les vrais et les faux oracles, qui craint de devenir insensé et abruti, qui abolit l'usage inhumain de faire brûler trois hommes vivants, et en substitue trois de cire; qui a beaucoup de considération pour une personne nommée Ladicée, nom qui, en grec, signifie justice et jugement; Amasis enfin, qui règne plus de quarante ans, avec tant d'éclat et de bonheur.

C'est, comme il est aisé de le voir, ce qui achève de concilier l'histoire d'Egypte avec l'Histoire Sainte; c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui, suivant l'Ecriture et les historiens arabes, détrôna en effet Ephrée, roi d'Egypte; Nabuchodonosor qui fit élever une statue d'or; qui vit combien Daniel étoit différent de ses Caldéens imposteurs, et respecta ce prophète, dont le nom en hébreu signifie jugement; qui, dans son emportement, fit jeter trois jeunes Hébreux au milieu d'une fournaise, lesquels en furent miraculeusement délivrés, l'un d'eux nommé Abdénago, nom où se trouve le mot qui signifie cire; Nabuchodonosor enfin, qui régna plus de quarante ans, et qui au milieu de tout son éclat et de toute sa puissance, frappé de la main du Très-Haut, et réduit à un état d'abrutissement, fut obligé de reconnoître une puissance infiniment supérieure à la sienne.

Nabuchodonosor conquit et désola l'Egypte, en fit périr une partie des habitants, emmena l'autre en cap-

tivité, comme il y avoit emmené les Juifs. L'Egypte resta quarante ans désolée, comme le disent les orientaux d'accord avec l'Écriture.

Les Egyptiens qui n'eurent point pendant ce temps là d'autre roi, l'ont compté pour un des leurs, comme il le fut en effet. C'est le roi Sennesertée, que Pline [1] fait régner en Egypte dans le temps où l'on place Amasis. Sennesertée est le second *Netsr*, ou Netsar, c'est-à-dire, le grand Nébuchednetsar, ou Nabuchodonosor second, roi de Babylone. Les Egyptiens ont pris pour eux son règne du beau côté, tel qu'il fut en Caldée. Du reste, ils n'ont fait que retarder un peu, dans leur histoire, leur désolation extrême, qu'ils ont toute mise sur le compte de Cambise, roi de Perse, fils de Cyrus. Cyrus, suivant Xénophon, avoit déjà l'Egypte. Ce fut en effet lui qui la repeupla, comme il repeupla la Judée.

Il y avoit des égyptiens, suivant Xénophon, parmi les troupes du roi de Babylone, dont Crœsus, roi de Lydie, avoit le commandement; et Cyrus, après qu'ils se furent rendus à lui, en établit des colonies dans l'Asie-Mineure. Ceci s'éclaircira dans l'histoire de Crœsus, à la suite de celle des Assyriens et des Babyloniens.

On voit combien l'histoire profane de ce temps là est encore embrouillée, et qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'en disent les Grecs et les Latins.

Pour en revenir à Amasis, ce nom est celui que les Egyptiens donnoient à un puissant roi, à un grand conquérant, tel que fut Nabuchodonosor. Le serpent qu'ils appeloient *Meisi* en étoit pour eux le symbole, comme Horus, un de leurs auteurs, nous l'apprend [2].

[1] Plin. l. 36, c. 9... Rege Senneserteo, quo regnante Pythagoras in AEgypto fuit.

[2] Hori Hieroglyp. l. 1, n. 56. Βασιλέα δὲ κράτιστον δηλοῦντες, ὄφιν

Les Grecs ont un peu grécisé le nom, par une interprétation du nom de Nabuchodonosor, qui se retrouvera dans une histoire assez singulière.

Les vingt mille villes d'Egypte, toutes habitées du temps d'Amasis, temps où l'Egypte fut déserte, se retrouveront aussi dans le préambule d'un édit de Nabuchodonosor, qui souhaite à tous les peuples, à toutes les tribus, et à toutes les langues, une abondance de paix, que les Egyptiens ont aussi prise pour eux dans leur histoire, quoique certainement ils ne l'aient pas eue sous ce règne.

CONCLUSION.

On voit dans quel temps à peu près les Egyptiens qui s'étoient trouvés dispersés avec les Juifs dans les états des rois de Babylone, purent puiser dans les livres saints de quoi composer leur histoire. Ils étoient d'autant plus autorisés à puiser dans cette source, que les commencements de l'Histoire Sainte regardent également toutes les nations; que la suite a souvent rapport à l'Egypte en particulier, par tant de grands événements, dont les Egyptiens ne devoient pas avoir perdu entièrement le souvenir. Plusieurs des altérations qu'on trouve dans cette histoire peuvent bien venir en partie de ce que les interprètes auront voulu rapprocher les faits de leurs anciennes traditions, déjà fort altérées, surtout ce qu'ils racontent des *Sesos*, ou rois pasteurs.

On voit du moins, au milieu de ces altérations, si cette histoire des Egyptiens contredit au fond l'Histoire Sainte; si elle ne lui rend pas, au contraire, un témoi-

ζωγραφοῦσι κοσμοειδῶς ἐσχηματισμένον... τὸ δὲ ὄνομα τοῦ ὄφεως παρ' Αἰγυπτίοις ἐστι ΜΕΙΣΙ.

gnage constant et soutenu, depuis Ménès, qui est Noé, jusqu'au règne d'Amasis, qui est Nabuchodonosor; ou depuis le déluge jusqu'à la captivité de Babylone.

On voit en effet, dans le rapprochement que je viens de faire, comment tout s'accorde, tout se suit, tout se soutient; soit qu'on envisage la suite des règnes de l'histoire d'Egypte, et celle des principaux faits relatifs à l'Egypte, qu'on trouve dans l'Ecriture; soit que, dans chaque règne, on envisage les traits qui le caractérisent, rapprochés de ceux que nous offre l'Histoire Sainte parallèlement et dans le même ordre, ou à très-peu près. Ce n'est cependant encore ici que le rapprochement général, et pour ainsi dire en gros; j'espère que le rapprochement en détail, qui va suivre, donnera encore une nouvelle force à la preuve.

Cependant, comme les Egyptiens, ainsi qu'on doit bien s'y attendre, se sont souvent embrouillés dans le détail, qu'il y a des traits à demi effacés, ou tellement altérés, qu'ils ne seroient pas reconnoissables en eux-mêmes, et séparés de ceux qui précèdent ou qui suivent; que d'ailleurs chaque historien s'est cru en droit de mettre les faits dans l'ordre qui lui a paru le plus convenable, de leur donner le tour le plus propre à les rendre croyables, d'y mêler souvent ses propres conjectures; et que toutes ces additions coupent quelquefois le fil de l'histoire; je prie les lecteurs de ne jamais perdre de vue le rapprochement général, dont voici les points fixes, qui nous serviront à éclaircir ce qui se trouve entre deux, dans Manéthon surtout, et dans Eratósthène.

I. Ménès, Ménas, ou Minès. Noé.

II. Trois cent trente descendants de Ménès. Les trois fils de Noé.

Diodore ne compte que cinquante-deux descendants de Ménas; ce qui vient, comme je l'ai déjà indiqué, des noms de Cham, Sem et Japheth, mal interprétés.

C'est aussi le fond de la première dynastie de Manéthon, qui commence par Ménès, ou Noé, et se termine à Bienachès, formé des mots *Bené-noach*, fils de Noé.

III. Mœris, ou Myris, appelé par Eratosthène Marès.

Mesraïm, ou Mesr, père des Egyptiens, appelé aussi Beisar par les orientaux, ou Beithir, d'où vient le Boéthus, premier roi de la seconde dynastie de Manéthon, du temps de qui la terre fut divisée.

De là viennent aussi les Busiris, que Diodore place avant Myris ou Mesr.

IV. Sésostris, ou Sésoosis.

Jacob, père des *Sesos*, ou pasteurs Israélites. Manéthon place avant Sésostris quantité de dynasties formées, comme on le verra, d'Abraham, qui voyagea en Egypte; d'Agar, son esclave égyptienne; d'Ismaël, fils d'Agar, lequel épousa aussi une égyptienne; de Joseph vendu en Egypte; et même de Moïse, auquel Manéthon est descendu trop tôt, en s'embrouillant dans le grand nombre de dynasties qui en sont formées.

Ce n'est pas qu'il ne revienne ensuite à Moïse en son temps, après plusieurs dynasties formées de Jacob et de sa famille, sous les noms de Geson Gosès, ou plutôt Sesos Gosen, les pasteurs de Gosen ou Gessen; de Sésostris, Sesos, ou le pasteur; de soixante et tant de rois, les soixante et tant de personnes de la famille de Jacob; des rois pasteurs, formés surtout de Joseph.

Eratosthène a aussi quantité de rois formés de Joseph, avant et après Saoph, ou Saophis, qui est le nom même de Iosph, ou Joseph. C'est son quinzième roi.

V. Phéron, ou Sésoosis second, fils du grand Sésostris.

Juda le chef des pasteurs Israélites, après son père Jacob.

VI. Protée, le fameux devin.

Joseph, le premier, ou le plus puissant en Egypte, le Salitès, ou prince de Manéthon, avec les autres rois de la même dynastie de pasteurs Phéniciens.

VII. Rhampsinite, Remphis, ou Ramessès.

Les Israélites établis à Ramessès, Joseph qui les y établit, et le Pharaon de son temps.

VIII. Chéops et Chéphren, ou Chembès et Chabryis.

Les Pharaons oppresseurs des Hébreux.

IX. Mycérinus, ou Chérinus.

Moïse, qui forme aussi plusieurs autres rois dans Diodore, en particulier Ammosis, qui se trouve aussi dans Manéthon, avec quantité d'autres noms terminés en *mosis* ou *cherès*, pris des noms ou des traits de Moïse.

X. Nitocris, qui inonda les Egyptiens. La submersion dans la mer Rouge, en hébreu mer de Suph, d'où viennent les noms terminés en *suphis*, qui escortent Nitocris dans Manéthon; le nom d'Osarsiph donné à Moïse; et le Siphoas Hermès, un des derniers rois d'Eratosthène; car celui-ci finit sa liste au Pharaon submergé dans la mer Rouge.

Manéthon, après quantité de rois formés de Moïse, revient encore à Séthos, ou Sésothis, le Sesos ou pasteur; et il a encore plusieurs dynasties formées de Jacob et de ses fils, d'où il redescend à Bocchoris, un des rois formés des traits de Moïse. Bocchoris est la mort des premiers nés.

XI. Asychis, Anisis et Sabacos.

Salomon, qui épousa la fille d'un roi d'Egypte, sous les noms de Pacifique, de Sage, et de roi de Jérusalem.

XII. Douze rois à la fois ; Psammuthis ou Psammitique, un des douze.

Les douze tribus des Israélites, divisées par Jéroboam, qui s'étoit réfugié en Egypte ; Jéroboam et Roboam confondus ensemble, et le schisme des tribus confondu avec la dispersion des dix tribus, du temps d'Ezéchias.

XIII. Séthon du temps de Sennachérib.

Ezéchias, délivré miraculeusement, pendant que les Juifs attendoient inutilement le secours des Egyptiens.

XIV. Nécos, vainqueur d'un roi de Syrie.

Néchao, vainqueur de Josias, roi de Juda.

XV. Psammis.

Altération d'une prophétie qui regarde l'Egypte.

XVI. Apriès détrôné.

Pharaon Ephrée détrôné par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

XVII. Amasis, qui détrôna Apriès.

Nabuchodonosor, qui fut ensuite maître de l'Egypte.

Voilà des points fixes déjà établis par ce rapprochement général. Ce sont les principaux règnes de l'histoire d'Egypte, les seuls qu'on trouve dans Hérodote, qui est le plus ancien historien; les mêmes, à peu près, qu'on trouve aussi dans Diodore. Manéthon et Eratosthène ne nous offrent de plus qu'une longue suite de noms, avec très-peu de faits ; et malgré cela, on a déjà pu voir comment ces listes de noms commencent à s'éclaircir, par le jour que les règnes déjà reconnus répandent sur elles. On y verra clair de plus en plus ; et ce qui restera d'obscur ne méritera pas la peine qu'on s'y arrête, et pourra servir tout au plus de matière à conjectures pour quelque savant, dans ses moments de loisir. Ce n'est pas que je n'en hasarde aussi quelques-

unes, mais en laissant à chacun la liberté d'en chercher de meilleures. Du reste, je crois que le fond de l'ouvrage n'en souffre point.

Assurés que nous sommes de ce fond de l'histoire d'Egypte, reprenons-la en y joignant le détail, sans jamais perdre de vue le rapprochement général; car il seroit contre l'équité d'exiger que je fisse reconnoître en eux-mêmes tous les traits; il s'en trouve, comme on a déjà vu, qui sont bien altérés, et à demi-effacés; mais la place qu'ils occupent parmi d'autres plus reconnoissables, sert à les faire reconnoître eux-mêmes, pour peu qu'ils conservent de ressemblance. Il en est comme d'un tableau du crucifiement, ou de la sainte famille : qu'un des personnages soit à demi-effacé, ceux qui restent et qui sont bien reconnus, servent à le faire connoître lui-même, souvent sans crainte de s'y méprendre. Si l'on veut un autre exemple encore plus simple, au milieu de ces paroles, *Au nom du Père.... et du Saint-Esprit*, un enfant même n'hésitera pas à suppléer *et du Fils*, quoiqu'il ne l'y voie pas. C'est sur ce principe que je ne m'arrête pas à prouver en eux-mêmes certains traits qui sont assez reconnoissables par tout ce qui précède et ce qui suit, et sur lesquels on a fait de longues dissertations, souvent à pure perte, en les prenant isolés, faute d'avoir saisi le fil de l'histoire.

C'est pourquoi je ne m'attache point non plus à réfuter tous les systêmes des savants; j'en dirai seulement quelques mots par occasion. Le vrai, s'il est une fois bien prouvé, est de nature à faire tomber les systêmes. Un philosophe qui a écrit récemment sur les Egyptiens [1], compte cent dix-sept systêmes; et il finit par

[1] Recherch. philosoph. sur les Egyptiens.

dire qu'il faut qu'un philosophe s'en mêle. Je doute qu'un philosophe tel qu'il l'entend, soit propre à y réussir; car c'est le même auteur qui regarde comme une prévention presqu'inconcevable de penser seulement à concilier l'histoire des Juifs avec l'histoire des Egyptiens. Je laisse à juger de quel côté est la prévention presque inconcevable. Il en est, dit l'Apôtre [1], qui se croient sages, et qui deviennent insensés.

Je ne m'arrête point non plus à répondre à des questions qui sont étrangères à mon objet; comment, par exemple, si le rapport de l'histoire d'Egypte avec l'Histoire Sainte est constant, on a pu être tant de siècles sans s'en apercevoir. La question ne touche point au fond; car il s'agit de voir si le rapport est, ou n'est pas prouvé. Si on le voit, ce rapport, il est assez inutile de chercher comment on ne l'a pas vu jusqu'ici. J'en ai cependant apporté quelques raisons. Ce sont les vides qui se trouvent dans l'histoire des Egyptiens, et qui ont empêché en remontant des temps connus, de rapporter, par exemple, Asychis au temps de Salomon, et Mycérinus, son prédécesseur immédiat, au temps de Moïse. Pour penser à faire ce rapprochement, il falloit savoir qu'où l'Ecriture ne parle point de l'Egypte, il y a des lacunes dans l'histoire des Egyptiens. Il eût fallu savoir, par conséquent, que l'histoire des Egyptiens n'est qu'un extrait altéré de l'Ecriture; c'est-à-dire, qu'il eût fallu savoir d'avance la chose même qui étoit inconnue.

On a déjà vu que les Pères de l'Eglise ont bien dit en général que les païens, dans leurs histoires fabuleuses, n'ont souvent fait qu'altérer et défigurer l'Histoire

[1] Rom. 1. 22. Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.

Sainte; mais ils avoient assez d'autres armes plus fortes pour défendre la religion, sans recourir à celles-ci. Dieu les a peut-être réservées pour confondre une fausse philosophie, qui prétend tirer contre l'Ecriture plus d'avantage des histoires païennes, que les païens n'en tiroient eux-mêmes.

Quant aux Juifs, qui auroient dû encore mieux s'apercevoir des plagiats des Egyptiens, on sait qu'ils se faisoient un point de religion de ne point lire les fables païennes; et, dans le fond, ayant pour eux des monuments incontestables, ils avoient raison de ne point s'en embarrasser. C'étoit probablement à eux que les Egyptiens en vouloient, lorsqu'ils comparoient à un onocéphale, ou animal à tête d'âne, ceux qui ne vouloient pas écouter les histoires étrangères; car on sait d'ailleurs que les païens reprochoient aux Juifs d'adorer une tête d'âne; on verra dans cette histoire sur-quel fondement, ou plutôt sur quelle bévue.

L'historien Josèphe, qui avoit plus de connoissance des auteurs profanes, étoit d'un autre côté trop esclave des païens pour oser leur dire, ou même pour apercevoir lui-même tout le vrai. D'ailleurs il ne s'étoit pas assez appliqué à étudier l'ancien hébreu; on le voit dans quelques endroits de ses ouvrages; et pour faire un dévoilement qui paroît d'abord insensé, il ne faut pas être esclave de la sagesse du siècle.

L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

RAPPROCHÉE EN DÉTAIL

DE CE QUE L'HISTOIRE SAINTE

DIT DE L'ÉGYPTE.

Le rapprochement général qu'on vient de voir, montre pour ainsi dire en gros, comment tout ce qui nous reste de l'histoire d'Egypte jusqu'à la conquête des Perses, n'est au fond qu'un extrait altéré de ce que l'Ecriture elle-même nous apprend des Egyptiens, ou de ce que ceux-ci ont eu quelque raison d'en extraire; par exemple, ce qui regarde Noé et ses fils jusqu'à la dispersion : parce que cela intéresse également tous les peuples. C'étoit ce que les Egyptiens pouvoient faire de mieux, ayant perdu leurs anciens mémoires, s'ils en avoient jamais eu de bien suivis. C'est ainsi que les nations modernes ont extrait des anciens auteurs grecs et latins, ce qu'elles y ont trouvé de leurs antiquités; nous n'avons point d'autre source en France pour ce qui regarde les Gaules jusqu'à leur conquête par les Romains, et même encore plusieurs siècles après. Les nations du Nord recueillent à l'envi tout ce que les mêmes auteurs ont écrit des Scythes, et chacune tâche de se l'approprier. Ainsi les historiens de Pologne attribuent à leurs ancêtres le discours des Scythes à Alexandre, et la gloire d'avoir arrêté ce conquérant. Ils ne sont pas les seuls qui y prétendent. Depuis que

les Russes se sont cultivés, leurs antiquaires ne manquent pas de former là-dessus leurs prétentions, d'autant plus respectables qu'ils ont d'ailleurs de quoi les appuyer; car les histoires suivent souvent la fortune des états.

Le grand défaut de ces extraits des Egyptiens, c'est d'avoir altéré et défiguré les faits par leurs bévues, ou par leurs fausses interprétations, en rapprochant tout de leurs idées, surtout de leur idolâtrie. On en a néanmoins déjà pu reconnoître le fond, qui est vrai, étant pris de la vérité même. Ce qu'on a vu en gros, il faut le rendre encore plus sensible par le détail. C'est ce que je vais faire, en reprenant toute la suite des règnes qui sont déjà dévoilés en général. On trouvera ici à peu près tout ce qui nous reste de l'ancienne histoire d'Egypte, non-seulement dans les principales sources, qui sont Hérodote, Diodore, Manéthon et Eratosthène, mais encore des traits épars dans d'autres auteurs, tels qu'Homère, Platon, Pline, Tacite, Plutarque, à la mythologie près, que je ne touche ici qu'en passant, et que je réserve pour une autre partie.

Outre le détail des faits, j'insère de nouveaux règnes, suivant l'époque à laquelle ils se rapportent, en priant de ne jamais perdre de vue le rapprochement général qui nous en donne le fil; car ces règnes, dont il ne reste souvent que le nom, ne seroient pas reconnoissables sans tout ce qui les précède ou ce qui les suit. C'est pourquoi Hérodote et Diodore en ont omis un si grand nombre, qu'on retrouve dans Manéthon, n'ayant rien de considérable à en raconter; mais l'Ecriture d'où ils sont également pris, nous les rend précieux. Il y a cependant des noms si altérés, que je ne m'y arrêterai pas, ou je proposerai tout au plus quelques conjectures:

c'est assez qu'on puisse s'assurer du fond même de l'histoire. J'en reprens donc la suite, avec le détail, que je rapproche du détail des faits parallèles qu'on trouve dans l'Ecriture.

MÉNÈS. NOÉ.

J'ai déjà indiqué assez de traits bien marqués de ressemblance, pour faire reconnoître Ménès, le premier roi des Egyptiens, dans Noé, le père commun de tous les peuples. On a vu de plus que toute la suite des règnes de l'histoire d'Egypte appuie et prouve de plus en plus ce dévoilement ; car c'est cette suite, cette liaison, cet ensemble des règnes qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les traits cependant ne sont encore qu'ébauchés ; il faut les reprendre en détail, et en ajouter de nouveaux à ceux qu'on a déjà vus. Mais, avant tout, je puis observer que les Egyptiens, en donnant place à Noé dans leur histoire, n'ont rien fait qui ne soit commun à plusieurs autres peuples, chez qui on retrouve aussi ce père commun de tous les hommes depuis le déluge.

I. Noé reconnoissable dans plusieurs histoires.

Je ne fais ici qu'indiquer quelques-unes de ces histoires, où Noé est reconnoissable ; car le détail me mèneroit trop loin, et m'écarteroit trop de mon objet présent. On trouvera les preuves à leur place dans chaque histoire particulière.

Plusieurs savants ont déjà cru retrouver Noé dans le Deucalion des Grecs, lequel repeupla la terre après un déluge. Une preuve à laquelle ils n'ont pas fait attention, que je sache, c'est que le nom même de Deucalion n'est qu'une traduction en grec de celui de Noé en hébreu.

Lamech, père de Noé, donna ce nom de Noé à son

fils [1], parce qu'il devoit être pour lui une consolation, un repos, un adoucissement au milieu de ses peines. Ce nom signifie proprement repos; mais comme le repos est un adoucissement, le mot hébreu, surtout dans ses dérivés, se prend aussi pour douceur et adoucissement. On le voit dans *niéué* et *niéé*, dérivés de *nué* [2], qui signifient également repos et douceur, parce que, dit Buxtorf, le repos est une douceur après les fatigues. On le trouve dans ce sens à l'endroit où l'Ecriture dit [3] que le sacrifice de Noé fut d'une odeur douce ou agréable à Dieu.

Or le nom de Deucalion se forme naturellement en grec du mot *deucos* [4], qui signifie douceur; comme le nom de Sigalion, Dieu du silence, se forme de *sigé* [5], qui signifie silence. *Deucos* a pu avoir ses dérivés, comme *sigé* à les siens, *sigélos*, *sigaleos*, *sigaloeis*.

Voilà donc Deucalion qui, par son nom même, se retrouve être Noé.

Si l'on veut celui de Pyrrha, que les Grecs lui donnent pour épouse, le voici encore. Pyrrha en grec [6] signifie rouge, de couleur de feu. L'Ecriture ne marque point le nom de l'épouse de Noé. Les Grecs ont cependant su l'y trouver. Il y est dit [7], que Noé fut homme de

[1] Genes. 5. 29. Vocavitque nomen ejus Noë, dicens : iste consolabitur nos ab operibus et laboribus manuum nostrarum. *Not. Vatabl.* Allusio est ad nomen *Noah*, quod est *requies*, id est, recreabit nos ab ærumnis et molestiis.

[2] נוח quies : ניחוח, ניחח, quies, suavitas; res grata, ut quies solet esse defessis.

[3] Genes. 8. 21. Odoratusque est Dominus odorem suavitatis, heb. ניחח niêê.

[4] Δεῦκος, suavitas, dulcedo.

[5] Σιγὴ silentium; σιγηλός, σιγαλέος, σιγαλόεις; tacitus, qui silentium inducit.

[6] Πυρρος, rufus, ignei coloris.

[7] Genes. 9. 20. נחאיש האדמה Noë vir terræ.

terre, c'est-à-dire, un homme qui cultiva la terre. Le mot hébreu qui, en cet endroit, signifie terre, est *adme* [1], qui signifie originairement rouge, et qui s'applique en particulier à la terre rouge ou à l'argile, dont le corps d'Adam fut formé.

Les Grecs, ou leurs interprètes, ont entendu que Deucalion, c'est-à-dire, Noé, fut l'homme ou le mari de la rouge, en grec Pyrrha. On voit si j'ai tort de dire que les Grecs ont traduit, et mal traduit l'Ecriture.

Pour les pierres dont Deucalion et Pyrrha repeuplèrent la terre, plusieurs savants ont déjà pensé avec raison que cette fable vient de la ressemblance du mot *bnim* [2], qui veut dire fils, et du mot *abnim* [3], qui signifie pierres; mais il falloit ajouter que les païens et les Grecs en particulier, ont traduit de même l'Ecriture, depuis le commencement de la Genèse jusqu'à la fin du livre des Juges, pour s'en faire une histoire, et le montrer par un rapprochement suivi. Ce n'eût plus été simple conjecture sur quelques traits particuliers. Passons à d'autres peuples.

Noé se retrouve aussi dans ce que nous savons des Phrygiens, et sous un nom encore plus reconnoissable pour ceux qui savent l'hébreu, puisque c'est le nom même de Nach, ou Noé, un peu défiguré. Suidas dit [4], que les Phrygiens avoient eu un roi très-ancien, nommé Nannacus, qui, prévoyant un déluge, réunit les siens dans un temple, ou dans un asile sacré.

[1] אדמה rubra; subintelligitur terra.

[2] בנים filii.

[3] אבנים lapides.

[4] Suidas, *V.* Νάνναχος. *V.* Τὰ ἀπὸ Νανναχου. Νάνναχος, παλαιὸς ἀνὴρ..... ὃς προειδὼσ τὸν μέλλοντα καταχλυσμὸν, συναγαγὼν πάντας εἰς τὸ ἱερὸν, μετὰ δακρύων ἱκέτευσε.

Sans m'arrêter ici à rendre raison des altérations des Phrygiens, dont on a déjà vu un échantillon dans *Bereschith*, devenu la déesse de Bérécynthe, on voit assez que Nannac, ou Nannacus, est Nach, ou Noé. On retrouve aussi Menach, nom approchant, ou Menachius, à la suite de Ménas ou Ménès; et de Manchœus, dans une liste de rois d'Egypte par les Arabes [1]. Ce sont trois noms formés de celui de Noé, prononcé différemment; car *mnée*, qui signifie repos, a pu se prononcer Menachah et Manchah, et se prononce encore Menuchah.

Les Caldéens comptoient aussi pour dixième roi Seisithrus, Sisuthrus, ou Xisuthrus [2], qui ayant construit un navire, se sauva du déluge. Je n'entre point ici dans le détail de cette histoire, où Noé est bien reconnoissable; je la réserve pour la seconde partie, où je parlerai des Caldéens.

Noé fut en effet le dixième patriarche, à compter d'Adam; le nom de Seisithrus, ou Xisuthrus [3], peut signifier celui qui reste, et de qui tout renaît; et dès-lors il convient au mieux à Noé, qui fut conservé avec sa famille, pour repeupler la terre. Ce fut comme une seconde naissance, ou un renouvellement du genre humain.

Les savants qui ont tant travaillé sur Sanchoniaton, semblent avouer qu'il n'y est point mention de Noé ni du déluge. Du moins le Philosophe de l'histoire, dans un assez long chapitre sur cet auteur, ne l'y fait point remarquer. Je crois cependant l'y reconnoître.

Sanchoniaton, dans les lambeaux qui nous en restent,

[1] Bochart Phaleg. l. 4, c. 38.

[2] Euseb. Præp. l. 9, c. 12. — Syncell. pag. 24, 30, 38, 39.

[3] שחיש, Xéix; מחיש séix, repullulans. יותר iuthr, reliquus, residuus.

dit que « du temps d'une race de géants, race extrême-
» ment corrompue, Usoüs [1], au milieu de pluies vio-
» lentes, ayant pris un arbre, osa le premier s'exposer
» sur la mer ; et consacra ensuite des colonnes au feu
» et aux vents ; qu'il les adora, et leur sacrifia des ani-
» maux qu'il avoit pris. » Sanchoniaton dit immédiatement auparavant qu'Usoüs fut le premier qui se couvrit de peaux de bêtes.

On peut voir que ces pluies violentes, du temps d'une race de géants extrêmement corrompue, sont une altération du déluge, envoyé pour punir les crimes d'une race appelée aussi race de géants dans l'Ecriture [2]. L'arbre ou bois, car en hébreu c'est le même mot [3], est l'arche construite par Noé.

Le nom d'Usoüs (comme ceux de Jehosua ou Josué, d'Hosea ou Osée, et le nom adorable de Jésus), vient du mot hébreu [4] qui signifie sauver, et convient parfaitement à Noé, qui fut le seul avec sa famille sauvé du déluge. Les Musulmans l'appellent encore, celui qui a été sauvé, et qui a sauvé les autres [5]. Noé fut le premier qui eut une permission expresse de se nourrir de la chair des animaux ; il éleva un autel pour en sacrifier au Seigneur. Je réserve pour la mythologie phénicienne le détail des traits, et les raisons des altérations. J'ajoute seulement ici que les noms des trois fils de Noé se trou-

[1] Euseb. præp. l. 1, c. 10. Ῥαγδαίων δὲ γενομένων ὄμβρων... δένδρου δὲ λαβόμενον τὸν Οὔσωον καὶ ἀποκλαδεύσαντα, πρῶτον τολμῆσαι εἰς θάλασσαν ἐμβῆναι, ἀνιερῶσαι δὲ δύο στήλας πυρί τε καὶ πνεύματι, καὶ προσκυνῆσαι, αἷμά τε σπένδειν αὐταῖς ἐξ ὧν ἤγρευε θηρίων.

[2] Genes. 6. 4. Gigantes autem erant super terram in diebus illis... v. 12... Omnis quippè caro corruperat viam suam.

[3] עץ lignum, arbor.

[4] הושיע euxiâ, hoschiah ; salvavit.

[5] Herbelot, Biblioth. orient. *V. Nouh al Nabi.*

vent peu auparavant mal rendus en grec par Philon de Biblos, traducteur de Sanchoniaton. Je les dévoilerai ailleurs.

Je pourrois encore faire reconnoître Noé chez d'autres peuples; je le ferai dans leur histoire; il ne faut pas trop m'écarter de celle des Egyptiens. Je crois avoir assez montré qu'en s'appropriant Noé, ils n'ont rien fait qui ne soit commun à plusieurs nations. Toutes en effet ont un droit égal de prendre pour elles ce second père du genre humain. C'est aussi le titre que les Egyptiens lui donnent, du moins équivalemment.

II. Ménès fut le premier des hommes qui régna.

C'est, suivant Hérodote [1], et plusieurs autres historiens, ce que les Egyptiens disoient positivement, que Ménès étoit le premier homme qui eût régné, ou, pour traduire mot à mot, qu'il avoit régné le premier des hommes.

Ce premier roi d'entre les hommes se rapporte parfaitement à Noé, qui fut en effet comme le premier roi après le déluge. Etant le chef de la seule famille qui restoit, il en étoit le souverain naturel; tous ceux qui naissoient étoient ses descendants, et dès-lors soumis à son autorité. Pendant trois cent cinquante ans qu'il vécut encore après le déluge, il vit sa famille s'étendre considérablement; il vit naître Mesraïm, le père des Egyptiens, et les fils de Mesraïm, et probablement encore d'autres générations. Ainsi les Egyptiens avoient raison de le regarder comme leur premier roi; car ils n'ont point compté parmi les rois mortels les patriarches antérieurs au déluge. C'est surtout de ce qui est anté-

[1] Herodot. 2. 4. Βασιλεῦσαι δὲ πρῶτον ἀνθρώπων ἔλεγον Μῆνα.

rieur à cette époque, comme je le montrerai dans leur mythologie, qu'ils avoient formé, long-temps avant leur histoire, les dieux et les demi-dieux, qui, selon eux, avoient auparavant régné en Egypte. On en a déjà vu quelque preuve dans ce que j'ai dit du dieu Cneph, qui étoit le Démiourgos, ou le Dieu Créateur, représenté avec des ailes, pour marquer son activité, comme nous représentons les anges. J'ai pareillement indiqué l'origine de leur dieu Phtha, formé de l'œuf, c'est-à-dire, du monde divisé en deux. Les Grecs, sur quelque ressemblance du nom, ont pris Phtha pour Hephæstos, ou Vulcain, quoique l'Hephæstos ait une autre origine, comme on le verra dans les mythologies.

Le nom de Ménès, Minès, ou Ménas, est, comme je l'ai déjà observé, le nom même de Noé, en hébreu *né*, qui signifie repos. M n'est qu'une lettre servile au commencement du mot, comme dans *mnéé* dérivé de *nué*, qui signifie également repos. Comme les mots hébreux ont été diversement prononcés, du seul nom de *mnéé*, on trouve trois rois formés de suite, dans le livre Juchazim, ou des généalogies, cité par Bochart [1], les rois Manchæus, Ménas et Ménachius. Les Arabes qui, d'après l'Ecriture, ont commencé par placer Mesraïm à la tête de tous les rois d'Egypte, prenant ensuite ces trois prétendus rois des Egyptiens, les ont mis à la suite de Mesraïm, quoiqu'ils soient formés du nom de *Né*, *Nach*, ou Noé; ou du dérivé *Mnéé*, qu'on prononce Ménuchah.

Manéthon dit que Ménès étoit Thinite, c'est-à-dire, du nome de This. Il y avoit un nome Thinite en Egypte;

[1] Bochart Phaleg. l. 4, c. 38. Scriptum autem est in Historiis regum Arabiæ primum AEgypti regem fuisse Misraïm filium Chami;... septimum Manchæum, octavum Menam, nonum Menachium.

mais on peut bien douter que Ménès, qui est Noé, en fût originaire.

Ce qui a pu engager Manéthon, ou ses auteurs, à mettre sous le nom de Thinites, Ménès et tous les autres premiers rois des temps approchants du déluge, est probablement une très-ancienne altération du récit de l'Ecriture parmi les orientaux. Elle se retrouve encore dans les rabbins et dans l'Alcoran [1]. Ils avoient pris le *theum* [2], ou l'abîme d'où les eaux se répandirent, pour un *thnur*, ou grand four. Peut-être avoient-ils commencé par interpréter le *theum*, ou l'abîme d'où sortirent les eaux, un *tsnur*, ou conduit d'eaux; et comme plusieurs changeoient le *ts* en *th*, ils en avoient fait un *thnur*, ou four. Les Caldéens font souvent ce changement de lettres. Les mahométans parlent beaucoup de ce Tannour, d'où commencèrent, disent-ils, à sortir des eaux bouillantes. Les Egyptiens avoient pris ce Tannour, les uns pour l'embouchure du Nil, près de Tanis, les autres pour le nome Thinite. C'est pourquoi, comme je le ferai voir ailleurs plus au long, ils avoient surtout horreur de l'embouchure de Tanis. Ils contoient qu'Osiris enfermé dans une arche ou dans un coffre, y avoit été jeté le dix-septième jour d'un de leurs mois, par Typhon son ennemi [3]. Typhon est le nom même du déluge, en caldéen *tuphna* [4], en arabe *tufan*. Le dé-

[1] Bibl. orient. *Voy. Nouh al Nabi.* — Genes. 7. 11... Septimo decimo die mensis, rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ.

[2] תהום abyssus; תנור furnus; צנור canalis, aquæ ductus.

[3] Plutarch. de Iside, tom. 2, pag. 356. Τὸν Τυφῶνα..... διδόναι δῶρον αὐτῷ τὴν λάρνακα... ἐμβάντα τὸν Ὄσιριν... μεθεῖναι διὰ τοῦ Τανιτικοῦ στόματος εἰς τὴν θάλασσαν, ὃ διὰ τοῦτο μισητὸν ἐστι... ταῦτα δὲ πραχθῆναι λέγουσιν ἑβδόμῃ ἐπὶ δέκα μηνὸς.....

[4] תופנא tuphna, diluvium. Genes. 7. 11..... Septimo decimo die mensis..... 13. In articulo diei illius ingressus est Noë..... in arcam.

luge commença en effet le dix-septième jour du second mois ; et ce même jour Noé se renferma dans l'arche.

Les Syriens, comme on le voit dans Lucien [1], avoient aussi une ouverture par laquelle ils disoient que les eaux du déluge avoient commencé à se répandre ; et c'est probablement ce qu'Homère appelle le lit de Typhée chez les Arimes ; car Aram est la Syrie, et Typhée est encore Typhon, dont je parlerai ailleurs. La tradition altérée des Egyptiens leur aura fait regarder comme Thinites tous les rois des temps approchants du déluge. Manéthon en compose ses deux premières dynasties.

Eratosthène dit que Ménès étoit Thébinite [2], ou du nome de Thèbes. On va voir qu'Eratosthène a été un peu mieux fondé, quoique le fondement ne soit pas encore fort solide ; puisque tout porte sur la ressemblance du mot *thbe*, qui signifie arche, et du nom de Thèbes, ville d'Egypte.

III. Toute l'Egypte inondée, du temps de Ménès, excepté le nome de Thèbes.

« Les Egyptiens, dit Hérodote [3], ajoutoient, que du
» temps de Ménès toute l'Egypte, excepté le nome de
» Thèbes, n'étoit qu'un marais. »

C'est dire équivalemment que tout le pays étoit inondé, submergé; en un mot, que toute l'Egypte étoit couverte d'eau ; et qu'il n'y avoit que le nome ou canton de Thèbes qui ne le fût pas.

[1] Lucian. de deâ Syrâ.

[2] Syncell. pag. 91. Πρῶτος ἐβασίλευσεν Μήνης Θηβινίτης Θηβαῖος, ὃ ἑρμηνεύεται Διόνιος.

[3] Herodot. 2. 4. ἐπὶ τούτου, πλὴν τοῦ Θηβαϊκοῦ νομοῦ, πᾶσαν Αἴγυπτον εἶναι ἕλος.

Hérodote a fait une très-belle dissertation sur ce témoignage des Egyptiens ; et nos philosophes à leur tour ont fait des raisonnements à perte de vue ; ils en ont tiré des conséquences merveilleuses pour la prodigieuse antiquité du monde. Veut-on entendre sur ce point le Philosophe de l'histoire [1] ? Voici ce que l'oracle nous dit dès son premier chapitre, où il avertit cependant de se garder bien de méler le douteux au certain, et le faux avec le vrai.

« Hérodote, qui ne ment pas toujours, nous dit sans
» doute une très-grande vérité, quand il raconte que,
» suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'a-
» voit pas été toujours terre. »

Il faut avouer que le Philosophe a un discernement admirable pour démêler entre les fables d'Hérodote les très-grandes vérités.

Je ne m'arrête point à montrer l'impossibilité et même l'absurdité, que l'Egypte entière, excepté le nome de Thèbes, se soit formée peu à peu du dépôt du limon du Nil, comme Hérodote l'infère en raisonnant sur ce récit des Egyptiens ; ou qu'elle se soit découverte ou desséchée par la retraite fort lente des eaux de la mer, comme le prétendent nos philosophes. Il est plus court de faire voir tout de suite sur quoi porte originairement le récit des Egyptiens.

Avec toutes les preuves que nous avons déjà que toute leur histoire, et celle de Ménès en particulier, est un extrait de l'Ecriture plein de bévues, le dénoûment est très-simple ; je l'ai déjà indiqué.

L'Egypte qui, du temps de Ménès, n'étoit toute qu'un marais, excepté le nome de Thèbes, c'est, dans le vrai,

[1] Philos. de l'hist., ch. 1.

non-seulement l'Egypte, mais la terre entière, qui, du temps de Noé, fut toute inondée, toute submergée par le déluge.

Et le nome de Thèbes, qui seul ne l'étoit pas, c'est l'arche, en hébreu *thbe* [1], qui seule se sauva du déluge. On peut voir dans le texte hébreu de la Genèse, que *thbe*, qu'on prononce *thebah*, est le mot constamment employé pour signifier cette arche.

J'ai déjà cité plusieurs exemples, et j'en pourrois citer mille autres, qui rendent croyable que les Egyptiens, sur la ressemblance du nom, ont transporté à leur grande ville de Thèbes ce qui regarde la *thbe*, ou l'arche de Noé. Il est peu de nations qui n'aient, dans les commencements de leur histoire, des prétentions pareilles, et qui portent uniquement sur des ressemblances de noms. Il en est des origines des nations comme de celles des familles qui commencent à s'élever; celles-ci s'attachent souvent à la plus légère ressemblance de nom, pour s'enter sur d'autres plus illustres.

C'est dommage que, dans des temps moins éclairés, on n'eût pas encore découvert que le nom de Paris vient de *Baris*, qui signifie barque ou navire; car on trouve Baris, dans quelques auteurs, pour dire l'arche de Noé; quelques-uns de nos historiens des siècles d'ignorance eussent fait honneur à Paris de quelques traits pris de l'arche de Noé, comme les Egyptiens, fondés sur le mot hébreu *thbe*, en ont fait honneur à leur ville de Thèbes. Toute la suite va en effet prouver de plus en plus que c'est la *thbe*, ou arche de Noé, qui a fondé plusieurs de leurs prétentions.

[1] תבה arca, Genes. 6, 7, 8.

IV. Toute l'Egypte étoit anciennement appelée Thèbes.

C'est ce que dit Hérodote [1], qu'anciennement l'Egypte s'appeloit Thèbes, qu'elle étoit toute comprise sous ce nom, dans une étendue de six mille cent vingt stades de circuit.

Comme il s'agit d'anciens temps, pour lesquels les Egyptiens paroissent n'avoir eu d'autres Mémoires que leurs extraits de l'Ecriture; et que l'Ecriture ne dit nulle part que l'Egypte ait été toute comprise sous ce nom de Thèbes; on peut encore voir que ceci est pris de la *thbe*, ou de l'arche de Noé confondue avec la Thèbes d'Egypte.

Non-seulement toute l'Egypte, mais encore toute la terre, c'est-à-dire, tout ce qui devoit la repeupler, se trouva dans un sens très-vrai, compris sous le nom de *thbe*, puisque tout se trouva réduit à l'arche qui renfermoit Noé et sa famille, avec les différentes espèces d'animaux qui ne pouvoient pas vivre au milieu des eaux du déluge. Aussi les Egyptiens ne manquoient-ils pas d'ajouter, comme on va le voir, que les premiers hommes et les premiers animaux étoient sortis de Thèbes.

Tout ce qui devoit peupler l'Egypte, ainsi que le reste de la terre, s'étant trouvé concentré dans l'arche, en hébreu *thbe*; les Egyptiens avoient donc quelque raison de dire que toute l'Egypte avoit été comprise sous le nom de Thèbes; car il ne paroît pas qu'elle l'ait été autrement. L'Ecriture l'appelle presque toujours Mesraïm; les orientaux l'appellent encore Mesr ou Misr. Elle se trouve appelée dans les Psaumes, terre de Cham,

[1] Herodot. 2. 15. Τὸ δ' ὦν πάλαι ἁι Θῆβαι Ἀίγυπτος ἐκαλέετο. τῆς περίμετρον ϛάδιοι ἐισι ἐίκοσι καὶ ἑκατὸν καὶ ἑξακισχίλιοι.

parce qu'elle fut du partage de Cham, père de Mesraïm; de là vient le nom de Chémia [1], dont Plutarque fait mention.

Les Grecs, pour le dire en passant, lui ont donné le nom d'Ægyptos, ou d'Egypte, en traduisant le nom du Nil; en hébreu *xiéur*, qui vient de *xér*, noir [2]; parce que le limon de ce fleuve est noirâtre, comme le dit Virgile [3]. Homère appelle Ægyptos le fleuve même [4], ce qui signifie de couleur de vautour, et revient à *xiéur*, ou noirâtre. De là le nom chez les Grecs s'est étendu à tout le pays; mais que toute l'Egypte ait jamais été appelée Thèbes, je n'en vois d'autre raison que celle que je viens de dire. Tout ce qui suit vient à l'appui.

V. Les Thébains se disoient les plus anciens des hommes.

Les Egyptiens en général vantoient beaucoup leur antiquité; mais entre les Egyptiens, c'étoient ceux de Thèbes, suivant Diodore [5], qui se donnoient pour les plus anciens, puisqu'ils disoient être les plus anciens de tous les hommes.

Cette prétention des habitants de Thèbes en particulier est une nouvelle preuve de ce qu'on a déjà vu, que sur la ressemblance des noms, ils avoient pris pour leur ville de Thèbes ce qui convient à la *thbe*, ou arche de Noé.

La *thbe*, ou arche de Noé, porta en effet dans son sein les pères de tous les hommes, et par conséquent

[1] Plutarch. de Iside. Ἔτι τὴν Αἴγυπτον χημία καλοῦσιν.

[2] שחר niger; שיחור Nilus.

[3] Et viridem Ægyptum nigrà fœcundat arenâ.
VIRGIL. *Georg.* 4. 291.

[4] Αἰγυπιὸς, veteribus vultur.

[5] Diodor. lib. 1, n. 32. Οἱ δὲ Θηβαῖοι φασὶν ἑαυτοὺς ἀρχαιοτάτους εἶναι πάντων ἀνθρώπων.

les plus anciens de tous, du moins à dater du déluge, qui fut comme un renouvellement du genre humain.

VI. Grand navire, de près de trois cents coudées de long, construit à Thèbes.

Une preuve assez frappante que les Egyptiens, sur la ressemblance du nom, ont transporté à leur ville de Thèbes ce qui convient à l'arche de Noé, c'est que voici cette arche même qui s'y trouve transportée, avec ses dimensions, ou peu s'en faut.

Diodore rapporte [1] qu'on avoit construit un grand navire de bois de cèdre, de deux cent quatre-vingts coudées de long, doré en dehors et argenté en dedans, et qu'on l'avoit consacré au dieu le plus honoré à Thèbes.

Diodore attribue la construction de ce navire au fameux Sésoosis; mais, comme on sait déjà, et qu'on verra de plus en plus, quel est le vrai Sésoosis, ou Sésostris; on peut tenir pour certain que ce navire n'est pas de lui, à moins que Jacob ou ses descendants n'aient voulu faire en Egypte une représentation de l'arche de Noé.

Les auteurs de l'Histoire universelle composée en Anglois, observent [2], « que ce navire doit avoir surpassé en grandeur et en capacité les plus considérables de nos vaisseaux modernes, leur Royal-Souverain n'ayant en longueur que cent soixante-quinze pieds sur le second pont, et qu'environ soixante-dix pieds de largeur. »

[1] Diodor. l. 2, n. 37. Ἐναυπηγήσατο δὲ καὶ πλοῖον κέδρινον, τὸ μὲν μῆκος πηχῶν διακοσίων καὶ ὀγδοήκοντα, τὴν δ'ἐπιφάνειαν ἔχον τὴν μὲν ἔξωθεν ἐπίχρυσον, τὴν δ'ἔνδοθεν καταργυρωμένην, καὶ τοῦτο μὲν ἀνέθηκε τῷ θεῷ τῷ μάλιςα ἐν Θήβαις τιμωμένῳ.

[2] Hist. univ. trad. tom. 1. p. 414.

Je crois pouvoir dire de plus, qu'on ne trouve dans l'histoire d'autre exemple bien constant d'un navire de cent quatre-vingts coudées de long, que la *thbe*, ou l'arche que Noé construisit par l'ordre et sous la direction de Dieu même. Cette arche fut construite pour une raison unique, et qui ne se répète point. Ajoutons que les Egyptiens, dans ces premiers temps, ne paroissent pas avoir beaucoup pensé à construire des navires, parce qu'ils n'aimoient pas la mer. Un philosophe [1] moderne va même beaucoup plus loin; il prétend que le bois de construction leur manquoit absolument; on verra ce qu'il en dit à l'article de Sésostris.

La *thbe*, ou l'arche de Noé [2] avoit trois cents coudées en longueur. Les deux cent quatre-vingts coudées que les Egyptiens donnoient à leur grand navire de Thèbes, sont une mesure bien approchante. Encore les savants peuvent examiner si ce qui semble une différence n'est point plutôt une évaluation que les Egyptiens auront faite des coudées des Hébreux, relativement aux leurs, peut-être un peu plus grandes. M. Maillet, consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, prouve, par ses observations, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit du moins plus grande que la nôtre.

Le navire de Thèbes, suivant Diodore, étoit de bois de cèdre. La *thbe*, ou arche de Noé [3], suivant le texte hébreu, étoit de bois de gopher [4]. Le paraphraste caldéen l'interprète bois de cèdre; les interprètes égyptiens ont bien pu l'entendre de même. Si c'est la vraie signi-

[1] Rech. philos. sur les Egyptiens.

[2] Genes. 6. 15. Trecentorum cubitorum erit longitudo arcæ.

[3] Genes. 6. 14, trad. de Sanctès-Pagnin. Fac tibi arcam è lignis Gopher.

[4] גפר gphr, cedri species. *Voy.* Buxtorf.

fication du mot hébreu, les Egyptiens l'ont bien rendu: si c'est une méprise, les Egyptiens ont été aussi capables de la faire que le paraphraste caldéen.

Qu'ils aient attribué la construction de ce superbe navire à Sésostris, comme au plus grand de leurs rois; c'est une méprise conséquente à l'idée qu'ils s'étoient formée de la magnificence de ce prétendu grand conquérant.

Le navire étoit, selon eux, doré en dehors, et argenté en dedans. L'arche de Noé fut aussi, suivant l'Ecriture, enduite en dehors et en dedans [1]; ce ne fut à la vérité, qu'un enduit de poix ou de bitume; mais comme les Egyptiens ne montroient pas le navire à Diodore, ils étoient maîtres de l'embellir dans leurs récits. On voit du moins qu'ils n'avoient pas tout imaginé; et que si jamais pareil navire fut construit à Thèbes en Egypte, c'est que cette ville, en imitant la *thbe*, ou l'arche de Noé, aura voulu se faire des armes parlantes.

VII. Colombes qui s'étoient envolées de Thèbes.

Un trait qui prouve encore combien ce que l'Ecriture dit de la *thbe*, ou de l'arche de Noé, a servi aux Egyptiens pour composer l'histoire de leur grande ville de Thèbes, c'est le fait rapporté par Hérodote [2], que deux colombes s'étoient envolées de cette ville en différentes contrées.

Il est aisé de voir [3] que c'est la colombe que Noé fi

[1] Genes. 6. 14... Bitumine linies intrinsecùs et extrinsecùs.

[2] Herodot. 2. 55. Τὰ δὲ Δωδωναίων φασὶ αἱ προμάντιες, δύο πελειάδα μελαίνας ἐκ Θηβέων τῶν Αἰγυπτίων ἀναπταμένας.

[3] Genes. 8. 8, trad. de Sanctès-Pagnin. Emisit quoque colum-bam à se, ut videret an allevatæ essent aquæ, in superficie terræ — 10. Vulgat..... Rursùm dimisit columbam ex arca. Hebr. בה Thbe.

envoler par deux fois de sa *thbe*, ou de son arche, pour s'assurer, avant que d'en sortir lui-même, que la terre étoit à sec.

Hérodote cite à la vérité les prophétesses de Dodone; mais les Grecs, et ceux de Dodone en particulier, comme je le ferai voir ailleurs, avoient aussi pris et altéré des traits de l'Ecriture. Je puis observer en passant que la mythologie, suivant Plutarque [1], faisoit mention d'une colombe que Deucalion avoit fait sortir de son arche, et qui lui avoit annoncé le mauvais temps en rentrant, et le beau temps en s'envolant.

On a déjà vu que le nom de Deucalion est le nom même de Noé traduit en grec. Avec cette clef, le rapport est aisé à reconnoître. La colombe qui, en rentrant, annonça le mauvais temps à Deucalion, c'est [2] la colombe qui, en rentrant dans l'arche, fit connoître à Noé que la terre étoit encore inondée; et la colombe qui, en s'envolant, annonça le beau temps, c'est la colombe qui, n'étant plus revenue à l'arche, fit connoître que la terre étoit à sec.

Hérodote [3] dit qu'une des colombes qui s'envolèrent de Thèbes, alla se percher sur un hêtre, à Dodone, où elle parla d'une voix humaine, et fonda l'oracle. Si Hérodote avoit été mieux instruit, sans l'être encore assez,

[1] Plutarch. de solertia animalium, tom. II, p. 968. Οἱ μὲν οὖν μυθολόγοι τῷ Δευκαλίωνί φασι περιστερὰν ἐκ τῆς λάρνακος ἀφιεμένην, δήλωμα γενέσθαι, χειμῶνος μὲν, εἴσω πάλιν ἐνδυομένην, εὐδίας δὲ, ἀποπτᾶσαν.

[2] Genes. 8. 9... Reversa est ad eum in arcam : aquæ enim erant super universam terram.

12... Emisit columbam, quæ non est reversa ultrà ad eum.

13... Et aperiens Noë tectum arcæ, aspexit, viditque quòd exsiccata esset superficies terræ.

[3] Herodot. 2. 55. Τὴν δὲ παρὰ σφέας ἀπικέσθαι. Ἱζομένην δέ μιν ἐπὶ φηγὸν, αὐδάξασθαι φωνῇ ἀνθρωπίνῃ.

il auroit ajouté que cette colombe avoit été le père des Grecs.

Pour entendre ceci, il faut se rappeler que le père du peuple Grec, nommé parmi les descendants de Noé, est Javan [1], en hébreu *Iun*, dont un des fils fut Dodanim. Dodone étoit du côté de la mer appelée Ionienne, voisine du golfe Adriatique.

Les Grecs, à cause de la ressemblance des noms, avoient confondu leur père *Iun* avec *Iune*, qui signifie colombe [2]. C'est pourquoi ils disoient qu'une des colombes étoit allée à Dodone.

La colombe de Noé lui apporta une feuille ou petite branche d'olivier dans son bec, pour lui annoncer que tout commençoit à renaître, que le déluge avoit entièrement cessé. C'est de là, pour le dire en passant, que l'olivier, chez les anciens, a été un symbole de paix.

Mais il y avoit plusieurs versions parmi les anciens, comme Hérodote lui-même nous le dit au sujet des colombes.

Les mots hébreux dont il s'agit sont [3] *âle-zith trph bphie*, mot à mot, une feuille enlevée d'olivier dans son bec.

Le mot *âle* [4], qui signifie feuille, ressemble à *ale*, qui signifie chêne. On sait que la fable parle beaucoup des chênes de Dodone; Pausanias [5] dit que le chêne de Dodone étoit un des plus anciens arbres de la Grèce; on voit qu'il a raison. Il y joint l'olivier de la citadelle

[1] Genes. 10. 4. Filii autem Javan : Elisa et Tharsis, Cetthim et Dodanim.

[2] יון Javan, יונה columba.

[3] Genes. 8. 11. עלה־זית טרף בפיה.

[4] עלה folium; אלה quercus, ilex.

[5] Pausan. l. 8, p. 490... ἡ ἐν Δωδώνῃ δρῦς, καὶ ἐλαία τε ἡ ἐν Ἀκροπόλει

d'Athènes ; aussi le mot *zith* vient-il immédiatement après *âle*, que les Grecs ont pris pour chêne. Mais tous les interprètes n'avoient pas également trouvé le chêne et l'olivier. Quelques-uns réunissant les deux, en faisoient un arbre dont le gland étoit plus huileux, plus doux, plus nourrissant, tel que le hêtre. Aussi Hérodote met-il un hêtre à Dodone, sur lequel la colombe se reposa.

Comme le mot *phe* signifie bec et bouche, et que le mot *trph* signifie enlever et nourrir ; quelques-uns donnoient du gland de chêne ou de hêtre pour nourriture aux premiers habitants de Dodone ; mais la version qu'Hérodote a suivie, au lieu de mettre cette nourriture dans la bouche des premiers hommes d'*Ionie* ou de Grèce, a donné une bouche d'homme à l'*iune*, ou à la colombe. Hérodote dit qu'elle parla comme un homme.

Je n'entre point ici dans le détail de la fable de Dodone. Ce que j'ai déjà dit dans le rapprochement général, du mot *dud* [1], qui signifie vase d'airain, peut faire entrevoir d'où venoient les chênes d'airain qui rendoient des oracles à Dodone. Dodanim [2] fut père d'un peuple errant [3], au nord de la Grèce, d'où les Teutons peuvent fort bien venir ; leur *d* et leur *t* se confondent souvent ; et leurs prophétesses [4] avoient aussi des ceintures et des vases d'airain ; les Cimbres, pour marque de leur respect, en envoyèrent un à Auguste.

Du reste, je ne suivrai point ici leur marche dans de

[1] דוד ahenum.
[2] דדנים Ddnim, Dodanim.
[3] דדה vagari.
[4] Strab. l. 7. Προμάντεις ἱερείαι... ζῶσμα χαλκοῦν ἔχουσαι..... κρατῆρα χαλκοῦν ὅσον ἀμφορέων εἴκοσι.

vastes forêts, ni celle de l'autre colombe de Thèbes, qui alla fonder l'oracle de Jupiter Ammon. La forêt noire dont j'ai vu des restes en Allemagne, en Hongrie et en Pologne, avoit encore du temps des Romains soixante journées de chemin en longueur. Les sables de Lybie, où étoit l'oracle d'Ammon, ne sont pas moins redoutables. Remettons le voyage à un autre temps.

Je puis néanmoins faire observer en passant combien l'altération du récit de ce que fit le père commun de tous les peuples, dans un événement aussi frappant que le déluge, a pu influer dans les superstitions des païens. On sait que les colombes étoient particulièrement respectées en Syrie et en Assyrie. J'en ferai voir la raison en dévoilant l'histoire de Ninus et de Sémiramis, qui tient encore en partie au déluge. La mère de Sémiramis, Derceto, s'étant laissée corrompre, se précipita dans un lac, et fut changée en poisson. Je ferai voir que c'est une altération du déluge, envoyé pour punir une race qui avoit corrompu sa voie, *drchu* [1]. Le corbeau, dont il est aussi mention dans le récit du déluge, étoit consacré chez les Grecs au dieu des augures. On a peine à concevoir que les Romains aient fait dépendre leurs résolutions les plus importantes des oiseaux qu'ils consultoient avec la plus grande attention. Les Egyptiens étendoient leur culte à toutes les espèces d'animaux : on en a beaucoup cherché les causes; l'article suivant nous en donnera une; car il y en a encore d'autres, que j'observerai à mesure que l'occasion se présentera.

[1] Genes. 6. 12. Omnis quippè caro corruperat viam suam...... — דרך drch, via.

VIII. Les animaux, suivant les Egyptiens, formés d'abord en Egypte ; leur preuve tirée du canton de Thèbes.

On a déjà vu [1] que les Thébains d'Egypte se donnoient pour les plus anciens de tous les hommes, et que leur prétention venoit originairement de ce qu'ils s'étoient approprié ce qui convient à la *thbe*, ou à l'arche de Noé, laquelle fut en effet comme le berceau du genre humain, à dater du déluge.

Les Egyptiens prétendoient [2] pareillement que c'étoit dans leur pays que les animaux s'étoient d'abord formés, et la preuve qu'ils en apportoient étoit tirée du pays de Thèbes. On y voyoit, disoient-ils, se former en certain temps de si gros rats, et en si grande quantité, que ceux qui les voyoient en étoient étonnés. Le plus étonnant, c'est que quelques-uns de ces rats commençoient à se mouvoir, n'ayant encore que le devant du corps formé jusqu'à la poitrine, et le reste n'étant qu'une boue informe.

Les physiciens conviennent assez aujourd'hui qu'il n'y a point d'animaux qui s'engendrent ainsi de la terre ou du limon. Les Egyptiens n'avoient donc jamais vu des rats se former de cette manière. Aussi disoient-ils eux-mêmes que cela n'arrivoit qu'en certain temps, et que c'étoit dans le canton de Thèbes ; ce qui les dispensoit d'en faire voir des exemples aux curieux, parce

[1] Diodor. L. 1, n. 6. Φασὶ τοίνυν Αἰγύπτιοι κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς τῶν ὅλων γένεσιν πρώτους ἀνθρώπους γενέσθαι κατά τὴν Αἴγυπτον.

[2] Diodor. ibid. Τῆς δ'ἐξ ἀρχῆς παρ'αὐτοῖς ζωογονίας τεκμήριον πειρῶνται φέρειν, τὸ καὶ νῦν ἐν τῇ Θηβαΐδι χώρᾳ κατά τινας καιροὺς τοσούτους καὶ τηλικούτους μῦς γεννᾷν, ὥστε τοὺς ἰδόντας τὸ γινόμενον εκπλήττεσθαι. ἐνίους γὰρ αὐτῶν ἕως μεν τοῦ στήθους καὶ τῶν ἐμπροσθίων ποδῶν διατετυπῶσθαι, καὶ κίνησιν λαμβάνειν, τὸ δὲ λοιπὸν τοῦ σώματος ἔχειν ἀδιατύπωτον, μενούσης ἔτι κατὰ φύσιν τῆς βώλου.

que la Thébaïde étoit moins à portée des étrangers, et que s'ils y alloient, on pouvoit leur dire, que ce n'étoit pas le temps où cela arrivoit.

La chose étant impossible en elle-même, les Egyptiens ne l'assuroient donc pas pour l'avoir vue, mais parce que leur histoire la contoit; et leur histoire n'étoit encore en ce point qu'une altération de ce que dit l'Ecriture. La Thébaïde, où ils faisoient naître ainsi les animaux, en est une preuve, après tout ce que nous avons déjà vu; car la Thébaïde étant un pays aride, où les animaux par conséquent devoient le moins s'engendrer de la boue, si le fait d'ailleurs étoit possible; les Egyptiens, sans quelqu'autre raison, n'auroient pas cité ce canton de préférence à tout autre.

Les Thébains, comme on l'a déjà vu, disoient être les plus anciens des hommes, parce qu'ils avoient pris pour eux ce qui convient à la *thbe*, ou à l'arche, où furent conservés les premiers pères des peuples. Dieu y fit aussi conserver les animaux pour en repeupler la terre. On voit sur quel fondement les Egyptiens disoient aussi que les animaux s'étoient d'abord engendrés dans leur pays, et pourquoi ils citoient la Thébaïde plutôt qu'aucun autre canton. Ils disoient la chose pour l'avoir ouï dire à d'autres; comme les poëtes ont dit que les cignes chantent merveilleusement lorsqu'ils sont près de mourir. C'est une fable dont plusieurs savants ont recherché l'origine, que je n'aurois jamais devinée, si toute la suite de la mythologie grecque ne m'avoit amené à l'endroit même d'où elle est formée par une bévue, que j'expliquerai à sa place; car, détachée du reste, elle ne seroit pas croyable.

Pour m'en tenir ici aux animaux formés d'abord en Egypte, et dans la Thébaïde en particulier, l'Ecriture

dit [1] que tous les animaux sortirent de la *thbe*, ou de l'arche. Les Egyptiens auront encore pris *thbe* pour leur canton de Thèbes.

Dieu venoit de dire à Noé, en lui donnant ordre de faire sortir les animaux [2], « qu'ils rampent en terre, » qu'ils croissent, et qu'ils se multiplient sur la terre. »

Les Egyptiens auront entendu que les animaux commençoient à ramper en terre, dans ce sens, qu'ils rampoient étant encore à moitié terre. C'est ce que les Egyptiens disoient à Diodore, que les animaux commençoient à se mouvoir, étant encore en terre, ou ayant encore la moitié du corps composée d'une boue informe; qu'ils croissoient ensuite, ou achevoient de se former; qu'ils se multiplioient étonnamment, et qu'en certain temps on voyoit des rats en quantité, qui s'engendroient ainsi.

S'ils ne parloient que de rats, c'est qu'ils avoient assez de sens commun pour ne pas citer de plus gros animaux; la chose eût paru trop absurde.

Je puis de plus observer que le corbeau qui étoit auparavant sorti de l'arche, alla, suivant l'hébreu, mot à mot, en allant et en revenant, jusqu'à ce que les eaux fussent desséchées sur la terre [3].

Le mot *ârb* [4] qui signifie corbeau, signifie aussi amas, mélange de différents petits animaux. L'aller et le retour auront pu être entendus par les Egyptiens dans

[1] Genes. 8. 19, trad. de Sanctès-Pagnin. Omnis bestia, omne reptile, et omne volatile, omne quod movetur super terram secundùm familias suas, egressa sunt ex arca. Heb. *Thbe*.

[2] Ibid. 17..... Repant in terra, et crescant, et multiplicentur super terram.

[3] Genes. 8. 7, trad. de Sanctès-Pagnin. Et emisit corvum, et egressus est egrediendo et redeundo, donec siccarentur aquæ super terram.

[4] ערב corvus, colluvies animalium.

ce sens, que l'amas de petits animaux alloit ou avançoit d'une partie du corps, tandis que le retour, ou le reste du corps, n'étoit encore que de la terre mouillée, ou de la boue.

On voit comment se sont formés des contes que l'ignorance populaire a ensuite appuyés. Je pourrois ajouter des systêmes; car celui d'Epicure, pris en partie de la cosmogonie des Egyptiens, vient originairement d'altérations semblables; j'en parlerai ailleurs. On peut se rappeler les ruisseaux de lait que Lucrèce fait couler dans la bouche d'enfants qui se forment au milieu de la boue. Sémiramis, enfant, fut aussi nourrie par des colombes, qui lui portoient du lait dans leur bec; et le mot *iune*, colombe [1], ressemble à *iun*, qui signifie boue; mais ceci trouvera sa place dans l'histoire des Assyriens, et dans les mythologies.

Les Egyptiens s'étant mis dans l'esprit que tous les premiers animaux avoient été formés dans leur pays, on doit être moins surpris qu'ils aient porté la superstition jusqu'à leur rendre un culte. Chaque contrée en honoroit une espèce particulière. Peut-être avoient-ils encore mal entendu le pacte que Dieu fit avec les hommes et avec les animaux [2], c'est-à-dire, la promesse qu'il voulut bien faire à Noé de ne les plus détruire par un déluge; et l'ordre qu'il lui donna de s'abstenir de leur sang.

Je puis ajouter que dans leur mythologie formée bien antérieurement à leur histoire, sur des traditions

[1] יונה columba; יון cœnum, lutum.

[2] Genes. 9. 9, trad. de Sanctès-Pagnin. Et ego, ecce ego statuo pactum meum vobiscum...

10... Et cum omni animâ vivente quæ vobiscum, tàm in volatili, quàm in jumento, et omni bestiâ terræ vobiscum, ex omnibus egressis ex arcâ (hebr. *Thbe*), et omni bestiâ terræ.

altérées de la création, du déluge, et des prodiges opérés en Egypte, ils disoient [1] que les dieux étant en petit nombre, et accablés par la multitude et la méchanceté des hommes engendrés de la terre, s'étoient déguisés en animaux, et avoient par-là échappé à la violence et à la cruauté de leurs ennemis.

Malgré les altérations, d'autant plus grandes, que la mythologie des Egyptiens s'étoit formée sur des traditions plus vagues, on peut entrevoir que ces prétendus dieux sont Noé et ses enfants, qui étoient de la race appelée dans l'Ecriture les enfants de Dieu [2]. Les hommes engendrés de la terre, sont les enfants des hommes, appelés aussi les géants [3]. Comme Noé et ses enfants furent conservés dans l'arche avec les différentes espèces d'animaux, les Egyptiens, dans leurs traditions altérées, disoient que ces dieux s'étoient confondus avec les animaux, ou déguisés en différentes espèces, et que par ce moyen ils s'étoient sauvés de la fureur de leurs ennemis.

Une nouvelle preuve, c'est que le chef de ces ennemis des dieux étoit Typhon. Or, *tuphna* [4] est le mot constamment employé par le paraphraste caldéen pour dire le déluge ; les Arabes l'appellent aussi tufan ; mais Typhon, dont les poëtes ont fait un monstre [5], est en

[1] Diod. l. 1, n. 34. Φασὶ γὰρ τοὺς ἐξ ἀρχῆς γενομένους θεούς, ὀλίγους ὄντας καὶ κατισχυομένους ὑπὸ τοῦ πλήθους καὶ τῆς ἀνομίας τῶν γηγενῶν ἀνθρώπων, ὁμοιωθῆναι τισὶ τῶν ζώων, καὶ διὰ τοῦ τοιούτου τρόπου διαφυγεῖν τὴν ὠμότητα καὶ βίαν αὐτῶν.

[2] Genes. 6. 2. Filii Dei...

[3] Ibid. 4. Gigantes autem erant super terram in diebus illis.

[4] טופנא *tuphna*, *tophana*, diluvium. Cald. Paraph. Genes. 7. 17, et alibi.

[5] Apollodor. l. 1. Τυφῶνα..... μεμιγμένην ἔχοντα φύσιν, ἀνδρὸς καὶ θηρίου..... θεοὶ δ', ὡς εἶδον αὐτὸν ἐπ' οὐρανὸν ὁρμώμενον, εἰς Αἴγυπτον φυγάδες ἐφέροντο, καὶ διωκόμενοι, τὰς ἰδίας μετέβαλον εἰς ζῶα.

effet un composé monstrueux de diverses parties; du déluge, de la confusion de Babel, de la submersion dans la mer Rouge, et des autres grands désastres. Aussi les Egyptiens en faisoient-ils le mauvais principe, l'auteur de tous leurs maux. Ils lui donnoient trois noms, suivant Plutarque [1]; je les expliquerai dans les mythologies.

Les Egyptiens, sur leur tradition altérée du déluge, étant persuadés que les dieux mêmes s'étoient déguisés en différentes espèces d'animaux; on ne doit plus être étonné de leur superstition à cet égard. Chaque canton respectoit particulièrement l'espèce dans laquelle il s'imaginoit que s'étoit confondu ou déguisé le dieu qu'il adoroit. Il craignoit de s'attaquer au dieu même, en attaquant l'espèce qu'il avoit choisie.

Je donnerai encore d'autres raisons de cette superstition, soit dans cette histoire, soit dans les mythologies. Revenons à Thèbes.

IX. Les Thébains se vantoient d'avoir été les premiers à bien compter l'année.

Hérodote [2] attribue aux Egyptiens en général cette prétention d'avoir été les premiers à trouver le compte juste ou la mesure exacte de l'année, en la divisant en douze parties, c'est-à-dire, en douze mois.

Mais Diodore nous apprend qu'entre les Egyptiens, c'étoient les habitants de Thèbes qui s'attribuoient cette découverte [3]. « Les Thébains, dit-il, se vantent d'être

[1] Plutarch, de Iside.

[2] Herodot. 2. 4. Πρώτους Αἰγυπτίους ἀνθρώπων ἁπάντων ἐξευρέειν τὸν ἐνιαυτὸν, δυώδεκα μέρεα δασαμένους τῶν ὡρέων ἐς αὐτόν.

[3] Diodor. l. 1, n. 32. Οἱ δὲ Θηβαῖοι φασὶν ἑαυτοὺς ἀρχαιοτάτους εἶναι πάντων ἀνθρώπων, καὶ παρ' ἑαυτοῖς πρώτοις φιλοσοφίαν τε εὑρῆσθαι καὶ τὴν ἐπ' ἀκριβὲς ἀστρολογίαν...... ἰδίως δὲ καὶ τὰ περὶ τοὺς μῆνας αὐτοῖς καὶ τοὺς ἐνιαυτοὺς διατετάχθαι. τὰς γὰρ ἡμέρας οὐκ ἄγουσι κατὰ σελήνην, ἀλλὰ κατὰ ν ἥλιον, τριακονθημέρους μὲν τιθέμενοι τοὺς μῆνας.

» les plus anciens de tous les hommes, et d'avoir été » les premiers à inventer la philosophie et l'astronomie » exacte, d'avoir réglé d'une manière particulière, les » mois et les années, en ne s'attachant pas précisément » au cours de la lune, mais à celui du soleil et en com- » posant chaque mois de trente jours. »

Les Thébains, pour mieux appuyer leur prétention, faisoient observer l'avantage de leur situation pour observer le cours des astres. Je ne leur dispute point cet avantage; mais malgré cela, je ne crois pas cette seconde prétention mieux fondée que celle d'être les plus anciens des hommes. On a déjà vu d'où celle-ci étoit prise; de la *thbe* ou de l'arche, qui porta en effet dans son sein les pères de tous les peuples. Voyons si la prétention d'avoir été aussi les premiers à bien compter l'année, ne vient point de la même source; si elle n'est point encore prise de ce que l'Ecriture dit de la *thbe*, ou du récit du déluge.

L'Ecriture dit positivement[1] que Noé étoit âgé de six cents ans quand le déluge commença, et de six cent un an quand il finit. Il s'agit donc ici de l'espace d'une année. Or le déluge commença le dix-sept du second mois de cette année. Les eaux[2] couvrirent la terre pendant cent cinquante jours, et l'arche s'arrêta le dix-sept du septième mois.

[1] Genes. 7. 11. Anno sexcentesimo vitæ Noë, mense secundo, septimo decimo die mensis, rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt.

8. 13. Igitur sexcentesimo primo anno, primo mense, primâ die mensis, imminutæ sunt aquæ super terram.

[2] Gen. 7. 24. Obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus.

8. 4. Requievitque arca mense septimo (text. hebr.), decimo septimo die mensis.

Du dix-sept du second mois au dix-sept du septième mois, il y a cinq mois pleins; et pour ces cinq mois, cent cinquante jours. Or cent cinquante jours divisés par cinq mois, donnent trente jours pour chaque mois. Voilà donc des mois chacun de trente jours, dans ce que l'Ecriture dit de la *thbe*, ou de l'arche, comme les Thébains d'Egypte se vantoient d'avoir été les premiers à les compter.

Je pourrois encore observer que, comme le déluge [1] (en caldéen et en arabe *tuphna* et *tufan*) commença le dix-sept du mois; aussi les Egyptiens, dans leur mythologie [2] disoient qu'Osiris enfermé dans une arche ou dans un coffre, avoit été jeté par Typhon dans les eaux, le dix-sept du mois. Mais cette fable d'Osiris et de Typhon est trop compliquée, il y a trop de faits confondus, pour que j'entreprenne de la dévoiler toute en passant.

On vient de voir dans le récit du déluge, les mois composés de trente jours, que les Thébains se vantoient d'avoir été les premiers à compter. On y trouve pareillement l'année composée de douze mois. Dans la suite du récit [3], il est mention du dixième mois; et en com-

[1] Genes. 7. 11. Septimo decimo die mensis.

[2] Plutarch. de Iside et Osiride, tom. II, pag. 356. Τὸν Τυφῶνα... διδέναι δῶρον αὐτῷ τὴν λάρνακα... ἐμβάντα τὸν Ὄσιριν καταχλιθῆναι. Τούς δὲ συνόντας ἐπιδράμόντας ἐπιρρίψαι τὸ πῶμα, καὶ..... ἐπὶ τὸν ποταμὸν ἐξενεγκεῖν..... ταῦτα δὲ πραχθῆναι λέγουσιν ἑβδόμῃ ἐπὶ δέκα μηνός.....

[3] Genes. 8. 5... Decimo enim mense, primâ die mensis, apparuerunt cacumina montium.

6. Cùmque transissent quadraginta dies..... Noë..... dimisit corvum.....

10. Expectatis autem ultrà septem diebus aliis, rursùm dimisit columbam....

12. Expectavitque nihilominùs septem alios dies...

13. Igitur sexcentesimo primo anno, primo mense, primâ die mensis...

binant les jours que l'Ecriture compte encore à diverses reprises, on trouve la valeur des deux autres mois, ce qui en fait douze, chacun de trente jours, depuis la six-centième année de Noé jusqu'à la six-cent-unième.

Voilà donc dans l'Ecriture, en parlant du déluge et de la *thbe* ou de l'arche de Noé, la division bien marquée de l'année en douze mois, et en douze mois composés chacun de trente jours. On voit sur quoi est fondée la prétention des habitants de Thèbes, d'avoir été les premiers à bien compter la durée de l'année. Ayant pris pour eux ce qui est dit de la *thbe* ou de l'arche de Noé, ils se sont aussi attribué l'invention d'un calcul qui se trouve pour la première fois dans l'Ecriture, à l'occasion de cette *thbe*.

Je sais que quelques commentateurs de l'Ecriture prenant pour bonne cette prétention des Thébains d'Egypte, ont pensé que Moïse qui avoit été élevé parmi les Egyptiens, avoit bien pu apprendre d'eux ce calcul de l'année, et l'appliquer au récit du déluge. On voit combien ils ont eu tort de déférer tant au témoignage de l'histoire d'Egypte; puisque c'est, au contraire, sur le récit de Moïse, qu'est fondée la prétention des Egyptiens et des habitants de Thèbes en particulier. Moïse avoit d'autres lumières que celles qu'il avoit puisées chez les Egyptiens; il avoit la tradition des saints patriarches [1]: il étoit éclairé de Dieu même, qui ayant formé les astres de manière à servir de signes et à régler les temps, les jours et les années, en avoit sans doute donné au premier homme la connoissance qui lui étoit

[1] Genes. 1. 14, trad. de Sanctès-Pagnin. Dixit etiam Deus : sint luminaria in expansione cœli, ut dividant diem à nocte, et sunt in signa, et tempora, et dies et annos.

nécessaire, comme il lui en avoit appris la création même.

Comme le mot qui signifie signes, est *athuth* ou *othot*, les Egyptiens et les Phéniciens sur ce texte mal interprété, attribuoient à leur prétendu Athoth ou Thoth, des inventions que j'expliquerai dans la suite.

Je ne parle point ici des épagomènes ou cinq jours que les Egyptiens ajoutoient au bout de chaque année, pour la compléter, dès le temps d'Hérodote. J'aurai occasion d'en dire un mot ailleurs, ainsi que de la fable qu'ils contoient à ce sujet. Je ne prétends nullement qu'ils n'aient rien inventé; mas il faut se défier des époques que les auteurs profanes assignent à plusieurs inventions, dans les temps obscurs et fabuleux. Dieu avoit donné lui-même aux premiers hommes, surtout aux saints patriarches, bien des connoissances qui leur épargnoient la peine de tâtonner. Il y avoit dès-lors de bons agriculteurs et de vrais philosophes. En voici quelques preuves, qu'on pourra reconnoître malgré les altérations.

X. Ménès apprend aux peuples à honorer les dieux et à leur faire des sacrifices.

J'ai semblé perdre de vue Ménès, pour ne parler que de Thèbes et des Thébains. Mais on peut se rappeler que du temps de Ménès, suivant l'histoire des Egyptiens, toute l'Egypte se réduisoit au nome ou pays de Thèbes; comme l'empire de Noé, si je puis ainsi m'exprimer, fut, durant le déluge, réduit à sa *thbe* ou à son arche. Ainsi, c'est dans le vrai donner l'histoire de tout l'empire de Ménès, que de rapporter ce que les Thébains racontoient de leurs commencements. On n'a pas laissé de voir déjà quelques traits qui regardent la

personne même de ce premier roi et qui prouvent que c'est Noé. En voici de nouveaux.

Diodore [1] après avoir dit que, « suivant les Egyp- » tiens, leur premier roi, du nombre des hommes, » fut Ménas; ajoute, qu'il apprit aux peuples à hono- » rer les dieux, et à leur offrir des sacrifices. »

On a déjà vu comment ce titre de premier roi convient à Noé; ce que Diodore ajoute, lui convient encore davantage. Je puis faire observer en passant, que Diodore parle des peuples au pluriel [2], quoique d'un autre côté le royaume de Ménès, suivant les Egyptiens, fut réduit au canton de Thèbes. C'est encore un indice qu'il s'agit de Noé, qui en instruisant ses fils et ses petit-fils, instruisit équivalemment les peuples, puisque tous les peuples en descendent : mais ce que Ménès apprit aux peuples, désigne encore plus sensiblement Noé; il leur enseigna et leur prescrivit d'honorer la Divinité, et de lui offrir des sacrifices. Ce fut en effet la première attention de Noé au sortir de l'arche, de témoigner par-là sa vive reconnoissance au Seigneur, qui l'avoit conservé seul avec sa famille, au milieu du désastre universel.

« Noé, dit l'Ecriture [3], éleva un autel au Seigneur, » et prenant de toutes les espèces d'animaux et d'oi- » seaux purs, il en offrit des holocaustes sur cet » autel. »

[1] Diodor. l. 1, n. 29. Μετὰ τοὺς θεοὺς τοίνυν πρῶτον φασὶ βασιλεῦσαι τῆς Αἰγύπτου Μηνᾶν, καὶ καταδεῖξαι τοῖς λαοῖς θεούς τε σέβεσθαι καὶ θυσίας ἐπιτελεῖν.

[2] τοῖς λαοῖς.

[3] Genes. 8. 20. Aedificavit autem Noë altare Domino : et tollens de cunctis pecoribus et volucribus mundis, obtulit holocausta super altare.

Il est à remarquer que c'est le premier autel dont il soit fait une mention expresse dans l'Ecriture.

Noé est donc aisé à reconnoître dans Ménès, qui apprend aux peuples à honorer les dieux, et à leur offrir des sacrifices.

Que les Egyptiens parlent des dieux au pluriel; ce n'est qu'une expression conséquente au polythéisme qu'ils avoient adopté depuis long-temps, lorsqu'ils ont composé leur histoire.

Je puis néanmoins observer que les habitants du pays de Thèbes, au rapport de Plutarque [1], ne reconnoissoient aucun Dieu mortel; ils adoroient le Dieu Cneph, qu'ils disoient n'avoir ni commencement ni fin.

J'ai déjà rendu raison du nom de Cneph, et j'ai observé en même temps que c'étoit chez les Egyptiens, le Dieu créateur.

Peut-être les habitants du pays de Thèbes s'étoient-ils d'autant moins écartés du culte de Noé, qu'ils s'en étoient plus approprié l'histoire, ou qu'ils s'étoient rapprochés de la religion des Hébreux en profitant de leurs livres.

XI. Ménès fut le premier législateur des Egyptiens.

Diodore [2] en parlant des législateurs d'Egypte, dit, « qu'après l'ancienne manière de vivre que les Egyp- » tiens disoient dans leur mythologie avoir été usitée

[1] Plutarch. de Iside et Osir., tom. II, p. 359..... Τοὺς Θηβαΐδα κατοικοῦντας, ὡς θνητὸν θεὸν οὐδένα νομίζοντας, ἀλλὰ ὃν καλοῦσιν αὐτοὶ Κνὴφ ἀγέννητον ὄντα καὶ ἀθάνατον.

[2] Diodor. l. 1, n. 59. Μετὰ γὰρ τὴν παλαιὰν τοῦ κατ' Αἴγυπτον βίον κατάστασιν, τὴν μυθολογουμένην γεγονέναι ἐπί τε τῶν θεῶν καὶ τῶν Ἡρώων, πεῖσαι φασι πρῶτον ἀγράπτοις νόμοις χρήσασθαι τὰ πλήθη διοῦν τὸν Μνέυην, ἄνδρα καὶ τῃ Ψυχῇ μέγαν, καὶ τῷ Βίῳ κοινότατον τῶν μνημονευομένων. προσποιηθῆναι δὲ αὐτῷ τὸν Ἑρμῆν δεδωκέναι τούτους, ὡς μεγάλων ἀγαθῶν αἰτίους ἐσομένους.

» parmi eux sous le règne des dieux et des héros, Mné-
» vès, homme qui avoit l'âme grande, et qu'on van-
» toit le plus pour les services qu'il avoit rendus à
» l'humanité, fut le premier qui persuada à la multi-
» tude de vivre suivant des lois, sans que ces lois fus-
» sent encore écrités; et qu'il feignit qu'Hermès les lui
» avoit données, comme devant être extrêmement
» avantageuses. »

On a vu que Ménès fut le premier homme qui régna: ce fut lui qui succéda aux dieux et aux demi-dieux, lesquels, suivant les Egyptiens, avoient régné auparavant. Ménès étant Noé; Mnévès, qui succède comme lui, aux dieux et aux héros ou demi-dieux, doit pareillement être Noé; et le nom, malgré la différence, qui d'ailleurs est peu considérable, sert même ici à le prouver: car comme le nom de Ménès vient de [1] *Mnée*, qui signifie repos, celui de Mnévès se forme aussi naturellement de *Mnué*, qui signifie la même chose.

Noé peut en effet être regardé comme le premier législateur après le déluge. D'abord, en élevant un autel pour offrir des holocaustes au Seigneur, comme on l'a vu dans l'article précédent; il donna un exemple qui dut être une loi pour ses descendants, à qui il recommanda sans doute de conserver la même pratique. De plus, il reçut des préceptes ou des commandements particuliers du Seigneur. L'Ecriture [2] fait une mention expresse de celui de s'abstenir du sang des animaux, en permettant d'en manger la chair; permission qui se retrouve aussi dans le règne de Ménès chez les Egyptiens, comme on le verra dans l'article suivant.

[1] מנחה quies; מנוח quies.
[2] Genes. 9. 4. Excepto, quòd carnem cum sanguine non comedetis.

Dieu lui fit cette défense [1], pour inspirer plus d'horreur de répandre le sang des hommes mêmes; pour détourner davantage ses premiers descendants d'une férocité à laquelle ils auroient pu se livrer, leur société étant moins nombreuse, et moins en état d'arrêter les violences de chaque particulier. Dieu rappela surtout à Noé [2], que tous les hommes sont frères, que l'homme est fait à l'image de Dieu même; idée noble et touchante, qui, bien approfondie, est plus efficace que toutes les leçons arides de nos philosophes modernes touchant l'humanité. D'après ces principes, les Egyptiens avoient raison de dire [3] que Mnévès, c'est-à-dire Noé, avoit l'âme grande, et qu'il avoit rendu les plus grands services à l'humanité.

Je pourrois ajouter plusieurs autres préceptes que Dieu fit à Noé, du moins suivant les traditions des Juifs, et que ses descendants purent se transmettre de père en fils. On les trouve recueillis dans les rabbins, et dans plusieurs interprètes de l'Ecriture, sous le titre de préceptes des Noachides. Comme ces préceptes [4] s'étoient surtout transmis par la tradition orale, les Egyptiens disoient aussi que les lois de Mnévès n'étoient point écrites.

On voit que Mnévès ou Ménès est un personnage plus réel que ne l'a pensé M. Pluche [5], en prétendant que « la coutume où l'on étoit d'annoncer les divers » règlements de police, et les opérations de chaque

[1] Genes. 9. 5..... De manu hominis (text. hebr.), et de manu viri fratris ejus requiram animam hominis.

[2] Ibid. 6... Ad imaginem quippè Dei factus est homo.

[3] Diodor. supra cit. Ἄνδρα καὶ τῇ ψυχῇ μέγαν, καὶ τῷ βίῳ κοινότατον τῶν μνημονευομένων.

[4] Diodor. ibid. ἀγράπτοις νόμοις.

[5] Hist. du ciel, tom. I. *Voy. Ménès* et *Mnévis.*

» saison, par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le » faisoit communément nommer Ménès, c'est-à-dire, » la règle du peuple ou le législateur. Les Egyptiens, » ajoute-t-il, réalisant encore ce nouveau titre, se » mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur » année et de leurs lois. En conséquence ils mirent » ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes » des rois de leurs différents cantons. »

Ce fondateur, comme on le voit; n'est nullement imaginaire, puisque c'est le vrai père de tous les peuples, que tous ont eu droit de mettre à la tête des listes de leurs rois.

Que les païens, et les Egyptiens en particulier, aient souvent mal interprété les récits, qu'ils aient fait quantité de bévues, cela est moins étonnant, vu surtout qu'ils étoient tombés dans l'idolâtrie. Mais en général, lorsqu'une histoire a une certaine suite, qu'on y voit des faits caractérisés, comme ceux que les Egyptiens nous présentent dans le règne de Ménès; il faut y reconnoître un fond vraiment historique, et ne pas réduire un personnage de cette espèce à une simple affiche, ou à un pur symbole.

Un point où les Egyptiens ont personnifié un symbole, c'est lorsqu'ils ont dit que Mnévès supposa des lois données par Hermès. J'ai déjà indiqué d'où est formé le Thoth, Athoth, ou Hermès des Egyptiens. Je ne crois pas encore, comme M. Pluche, que ce nom vienne du mot *Tayaut*[1], qu'il suppose avoir signifié chien, dans la langue des Egyptiens, parce que « c'est encore celui que la vénerie conserve pour animer ou pour rappeler les chiens. »

[1] Hist. du ciel, tom. I. *Voy. Tayaut.*

J'ai déjà fait remarquer, dans les observations préliminaires, que le mot [1] *athoth*, en hébreu, signifie signes, et qu'il y a différentes espèces de signes, des signes naturels, comme la fumée est un signe du feu; des signes artificiels, comme les lettres sont des signes des mots et des pensées; des signes prodigieux, comme les miracles sont des signes d'une volonté particulière du Tout-Puissant. Je montrerai par-là comment le Thoth ou Hermès des Egyptiens, est un composé de bien des parties, savoir de plusieurs signes dont l'Ecriture fait mention; surtout des signes ou prodiges de Moïse, opérés en Egypte, et des livres composés d'*Othioth*, ou de lettres [2], dont il est l'auteur. Mais je parlerai de Thoth ou Athoth, dans un article à part, et j'y reviendrai à plusieurs reprises, soit dans cette histoire d'Egypte, soit dans les mythologies. On peut déjà entrevoir comment c'est un personnage en partie symbolique, en partie réel.

Pour m'en tenir ici à l'Hermès ou Thoth, de qui Mnévès, ou Ménès disoit avoir reçu des lois, on peut voir que c'est le signe que Dieu donna à Noé, en même temps qu'il lui donna des préceptes ou des commandements. Il lui donna pour signe l'arc-en-ciel, en lui disant expressément [3] *zath auth*, voici le signe; mais j'en parlerai dans le règne d'Athoth ou Athotis, que Manéthon et Eratosthène donnent pour fils et pour successeur immédiat de Ménès. Voyons auparavant les traits qui nous restent de ce premier roi.

Quant aux autres législateurs que les Egyptiens se donnoient dans leur histoire formée, comme on le

[1] אתות signa.
[2] אותיות signa, litteræ.
[3] Genes. 9. 12. 17. זאת אות hoc signum.

voit, d'extraits de l'Ecriture; Diodore nomme Sasychès, homme d'une intelligence supérieure, qui inventa la géométrie, et fit quantité de règlements très-utiles. Je ferai voir que c'est *Hyk sos*, ou *Sos hyk*, le roi pasteur, Joseph [1], fils de Jacob, qui gouverna l'Egypte. *Hyk* signifioit roi, et *sos* pasteur, chez les Egyptiens.

Sésostris est, comme on l'a déjà vu, et comme je le prouverai en détail, Jacob lui-même, père des Israélites, avec des traits de son fils Joseph.

Bocchoris est un des rois formés de Moïse, comme je l'ai déjà indiqué.

Amasis est Nabuchodonosor, dont la prétendue loi se retrouvera.

Suivons ce qui regarde Ménès.

XII. Ménès introduisit le luxe de la table.

Quelques savants ont observé avec raison que c'est un luxe bien prématuré que celui que les Egyptiens, dans leur histoire, attribuent à Ménès, en le donnant en même temps pour leur premier roi, et pour le fondateur de leur royaume. Ce luxe est encore moins croyable, à le prendre à la lettre, lorsqu'on voit que Ménès est Noé. Ce saint patriarche, occupé à cultiver de ses mains la terre désolée par le déluge, et content de pourvoir à ses besoins, ne pensa certainement jamais au luxe de la table ou à la bonne chère. Les Egyptiens auront donc encore fait ici quelque bévue, et mal interprété ce que dit l'Ecriture. Voyons d'abord ce que rapportent leurs historiens.

[1] Joseph. l. 1 contra Apion., p. 1040, edit. Crispin. Τὸ γὰρ ὐκ καθ' ἱερὰν γλῶσσαν Βασιλέα σημαίνει, τὸδὲ σῶς ποιμὴν ἐςι καὶ ποιμένες κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον.

Diodore [1] commence par dire que dans les premiers temps, les Egyptiens avoient mangé de l'herbe, et des tiges, et des racines de plantes qui viennent dans les marais; car, ajoute-t-il, l'homme, suivant les Egyptiens, est un animal aquatique, ou ami des marais.

Ces idées, que nos philosophes modernes ont volontiers adoptées et appuyées, venoient aux Egyptiens de leur tradition altérée du déluge; nous avons déjà vu comment l'Egypte, du temps de Ménès, étoit presque toute un marais. Il n'est pas étonnant qu'en conséquence ils regardassent l'homme comme une espèce de poisson. Si les Egyptiens avoient eu des microscopes, ils n'auroient pas manqué d'observer dans leur peau de petites écailles, qui sont encore une preuve claire comme le jour que les hommes sont originairement des poissons.

Pour moi, je me contente d'observer que jusqu'à Noé les hommes avoient fait leur nourriture ordinaire de plantes et de légumes. C'est ce que prouve la permission expresse que Dieu lui donna [2] de se nourrir de la chair des animaux, et d'en user comme des herbes et des plantes.

Les Egyptiens, suivant leur récit [3], avoient ensuite vécu de poissons restés à sec après l'inondation. Ils entendoient l'inondation de leur fleuve, c'est-à-dire, du Nil. Cela étoit naturel pour eux; mais on peut encore

[1] Diodor. l. 1, n. 28. Βιῳ γὰρ τὸ παλαιὸν Αἰγυπτίους φασὶ χρῆσθαι τὸ μὲν ἀρχαιότατον πόαν ἐσθίοντας, καὶ τῶν ἐν τοῖς ἕλεσι γινομένων τοὺς καυλοὺς καὶ ῥίζας... οἴονται γὰρ τὸν ἄνθρωπον ἕλειον καὶ λιμνῶδες εἶναι ζῶον.

[2] Genes. 9. 3, trad. de Sanctès-Pagnin. Sicut virentem herbam, dedi vobis omnia.

[3] Diodor. l. 1, n. 28. Δευτέραν δὲ λέγουσιν ἔχειν διαγωγὴν τοὺς Αἰγυπτίους τὴν τῶν ἰχθύων βρῶσιν, πολλὴν δαψιλέιαν παρεχομένου τοῦ ποταμοῦ, καὶ μαλισθ' ὅτε μετὰ τὴν ἀνάβασιν ταπεινούμενος ἀναξηραίνοιτο.

croire que cette tradition venoit originairement de la permission accordée à Noé, après le déluge [1], de manger des poissons. Si les hommes avoient été poissons auparavant, il y auroit eu de l'inhumanité à manger leurs semblables, à moins que les Egyptiens, comme certains faux partisans de l'humanité, ne pensassent au fond que les gros poissons peuvent manger les petits.

« Les Egyptiens avoient aussi mangé de la chair de » quelques-uns des animaux qui paissent [2], et s'é- » toient vêtus de leurs peaux. »

Noé après le déluge, comme on l'a déjà vu, eut en effet une permission expresse de se nourrir de la chair des animaux [3]. Dieu lui accorda de pouvoir manger de ce qui a mouvement et vie; mais il paroît que cette permission ne s'étendoit pas à tous les animaux sans exception. Dès-lors on faisoit la distinction des animaux purs, et des animaux impurs ou immondes; car l'Ecriture dit que Noé offrit en holocauste des animaux et des oiseaux purs. Il avoit eu ordre d'en conserver dans l'arche, un plus grand nombre de cette dernière espèce.

Aussi les Egyptiens disoient-ils que [4] dans ces anciens temps on n'avoit mangé que de quelques espèces.

On a déjà vu qu'Usoüs, c'est-à-dire, Noé sauvé du déluge, avoit été le premier, suivant Sanchoniaton, qui eût offert des animaux en sacrifice, et qui se fût vêtu de leur peau.

[1] Omnes pisces maris manui vestræ traditi sunt.

[2] Diodor. l. 1, n. 28. Ὁμοίως δὲ καὶ τῶν βοσκημάτων ἔνια σαρκοφαγεῖν, καὶ ταῖς δοραῖς τῶν κατεσθιομένων ἐσθῆσι χρῆσθαι.

[3] Genes. 9. 3. Et omne quod movetur et vivit, erit vobis in cibum.

[4] Diodor. supr. Τῶν βοσκημάτων ἔνια.

L'Ecriture[1] ne dit pas expressément que Noé s'en soit vêtu ; mais elle dit en général que Dieu lui permit d'user des animaux, comme en ayant le domaine.

Les Egyptiens et les Phéniciens ont donc bien pu en inférer qu'il étoit permis de s'en vêtir.

Enfin les Egyptiens, suivant Diodore[2], en étoient venus à se nourrir des fruits propres à leur servir de nourriture, et en particulier à faire le pain de lotus, dont quelques-uns attribuoient l'invention à Isis, d'autres à un des anciens rois appelé Ménas.

Ménas ou Ménès, c'est-à-dire Noé, ne devoit pas manquer de se retrouver. Je laisse pour le présent Isis et le lotus, dont je parlerai ailleurs, surtout dans les mythologies.

Noé, après le déluge[3], recommença en effet à cultiver la terre, pour lui faire produire des fruits ou des grains propres à sa nourriture. Il fut aussi le premier à cultiver la vigne. Ne connoissant pas la force du vin ; il s'enivra. C'est sans doute cet usage du vin et de la chair des animaux, introduit par Noé, qui a fait dire aux Egyptiens que Ménas, ou Ménès, avoit été le premier à introduire le luxe de la table.

« Les Egyptiens, dit Diodore[4], ajoutent que Ménas

[1] Genes. 9. 3. 2, text. hebr. Manui vestræ tradita sunt... dedi vobis omnia.

[2] Diodor. supr. Τὸ τελευταῖον ἐπὶ τοὺς ἐδωδίμους μεταβῆναι καρποὺς, ὧν εἶναι καὶ τὸν ἐκ τοῦ λωτοῦ γινόμενον ἄρτον. καὶ τούτων τὴν εὕρεσιν οἱ μὲν εἰς τὴν Ἶσιν ἀναφέρουσιν, οἱ δὲ εἴς τινα τῶν παλαιῶν Βασιλέων τὸν ὀνομαζόμενον Μηνᾶν.

[3] Genes. 9. 20. Cœpitque Noë vir agricola exercere terram, et plantavit vineam.

[4] Diodor. l. 1, n. 29. Πρὸς δὲ τούτοις (φασὶ Μηνᾶν) παρατίθεσθαι τραπέζας καὶ κλίνας, καὶ στρωμνῇ πολυτελεῖ χρῆσθαι, καὶ τὸ σύνολον τρυφὴν καὶ πολυτελῆ βίον εἰσηγήσασθαι. διὸ καὶ πολλαῖς ὕστερον γενεαῖς Βασιλεύσαντα Γνέφαχθον, etc.

» apprit aux peuples à dresser des tables et des lits, et » à se servir de tapis ou de couvertures de prix; en un » mot, il les accoutuma à une manière de vivre déli- » cieuse et somptueuse. »

Noé [1] ayant été surpris par la force du vin, qui lui étoit inconnue, resta en effet couché dans sa tente. Deux de ses fils [2], plus respectueux que le troisième, le couvrirent, dans la posture indécente où il se trouvoit; mais son lit étoit la terre, et la couverture qu'ils lui mirent fut leur manteau, qui probablement n'étoit pas fort précieux. On voit donc à quoi se réduit ce prétendu luxe que Ménès fut le premier à introduire. Noé laissa certainement à ses descendants beaucoup à inventer en ce genre.

Aussi les Egyptiens disoient-ils que ce n'étoit que long-temps après qu'on avoit commencé à lui faire des reproches. Ce fut le roi Gnephachthus, père du sage Bocchoris, qui, dans une expédition au milieu d'un désert d'Arabie, fit des imprécations contre Ménès.

J'ai déjà dit, et on le verra en détail, quand nous en serons à Gnephachthus, que c'est une bévue des Egyptiens. Ils ont confondu, à cause de la ressemblance du nom, Ménès avec la manne que Dieu envoya à son peuple dans le désert. On sait que le peuple murmura contre la manne; ces murmures sont devenus des imprécations contre Ménès; et sa gloire, ajoute Diodore [3], en a perdu beaucoup de son éclat. On voit à

[1] Genés. 9. 21. Bibensque vinum inebriatus est, et nudatus in tabernaculo suo.

[2] Ibid. 23. At verò Sem et Japheth pallium imposuerunt humeris suis, et incedentes retrorsùm, operuerunt verenda patris sui...

[3] Diodor. l. 1, n. 29. Ὧν δὴ δοκεῖ μάλιϛα ἄιτιον γενέσθαι τοῦ μὴ διαμεῖναι τὴν δόξαν τοῦ Μηνᾶ καὶ τὰς τιμὰς ἐς τοὺς ὕϛερον χρόνους.

quoi tiennent les réputations dans l'histoire des Egyptiens, et quelquefois dans d'autres.

XIII. Les Thébains se vantoient d'avoir été les premiers à connoître la vigne.

On vient de voir que Noé fut le premier à cultiver la vigne, et à connoître l'usage du vin. Si ce trait ne se retrouve pas dans l'histoire de Ménès, il se retrouve dans celle de Thèbes où il régna, et dont on a déjà vu tant de traits pris de la *thbe*, ou de l'arche de Noé.

Diodore [1] dit que, suivant quelques-uns, la ville de Thèbes avoit été fondée par les compagnons d'Osiris.

Je pourrois montrer que la fable d'Osiris, comme je l'ai déjà indiqué, est composée en partie d'altérations de l'histoire de Noé. Il y a long-temps qu'on l'a entrevu, puisque Tzetzès [2] fait Osiris contemporain de Noé, s'il n'en fait pas Noé lui-même. Mais cette fable, ainsi que celles d'Isis et de Typhon, sont des composés de plusieurs parties disparates, que les Egyptiens avoient réunies, sur quelques rapports que j'expliquerai dans les mythologies. La fable d'Osiris ressemble beaucoup à celle de Bacchus. Aussi Tzetzès donne-t-il encore Bacchus pour contemporain d'Osiris et de Noé, si même il ne les identifie pas. Cependant Noé n'est pas le principal prototype de Bacchus; c'est, comme je l'ai déjà dit, Juda et le peuple Juif, dont Moïse fut le conducteur.

[1] Diodor. l. 1, n. 9. Κτίσαι δὲ φασι τοὺς περὶ τὸν Ὄσιριν πόλιν ἐν τῇ Θηβαΐδι τῇ κατ' Αἴγυπτον..... τοὺς δὲ μεταγενεστέρους αὐτὴν ὀνομάζειν Διὸς πόλιν, ἐνίους δὲ Θήβας.

[2] Tzetz. Chiliad. *V*. Hist. I, v. 208. Ὄσιρις Διόνυσσος, ὅστις ἐστὶ Νῶε.

Juda, suivant la prophétie de Jacob [1], a les yeux plus éclatants que le vin; il a lavé ses vêtements dans le vin. Sur ces traits, et sur plusieurs autres que je développerai, il sera aisé de voir pourquoi les païens, comme plusieurs Pères l'ont observé, en ont fait Bacchus le dieu du vin. Mais comme Noé planta la vigne, les païens ont aussi transporté quelques traits de Noé à Bacchus. Pour m'en tenir ici à mon objet présent, Osiris, à qui plusieurs attribuoient la fondation de Thèbes, s'étoit aussi, suivant les Egyptiens [2], appliqué à l'agriculture; il avoit trouvé la vigne, et l'ayant cultivée, il avoit été le premier à faire usage du vin.

Sans entrer ici dans le détail de la fable d'Osiris, que je réserve pour la mythologie des Egyptiens, formée antérieurement à leur histoire; qu'on envisage seulement la fondation de Thèbes, dont on a vu tant de traits pris de la *thbe*, ou de l'arche de Noé; la liaison d'Osiris avec Typhon, dont le nom signifie déluge; l'application d'Osiris à l'agriculture, et l'invention de la culture de la vigne; avec toutes les preuves qu'on a déjà que les Egyptiens ont copié l'Histoire Sainte, on voit que c'est encore ici Noé, qui a le premier connu l'usage du vin. Je puis ajouter que les Egyptiens, d'un autre côté, regardoient le vin comme le sang des géants qui avoient fait la guerre aux dieux; ils disoient que la vigne étoit née de leurs cadavres mêlés avec la terre. C'est que la vigne ne fut en effet connue, ou du moins cultivée, qu'après le déluge, qui avoit été envoyé pour

[1] Genes. 44. 11. Ligans ad vineam pullum suum..... lavabit in vino stolam suam, et in sanguine uvæ pallium suum.

12. Pulchriores sunt oculi ejus vino...

[2] Diodor. l. 1, n. 9, 10. Γενέσθαι δὲ καὶ φιλογεωργὸν τὸν Ὄσιριν... εὑρετὴν δ'αὐτὸν γενέσθαι φασι τῆς ἀμπέλου..... καὶ τὴν ἐργασίαν τοῦ ταύτης κάρπου προσεπινοήσαντα, πρῶτον οἴνου χρήσασθαι.

punir les crimes des hommes corrompus, appelés géants dans l'Ecriture [1].

Les Thébains d'Egypte n'étoient pas les seuls à s'attribuer la gloire d'avoir trouvé la vigne. Ceux de Grèce, également fondés sur la ressemblance de leur nom avec celui de la *thbe*, ou de l'arche de Noé, s'en faisoient aussi honneur. On sait qu'ils s'attribuoient Bacchus. Ils disoient, suivant Pausanias [2], « qu'ils étoient les pre-
» miers hommes chez qui la vigne eût été connue; mais,
» ajoute cet auteur, ils n'ont aucun monument qui le
» prouve. »

C'est que, du temps de Pausanias, les Thébains ne connoissoient plus l'origine ou la première source de leurs récits; il auroit fallu, pour la trouver, recourir aux livres hébreux, que leurs premiers écrivains avoient copiés près de mille ans auparavant, et la trace s'en étoit perdue depuis long-temps. Les Grecs, qui méprisoient les Juifs, auroient eu honte de reconnoître qu'ils n'avoient fait anciennement que copier, et mal copier leurs livres; et que leurs plagiats et leurs bévues étoient la source de cette mythologie dont ils vantoient les dieux et les héros, qui n'étoient au fond que les personnages de l'Histoire Sainte défigurés par leurs idées païennes. Ils auroient rougi d'avouer qu'ils adoroient des travestissements absurdes, non-seulement de ce même Dieu, mais des serviteurs mêmes de ce seul vrai Dieu qu'ils blasphémoient. C'est ce qui montre de plus en plus que tout le service

[1] Plutarch. de Iside, tom. II, p. 353. Πρότερον δὲ ὀυκ ἔπινον οἶνον, ὀύδε ἔσπενδον, ὡς φίλιον θεοῖς, ἀλλ' ὡς ἅιμα τῶν πολεμησάντων ποτέ τοῖς θεοῖς, ἐξ ὧν δίονται πεσόντων καὶ τῇ γῇ συμμιγέντων ἀμπέλους γενέσθαι.

[2] Pausan. l. 9, p. 578. Ἄμπελον δὲ φῆναι μὲν οἱ Θηβαῖοι παρὰ σφίσι πρώτοις φασὶν ἀνθρώπων, ἀποφῆναι δὲ ὀυδὲν ἔτι ἐς ἀυτὴν ὑπόμνημα εἶχον.

public, ou le culte des païens, « n'étoit, comme le dit » M. Bossuet [1], qu'une continuelle profanation, ou » plutôt une dérision du nom de Dieu, et il falloit « bien, ajoute ce prélat, qu'il y eût quelque puissance » ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de » le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans » des choses si méprisables, et même à le prodiguer » à des sujets si indignes. »

XIV. Ménès devenu la proie d'un hippopotame.

Manéthon, dans une note qui nous reste touchant Ménès [2], dit qu'il fut enlevé, et à traduire mot à mot, corrompu ou souillé par un hippopotame.

L'hippopotame, suivant Plutarque [3], étoit chez les Egyptiens le symbole de l'impudence. Il désignoit en particulier, suivant Horus [4], un fils ingrat et dénaturé qui outrage son père, et qui donne atteinte à son honneur, par un crime qui, dans le langage de l'Ecriture [5], s'appelle dévoiler la nudité.

Il est aisé de voir quel est le fils impudent que les Egyptiens désignoient par l'hippopotame, qu'ils disoient avoir souillé ou déshonoré Ménès. C'est Cham, fils de Noé [6], qui l'ayant découvert dans sa tente, ne

[1] Disc. sur l'Hist. univ., 2.e partie, ch. 26.

[2] Syncell. p. 54. Μήνης..... ὃς ὑπό Ἱπποποτάμου διαρπαγεὶς διεφθάρη.

[3] Plutarch. de Iside, tom. II, p. 363. Ἱπποποτάμῳ δὲ ἀναίδειαν (φράζουσιν).

[4] Hori Hieroglyph. l. 1, n. 53. Ἄδικον δὲ καὶ ἀχάριστον (γράφοντες), ἱπποποτάμου ὄνυχας..... γράφουσιν· οὗτος γὰρ ἐν ἡλικίᾳ γενόμενος, πειράζει τὸν πατέρα..... πρὸς τὴν ἑαυτοῦ μητέρα ἐπὶ γάμον ἥκει.

[5] Levitic. 18. 7, trad. de Sanctès-Pagnin. Nuditatem patris tui, et nuditatem matris tuæ non revelabis...

[6] Genes. 9. 22, trad. de Sanctès-Pagnin. Vidit autem Ham, pater Chenaan, nuditatem patris sui, et nuntiavit duobus fratribus suis in platea.

rougit point de vouloir l'exposer à la risée de ses frères.

Comme les Egyptiens descendoient de Cham, par son fils Mesraïm, ils vouloient probablement voiler, par un emblème, ce trait honteux.

Je puis observer que l'hippopotame étoit aussi le symbole de Typhon, et que Typhon, suivant la mythologie égyptienne [1], outragea Osiris par un attentat dans le même genre. Si l'attentat attribué à Typhon est encore plus énorme que celui de Cham, on trouve aussi des altérations plus grandes de celui-ci dans plusieurs écrivains orientaux.

XV. Récapitulation des traits de Ménès.

On a vu à peu près tous les traits que les auteurs rapportent de Ménès, premier roi des Egyptiens, suivant leur histoire. Je n'en ai omis que quelques-uns peu considérables, et dont il est aisé de voir le rapport, en les rapprochant de ceux que j'ai expliqués.

Je n'ai point parlé d'une expédition hors de ses états, que Manéthon lui attribue dans la note qui nous a été conservée par Eusèbe. Il n'y est point dit dans quelle contrée Ménès fit cette expédition, ni comment il la fit. D'ailleurs on verra dans l'histoire d'Assyrie et dans la mythologie égyptienne, Noé devenu grand conquérant, parce que les Egyptiens, sous le nom d'Osiris, et les Assyriens, sous le nom de Ninus, lui ont fait subjuguer toutes les contrées qui furent le partage de ses descendants, nommés dans le dixième chapitre de la Genèse. Noé n'avoit rien à conquérir; toute la terre lui étoit abandonnée; il n'avoit,

[1] Plutarch. de Iside.

lui et ses fils, que la peine de la défricher et de la cultiver. Il est vrai que les Egyptiens représentent Osiris comme un conquérant fort pacifique, à qui tout se soumit sans aucune résistance.

L'invention des lettres se trouve attribuée à Ménon, dans l'histoire naturelle de Pline[1]. Ménon est probablement le même que Ménès. Osiris eut aussi pour conseil, Hermès ou Thoth, l'inventeur des lettres; et le premier successeur de Ménès dans Manéthon et dans Eratosthène, est Athoth, dont j'ai déjà indiqué le rapport aux lettres ou signes, et en particulier au signe donné à Noé. J'en ferai un article à part.

De plus, le mot[2] *thbe*, qui signifie arche, signifie aussi mot; et surtout mot écrit. Les animaux furent conservés dans l'arche de Noé; les Egyptiens avoient leur écriture hiéroglyphique ou symbolique, composée de figures d'animaux. Dans la suite des temps, confondant tout, ils disoient[3] que quelques-uns prévoyant le déluge, et craignant que leurs connoissances ne se perdissent, avoient gravé ou sculpté dans des cavernes près de Thèbes, quantité d'oiseaux et d'autres animaux

[1] Pline Hist. L. 7, cap. 56. Litteras semper arbitror Assyrias fuisse : sed alii apud AEgyptios à Mercurio, ut Gellius : alii apud Syros repertas volunt...Anticlides in AEgypto invenisse quemdam nomine Menona tradit.

[2] תבה, תיבה, vocabulum, scriptum proprie.

[3] Pausan. l. 1, p. 78. Ἐν Θήβαις ταῖς Αἰγυπτίαις.. πρὸς τὰς Σύριγγας καλουμένας.

Ammian. Marcellin. l. 22. Sunt syringes subterranei quidam et flexuosi secessus, quos (ut fertur) periti rituum vetustorum, adventare diluvium præscii, metuentesque ne ceremoniarum oblitteraretur memoria, penitùs operosis digestos fodinis per loca diversa struxerunt : et excisis parietibus volucrum ferarumque genera multa sculpserunt, et animalium species innumeras, quas hieroglyphicas litteras appellârunt.

symboliques, ou de lettres hiéroglyphiques. Il pouvoit y avoir des souterrains près de Thèbes, où les Egyptiens eussent gravé de ces figures, mais on peut croire que ce n'étoit pas un monument antérieur au déluge.

On attribuoit aussi à Ménès la fondation de Memphis. La ressemblance du nom de Memphis, en hébreu Noph, avec celui de Noé, pouvoit y avoir donné occasion. D'ailleurs on attribuoit cette fondation à plusieurs autres rois, et il y a encore dans la ville du Caire, près de l'ancienne Memphis [1], un Menha ou Khalige, c'est-à-dire, un canal creusé pour la décharge des eaux du Nil. Tous les orientaux attribuent cet ouvrage à Joseph, qui fut si puissant en Egypte. Le nom de Menha, qui est ancien, l'aura pu faire attribuer à Ménas ou Ménès, ainsi qu'un autre trait de Joseph, dont je parlerai.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, on a vu, je crois, assez de traits bien reconnoissables, pour conclure que Ménès, premier roi des Egyptiens, n'est qu'une altération de Noé, père commun de tous les peuples.

Qu'on se rappelle en effet les principaux traits :

1.° Que les Egyptiens ont pu mettre Noé à la tête de leurs rois, comme l'ont fait d'autres peuples.

2.° Que le nom de Ménès, Minès ou Ménas, se forme naturellement de celui de *Nè* Noé, ou de *mnée*, qui signifie également repos.

3.° Que Ménès fut le premier homme qui régna, comme Noé fut en effet le premier souverain après le déluge.

4.° Que du temps de Ménès toute l'Egypte étoit

[1] Bibl. orient. *Voy.* Iousouf ben Jacob.

inondée, excepté le nome de Thèbes; comme la terre fut aussi submergée du temps de Noé, dont l'arche seule, en hébreu *thbe*, ne le fut pas.

5.° Que toute l'Egypte étoit anciennement comprise sous le nom de Thèbes, comme tout ce qui devoit repeupler la terre, se trouva renfermé dans l'arche ou *thbe*.

6.° Que les Thébains disoient être les plus anciens des hommes, comme les premiers hommes furent ceux de la *thbe* ou de l'arche.

7.° Qu'on construisit à Thèbes un grand navire de trois cents coudées, comme la *thbe* ou l'arche eut aussi trois cents coudées.

8.° Que des colombes s'envolèrent de Thèbes, comme Noé fit envoler, plusieurs fois, une colombe de la *thbe* ou de l'arche.

9.° Que les animaux se formèrent d'abord en Egypte, et surtout dans le pays de Thèbes, comme les premiers animaux ont été ceux de la *thbe*.

10.° Que les Thébains se vantoient d'avoir été les premiers à compter l'année, comme l'année se trouve comptée à l'occasion de la *thbe* ou de l'arche, et du déluge.

11.° Que Ménès apprit au peuple à offrir des sacrifices aux dieux, comme Noé en offrit au vrai Dieu.

12.° Que Ménès fut le premier législateur, comme Noé le fut aussi après le déluge.

13.° Que Ménès fut le premier qui introduisit le luxe de la table, comme Noé fut le premier qui eut une permission expresse de se nourrir de la chair des animaux, et qui connut l'usage du vin.

14.° Que les Thébains se vantoient d'avoir été les

premiers à connoître la vigne, comme Noé fut le premier qui la cultiva.

15.° Que Ménès fut souillé par un hippopotame, symbole d'un fils impudent, comme Noé fut outragé par Cham son fils.

Qu'on se rappelle tous ces traits, et d'autres encore qu'on a vus rapprochés en détail, et qu'on juge si le Ménès de l'histoire d'Egypte est autre que le Noé de l'Histoire Sainte.

Je crois que le seul rapprochement de ces traits suffit pour en convaincre, mais de plus, toute la suite de l'histoire d'Egypte nous le garantira.

LES TROIS CENT TRENTE ROIS

DESCENDANTS DE MÉNÈS.[1]

LES TROIS FILS DE NOÉ.

HÉRODOTE[1] dit que les prêtres d'Egypte nommoient après Ménès trois cent trente rois, mais qu'aucun de ces trois cent trente n'avoit rien fait d'éclatant, excepté le dernier de tous, appelé Mœris. Hérodote ne marque point leurs noms.

Diodore[2] de Sicile ne compte que cinquante-deux descendants de Ménas ou Ménès, jusqu'à Busiris, qui est le même que Myris ou Mœris, appelé Besr ou Beisar aussi-bien que Mesr par les orientaux. Diodore, qui distingue Busiris et Myris, a été trompé, ainsi que quelques autres auteurs, par les différentes prononciations du même nom.

Manéthon ne compte que sept rois[3] entre Ménès et Boëthus, qui est encore Mœris ou Mesr, appelé aussi Beithir par les orientaux.

Eratosthène n'en compte non plus que sept entre Minès ou Ménès, et Marès, qui est encore Mœris. Les

[1] Herodot. 2. 100. Μετὰ δὲ τοῦτον, κατέλεγον οἱ ἱρέες ἐκ Βύβλου, ἄλλων Βασιλέων τριηκοσίων τε καὶ τριήκοντα οὐνόματα. Ibid. 101. Τῶν δὲ ἄλλων Βασιλέων, οὐ γὰρ ἔλεγον ουδεμίην ἔργων ἀπόδεξιν, κατ' οὐδὲν εἶναι λαμπρότητος, πλὴν ἑνὸς τοῦ ἐσχάτου αὐτῶν Μοίριος.

[2] Diodor. l. 1, n. 29. Εξῆς δε ἄρξαι λέγεται τοῦ προειρημένου Βασιλέως τοὺς ἀπογόνους δυό πρός τοῖς πεντήκοντα.... ἐφ' ὧν μηδὲν ἄξιον ἀναγραφῆς γενέσθαι.

[3] Dynast. I.

sept rois nommés par Eratosthène, ne sont pas tous à la vérité, les mêmes que dans Manéthon. Ce qui en résulte, c'est que même ces sept rois n'étoient pas bien constants. J'en montrerai l'origine.

Les trois cent trente prétendus rois d'Egypte descendants de Ménès, que compte Hérodote, sont donc réduits à cinquante-deux dans Diodore, à sept dans Manéthon et dans Eratosthène. C'est déjà une réduction considérable; j'en fais encore une plus grande, puisque je réduis ces trois cent trente rois aux trois fils de Noé. Je pourrois en donner une preuve fort simple; c'est que Ménès, comme on l'a déjà vu, est Noé, Mœris, comme je l'ai déjà fait voir, et comme je le prouverai encore davantage, est Mesr, comme l'appellent les orientaux, ou Mesraïm, comme il est nommé dans l'Ecriture, petit-fils de Noé et père des Egyptiens. Or entre Noé et son petit-fils, il ne peut y avoir d'autre génération que les trois fils de Noé; encore n'y a-t-il que Cham père de Mesraïm, qui intéresse les Egyptiens en ligne directe; mais par extension ils ont pu mettre dans leur histoire tous les trois fils de Noé; car ils ont quelquefois étendu leurs droits; et on peut aisément leur pardonner d'avoir fait mention de tous les trois pères des peuples, à cause du degré de proximité.

Ce qu'on a sans doute plus de peine à croire, c'est qu'ils s'en soient fait trois cent trente rois; car c'est une multiplication étrange. Aussi vais-je commencer par montrer l'invraisemblance de cette multitude de rois, à l'envisager en elle-même, telle qu'Hérodote la présente, outre qu'elle est absolument prouvée fausse par l'Ecriture, et même par les autres historiens d'Egypte. Je ferai voir ensuite comment les Egyptiens ont

fait cette multiplication; et je finirai par donner des preuves positives que tout se réduit aux trois fils de Noé.

I. On ne peut admettre cette suite de trois cent trente rois.

D'abord on voit assez que ce nombre de trois cent trente rois qui se succèdent les uns aux autres, ne peut s'accorder avec l'Ecriture. A compter trois générations par siècle, comme fait Hérodote [1], cette succession dure onze mille ans. Quelque texte ou quelque version qu'on suive, c'est trop pour la durée du monde jusqu'à nous; beaucoup plus pour le temps dont il s'agit, qui ne s'étend que depuis Ménès jusqu'à Mœris.

Mais ce ne sera pas cette raison qui arrêtera nos philosophes; au contraire, ils n'en seront que plus portés à admettre cette durée. « C'est beaucoup pour nous » qui sommes d'hier », dit humblement le Philosophe de l'histoire [2], en parlant d'une durée encore bien plus longue que les Caldéens s'attribuoient; « mais c'est bien » peu de chose pour l'univers entier. » On voit que la philosophie aime à se perdre dans un abîme de siècles, comme si elle pouvoit s'y dérober aux regards de celui qui embrasse tous les temps.

Je ferai voir ailleurs à quoi se réduisoit la durée des Caldéens. Pour m'en tenir ici à cette prétendue succession des trois cent trente rois Egyptiens, à l'envisager seulement telle qu'Hérodote [3] la présente, elle n'est pas admissible. Cet historien dit expressément qu'il y

[1] Herodot. 2. 142. Τριηκόσιαι μὲν ἀνδρῶν γενεαὶ δυνέαται μύρια ἔτεα γενεαὶ γὰρ τρεῖς ἀνδρῶν, ἑκατὸν ἔτεα ἐστὶ.

[2] Philos. de l'hist., chap. 10.

[3] Herodot. 2. 142. Ἀρχιρέας καὶ βασιλέας ἑκατέρους τοσούτους γενομένους.

avoit eu tout juste autant de grands prêtres que de rois, comme si dans un si long espace la vie du grand-prêtre avoit toujours pu répondre à celle du roi, ou qu'il eût pu y avoir une compensation exacte; car il s'agit de rois d'un côté, et de l'autre de pontifes, qui se transmettent tous leur dignité de père en fils. Combien, sur un si grand nombre, qui meurent sans laisser de fils, ou dont le fils meurt avant le père ?

De plus, suivant Hérodote [1], les Egyptiens avoient les statues bien ressemblantes de tous les grands prêtres; puisque, par les traits de ressemblance de la statue du dernier, avec celle de l'avant-dernier, et toujours ainsi en remontant jusqu'au premier, ils lui prouvoient la filiation non interrompue. On peut bien dire ici : qui prouve trop, ne prouve rien. Il falloit donc que le fils eût toujours eu des traits bien marqués de ressemblance avec son père, et que les Egyptiens eussent eu dès leur premier roi, des statuaires assez habiles pour bien exprimer tous les traits; et que ces statues se fussent conservées, du moins les premières, durant onze mille ans. Or remarquez qu'elles n'étoient que de bois. On peut bien assurer que si Hérodote n'en conte pas quelquefois plus qu'il n'a vu, comme le font certains voyageurs, les Egyptiens avoient fait ces statues après coup, et qu'ils avoient fait les rois mêmes, ce qui n'est pas sans exemple. Les savants Suédois conviennent aujourd'hui qu'ils n'ont eu que six rois du nom de Charles, quoique le dernier soit appelé Charles douze. Je pourrois citer des nations modernes, dont

[1] Herodot. 2. 143. Ἐξηρίθμεον δεικνύντες κολόσσους ξυλίνους τοσούτους ὅσουσπερ εἶπον..... ἀπεδείκνυσαν παῖδα πατρὸς ἕκαστον ἑωυτῶν ἐόντα, ἐκ τοῦ ἄγχιστα ἀποθανόντος τῆς εἰκόνος, διεξιόντες διὰ πασέων, ἕως οὗ ἀπέδεξαν ἁπάσας αὐτάς.

les premiers historiens se sont fait une liste de rois à remonter jusqu'au déluge.

Ajoutons encore que sur les trois cent trente prétendus rois des Egyptiens, il n'y en avoit aucun qui eût rien fait de mémorable ; ce qui est destitué de toute vraisemblance ; car sur trois cent trente rois, combien de caractères différents ? Croira-t-on que tous aient été également pacifiques, ou même oisifs, et qu'avec cela le trône se soit constamment soutenu ? Je pourrois encore faire d'autres observations, mais je crois que celles-là suffisent.

II. Comment les Egyptiens, de trois, ont fait trois cent trente.

J'ai déjà dit dans les observations préliminaires, que, suivant les Musulmans [1], « le nombre de ceux qui en- » trèrent dans l'arche de Noé, étoit de quatre-vingts » personnes, quoique la Genèse n'en compte que huit. » C'est que les Arabes [2], dans leur calcul, ont mis un zéro de trop, et de huit ils ont fait huitante ou quatre-vingts. Comme Joseph expliqua le songe de Pharaon sur sept vaches et sur sept épis, en mettant encore un zéro de trop, ils ont dit aussi que Joseph parla septante ou soixante-dix langues.

Les Egyptiens n'étoient pas moins calculateurs ; ils se vantoient même d'avoir inventé l'arithmétique ; voyons comment ils ont calculé, pour se faire trois cent trente rois descendants de Ménès, des trois fils de Noé qui est le vrai Ménès.

On peut observer que ce nombre de trois cent trente procède par trois, car il est composé de trois dixaines

[1] Bibl. orient. *Voy.* Nouh al nabi.

[2] Kitab Tafasir. Hist. univ. trad., t. I, p. 503.

et de trois centaines. Il a donc un double rapport au nombre trois, puisqu'il fait trois fois dix et trois fois cent.

On peut encore observer que l'usage de procéder par dix en comptant, est commun à presque toutes les nations; ce qui est naturel, parce que c'est le nombre des doigts, dont on se sert naturellement pour compter. Aussi le doigt, chez les Egyptiens [1], étoit-il le symbole de l'art de mesurer, qui tient à l'art de compter.

De trois au décuple se forment trente, ensuite trois cents. Ainsi en hébreu *xlx*, *xlxim*, *xlxmauth*; en grec *treis*, *triaconta*, *triacosioi*; en latin *tres*, *triginta*, *trecenti*.

Une preuve que les Egyptiens procédoient ainsi par dix [2], c'est qu'une ligne courbe au-dessus d'une ligne droite, signifioit chez eux, dix lignes planes ou de surface. Cette courbe au-dessus d'une droite, élevoit donc, pour ainsi dire, cette droite à en valoir dix; c'étoit comme le zéro qui, ajouté à un chiffre, élève ce chiffre au décuple.

Cela posé, pour faire trois cent trente de trois, les Egyptiens n'ont eu qu'à élever trois d'un degré, ce qui fait trente; et encore d'un degré, ce qui fait trois cents; ils auront fait trois cent trente.

Mais sur quel fondement ont-ils cru devoir faire cette élévation de deux degrés? C'est que par une bévue, ils ont cru trouver dans l'Ecriture, deux degrés d'élévation du nombre des trois fils de Noé.

Voici le texte hébreu [3] : *xlxe ale bni-né umale*

[1] Hori, l. 1, n. 12. Ἀνθρώπου δάκτυλος ἀναμέτρησιν σημαίνει.

[2] Hori, l. 2, n. 28. Γραμμὴ ὀρθὴ μία, ἅμα γραμμῇ ἐπικεκαμμένῃ, δέκα γραμμὰς ἐπιπέδας σημαίνει.

[3] Genes. 9. 19. שלשה אלה בני־נח ומאלה נפצה כל־הארץ

nphtse chl-earts; mot à mot, iceux trois fils de Noé, et d'iceux a été peuplée ou multipliée toute la terre.

Or *ale* qui signifie iceux, ressemble à *âle* [1], qui signifie élévation; et *male*, qui signifie d'iceux, ressemble à *mâle*, qui signifie encore une élévation. Les interprètes des Egyptiens ont traduit; les fils de Noé sont une élévation de trois, et encore une élévation. En conséquence ils ont cru qu'il falloit élever de deux degrés le nombre des trois fils de Noé, qui est leur Ménès.

Trois élevé d'un degré, fait trente; et encore élevé d'un degré, fait trois cents. C'est comme avec nos chiffres; 3 élevé par un o, fait 30 : et par deux oo, fait 300. Trente et trois cents font trois cent trente, et c'est tout juste le compte des trois cent trente descendants de Ménès. On voit que les Egyptiens se piquoient d'exactitude, même au milieu de leurs bévues. Ils ne sont pas les seuls qui aient fait de beaux calculs en pure perte. Du moins si l'on ne prétendoit pas aujourd'hui calculer contre Dieu même, contre ses livres saints, la perte seroit moins grande.

Les Egyptiens se seront mépris d'autant plus aisément, que cette longue suite de trois cent trente rois flattoit leur vanité, en appuyant leurs prétentions d'une antiquité supérieure à celle de tous les autres peuples. Du reste ils avouoient que ces trois cent trente rois n'avoient rien fait de mémorable, et même tous ne les admettoient pas, comme on le va voir.

Hérodote lui-même ne les nomme point. Si les Egyptiens les avoient dans un livre, comme il le dit, c'est qu'ils avoient pu leur faire des noms comme des statues.

[1] אלה isti; עלה gradus, ascensio; מאלה ab istis; מעלה gradus, ascensio, locus superior.

Les premiers historiens de plusieurs nations modernes ont bien supposé des noms de rois à remonter jusqu'aux premiers descendants de Noé. D'ailleurs ils avoient pu répéter le même nom autant de fois qu'il leur avoit plu, comme les Suédois ont compté douze Charles, quoiqu'ils n'en aient eu que six. De plus, j'ai déjà fait voir, et on le verra de plus en plus, comment les Egyptiens se sont fait tant de noms de rois; ce sont souvent de pures indications des traits du même personnage, comme le nom de Tlas ou Tulis, qui signifie ravisseur, donné au roi qui enleva Sara, épouse d'Abraham. C'est ainsi que Manéthon a encore multiplié les successeurs de Ménès, c'est-à-dire, les fils de Noé, quoiqu'il n'en compte que sept, qui, avec Ménès, composent sa première dynastie. Les vrais noms de ces trois fils, Sem, Cham et Japheth, ne laisseront pas de s'y retrouver.

III. Autres preuves de la réduction des successeurs de Ménès aux trois fils de Noé.

Diodore ne compte que cinquante-deux successeurs de Ménès jusqu'à Busiris, qui est le même que Myris, comme je l'ai déjà dit, et comme je le prouverai encore davantage.

Ce nombre de cinquante-deux, quoique bien éloigné de celui des trois cent trente d'Hérodote, est encore le fruit d'une bévue. Il est pris de l'interprétation fautive des noms mêmes des trois fils de Noé, Sem, Cham et Japheth; en hébreu [1], *Xm*, *Em*, *Iphth*.

En mettant Cham le premier, comme les Egyptiens l'ont pu faire, parce que c'étoit celui dont ils descen-

[1] שם חם יפת.

doient, les trois noms sont [1], *Em*, *Xm*, *Iphth*. Or *ém*, *xm* ressemble fort au mot [2] *émxim*, qui signifie cinquante; et *iphth* n'est pas éloigné du mot [3] *phth*, qui signifie fragment, division, et que les Egyptiens ont surtout entendu de la division en deux, comme je l'ai montré en parlant du dieu *Phtha*, ou de l'œuf partagé en deux.

Ces cinquante et deux font les cinquante-deux descendants de Ménès suivant Diodore; lesquels se réduisent aux trois fils de Noé, puisqu'ils sont formés d'une fausse interprétation des noms mêmes de Cham, Sem, et Japheth.

Ce n'est pas la seule fois que les noms de Sem, Cham et Japheth se trouvent traduits [4], et mal traduits. Philon de Byblos, traducteur de Sanchoniaton, les a rendus en grec *phôs*, *pyr*, *phlox*, c'est-à-dire, lumière, feu et flamme. Ils se trouvent un peu avant Usoüs, qui est Noé lui-même, comme on l'a déjà vu; et parmi les descendants d'Æon et de Protogonus [5], la vie et le premier-né, qui sont Adam et Eve, comme je le ferai voir ailleurs.

Philon de Byblos aura interprété le nom de Sem, comme de [6] *xmé*, qui signifie luire, briller; celui de Cham signifie chaud; celui de Japheth ressemble à *iphâth*, qui signifie splendeur. On voit aisément com-

[1] חם שם יפת, Cham, Sem, Japheth.

[2] חמשים, quinquagintà.

[3] פת fragmentum.

[4] Euseb. Præpar., l. 1, c. 10. Εξῆς φησιν ἀπὸ γένους Αἰῶνος καὶ Πρωτογόνου γεννηθῆναι αὖθις παῖδας θνητοὺς, οἷς εἶναι ὀνόματα, Φῶς καὶ Πῦρ καὶ Φλόξ.

[5] Αἰὼν, vita, ut latinè ævum. חוה Heva; חיה vivere. Genes. 3. 20... Heva, eò quòd mater esset cunctorum viventium.

[6] שם Sem; שמה luxit, claruit. חם Cham; calor. יפת Japhet; יפעת splendor.

ment ce traducteur y aura trouvé trois choses qui vont si bien ensemble, le feu, la lumière et la flamme.

J'expliquerai ailleurs ces fragments de Sanchoniaton. Passons aux successeurs de Ménès dans Manéthon, où l'on va voir des vestiges plus sensibles des noms de Sem, Cham et Japheth, malgré les altérations auxquelles on doit toujours s'attendre.

IV. La première dynastie de Manéthon réduite à Noé et à ses trois fils.

La première dynastie de Manéthon commence par Ménès [1]. On a déjà vu que c'est Noé.

Le second roi est Athothis. J'ai déjà dit qu'Athothis ou Athoth est ici le signe donné à Noé après le déluge, ou l'arc-en-ciel. J'en ferai un article à part.

Le troisième roi est Cencenès. Je conjecture que c'est Cham, père de Canaan ou Chenaan, comme prononcent les hébraïsants. L'Ecriture [2] en fait mention immédiatement après avoir parlé du signe donné à Noé, et elle joint à son nom cette qualité de père de Canaan ou Chenaan. De Cham Chenaan on a pu par altération former Kenkenès.

Beaucoup plus aisément encore a-t-on pu faire Cencenès de *Cham Chna*, en réduisant le nom de Canaan à Chna, comme le réduit Sanchoniaton. Afin qu'on ne doute point qu'il s'agit de Canaan, Sanchoniaton, ou son traducteur [3], ajoute que Chna fut le premier de ceux qu'on avoit ensuite appelés Phéniciens. On sait que les Phéniciens étoient Cananéens ou descendants de Canaan. Lorsque lès Israélites conquirent la terre de Ca-

[1] Syncell. pag. 54 et 55.

[2] Genes. 9. 18... Porrò Cham ipse est pater Chanaan.

[3] Euseb. Præpar. l. 1, cap. 10. Χνᾶ τοῦ πρώτου μετονομασθέντος Φοίνικος..

naan, les Cananéens en conservèrent seulement un coin ou une extrémité, d'où leur vint le nom de Phéniciens ou Phœni, ou Pœni, comme s'appeloient les Carthaginois qui en étoient une colonie [1]. *Phne* signifie coin, extrémité.

Le quatrième roi est Vénéphès. Comme Manéthon n'a pas suivi la même version qu'Hérodote, puisqu'il ne parle point des trois cent trente descendants de Ménès; les auteurs de sa version auront probablement fait le roi Vénéphès du mot [2] *nphtsc;* il se trouve dans le verset qui suit immédiatement celui où il est mention de Cham, père de Canaan. *Male nphtse chl-earts;* d'iceux a été peuplée toute la terre.

Aussi Manéthon dit-il [3] dans la note qui nous en reste, que sous ce règne de Vénéphès l'Egypte fut affligée d'une grande famine. C'est que ces auteurs auront pris [4] *male,* qui signifie d'iceux, pour *mlée*, qui signifie stérile; et ils auront entendu que sous le roi *Nphtse* ou Vénéphès, toute la terre, tout le pays d'Egypte fut stérile, et qu'il y eut conséquemment une extrême disette.

Les mots qui suivent immédiatement auront encore favorisé leur idée. Ces mots signifient [5] Noé commença d'être homme de terre, c'est-à-dire, à cultiver la terre; mais *né*, Noé ressemble à [6] *ne* qui signifie lamentation. La méprise est facile; les hébraïsants traduisent lamentation dans un endroit où la Vulgate [7] traduit repos.

[1] פנה angulus, extremitas.

[2] Genes. 9. 19. מאלה נפצה כל־הארץ.

[3] Syncell. pag, 55. Οὐενέφης... ἐφ' ὃν λιμὸς κατέσχεν τὴν χώραν,

[4] מלחה Salsugo, terra sterilis.

[5] Genes. 9. 20. Hebr. Cœpit autem Noë vir terræ.

[6] נח Noë, quies; נה lamentatio.

[7] Ezechiel 7. 11. Vulgat. Et non erit requies in eis. Sanctès-Pagnin. Nec erit lamentum in eis.

Les auteurs que Manéthon a suivis auront traduit : et les lamentations de l'homme de la terre ou du pays commencèrent, c'est-à-dire, le peuple se plaignit de sa misère.

Manéthon ajoute dans sa note que Vénéphès fit bâtir les pyramides de Cochome [1]. Marsham [2] est fort embarrassé à trouver ce pays de Cochome, dont on ne trouve point de mention ailleurs. Je soupçonne que les auteurs de Manéthon se seront encore mépris sur les mots qui suivent immédiatement dans l'Ecriture [3], *et il planta la vigne*. Ils auront pris [4] *chrm*, qui signifie vigne, pour *chchm*, dont ils auront fait un pays, ne sachant ce qu'il vouloit dire ; et comme le mot qui signifie planter [5] signifie aussi établir, fonder ; ils auront imaginé qu'il s'agissoit d'un monument tel que des pyramides ; car c'étoit le goût des rois d'Egypte.

Le cinquième roi est [6] Usaphœdus, ou Usaphaës, suivant Eusèbe. Je soupçonne que ce nom est formé d'une indication du fait qui suit immédiatement dans cet endroit de l'Ecriture [7] ; c'est l'outrage fait à Noé par Cham son fils. On a déjà vu ce fait désigné par un hippopotame, symbole de l'impudence, qui souilla Ménès ; *éutspha* [8], d'où sera formé le nom d'Usaphaës, en caldéen signifie impudent.

Le sixième roi est Miébidus. Comme il ne reste que le nom de ce prétendu roi, ainsi que du précédent, je n'en dirois rien si toute la suite parallèle des rois de

[1] Syncell. pag. 55. Οὗτος παρὰ Κωχ ώμην ἤγειρε πυραμίδας.
[2] Marsham canon, p. 46, edit. Londin. 1672.
[3] Genes. 9. 20. יטע כרם plantavit vineam.
[4] כרם vinea ; ככם chchm.
[5] יטע plantavit, stabilivit.
[6] Syncell. pag. 55. Ουσαφαής.
[7] Genes. 9. 22.
[8] חוצפא impudens.

cette dynastie et des faits rapportés dans cet endroit de l'Ecriture [1], ne me faisoit conjecturer que Miébidus est formé d'une indication de la servitude que Noé prédit à Canaan, fils de Cham. *Mâbd* [2], d'où peut venir ce nom de Miébidus, signifie qui réduit en servitude. Avec les points on prononce *Méébid*.

Pour les deux derniers rois de cette première dynastie, quoique les noms soient encore un peu altérés; ils sont plus aisés à reconnoître. Ces deux prétendus rois sont Sémempsis et Biénachès.

Sémempsis diffère peu de [3] *xm êm iphth*, Sem, Cham et Japheth.

Biénachès qui suit, est [4] *bni nê*, ou, comme on prononce, *bene-noach*, qui veut dire fils de Noé.

Manéthon, dans une note qui en reste, fait mention de peste et de prodiges arrivés sous ce prétendu roi Sémempsis [5].

Cette peste et ces prodiges sont formés de [6] *xm êm ipht* mal interprété. Les auteurs de Manéthon auront lu *xmme*, qui signifie désolation, mal contagieux; et *ipht*, qui signifie prodige. *Smy*, suivant Plutarque [7], étoit un des noms de Typhon, l'auteur des désastres.

On voit surtout par les deux derniers noms de cette première dynastie de Manéthon, comment elle est formée, et on peut juger de la manière dont sont formées les

[1] Genes. 9. 25. Ait : maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis. Hebr. עבד עבדים âbd âbdim.

[2] מעבד Servire faciens, servitute premens.

[3] שם חם יפת xm êm ipht, Sem, Cham, Japheth.

[4] בני־נח Bni Nê, Bene-Noach, filii Noë.

[5] Syncell. pag. 54. Σεμέμψις .... Pag. 55... Ἐφ' οὗ πολλὰ παράσημα ἐγένετο, καὶ μεγίστη φθορά.

[6] שממה desolatio; יפת prodigium, portentum.

[7] Plutarch. de Iside, tom. II, p. 376. Ὁ δὲ Τυφὼν... Σμὺ ὀνομάζεται.

autres. On voit qu'elle se réduit dans le vrai à Noé et à ses trois fils, et aux principaux traits que l'Ecriture en rapporte dans le même chapitre, qui est le neuvième de la Genèse.

Or la seconde dynastie commence par Boëthus, qui est le Beithir des Arabes; le Mesr ou Mesraïm de l'Ecriture, petit-fils de Noé, et père des Egyptiens. C'est le Mœris d'Hérodote, le Myris de Diodore, comme je le ferai voir assez clairement.

Tous les rois qui précèdent ce Boëthus, Mœris, Busiris ou Myris, soit les trois cent trente successeurs de Ménès dans Hérodote, soit les cinquante-deux de Diodore, soit ceux de la première dynastie de Manéthon, répondent donc à Noé et à ses trois fils, qui sont les seuls hommes de la génération intermédiaire entre Noé et Mesraïm.

Si ces auteurs ne s'accordent pas, c'est qu'il y avoit différentes versions, comme Hérodote et Diodore l'avouent eux-mêmes en plusieurs endroits de leur histoire. Ces différentes versions venoient de ce que les interprètes égyptiens ne s'étoient pas accordés en faisant leurs extraits de l'Ecriture; ils s'étoient souvent mépris chacun de son côté, et il est difficile en effet que des traducteurs ignorants s'accordent.

On va voir combien les Egyptiens avoient mis de confusion dans ce qu'ils contoient des sources mêmes de leurs connoissances, de leurs Hermès, Thoth ou Athoth, auxquels je serai obligé de revenir plusieurs fois.

Le premier Athoth est le successeur immédiat de Ménès, suivant leur histoire. C'est le fidèle conseiller d'Osiris dans leur mythologie, formée long-temps avant leur histoire. Je m'en tiens pour le présent à ce premier successeur de Ménès ou de Noé.

ATHOTHIS.

ATHOTH, OU LES SIGNES.

Pour ne pas couper le fil des rois successeurs de Ménès, qui, comme on l'a vu, se réduisent aux trois fils de Noé; j'ai remis à donner ici de plus amples éclaircissements sur Athothis ou Athothès, que Manéthon et Eratosthène donnent pour le premier de ces successeurs. Eratosthène interprète ce nom en grec, Hermogenès, c'est-à-dire, engendré d'Hermès, ou de Mercure [1].

Athothis est donc de la famille des Thoth, Hermès ou Mercures, si fameux chez les Egyptiens, qui leur attribuoient quantité d'inventions, en particulier celle des lettres ou de l'écriture.

L'histoire de ces Thoth a paru jusqu'ici fort embrouillée, et elle l'est en effet.

« Manéthon cité dans Eusèbe, dit le Philosophe de
» l'histoire [2], parle de deux colonnes gravées par
» Thoth, le premier Hermès, en caractères de la lan-
» gue sacrée. Mais qui sait en quel temps vivoit cet an-
» cien Hermès? »

L'auteur du Supplément à la philosophie de l'histoire [3], lui répond « que le même Manéthon auroit
» dû lui apprendre que c'étoit avant le déluge, et que

[1] Syncell. pag. 91. Θηβαίων δεύτερος ἐβασίλευσεν Ἀθωθὲς υἱὸς Μήνεως. οὗτος ἑρμηνεύεται Ἑρμογένης.

[2] Philos. de l'hist., chap. 20.

[3] Supplém. nouv. édit., pag. 250.

» les écrits de ce premier Hermès avoient été traduits
» après le déluge par Agathodémon, le second Her-
» mès. Mais, ajoute M. Larcher, qu'est-il néces-
» saire de faire des recherches sur le temps auquel
» vivoit cet ancien Hermès? Tout ce que les an-
» ciens ont dit de Thoth, est enveloppé des plus
» épaisses ténèbres. Le plus ancien auteur qui en ait
» parlé, est Platon, dans le Philèbe et dans le Phèdre.
» Il enseigna, suivant ce philosophe, les lettres,
» l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. C'est
» le cinquième Hermès, au rapport de Cicéron. Les
» Egyptiens le font contemporain d'Osiris, et son
» greffier des choses sacrées.

» Il y a grande apparence, conclut M. Larcher [1],
» que cette prétendue divinité n'étoit que symbo-
» lique. »

On va voir en effet que c'est quelque chose d'appro-chant; mais il entre aussi dans sa composition des traits vraiment historiques; et M. Huet, comme je le prouverai dans la suite, n'a pas été mal fondé à y trouver des traits de Moïse.

Le seul nom d'Athotis ou Athoth, dont Thoth, Theuth, Taaut, Toyt, ne sont que des altérations ou des prononciations différentes, va nous initier dans le secret des Hermès ou des Mercures égyptiens, et de ceux de quelques autres nations.

Ce n'est pas que je prétende ici tout dévoiler; mais on aura du moins une idée générale de ce qui peut entrer dans leur composition; et il sera ensuite aisé d'en faire des applications particulières à mesure qu'il se présentera de nouveaux traits des Thoth, Hermès ou Mercures.

[1] Supplém. à la Philos. de l'hist., nouv. édit., pag. 251.

I. Signification du mot Athot, et son étendue.

Le mot hébreu *athuth*, qu'on peut prononcer *athoth*, et qu'on prononce ordinairement *othoth* [1], signifie signes au pluriel ; le singulier est *auth*, qu'on prononce *oth* [2] ; nous le retrouverons aussi dans cette histoire d'Egypte.

On trouve aussi *thu*, qu'on prononce *thau*, pour dire signe, et *thaue*, en régime *thauth* [3], pour dire terme, fin, limite, du moins suivant quelques interprètes.

Cette origine du nom d'Athoth ou Thoth, est, je crois, plus admissible que l'étymologie de M. Pluche, dont j'ai déjà parlé [4] ; car il n'est nullement prouvé que tayaut chez les Egyptiens signifiât chien, quoique les chasseurs crient encore tayaut pour animer les chiens. Je dirai d'ailleurs comment Athoth a été changé en chien, ou transporté dans la canicule.

Que les colonnes sur lesquelles les Egyptiens inscrivoient leurs inventions et gravoient les choses dignes de mémoire, s'appelassent *Thuothi* et *Thyothi*, comme le dit M. Larcher, d'après Jablonski [5], ce sera une nouvelle preuve de ce que je viens de dire, puisque ces stèles ou colonnes étoient elles-mêmes des signes ; du moins il y avoit des signes gravés, d'où leur venoit ce nom.

Avec ce seul mot *Athoth* ou signes, on peut déjà entrevoir d'où sont formés les Thoth ou Athoth ; car la

[1] אתות signa.
[2] אות signum.
[3] תו signum; תאוה, תאות finis, terminus.
[4] Hist. du ciel. *Voy*. Tayaut.
[5] Supplém. à la Philos. de l'hist., nouv. édit., pag. 251, 252. Jablonski, Panthéon Ægypt.

signification du mot signe, est très-étendue, en particulier dans l'Ecriture sainte, où l'on voit de plus en plus que les Egyptiens ont puisé, puisqu'ils en ont pris jusqu'au nom des prétendus inventeurs de leurs sciences.

Il y a d'abord des signes naturels, comme le soleil et la lune, en tant qu'ils servent à marquer les temps et les saisons, les jours et les années, comme Dieu lui-même le dit en les formant [1]. L'Ecriture se sert du mot athoth. Aussi verrons-nous en son temps que Sanchoniaton a pris de cet endroit de la Genèse une invention qu'il attribue à Taaut, et on peut déjà voir sur quel fondement les Egyptiens font paroître un Thoth dès avant le déluge.

Il y a en second lieu des signes surnaturels. Le Créateur de la nature est sans doute au-dessus de ses lois, et il peut les suspendre ou les changer, comme il a pu les établir, quand il veut parler aux hommes par des signes extraordinaires. Tels furent les signes qu'il opéra en Egypte par Moïse son ministre. Ces signes sont encore appelés Athoth; et dès-lors on voit comment bien des traits de Moïse ont pu entrer dans la composition des Thoth, Hermès ou Mercures. Hérodote, comme je l'ai déjà observé, dit positivement qu'aucun peuple ne racontoit plus de signes prodigieux que les Egyptiens. On verra de plus en plus d'où ils en avoient pris un si grand nombre.

Il y a enfin des signes artificiels, ou du choix et de l'institution des hommes. Telles sont en particulier les lettres ou l'écriture, appelées signes en hébreu,

[1] Genes. 1. 14, trad. de Sanctès-Pagnin. Dixit etiam Deus : sint luminaria in expansione cœli, ut dividant diem à nocte, et sint in signa (hebr. athot), et tempora, et dies, et annos.

comme on le peut voir dans toutes les grammaires. Leur nom est *authiuth*, ou comme on prononce, *othioth* [1], dérivé d'*athuth* ou *othoth*, qui signifie signes. Les lettres sont en effet des signes des sons, des mots et des pensées.

On voit sur quel fondement les Egyptiens attribuoient à Thoth l'invention des lettres, et un nombre prodigieux de livres. Manéthon, suivant Iamblique [2], ne comptoit pas moins que trente-six mille cinq cent vingt-cinq volumes. Peut-être les Egyptiens avoient-ils fait le calcul des othioth ou lettres qui composoient les livres attribués à Thoth, comme les Juifs dans leur Massore ont compté toutes les lettres des livres de Moïse [3]. D'ailleurs les prêtres d'Egypte mettoient sous le nom de Thoth, dont ils s'étoient fait une divinité, tous leurs propres ouvrages [4].

Je puis toujours observer que, suivant Sanchoniaton ou son traducteur, ils donnoient à Thoth le nom de Thoor, qui semble pris de la Thora ou loi de Moïse. Porphyre, cité par Eusèbe [5] dans le même chapitre, a aussi fait de la *Thure* ou Thora de Moïse, une femme nommée Thuro, qui avoit expliqué la doctrine mystérieuse de Thaaut [6]. C'est ce que je ferai voir ailleurs.

[1] אותיות litteræ.

[2] Iamblich. de Myster. AEgypt.

[3] Richard Simon, Hist. du Vieux Test., l. 1, ch. 26.

[4] Iamblich. de Myster., ch. 1. Θεὸς ὁ τῶν λόγων ἡγεμὼν, ὁ Ἑρμῆς, πάλαι δέδοκται καλῶς ἅπασι τοῖς ἱερεῦσιν εἶναι κοινός... ᾧ δὴ καὶ οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι τὰ αὑτῶν τῆς σοφίας εὑρήματα ἀνετίθεσαν, Ἑρμοῦ πάντα τὰ οἰκεῖα συγγράμματα ἐπονομάζοντες.

[5] Euseb. Præp. l. 1, c. 10, pag. 36 edit. Paris. Τάαυτος, ὃς εὗρε τὴν τῶν στοιχείων γραφήν· ὃν Αἰγύπτιοι μὲν Θωὼρ, Ἀλεξανδρεῖς δὲ Θωύθ, Ἕλληνες δὲ Ἑρμῆν ἐκάλεσαν.

[6] Euseb. ibid. pag. 40. Θεὸς Σουρμούβηλὸς, Θουρῶτε..... κεκρυμμένην τοῦ Τααύτου..... τὴν Θεολογίαν ἐφώτισαν. תורה lex, doctrina.

Sur l'idée générale que je viens de donner des différentes espèces de signes, appelés en hébreu *Athoth*, on voit que les Egyptiens, surtout avec leurs altérations et leurs commentaires, avoient été fort au large, pour attribuer à leurs Thoth ou Hermès, quantité d'inventions, d'écrits et de prodiges. Le nom même de Thoth ou Athoth, et de Thoor, qu'ils leur donnoient, fait voir qu'ils avoient commencé par profiter, pour leurs lettres sacrées, des lettres des Hébreux, puisque ce nom en est pris, et pris en particulier des lettres et des autres signes qui se trouvent dans les livres de Moïse. Cette idée générale suffit pour le présent.

Revenons à l'Athoth ou Athotis, premier successeur de Ménès.

II. Athothis, successeur de Ménès.

Nous venons de voir que le mot Athoth, d'où se forme le nom d'Athotis ou Athothès, signifie les signes. Manéthon et Eratosthène donnent Athothis ou Athothès pour le fils et le premier successeur de Ménès. Eratosthène le compte parmi ses rois de Thèbes.

J'ai déjà fait voir que l'histoire de Ménès, et de son royaume de Thèbes, n'est qu'une altération de celle de Noé et de sa *thbe*, ou de son arche. Nous avons vu de plus, que les prétendus rois successeurs de Ménès, soit les trois cent trente d'Hérodote, soit les cinquante-deux de Diodore, soit ceux de la première dynastie de Manéthon, se réduisent aux trois fils de Noé, qui est le vrai Ménès. Il ne nous manque qu'Athothis, ou Athotès, le premier de ces successeurs, suivant Manéthon et Eratosthène, car Hérodote et Diodore ne le nomment point parmi les rois; ils n'en parlent que dans la mythologie que j'expliquerai ailleurs.

Pour trouver cet Athothis, dont le nom veut dire signe, et qui succède immédiatement à Ménés; il suffit de voir dans l'Ecriture, quel est le signe que Dieu donne à Noé, aussitôt après le déluge, dans le chapitre neuvième de la Génèse, où nous avons trouvé tous les autres rois de la première dynastie de Manéthon. Cencénès, successeur d'Athothès, est formé de Cham, père de Chanaan, dont il est mention dans le verset dix-huitième. Immédiatement auparavant, il s'agit de l'arc-en-ciel donné pour signe à Noé. Dieu lui donne ce signe, en lui disant expressément : *zath auth* [1], voici le signe. Il est aisé de reconnoître l'origine du nom même d'Athoth, de Tauth ou Thoth.

Dieu le lui dit, et le lui répète. Aussi Eratosthène met-il deux Athoth de suite, tous deux immédiatement après Minès ou Ménès, qui est Noé.

Il y a long-temps qu'on a bien vu que Noé et Athoh, que les Grecs appellent Hermès, ont été du même temps. Tzetzès [2], qui étoit savant pour son siècle, dit positivement qu'Hermès, surnommé Trismégiste ou le trois fois grand, a été, ainsi qu'Osiris et Bacchus, contemporain de Noé. On peut même croire qu'il en identifie du moins quelqu'un avec ce patriarche; et il a dû le faire, pour peu qu'il ait été conséquent, car on ne peut guère placer en même temps plusieurs grands conquérants, tels qu'Osiris et Bacchus, à qui la

[1] Genes. 9. 12, trad. de Sanctès-Pagnin. Et dixit Deus : hoc signum; hebr. זאת אות

v. 17. Et dixit Deus ad Noach : Hoc signum....

[2] Tzetz. Chil. 4, v. 827 et seq.

Ἑρμῆς μὲν ὁ Αἰγύπτιος, Τρισμέγιστος καλεῖται,
Ὃς συγχρονῶν Ὀσίριδι, Τῷ Νῶε, Διονύσῳ,
Ἐφεῦρε σέβας τε θεοῦ, Καὶ τύπους τῶν γραμμάτων,
Καὶ τέχναις κατεκόσμησε, Καὶ σύμπασι τὸν βίον.

fable fait conquérir presque toute la terre; et surtout du temps de Noé, où les hommes n'étoient pas en grand nombre. Quelques savants, pour fournir aux nombreuses armées et aux grandes conquêtes de Ninus et d'autres anciens rois défigurés, se sont trop pressés de multiplier le genre humain dans les temps voisins du déluge.

L'Ecriture du temps d'Abraham ne parle encore que de simples peuplades. M. l'Abbé Fleury, dans les mœurs des Israélites [1], observe fort bien « que tout ce que » nous avons d'histoires dignes de foi, ne nous fait voir » en ces temps-là que de fort petits royaumes, même » en Orient; et dans les autres pays, nous les trouvons » encore fort petits long-temps après. » Ce n'est que par ignorance ou par mauvaise foi que le Philosophe de l'histoire [2] nous représente comme de grands rois et de puissants monarques les quatre rois que vainquit Abraham. Mais ne perdons pas de vue Athothès.

Vu la manière dont les Egyptiens se sont formé les autres rois successeurs de Ménès, on ne doit plus être étonné qu'ils s'en soient aussi fait un de l'arc-en-ciel donné pour signe à Noé; d'autant plus qu'en Egypte, où il pleut très-rarement, l'arc-en-ciel n'étoit pas bien connu. On pouvoit même n'y en avoir aucune idée, et s'imaginer par conséquent toute autre chose, en traduisant l'endroit de l'Ecriture où il en est fait mention.

On vient de voir et par le nom d'Athoth ou Athothis, qui signifie signe, et par la place où ce prétendu roi se trouve, immédiatement après Ménès; on vient de voir que c'est le signe donné à Noé. Les traits que

[1] Mœurs des Israélites, n. 8.
[2] Philos. de l'hist., chap. 16.

Manéthon en rapporte, dans la note qui nous reste, servent encore à le prouver.

III. Athothis, grand anatomiste.

Manéthon dit qu'Athôthis passoit pour avoir composé des livres d'anatomie [1], car il étoit médecin. S'il savoit l'anatomie, il étoit médecin pour ces temps-là, où la médecine beaucoup plus simple qu'aujourd'hui, consistoit principalement dans quelques opérations de chirurgie.

Pour faire attribuer des livres à ce prétendu roi, son nom seul d'Athothis aura suffi, puisque le mot Athoth, comme je l'ai dit, signifie signes ou lettres, et donne dès-lors l'idée d'un écrivain.

Mais pour les livres d'anatomie en particulier, on ne voit pas d'abord comment ils peuvent se trouver dans le signe donné à Noé.

C'est que ce fut un signe d'alliance, comme le dit expressément l'Ecriture [2]; et que les Egyptiens n'ont pas mieux entendu cette alliance, que quelques-uns de nos philosophes ne veulent l'entendre. Je pourrois citer le Philosophe de l'histoire; mais il ne faut pas nous écarter.

Le mot hébreu, qui signifie alliance, a rapport au mot qui signifie couper; il en est dérivé, suivant plusieurs dictionnaires [3], parce qu'on faisoit anciennement alliance en immolant des victimes, et en les coupant, ou en les partageant. On voit cet usage dans un

[1] Syncell. pag. 54. Ἀθῶθις..... οὗ φέρονται βίβλοι ἀνατομικαί, ἰατρὸς γὰρ ἦν.

[2] Genes. 9. 12. Dixitque Deus : Hoc signum fœderis : hebr. Zath aut ebrith, זאת אות הברית·

[3] Buxtorf. ברית fœdus, pactum... à ברא cædendo, quia victimæ cædi in fœderibus pangendis solebant.

sacrifice qu'Abraham offrit au Seigneur pour faire alliance avec lui. Après avoir coupé les victimes, il passa entre deux [1]..... En latin, pour dire faire alliance, on se sert aussi de mots qui signifient frapper, à cause des victimes qu'on immoloit; *icere*, *percutere fœdus*; et même en grec on se sert du mot qui signifie couper [2].

Le mot hébreu qui signifie alliance, signifiant originairement couper, disséquer; les Egyptiens, au lieu d'alliance, ont entendu dissection, et conséquemment anatomie, parce que l'anatomie est la dissection des corps. On voit comment Athothis, dont le nom d'ailleurs signifie lettres ou écriture, est devenu auteur d'écrits ou de livres d'anatomie.

Les Egyptiens prenant le mot hébreu qui signifie alliance, dans le sens de dissection, y auront d'autant mieux trouvé l'anatomie, qu'il s'agit d'une alliance avec toute chair, avec tout corps animé, avec les hommes, avec les oiseaux, avec les animaux terrestres [3], ce qui signifie que Dieu s'engage à ne plus les faire périr par un nouveau déluge universel.

Leurs interprètes avec leurs bévues n'auront pas manqué de l'entendre d'une dissection ou d'une anatomie de toutes sortes de corps, d'hommes, d'oiseaux, de quadrupèdes.

Dieu promet de ne pas oublier l'alliance qu'il con-

[1] Genes. 15. 10. Qui tollens universa hæc, divisit ea per medium.

Jerem. 34. 18. Et dabo viros, qui prævaricantur fœdus meum..... vitulum quem conciderunt in duas partes, et transierunt inter divisiones ejus.

[2] Τέμνειν, secare ; τέμνειν σπονδάς, percutere fœdus.

[3] Genes. 9. 10. Et ad omnem animam viventem, quæ est vobiscum, tàm in volucribus quàm in jumentis et pecudibus terræ cunctis, quæ egressa sunt de arcâ, et universis bestiis terræ.

tracte avec toutes les créatures, à la conservation desquelles il s'engage à veiller [1]. Comme le mot qui signifie se souvenir, signifie aussi mémoire, monument [2]; ces interprètes y auront encore trouvé mieux exprimés les mémoires ou les livres d'anatomie de leur prétendu Athoth. Voilà, certainement, une origine de l'anatomie fort ancienne. Ce n'est encore ici que l'histoire des Egyptiens; je ferai voir ailleurs le même récit de l'Ecriture, altéré autrement dans leur mythologie formée antérieurement à leur histoire. Athoth ou Thoth n'y est plus simplement un roi mortel, successeur de Ménès; il y est un demi-dieu, fidèle conseiller d'Osiris; il y est transporté dans le chien ou dans la canicule, qui est le grand Thoth ou signe des Egyptiens, parce que c'est son lever qui leur annonce l'inondation prochaine du Nil, si intéressante pour tout le pays dont elle est la ressource. N'ayant plus connoissance de l'arc-en-ciel, parce qu'il pleut très-rarement en Egypte, les Egyptiens avoient entendu ce signe de celui qui précédoit l'inondation : c'est ce que je développerai dans la mythologie. Les Grecs qui n'ignoroient pas l'arc-en-ciel, parce qu'il pleut en Grèce, avoient mieux interprété le signe donné à Noé, comme on le voit dans Homère. Celui-ci dit expressément que Jupiter plaça l'Iris dans une nuée pour servir de signe aux hommes divisés de langues [3]. J'ai déjà dit que Jupiter est une altération de Jéhova, ou du vrai Dieu, et je le prouverai par toute la mythologie grecque.

[1] Genes. 9. 15. Et recordabor fœderis mei vobiscum, et cum omni anima vivente quæ carnem vegetat.

[2] זכר recordari, memoriale, monumentum.

[3] Iliad. 11, v. 27, 28. Ἴρισσιν ἐοικότες, ἅς τε Κρονίων Ἐν νέφεϊ στήριξε τέρας μερόπων ἀνθρώπων.

En rétablissant le nom du vrai Dieu à la place de celui de Jupiter, qui en est une copie informe et bien défigurée par les absurdités du paganisme, il n'est guères possible de méconnoître dans Homère ce que dit l'Ecriture elle-même, que l'arc-en-ciel formé dans une nuée, avec la promesse que Dieu y avoit attachée, devoit servir de signe et d'assurance aux hommes [1]. On peut encore observer qu'Homère dit ici aux hommes divisés de langues [2]. L'épithète, pour revenir souvent dans Homère, n'en mérite pas moins d'attention, surtout lorsqu'il s'agit d'un signe qui se trouve dans l'Ecriture peu éloigné du récit de la division ou du partage des langues; prodige qui va se retrouver aussi dans l'histoire des Egyptiens.

Le Philosophe de l'histoire, qui veut en imposer aux lecteurs superficiels, fait entendre que l'Ecriture n'a fait que suivre un préjugé populaire, en parlant de l'arc-en-ciel comme d'un signe donné par Dieu même, et il cite Homère à ce sujet [3].

« Personne, dit-il, ne savoit ce que c'est que l'arc-
» en-ciel; il étoit regardé comme une chose surnatu-
» relle, et Homère en parle toujours ainsi : l'Ecriture
» l'appelle l'arc de Dieu, le signe d'alliance. »

Pour prouver par Homère, que l'Ecriture n'a fait que suivre un préjugé populaire, il faudroit commencer par prouver qu'Homère est antérieur à l'Ecriture elle-même, et que ce n'est point lui au contraire qui a suivi en ce point, ou le récit de Moïse, ou une tra-

[1] Genes. 11. 13, trad. de Sanctès-Pagnin. Arcum meum ponam in nube. eritque in signum fœderis inter me et inter terram.

[2] S. Athanas. de comm. essent. tom. I, pag. 214, edit. Colon Διάφοροι γλῶτται, διὸ καὶ ἄνθρωποι μέροπες λέγονται.

[3] Philos. de l'hist., chap. 47.

dition bien fondée : or, c'est ce que le Philosophe ne prouvera jamais. Ce savant universel, qui a prétendu mettre Newton à la portée de tout le monde, explique sans doute au mieux comment l'arc-en-ciel se forme très-naturellement ; l'Ecriture ne dit pas le contraire. Que la formation de l'arc-en-ciel soit naturelle, cela n'empêche pas que Dieu n'y ait attaché une promesse, et n'ait fait envisager à Noé ce signe éclatant, comme propre à le rassurer lui et sa postérité, contre la crainte d'un nouveau déluge, à cause de la différence extrême qui se trouve entre une pluie passagère, sur laquelle le soleil ne laisse pas de luire, et une pluie universelle et affreuse comme celle du déluge qui avoit enveloppé et obscurci toute la nature [1]. De plus, il faudroit décider si la pluie étoit bien connue avant le déluge, et si l'arc-en-ciel n'étoit pas nouveau après ce désastre ; car, outre que le déluge a pu causer des changements, il y a encore des pays où il ne pleut point. C'est donc un point sur lequel je ne crois pas le Philosophe en état de prononcer d'une manière bien convaincante. Enfin l'arc-en-ciel formé dans une nuée, par les rayons du soleil, et donné pour signe à Noé, avec la promesse expresse d'une alliance avec les hommes, pouvoit figurer aux yeux de ce saint patriarche, une alliance sublime que Dieu devoit un jour contracter [2], et en vue de laquelle il s'engageoit à conserver les hommes mêmes, et tout ce qui est à leur usage ; mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur un si haut mystère, dont

[1] D. Thom. quodlib. 3, art. 30.

[2] Apocal. 10. 1... Angelum fortem descendentem de cœlo amictum nube, et iris in capite ejus, et facies ejus erat ut sol. . . .
4. 2... Ecce sedes posita erat in cœlo, et supra sedem sedens.
3... Et iris erat in circuitu sedis...

l'Ecriture elle-même ne laisse pas de nous indiquer une annonce dans l'alliance promise à Noé.

Pour m'en tenir à ce que dit Homère de l'arc-en-ciel, on peut déjà voir d'où il est pris originairement, et j'en donnerai ailleurs d'autres preuves.

Je me contente de faire observer ici que, comme Dieu, suivant l'Ecriture, attacha, pour ainsi dire, à l'arc-en-ciel une promesse et une annonce de sa part ; aussi les Grecs, dans leur mythologie, donnent Iris, qui est l'arc-en-ciel, pour la messagère de Junon, comme ils ont fait Hermès ou Mercure messager de Jupiter. Le nom d'Iris en grec [1], signifie une annonce, comme Athoth, nom primitif d'Hermès ou de Mercure, signifie signes. C'est sous ce rapport de messager et d'envoyé, que les Grecs ont aussi travesti en Mercure dans leur mythologie, les anges ou envoyés de Dieu ; car, comme je l'ai déjà dit, je ne regarde pas l'arc-en-ciel donné pour signe à Noé, comme le prototype de tous les Hermès ou Mercure. Outre les anges que Dieu envoie, nous trouverons d'autres Athoth ou signes dans l'Ecriture, et l'identité du nom a souvent fait confondre les traits. Je ne parle ici que de l'Athothis, successeur immédiat de Ménès dans le royaume de Thèbes, lequel est, comme on voit, celui des Athoth ou signes, qui se trouve dans l'Ecriture immédiatement après le déluge, lorsque Noé fut sorti de sa *thbe*, ou de son arche.

On voit en effet 1.° d'où vient le nom d'Athothis ou Athothès. Ce nom qui signifie signes, est pris du signe donné à Noé. 2.° Pourquoi Athothis est donné pour un des rois de Thèbes; c'est que ce signe est donné au sortir de la *thbe* ou de l'arche. 3.° Pourquoi Athothis

[1] Ἶρις, ab εἴρω, nuntio.

est le premier successeur de Ménès ; c'est que ce signe se trouve dans l'Ecriture après les traits de Noé, dont les Egyptiens ont formé le roi Ménès. 4.° Comment Athothis est devenu grand anatomiste ; c'est que les Egyptiens ont pris, par une bévue, le mot qui signifie alliance, pour dissection, parce qu'il signifie originairement, couper, disséquer.

On a déjà vu d'où sont formés les rois que Manéthon dans sa première dynastie, place après Athothis, voyons ceux qu'Eratosthène, dans sa liste des rois de Thèbes, donne aussi pour successeurs de ses deux Athothès.

ROIS SUCCESSEURS

DES DEUX ATHOTHÈS D'ÉRATOSTHÈNE.

DISPERSION DE BABEL.

ERATOSTHÈNE, après ses deux Athothès, que nous venons de reconnoître, nomme des rois différents de ceux de Manéthon dont j'ai déjà montré l'origine. Eratosthène nomme : I. Diabiès, II. Pemphos, III. Tœgar-Amachus-Momchiri, IV. Stœchus, V. Gosormiès, VI. Marès. J'ai déjà fait voir, et on le verra de plus en plus, que Marès est Mesr ou Mesraïm, le père des Egyptiens, nommé dans le dixième chapitre de la Genèse.

Il s'agit de voir d'où sont pris ces prétendus rois antérieurs à Mesr ou Mesraïm, et par conséquent à la séparation des pères des nations, qui se fit à Babel, après la confusion des langues.

Comme ce ne sont que des noms sans aucune notice historique, il seroit impossible d'en reconnoître l'origine, sans leur rapport avec les noms des faits qui se trouvent dans l'Ecriture jusqu'à la dispersion des hommes, en y joignant l'interprétation qu'Eratosthène nous donne lui-même de ces noms, quoique plusieurs soient altérés ou en eux-mêmes, ou dans leur interprétation.

I. Le premier est Diabiès, qu'Eratosthène interprète en grec Philesteros, ou Philetæros [1], car il y a une variante.

[1] Syncell. pag. 96. Διαβιῆς ὑιὸς Ἀθώσεως..... ὅυτος ἑρμηνέυεται φιλέστερος. al. φιλεταίρος.

En combinant ce nom et son interprétation, je crois entrevoir ce que dit l'Ecriture au commencement du chapitre onzième de la Genèse, « que tous les hommes » n'avoient encore qu'une même langue [1], une même » manière de parler. » Diabiès, en ôtant la terminaison grecque, ressemble au mot hébreu *dbb* [2], qui signifie parler, et à *dba*, qui signifie parole, du moins suivant plusieurs interprètes; il approche du mot *dbr*, dont l'Ecriture se sert en cet endroit pour dire que les hommes n'avoient qu'une même manière de s'exprimer. L'interprétation qu'en donne Eratosthène, y revient assez, en prenant Philetæros [3], qui aime la société, car tous les hommes ne faisoient encore qu'une même société; ils étoient tous réunis, et ils ne vouloient point se séparer.

II. Le nom qui suit immédiatement dans Eratosthène, vient encore à l'appui; c'est Pemphos [4], qui ressemble aux mots dont l'Ecriture se sert, en disant que les hommes craignoient de se disperser [5] *pn-nphuts*, crainte de dispersion. Eratosthène l'interprète Eraclidès. Ce nom peut signifier ici, qui aime à se resserrer [6], et il revient à la crainte de la dispersion. Peut-être est-ce moins une interprétation du nom même de Pemphos, qu'une traduction de ce qui est dit au même endroit de l'Ecriture, que les hommes vouloient se faire un nom, une gloire, une illustration; car le nom d'Héra-

[1] Genes. 11. 1. Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem; hebr. *dbrim*. דברים

[2] דבב loqui, דבא sermo, דבר loqui, sermo, verbum.

[3] Φιλέταιρος, studiosus sociorum.

[4] Syncell. pag. 96. Πεμφῶς..... ὅ ἐστιν Ἡρακλείδης.

[5] Genes. 11. 4, trad. de Sanctès-Pagnin. Faciamus nobis nomen; ne fortè dispergamur. Hebr. פן־נפוץ pn-nphuts.

[6] Ἥρα, Homero, res grata; Κλειδόω, Claudo.

clès ou Hercule, dans la mythologie grecque, vient de *kleos*, qui signifie gloire, éclat, célébrité [1]; c'est une traduction des noms d'Ismaël, et surtout de Samson, dont les Grecs se sont formé en partie leur Hercule. Ils ont traduit ces noms comme formés du mot [2] *xm*, qui signifie nom, gloire, réputation, dans le même sens que l'entend ici la Vulgate [3]. L'Hercule grec est une altération de plusieurs personnages distingués dans l'Ecriture par leur force, par leur valeur et par leurs exploits; c'est surtout Samson, sous le nom d'Héraclès ou d'Hercule, et Josué sous le nom d'Alcide, qui en est la traduction [4]. Les plus savants de l'antiquité païenne voyoient bien qu'il devoit y avoir plusieurs prototypes d'Hercule; mais les poëtes pour embellir leur héros, réunissoient tout en un seul. J'expliquerai ailleurs toute l'histoire d'Hercule, jusqu'au gobelet dont le soleil lui fit présent; c'est le miracle opéré à Gabaon par Josué, le soleil arrêté dans sa course: les païens ont interprété Gabaon un gobelet [5].

III. Le troisième roi d'Eratosthène est Tœgar-Amachos-Momchiri [6], nom qui, en retranchant la terminaison grecque, se réduit à *Tœgar-Amach-Momchir*: il peut être formé des mots *thg rm eqm qir*, qui, en hébreu, signifient faîte fort élevé, construction d'une ville.

[1] Κλέος, gloria, splendor, nominis celebritas.

[2] שם nomen, fama, decus, gloria.

[3] Genes. 11. 4... Celebremus nomen nostrum.

[4] יהושע Jehosua seu Josue, ab הושיע salvavit; saluti, auxilio fuit. Ἀλκείδης, ab αλκὴ, robur, auxilium, tutamen.

[5] Josue 10. 12. Tunc locutus est Josue Domino... Sol, contra Gabaon ne movearis. גבע gbâ, scyphus.

[6] Syncell. pag. 96. Τοῖγαρ Αμαχος Μομχειρὶ, ὅυτος ἑρμηνεύεται τῆς Ανδρὸς περισσομέλης.

Thg [1] se trouve chez les hébreux pour dire faîte, élévation. *Tag*, dans plusieurs langues orientales, signifie aussi montagne, élévation, couronnement. *Rm* [2] signifie haut, élevé. *Eqm* [3] signifie construire : *qir* [4] signifie ville.

C'est ce que dirent les hommes en entreprenant de construire la tour de Babel : « faisons-nous une ville et » une tour qui atteigne jusqu'au ciel [5]. »

Le Philosophe de l'histoire ne veut pas que les hommes aient pu raisonnablement entreprendre d'élever une tour jusqu'au ciel, comme si l'Ecriture ne traitoit pas elle-même leur entreprise d'insensée ; d'ailleurs, il ne faut pas prendre à la lettre le mot ciel : un poëte doit savoir mieux qu'un autre, à quoi se réduisent de pareilles expressions : un des plus célèbres n'a point craint de dire d'après l'Ecriture, ce qui n'est encore que trop vrai :

J'ai vu l'impie élevé sur la terre ;
Pareil au cèdre, il portoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Je ferai voir ailleurs que c'est de l'entreprise de Babel que les anciens poëtes ont pris originairement le trait des géants qui voulurent escalader le ciel : Eratosthène lui-même, autant qu'on peut l'entrevoir dans son texte altéré, a cru qu'il s'agissoit d'un roi de taille gigantes-

[1] תג *thg*, apex, culmen, fastigium.
[2] רם *rm*, altus.
[3] הקם *eqm*, erigere.
[4] קיר *qir*, civitas.
[5] Genes. 11. 4. Et dixerunt : Venite, faciamus nobis civitatem, et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum. תג apex, fastigium. רם altus. הקם extruere. קיר civitas.

que : il interprète le nom de Tœgar-amach-momchiri, *Andros perissomelès* [1], mots qui signifient celui qui a les membres d'une grosseur extraordinaire.

IV. Le quatrième roi est Stœchus [2]. Ce nom peut être formé du mot hébreu *sthq* [3], qui signifie se taire, ne plus parler, et ce nom a rapport à la confusion des langues, par laquelle Dieu réduisit les hommes à ne plus s'entendre [4], et conséquemment à ne pouvoir plus se parler les uns aux autres.

Eratosthène interprète ce nom *Arès anaisthétos*, mots qui signifient celui qui ne parle point, et qui n'est point entendu. On peut voir dans Suidas, au mot *Arès* [5], cette interprétation que j'en donne. Comme les hommes ne pouvant plus se parler, furent obligés d'abandonner la construction de leur ville [6], les Egyptiens dans leur mythologie, ainsi que je le ferai voir, se sont formé de ce prodige un Dieu du silence, nommé Harpocrate, nom qui signifie cesser de bâtir la ville [7].

V. Le cinquième roi est Gosormiès [8], nom qui semble formé de *goi*, qui signifie nation au singulier, et même en régime, nations ou peuples au pluriel : *surim* ou *sorim*, signifie qui se retirent, qui se dis-

[1] Περισσομέλης, membris redundans.

[2] Syncell. pag. 96. Στοῖχος..... ὅ ἐστιν Ἄρης ἀναίσθητος.

[3] שתק tacuit, siluit, cessavit.

[4] Genes. 11. 7... Confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Ἄρης, non loquens. Ἀναίσθητος, qui non sentit, aut non sentitur, non auditur.

[5] Suidas. 5. Ἄρης... παρὰ τὸ ῥῶ τὸ λέγω. ὁ μέλλων ῥήσω, ῥῆς. καὶ μετὰ τοῦ στερητικοῦ α, ἄρης.

[6] Genes. 11. 8. Atque ita divisit eos Dominus... et cessaverunt ædificare civitatem.

[7] הרפה *erpe*, desistere. קרת *qrth*, civitas.

[8] Syncell. pag. 96. Γοσορμίης, ὅ ἐστιν Ἐλησιπαντος. — גוי *goi* natio, nationes ; סורים *surim*, discedentes, divertentes, separantes.

persent; ainsi ce sera la dispersion des hommes, après la confusion des langues [1].

Eratosthène interprète le nom de Gosormiès, *Etesipantos*, mot qui est altéré, parce qu'il ne forme aucun sens : je conjecture que c'est dans l'origine *ethné spartos* [2], en le prenant pour un nom singulier, comme celui d'un seul roi. Les mots *ethné sparta*, rendent exactement la signification de Gosormiès, nations dispersées. Les Septante se servent à peu près des mêmes termes, pour exprimer la dispersion des nations, dans cet endroit de l'Ecriture [3]. Peut-être le nom est *Etés spartos*, qui signifie ceux qui étoient réunis, dispersés [4]; ce sera toujours le même événement, la dispersion des hommes.

On peut incidenter sur quelqu'une des interprétations que je donne, en les prenant séparément, mais je crois qu'à envisager l'ensemble, et des noms d'Eratosthène, et de l'interprétation qu'il en donne lui-même, et des faits qui se suivent dans le même chapitre onzième de la Genèse : on ne peut méconnoître le rapport; 1.° Diabiès, les hommes qui n'ont qu'une même langue; 2.° Pemphos, qui craignent de se disperser; 3.° Tœgaramachmomchiri, qui prétendent construire une ville qui s'élève jusqu'au ciel; 4.° Stœchus, qui ne peuvent plus se parler; 5.° Gosormiès, qui se dispersent pour former différentes nations.

On voit que c'est la suite des faits telle qu'elle se

[1] Genes. 11. 9. Et indè dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum.

[2] Ἔθνη, nationes; Σπαρτὸς, dispersus.

[3] Genes. 11. 9. Διέσπειρεν αὐτοὺς ὁ κυριος. — Genes. 10. 32. Διεσπάρησαν νῆσοι τῶν εθνῶν.

[4] Ἔτης, socius; σπαρτὸς, dispersus.

trouve dans le même chapitre de l'Ecriture, et autant qu'on peut s'en assurer, avec des noms et des interprétations en partie altérées ou défigurées; tout dans Eratosthène s'y rapporte.

Le roi qui suit immédiatement, en est une nouvelle preuve; c'est Marès, le nom même nous indique que c'est le Mœris d'Hérodote, le Myris de Diodore, et par conséquent Mesr ou Mesraïm, petit-fils de Noé, et père des Egyptiens appelés Mesraïm en hébreu et dans plusieurs autres langues.

Tout ce qui précède Mesr ou Mesraïm, vrai fondateur du royaume d'Egypte, doit se trouver jusqu'à a dispersion des hommes inclusivement, ou jusqu'à eur séparation faite à Babel pour peupler les différentes contrées. Ce que les Egyptiens ont extrait jusqu'ici de l'Ecriture, étant antérieur à leur père Mœris ou Mesraïm, leur est commun avec toutes les autres nations, et se rapporte par conséquent à ce qu'on vient de voir.

MŒRIS.

MESR OU MESRAIM, PÈRE DES ÉGYPTIENS.

Moeris, dans Hérodote, est le roi auquel se termine cette longue suite de trois cent trente prétendus rois successeurs de Ménès, qui ne sont point nommés, et que nous avons vus réduits aux trois fils de Noé.

Nous y avons aussi réduit les cinquante-deux descendants de Ménas, que Diodore compte sans les nommer, non plus qu'Hérodote. Diodore met après eux deux Busiris, avec quelques générations, avant Myris, qui est le Mœris d'Hérodote. Diodore, comme je l'ai déjà dit, trompé par les différentes prononciations du même nom, a fait des rois différents, de Busyris et de Myris, qui ne sont que le même roi, ainsi que je le prouverai encore davantage.

Nous avons pareillement réduit toute la première dynastie de Manéthon, qui commmence par Ménès, et qui finit par Bienachès, à Noé et à ses trois fils, en hebreu *benenoach*, les fils de Noé.

Enfin nous avons fait voir que tous les prétendus rois d'Eratosthène, depuis Minès jusqu'à Marès, dont le nom indique Mœris ou Myris, se réduisent à Noé et à ce qui est rapporté dans l'Ecriture depuis le déluge jusqu'à la dispersion des hommes, du nombre desquels fut Mesr ou Mesraïm, père des Egyptiens, et vrai fondateur de leur royaume.

Ce seroit une ignorance ou un oubli impardonnable aux Egyptiens, qui se prétendoient si bien instruits,

de n'avoir pas nommé leur vrai père, celui dont ils portent le nom dans l'Ecriture, et encore chez les orientaux, en particulier chez les Turcs, qui sont aujourd'hui maîtres de l'Egypte. Or, le nom de Mœris, Myris, ou Marès, est le seul des premiers rois de leur histoire où l'on puisse reconnoître Mesr ou Mesraïm; et tout, comme on l'a déjà vu, nous y conduit.

Il est vrai qu'Hérodote [1] ne fait pas remonter Mœris si haut, à beaucoup près : il ne compte pas neuf cents ans depuis Mœris jusqu'à lui Hérodote, qui écrivoit, comme on le voit par son histoire, du temps d'Artaxerxès Mnémon, plus de cent trente ans après la mort de Cyrus.

C'est une erreur du père de l'histoire [2], dont on peut apercevoir une raison toute simple. Il compte trois générations par siècle; il met de suite et sans intervalle, les rois dont les Egyptiens lui avoient parlé : or, depuis Mœris jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Perses, il ne reste pas la valeur de vingt règnes, comme on peut le voir dans sa liste. A trois règnes par siècle, cela ne fait pas sept siècles ou sept cents ans, jusqu'à Cambyse fils de Cyrus, ajoutez cent trente et quelques années depuis ce temps jusqu'à celui d'Hérodote : on voit qu'à ce compte il ne se trouve pas neuf cents ans depuis Mœris.

Mais les rois qu'Hérodote met de suite, ne se sont pas succédé immédiatement les uns aux autres : il y a souvent un très-long intervalle entre le prédécesseur et le successeur. Ces rois, comme on a commencé à le voir, n'étant formés que sur ce que l'Ecriture

[1] Herodot. 2. 13. Καὶ Μύρις οὔκω ἦν ἔτεα εἰνακόσια τετελευτηκὼς, ὅτε τῶν ἱρέων ταῦτα ἐγὼ ἤκουον.

[2] Ibid. 142. Γενεαὶ γὰρ τρεῖς ἀνδρῶν, ἑκατὸν ἔτεά ἐστι.

dit de l'Egypte, et l'Ecriture passant quelquefois plusieurs siècles de suite sans en rien dire, il y a nécessairement des lacunes ou des intervalles vides, et c'est d'où vient le défaut de toutes les chronologies qu'on a prétendu faire jusqu'à présent de ces rois Egyptiens. On est parti des derniers, dont on connoissoit l'époque, et on a placé de suite en remontant ceux qui les précèdent, sans en savoir la distance : par-là Mœris a été cru beaucoup plus récent qu'il n'est en effet.

C'est ainsi que les Grecs dans leur mythologie, qui est une copie altérée et défigurée de l'Histoire Sainte, rapprochent beaucoup le déluge de Deucalion, qui est celui de Noé, comme on l'a déjà vu. A compter suivant les marbres de Paros, Deucalion ne remonte qu'environ quinze cents ans avant l'ère chrétienne; et le déluge de Noé, à prendre le calcul de la Vulgate, qui est le plus resserré, est antérieur à notre ère de deux mille trois cents ans et plus : c'est que les Grecs ont aussi des lacunes ou des vides dans leur copie informe de l'Histoire Sainte, et que depuis la fin des Juges, où ils ont cessé de suivre le fil de l'Ecriture, c'est-à-dire, pour eux, depuis la guerre de Troie, ils n'ont pas eu de quoi remplir les siècles suivants jusqu'à leurs temps certains : plusieurs savants ont bien remarqué ce vide.

Nous avons tout d'un coup retranché onze mille ans de la prétendue antiquité des Egyptiens, en réduisant les trois cent trente successeurs de Ménès aux trois fils de Noé : il faut un peu dédommager ce peuple, en faisant remonter plus haut qu'il n'a fait, son vrai père et son fondateur. Tout nous amène, comme on l'a vu, à reconnoître Mœris, Myris, ou Marès, pour Mesr ou Mesraïm petit-fils de Noé, et père des Egyptiens : c'est

ce qui sera prouvé de plus en plus, et par le peu que nous savons de Mœris, et par toute la suite des autres rois.

Comme l'Ecriture ne nous apprend que le nom de Mœris et ceux de ses fils, les Egyptiens n'ont eu que très-peu à en dire : on va néanmoins voir comment ce qu'ils en disent est pris de l'Histoire Sainte.

I. Mœris étoit un roi mémorable pour les Egyptiens.

Hérodote [1], comme on l'a déjà vu, en comptant trois cent trente rois successeurs de Ménès, avertit en même temps que les Egyptiens ne disoient rien de mémorable d'aucun de ces rois, excepté du dernier de tous appelé Mœris.

Ces trois cent trente rois, comme je l'ai fait voir, se réduisant aux trois fils de Noé; les Egyptiens ne pouvoient pas en effet en faire une longue histoire, ni trouver dans l'Ecriture, touchant les fils de Noé, de quoi remplir trois cent trente règnes. On n'a pas laissé d'en voir quelques traits dans Manéthon qui, comme prêtre égyptien, avoit été plus à portée qu'Hérodote, d'être instruit de ces faits moins considérables. On en verra encore davantage dans la mythologie égyptienne, surtout de ce qui regarde Cham, père de Mesraïm ; car Sem et Japhet n'étant que ses oncles, n'intéressoient pas directement les Egyptiens.

Cette prétendue succession de trois cent trente rois, suivant Hérodote, se terminoit à Mœris : pour celui-ci, les Egyptiens en parloient comme d'un roi mémorable.

[1] Herodot. 2. 101. Τῶν δὲ ἄλλων Βασιλέων, οὐ γὰρ ἔλεγον οὐδεμίην ἔργων ἀπόδεξιν, κατ' οὐδὲν εἶναι λαμπρότητος, πλὴν ἑνὸς τοῦ ἐσχάτου αὐτῶν Μοίριος.

C'est qu'en effet, dans leur histoire, après les trois fils de Noé, vrais prototypes des trois cent trente rois; ils devoient s'attacher uniquement à Mesr ou Mesraïm leur père et leur fondateur. Ils devoient laisser là les collatéraux, pères d'autres nations : on ne laissera pas de trouver dans Manéthon, Chus, frère aîné de Mesraïm, nommé avant lui dans l'Ecriture.

Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement incidenter sur ce qu'Hérodote, en donnant Mœris pour le dernier des trois cent trente rois, semble le comprendre dans ce nombre de trois cent trente formé des trois fils de Noé : il ne faut pas attendre une exactitude si scrupuleuse des Egyptiens ni d'Hérodote leur copiste, vu la manière dont leur histoire est formée. Après qu'ils se sont trompés jusqu'à faire trois cent trente rois de trois seulement, on peut bien leur supposer une erreur de calcul aussi peu considérable que celle d'avoir compté pour le trois-cent-trentième celui qui ne devroit être à leur compte, que le trois-cent-trente-unième; ce n'est donc pas ce qui doit nous arrêter. Hérodote, ou les Egyptiens, auront compté Mœris pour le dernier des trois cent trente, parce que c'étoit à lui que cette longue succession aboutissoit, quoique dans la grande exactitude il ne dût pas y être lui-même compris.

D'ailleurs je soupçonne un peu que les Egyptiens s'étant fait des trois fils de Noé le nombre de trois cent trente rois; pour trouver des noms à tous ces rois, ils s'étoient aidés des noms des descendants de ces trois fils, rapportés dans la Genèse, avant la dispersion de Babel, et peut-être ce nom de Babel, en hébreu *bbl*, aura-t-il fait, à cause de la ressemblance, imaginer aux Egyptiens le *Byblos*, ou livre où se trouvoient tous ces noms; car byblos même pour signifier livre, est origi-

nairement un mot égyptien, étant le nom de la plante dont les Egyptiens se servoient pour écrire; alors Mœris sera du nombre des trois cent trente rois, puisque Mesraim est du nombre des hommes nommés avant la dispersion de Babel : on verra dans la suite d'autres métamorphoses de ce nom de Babel.

Du reste, je ne donne cette conjecture que pour ce qu'elle vaut; voyons d'autres preuves de l'identité de Mœris et de Mesraim.

II. Noms de Mœris.

Il seroit, comme je l'ai déjà observé, assez surprenant que les Egyptiens n'eussent pas mis dans leur histoire le nom de leur vrai père, celui qu'ils portoient eux-mêmes : nous voyons tant de nations qui ne sachant plus le vrai nom du leur, lui en ont fait un conforme a celui qu'elles portent elles-mêmes. Quelques auteurs ont bien imaginé pour les François un Francus fils d'Hector, pour la ville de Paris un descendant de Paris, et ainsi de bien d'autres.

Le nom du vrai père des Egyptiens, est Mesraïm, que les orientaux réduisent ordinairement à Mesr. Comme les lettres B et M étant de même organe, se mettent quelquefois l'une pour l'autre, surtout dans les langues orientales [1], on a dit aussi Besr ou Beisar pour Mesr, comme on a dit Beccah pour Meccah ou la Mecque, ainsi qu'on le voit dans la Bibliothèque de M. d'Herbelot. Bochart [2] observe que B et M sont des lettres que les Arabes en particulier confondent souvent; il cite pour exemples *Merbat* et *Berbat*, *Meccha* et *Bec-*

[1] Bibl. orient. *Voy.* Meccah.

[2] Bochart Phaleg., l. 2, ch. 16. β et μ sæpè permutant (librarii). Quamvis etiam Arabibus B et M sint litteræ promiscuæ.

cha, *Matnan* et *Batnan* : il ajoute que les copistes grecs ont souvent confondu ces lettres.

Comme le *ts* ou tsadé, qui se trouve dans le nom de Mesr ou Bsr, se rend tantôt par *s*, tantôt par *t*, ainsi qu'on le voit dans le nom de *Tsr*, aujourd'hui Sour, appelée Tyr chez les Grecs et chez les Latins : on a dit aussi Beithir pour *Betsr* ou Metsr : nous verrons aussi l'Egypte, Metsraïm, appelée Metra ou Mestra. Avec tous ces changements de prononciation, et surtout la grande liberté qu'ont les orientaux de changer les voyelles, on voit comment *Mtsr* a pu être appelée Mœris et Myris par Hérodote, Busiris et Myris par Diodore, qui les a pris pour des rois différents ; Marès par Eratosthène ; Boëthos par Manéthon, outre qu'il y a des variantes sur ce nom de Boëthos [1], qui est le premier de la seconde dynastie ; Eusèbe l'appelle Bôchos : les copistes [2] ont pu mettre en grec Boëthos au lieu de Béthros, ou Béthris, qui sera Beithir, comme Metsr est aussi appelé par plusieurs auteurs juifs ou arabes ; on le trouve même appelé Bodisir, ce qui est encore une plus grande altération du nom. M. d'Anville [3] dont l'étendue de connoissances en fait de géographie est avouée de tout le monde, pense même avec le P. Sicard, que le vrai lac attribué à Mœris, est celui qu'on appelle aujourd'hui Bathen, et ce nom de Bathen n'est pas éloigné de celui de Boëthus, que Manéthon donne à Mœris ; il ne faut donc pas être arrêté par ces différences de noms, quand tout prouve d'ailleurs l'identité des personnes. Un des rois qui viennent peu après Boëthos dans

[1] Βοηθος, Βηθρος.

[2] Kircher, Œdip., tom. I, syntagm. 1, pag. 81. — Bochart. Phaleg., l. 4, c. 38.

[3] Mém. sur l'Egypte.

cette seconde dynastie de Manéthon, se trouve bien appelé Binothris suivant Jule-Africain, Biôphis suivant Eusèbe, et Anoyphis dans Eratosthène.

Il paroît même qu'au lieu de Marès [1], c'est Mitrès qu'ont écrit les auteurs où Eratosthène a puisé, car il interprète ce nom Héliodôros, don du soleil, ce qui a rapport à Mithrès ou Mithras, nom du soleil chez plusieurs orientaux, chez les Perses en particulier, à qui l'Egypte avoit été long-temps soumise avant qu'Eratosthène écrivît. Mithrès sera un nom fort approchant de *Metsr* : l'Egypte, comme on le verra, se trouve aussi appelée Métra ou Mestra dans les mythologies.

C'en est plus qu'il n'en faut sur ces différences de noms, quand d'ailleurs tout nous conduit à reconnoître Metsr ou Mesraïm, sous ces différents noms de Mœris, Myris, Marès, Beisar, Beithir, Busiris. Plusieurs Egyptiens, comme on le voit dans Strabon [2], nioient même qu'ils eussent jamais eu aucun roi du nom de Busiris, quoique les Grecs, et Diodore en particulier, leur en donnent plusieurs; c'est que ces Egyptiens ne reconnoissoient pas que c'étoit leur propre nom de *Mesr* ou Mesir, prononcé par des étrangers Besr, Beisar, Busir, etc.

C'est ainsi que les Polonois, comme je le ferai voir dans leur origine, du temps de Charlemagne [3] ne vouloient point du nom de *Vilci*, que les François leur donnoient : c'étoit en effet un nom qu'ils ne devoient pas reconnoître, tant il étoit altéré, et il étoit même injurieux pour eux, puisque dans leur langue il signi-

[1] Syncell. pag. 96. Μάρης..... ὅ ἐστιν Ἡλιόδωρος.

[2] Strabo. Geogr. lib. 17, pag. 760, edit. Basil. Οὐδὲ Βασιλέως μὰ Δία, οὐδὲ τυράννου γενομένου τινὸς τοῦ Βουσίριδος.

[3] Eginarth. Vita Caroli.

sie loups ; et néanmoins c'étoit originairement leur propre nom [1], qu'ils portent encore dans leur langue, Polacy, prononcé par les Allemands, Pfulacy ou Pfulci, par les François Befulci, ensuite Vulci, enfin Vilci : il faut avouer qu'il avoit bien changé sur la route ; mais comme j'ai fait moi-même cette route, je crois pouvoir en répondre.

Suivons actuellement les traces de Mesr ou Mesraïm, malgré ses différents noms dont on vient de voir l'origine.

III. Prodige de Bubaste du temps de Boëthus.

Boëthus est le premier roi de la seconde dynastie de Manéthon ; la première est, comme on l'a vu, formée de Noé et de ses trois fils. Après les trois fils de Noé, les Egyptiens, en prenant de l'Histoire Sainte ce qui a rapport à la leur, ont dû placer Mesraïm, qui est leur père. On vient de voir comment le nom de Boéthus, probablement altéré, a pu se former de celui de Mestr ou Mesraïm, qui se trouve aussi appelé Beisar ou Beithir par les orientaux.

Outre toute la suite de l'histoire des Egyptiens, qui prouve que Boëthus est Mesraïm, la note qui nous reste de Manéthon, nous aide à le reconnoître.

Manéthon dit que du temps de Boëthus, il arriva un prodige près de Bubaste, et qu'il y périt beaucoup de monde [2] : c'est du moins ce que porte la version de Jule-Africain, où on lit *phasma,* qui signifie prodige : celle d'Eusèbe porte *chasma*, qui signifie une

[1] Continuat. Gregor. Turon., c. 48. Sclavi... Vuinidi Befulci.

[2] Syncell. pag. 54. Πρῶτος Βοηθὸς,.... ἐφ' οὗ φάσμα (al. χάσμα) κατὰ Βούβαστον ἐγένετο, καὶ ἀπώλλοντο πολλοί.

séparation, une ouverture de terre. Que ce soit e
général un prodige, que ce soit en particulier u
ouverture ou une séparation de terre, nous pouvo
tirer également parti de l'un et de l'autre : il faut to
jours que ce soit un événement frappant et mémor
ble, puisque c'est le seul fait qui nous a été conser
du régne de Boëthus dans Manéthon. Observez que
l'on ne reconnoît point Mœris dans le Boëthus de M
néthon, il ne s'y trouve point, car il n'a point d
Mœris, ni d'autre nom où l'on puisse le reconnoît
avant Sésostris; et néanmoins Hérodote et Diodo
s'accordent tous deux à faire Mœris ou Myris antérieu
à Sesostris.

Le prodige en général, ou la séparation de terre e
particulier, conviennent également au temps de Me
ou Mesraim, père des Egyptiens, et l'un des chefs d
familles du temps de la dispersion des hommes pou
peupler la terre. Cette dispersion fut, comme on sait
opérée par un prodige, par celui de la confusion de
langues; c'est ainsi que l'Ecriture la présente, et l'o
ne peut, sans forcer le sens, l'expliquer autrement.

Si l'on aime mieux, en suivant la version d'Eusèbe, que Manéthon parle d'une séparation de terre; ce sera la séparation ou la dispersion des hommes opérée par le même prodige, pour les obliger à peupler la terre. Je sais que le mot grec *chasma*, ne signifie qu'une séparation ou une fente de la terre qui s'entr'ouvre; mais les traducteurs grecs ont bien pu mal entendre la séparation ou le partage de la terre dont l'Ecriture [1] fait mention : ce n'est pas la seule bévue qu'ils aient faite, eux ou les Egyptiens.

[1] Genes. 11. 8. Atque ita divisit eos Dominus ex illo loco in universas terras...

Ce qu'ajoute Manéthon, que ce fut près de Bubaste, est encore un indice. Comme les Egyptiens, sur la ssemblance du nom, ont pris pour la ville de Thébes, qui est dit de la *thbe* ou de l'arche de Noé, ils auont aussi transporté à Bubaste, ville de leur pays, que l'Ecriture dit de Babel. Babel s'écrit en hébreu [1] *Bbl*, sans aucune voyelle. A écrire de même ans voyelles le nom de Bubaste, *Bbst*, on ne trouve oint d'ancien nom de ville d'Egypte plus approhant.

Je sais que l'Ecriture appelle Bubaste, Phibsth, ou Phi-beseth, comme on le trouve dans Ezéchiel : saint Jerôme interprète ce nom, l'essai de la bouche. Si les Egyptiens lui donnoient le même nom, ils auront eu une nouvelle raison d'y transporter le prodige de Babel, où commença la diversité des langues, et où les différentes bouches, pour m'exprimer ainsi, firent leur essai. Je ferai voir dans les mythologies que, sur quelque ressemblance de nom, et sur d'autres fondements aussi légers, les païens ont transporté le prodige de Babel non-seulement à Byblos en Phénicie, mais à Bathos en Arcadie : c'étoit là, suivant Pausanias [2], que quelques-uns plaçoient l'entreprise des géants qui voulurent escalader le ciel : il falloit qu'il y eut une autre raison que l'avantage de la situation, puisque Bathos étoit une vallée profonde, et le nom même le signifie. Les Arcadiens auroient plutôt dû placer le fait sur quelque haute montagne, mais on s'attachoit aux anciens mémoires qu'on avoit, et même en alté-

[1] בבל *bbl*, Babel.

[2] Pausan. Arcard. seu lib. 8, p. 503. Λέγουσι δὲ οἱ Ἀρκάδες τὴν λεγομένην Γιγάντων μάχην καὶ Θεῶν ἐνταῦθα, καὶ οὐκ ἐν τῇ Θρᾳκίᾳ γενέσθαι Παλλήνῃ.

rant et en travestissant les faits, on conservoit toujours des vestiges de la vérité primitive. Si l'on n'avoit pas un nom bien ressemblant, on s'autorisoit d'un nom approchant, comme font quelquefois des familles pour s'enter sur d'autres.

Manéthon ajoute qu'il périt beaucoup de monde. L'Ecriture ne dit point qu'il en périt à Babel. Dieu ne vouloit que déconcerter les projets des hommes, qui s'obstinoient à demeurer tous ensemble contre sa volonté. Mais les orientaux, comme on le voit dans Abydène, cité par Eusèbe [1], ont aussi supposé un grand désastre arrivé à Babel.

Les premiers hommes, dit cet auteur, nés de la terre, fiers de leurs forces et de leur haute taille, s'imaginant être plus puissants que les dieux, bâtirent une tour fort élevée dans l'endroit où est Babylone; cette tour touchoit presque au ciel. Mais les vents venant au secours des Dieux, renversèrent sur les hommes l'édifice qu'ils avoient construit.

Abydène parle aussi de la confusion des langues arrivée dans le même temps, mais son témoignage trouvera sa place dans une autre partie de cet ouvrage.

Dans ce renversement de la tour de Babel, sur ceux mêmes qui l'avoient élevée, on retrouve un désastre, comme dans Manéthon, qui fait périr beaucoup de monde à Bubaste. Le nom même de Babel, qui signifie confusion, et qui est un monument du miracle de la confusion des langues, aura fait imaginer aux païens, le désastre dont ils parlent.

[1] Euseb. Præpar. l. 9, c. 14. Ενθ' δ' δὲ λέγουσι τοὺς πρώτους ἐκ γῆς ἀνασχόντας, ρώμη τε καὶ μεγέθει χαυνωθέντας, καὶ δὴ θεῶν καταφρονήσαντας ἀμείνονας εἶναι, Πύργον τύρσιν ἠλίβατον ἀείρειν, ἵνα νῦν Βαβυλών ἐστιν. ἤδη τε ἆσσον εἶναι τοῦ οὐρανοῦ. καὶ τοὺς ἀνέμους, θεοῖσι βοηθέοντας ἀνατρέψαι περὶ αὐτοῖσι τὸ μηχάνημα.

Je puis observer en passant que les païens, comme on le voit dans Abydène [1], ont imaginé des hommes nés de la terre; parce que l'Ecriture dit en cet endroit, les enfants d'Adam; et que le nom [2] d'Adam est pris de la terre dont Dieu forma le corps de ce premier homme. Les païens ont entendu les enfants de la terre même.

On vient de voir le rapport du prodige placé par Manéthon sous le règne de Boëthus, avec celui qui arriva en effet du temps de Mesraïm. C'est une nouvelle preuve de leur identité. Le roi que Manéthon fait succéder immédiatement à Boëthus, nous en fournit une autre.

IV. Boëthus suivi immédiatement de Cæachôs ou Choüs.

Boëthus, dans la première dynastie de Manéthon, a pour successeur immédiat, Kaiachôs ou Cæachôs [3], suivant Jule-Africain; Choos, suivant Eusèbe.

Dans Choos, on peut aisément reconnoître le nom de Chus, frère aîné de Mesraïm, et nommé avant lui dans l'Ecriture [4]. Ce sont les deux premiers fils de Cham. Cæachôs ou Kaiachôs renferme aussi le même nom de Chus. Chus se trouve appelé Chum dans Eupolême cité par Eusébe [5] dans sa Préparation évangélique. Son nom y est traduit en grec Asbolos [6], mot

[1] Genes. 11. 4. Civitatem et turrim quam ædificabant filii Adam.

[2] אדם adm, Adam. אדמה adme, adamah, terra.

[3] Syncell. pag. 54. Καιαχῶς pag. 55. Χοός.

[4] Genes. 10. 6. Filii autem Cham: Chus et Mesraïm...

[5] Euseb. Præp. l. 9, c. 17. Τοῦτον δὲ χοὺμ υἱὸν γένεσθαι Ἄσβολον, πατέρα δὲ Αἰθιόπων, ἀδελφὸν δὲ τοῦ Μεσραεὶμ, πατέρα (fortè πατέρος) Αἰγυπτίων.

[6] Ἄσβολος, fuligo. כוש chux, chus. כוה urere. Αἰθίοψ, facie exustâ.

qui signifie noir de fumée. Chus signifie en effet à peu près la même chose en hébreu. Eupolème ajoute que Chus est frère de Mesraïm, père des Egyptiens.

Choos ou Chus, qui se trouve si près de Boëthus dans Manéthon, nous prouve donc de plus en plus que Boëthus est Mesr ou Mesraïm. Les Egyptiens ont pu les joindre à cause de la fraternité. Ce n'est cependant pas la seule raison; ce n'est pas même proprement Chus [1] qu'ils ont eu en vue; c'est son fils Nemrod, dont l'Ecriture fait une mention spéciale, parce que ce fut le premier homme qui se rendit redoutable après le déluge. Les rabbins juifs, et les autres écrivains orientaux [2], le mettent à la tête de l'entreprise de la construction de Babel. On voit pourquoi les Egyptiens en ont aussi fait une mention particulière.

Le nom de Kaiachôs ou Cæachôs, que Jule-Africain lui donne, est une preuve que c'est Nemrod, fils de Chus. « Cai, dit M. d'Herbelot [3], en ancien persien, » signifie un géant et un grand roi. » On peut observer que ce mot approche de *Gae*, qui en hébreu signifie grand, élevé, superbe. Les Hébreux, qui répètent le même mot, quand ils veulent exprimer le superlatif, disent [4] *gae gae* pour très-grand; d'où vient que les Grecs ont aussi mis sous *Ogygès*, nom formé de *gae gae*, le déluge que Dieu envoya pour punir les crimes des hommes appelés géants.

L'Ecriture [5] dit que ces géants furent fameux anciennement, c'est-à-dire, avant le déluge. Le mot dont

[1] Genes. 10. 8. Porrò Chus genuit Nemrod; ipse cœpit esse potens in terra.

[2] Biblioth. orient. *Voy.* Nemrod.

[3] Ibid. *Voy.* Cai.

[4] Exod. 15. 2. גאה גאה magnificando magnificatus.

[5] Genes. 6. 4. Isti sunt potentes à seculo viri famosi.

elle se sert pour exprimer cet ancien temps, est [1] *âulm*, qu'on prononce *olam*. Ce mot ressemble à *âilm* [2] ou Elam, ancien nom des Perses. C'est sur ce fondement que les historiens Persans font régner en Elam ou en Perse des rois géants, dès avant le déluge, comme on le peut voir dans la Bibliothèque orientale.

Les historiens de Perse parlent beaucoup en particulier de Caïcaous, second roi de leur seconde dynastie. Le nom de Caïcaous ressemble bien à celui de Caïacôs, second roi de la seconde dynastie des Egyptiens.

Suivant quelques-uns de ces historiens, « on a imputé à Caïcaous la folie de vouloir escalader le ciel; » ce qui convient assez bien, dit M. d'Herbelot [3], avec » le dessein extravagant de Nembrod et des autres con- » structeurs de la tour de Babel, de la manière qu'il est » touché dans les livres saints. »

Aussi M. d'Herbelot observe-t-il que, suivant un auteur persan, Nembrod est le même que Caïcaous. On peut également voir que c'est le Cæachôs des Egyptiens, lequel se trouve immédiatement après Boëthus, c'est-à-dire, après *Btsr*, ou *Mtsr*, qui est Mesraïm.

Les Arabes dans leurs listes de rois d'Egypte [4], disent aussi que « Beisar, fils de Cam, étant assisté par Cancahendi ou Cancah l'Indien, personnage fameux par » son grand savoir, et surtout par son habileté en archi- » tecture, construisit plusieurs bâtiments superbes. »

On peut voir que Beisar, fils de Cham, est Mesr ou Mesraïm; et Cancahendi, Chachôs, ou Nemrod le Caï ou géant, fils de Chus, à qui les orientaux attribuent

[1] עולם Seculum.
[2] עילם Ælam, Persæ.
[3] Bibl. orient. *Voy.* Nemrod.
[4] Hist. univ. trad. tom. 1, pag. 502.

la construction de la tour de Babel. S'il est appelé Indien, c'est que les anciens ont confondu les noms de Chus, d'Indien et d'Ethiopien, à cause de leur couleur noire, ou de leur visage brûlé [1]. Ces historiens arabes font deux rois différents de Beisar et de Mesr; c'est qu'ils ont eux-mêmes été trompés aux différentes pronciations du même nom, comme Diodore y a été trompé de son côté, en mettant deux Busiris et un Myris, qui ne sont que le même Besr ou Mesr, c'est-à-dire, Mesraïm.

Manéthon, dans la note qui nous reste sur Cæachôs [2], dit que sous ce règne on mit au nombre des dieux les bœufs Apis à Memphis, et Méneus ou Mnévis à Héliopolis, et le bouc de Mendès.

C'est en effet à Nemrod, qui est le Caï, ou géant fils de Chus, que les orientaux attribuent le commencement de l'idolâtrie, comme on le peut voir à son article dans la Bibliothèque orientale [3]. Outre le nom même de [4] Nemrod, qui signifie rebelle, et que plusieurs interprètes entendent de sa révolte contre Dieu, il est dit dans l'Ecriture [5] qu'il commença à être puissant sur la terre, en hébreu *gbr*. Les mots [6] *gbr*, *abr* ou *abir*, et *chbr* ou *chbir*, signifient tous, puissant. Les païens en ont fait des noms de dieux [7], comme on le voit par les dieux Cabires, adorés en Samothrace, dont le nom est

[1] Usque coloratis amnis devexus ab Indis. *Virgil.*

[2] Syncell. pag. 54. Καιαχῶς...... ἐφ' ὅυ οἱ ϐόες Ἄπις ἐν Μέμφι, καὶ Μνηυὺς ἐν Ἡλιουπόλει, καὶ ὁ Μενδήσιος τράγος ἐνομίσθησαν εἶναι Θεόι.

[3] Bibl. orient. *Voy.* Nemrod.

[4] נמרד Nemrod. מרד rebellare.

[5] Genes. 10. 8. Porrò Chus genuit Nemrod : ipse cœpit esse potens in terra.

[6] גבר, אבר, כבר, potens.

[7] Varo de ling. lat. lib. 4. In Augurum libris Divi potes sunt, in Samothrace Θεοί δυνατόι.

interprété dieux puissants. Le mot [1] *abir* ressemble au nom d'Apis, et les interprètes grecs l'ont rendu par Apis, le bœuf ou veau adoré des Egyptiens, dans un reproche que le prophète Jérémie fait à ce peuple sur son idolâtrie.

Les Egyptiens auront donc entendu ces mots de l'Ecriture : « il commença d'être puissant sur la terre » dans ce sens que l'Apis commença d'être adoré dans leur terre ou dans leur pays. Observez de plus que le mot [2] *abir*, qui signifie fort, se dit en particulier des taureaux, qui sont aussi un symbole de la force et de la puissance. Les Grecs [3] ont dit *tauroi*, pour dire les premiers princes.

L'Ecriture ajoute que Nemrod fut fort ou puissant chasseur en présence de Jéhova ou du Seigneur. Les Egyptiens auront entendu que l'Apis commença d'être adoré en présence ou en face de Jupiter, et par conséquent approchant des dieux.

Je donnerai ailleurs, surtout dans les mythologies, des éclaircissements sur l'origine de l'idolâtrie égyptienne. On en a déjà vu quelque chose à l'occasion des animaux que les Egyptiens croyoient avoir été tous formés à Thèbes; et il s'en trouvera encore d'autres raisons dans leurs traditions altérées.

Du reste Manéthon se contredit; car il place encore le commencement de ce culte sous un roi bien postérieur. On voit toujours par le commencement de l'idolàtrie placée du temps de Cæachôs, que celui-ci est

[1] Jerem. 46. 15. Quare computruit fortis tuus? hebr. אביר, abir. — Vers. græc. Διότι ἔφυγεν ὀπίσω ὁ μόσχος ὁ ἐκλεκτός σου ;

[2] אבירים robusti, tauri. — Ταῦροι, πάντα τά μεγάλα καὶ βιαία. Eustath.

[3] Genes. 10. 9. Et erat robustus venator coram Domino.

Nemrod, fils de Chus, qui tient au temps de Mesraïm et de la dispersion des hommes.

V. Busiris de Diodore, et huit descendants.

Nous avons déjà vu Mesr ou Mesraïm devenir le roi Boëthus de Manéthon, et le Beithir ou Beisar des Arabes, par différentes prononciations du même nom. Diodore [1], après les rois descendants de Ménès, place aussi avant Myris, qui est Mesr ou Mesraïm, deux Busiris, dont chacun a huit descendants, qui lui succèdent l'un après l'autre. Ces descendants ne sont point nommés, excepté Busiris, le huitième des descendants du premier Busiris, et Uchoreus, le huitième des descendants du second.

Busiris n'étant qu'une prononciation différente du nom de Mesr ou Mesraïm, qui est le Myris de Diodore; on voit dès-lors que tous ces prétendus rois antérieurs à Myris, ont rapport à lui; et leur nombre de huit, qui se trouve à deux reprises, nous prouve de plus en plus que c'est Mesraïm.

Mesraïm a en effet huit descendants nommés dans l'Ecriture; tous ne sont pas à la vérité ses descendants immédiats; mais les noms sont toujours au nombre de huit.

Mesraïm, dit l'Ecriture [2], engendra 1. Ludim et 2. Anamim, 3. Laabim et 4. Nephtuïm, 5. Phetrusim et

[1] Diod. l. 1, n. 29. Μετὰ δὲ ταῦτα καταϛαθέντος Βασιλέως Βουσίριδος, καὶ τῶν τούτου πάλιν ἐκγόνων ὀκτὼ, τὸν τελευταῖον ὁμώνυμον ὄντα τῷ πρώτῳ φασί. — N. 32. Τὸν δὲ τούτου τοῦ Βασιλέως ἀπογόνων ὄγδοος ὁ ἀπὸ τοῦ πατρὸς προσαγορευθεὶς Οὐχορεύς.....

[2] Genes. 10. 13. At verò Mesraïm genuit Ludim, et Anamim, et Laabim, Nephtuïm.

14. Et Phetrusim, et Chasluïm: de quibus egressi sunt Philisthiim et Caphtorim.

6. Chasluïm, d'où sont sortis 7. les Philistiim ou Philistins, et 8. les Caphtorim.

Voilà huit noms bien comptés de descendants de Mesraïm. Ils répondent aux huit descendants de chacun des deux Busiris. Diodore compte ces huit descendants sans les nommer. Il y mêle Osymandyas et Uchoreus, deux noms qui peuvent être formés dans cet endroit des mots [1] *xmne di âqr*, qui signifient les huit de la race. Ce sera l'indication du nombre des huit descendants de Busiris ou Mesraïm, que les Egyptiens, et Diodore d'après eux, auront prise pour des noms de rois, d'autant plus qu'il y avoit un fameux édifice sous le nom d'Osymandyas, et quelques monuments attribués aussi à Uchoreus; mais les noms de ces monuments avoient une autre origine dont je parlerai ailleurs; et certainement les monuments eux-mêmes n'étoient pas du temps de Busiris, Myris ou Mœris, qui est Beisar ou Mesr, c'est-à-dire, Mesraïm, père des Egyptiens.

Osymandyas, pour le dire en passant, est le nom d'un grand édifice qui étoit comme le temple des sciences et des lois. Il y avoit, suivant Diodore [2], une fameuse bibliothèque; on y rendoit la justice. Ce nom venoit probablement du mot *os*, qui, en Egyptien, signifioit multitude, suivant Plutarque [3]. Il a rapport au mot hébreu [4] *âux*, qui signifie assemblage. *Mndâ* et *Mndâa* [5] signifient science, connoissance, en caldéen. Ce mot se retrouve dans le titre de Pimandre, donné à un livre

[1] שמנה די עקר octo è stirpe.

[2] Diodor. lib. 1, n. 30 et seq.

[3] Plutarch. de Iside, t. 2. Τὸ μὲν ΟΣ', τὸ πολύ..... Αἰγυπτίᾳ γλώττῃ φράζοντες.

[4] עוש Congregari.

[5] מנדע, מנדעא cognitio, scientia.

supposé d'Hermès ou de Mercure. *Pi* est un article egyptien. Pimandre signifie la science.

Diodore place ici, avant Myris [1], Uchoreus, avec douze générations. Celui-ci appartient au temps de Jacob, père des douze tribus d'Israël. Jacob, comme je l'ai déjà dit, est le Sésostris des Egyptiens, lequel se trouve aussi appelé Vexoris, nom que j'expliquerai dans la suite.

VI. Huit coudées de crûe du Nil, du temps de Mœris.

« Les prêtres égyptiens, au rapport d'Hérodote [2],
» disoient que du temps du roi Myris, il suffisoit que
» le Nil crût de huit coudées, pour arroser l'Egypte au-
» dessous de Memphis; et il n'y avoit pas encore neuf
» cents ans que Myris étoit mort, ajoute cet historien,
» lorsque les prêtres me le dirent; mais aujourd'hui,
» continue-t-il, si le fleuve ne croît de seize, ou au
» moins de quinze coudées, il n'inonde point le pays. »

Hérodote, d'après les prêtres égyptiens, ne manque pas d'en conclure que le terrein de l'Egypte, par le dépôt du limon du Nil, s'étoit accrû et exhaussé de sept à huit coudées, et en raisonnant conséquemment, il est fort alarmé pour l'Egypte; car si le terrein s'élève toujours à proportion, bientôt le Nil ne pourra plus l'arroser; et comme d'ailleurs il n'y pleut point ou presque point, tout le pays deviendra stérile.

Heureusement, depuis le temps d'Hérodote, et il y

[1] Diodor. lib. 1, n. 33. Μετὰ δὲ τὸν προειρημένον Βασιλέα, δώδεκα γενεαῖς ὕστερον.....

[2] Herodot. 2. 13. Ἔλεγον δὲ..... οἱ ἱρέες, ὡς ἐπι Μύριος Βασιλῆος, ὅκως ἔλθοι ὁ ποταμὸς ἐπὶ ὀκτὼ πηχέας τὸ ἐλάχιστον, ἀρδέεσκε Αἴγυπτον τὴν ἔνερθε Μέμφιος. καὶ Μύρις ὄυκω ἦν ἔτεα ἐνναχόσια τετελευτηκὼς, ὅτε τῶν ἱρέων ταῦτα ἐγὼ ἤκουον. νῦν δὲ εἰ μὴ ἐπ' ἑκκαίδεκα ἢ πεντεκαίδεκα πηχέας ἀναβῇ τοὐλάχιστον ὁ ποταμὸς, ὀυκ ὑπερβαίνει ἐς τὴν χώρην.

a cependant plus de deux mille ans, il n'est point arrivé de changement à cet égard : quinze ou seize coudées de crûe du Nil, suffisent encore pour arroser l'Egypte : il n'est donc pas croyable qu'en moins de neuf cents ans, au compte d'Hérodote, le terrein se fût ainsi exhaussé de sept à huit coudées, car, à suivre la même proportion, il se seroit exhaussé depuis de vingt nouvelles coudées, et c'en seroit fait de la fertilité de l'Egypte.

D'où les prêtres égyptiens avoient-ils donc pris ces huit prétendues coudées du temps de Mœris? car des assertions si précises ont presque toujours quelque fondement.

Nous avons vu dans l'article précédent que Mesraïm ou Mœris fut père de huit peuples ou nations : or le mot hébreu [1] *amuth*, qui signifie nations, signifie aussi coudées. Les Egyptiens qui, en conséquence de leur bévue sur la *thbe* ou l'arche prise pour le pays de Thèbes, avoient imaginé l'accroissement successif du terrein de l'Egypte, au lieu de huit nations descendues de Mœris, auront entendu huit coudées répandues de son temps; et ils auront imaginé en conséquence, que sous son règne, le Nil ne s'élevoit que de huit coudées pour se répandre dans le pays.

Les huit nations d'un côté, qui descendoient de Mesraïm, suivant l'Ecriture; de l'autre, le même nombre de coudées dont parloient les prêtres égyptiens; le mot *amuth*, qui signifie nations et coudées; la fausseté de l'assertion des prêtres égyptiens prouvée par une expérience de plus de deux mille ans; tout nous

[1] אמות nationes, tribus; cubiti.

indique que c'est encore ici une bévue de leurs interprètes sur ce que dit l'Ecriture, et prouve en même temps de plus en plus, que leur roi Myris ou Mœris, est le Mesr ou Mesraïm de l'Histoire Sainte.

VII. Mœris invente les éléments de la géométrie.

On a déjà vu que du temps de Boëthus (qui est Mesr ou Mesraïm, en écrivant son nom *Btsr* ou *Btr*) il se fit une séparation de terre près de Bubaste, c'est le partage de la terre que firent entr'eux les hommes, obligés de se disperser, après la confusion des langues arrivée à Babel.

Quelques auteurs [1] disent que Mœris inventa les premiers principes ou éléments de la géométrie; c'est ce que rapporte Diogène Laërce dans la vie de Pythagore.

La géométrie, suivant son étymologie, est l'art de mesurer la terre. Les Egyptiens en général se vantoient de l'avoir inventée, pour mieux faire le partage des terres; nous en retrouverons l'invention attribuée à des rois postérieurs. Ce qui a pu la faire attribuer à Mœris, c'est le partage de la terre fait entre les premiers hommes [2], du nombre desquels fut Mesraïm, qui est le vrai Mœris. Mesraïm eut pour sa part l'Egypte et les pays voisins.

Ce fut certainement un commencement de géométrie, ou de mesure de la terre, fort intéressant pour les Egyptiens; ils ne pouvoient remonter plus haut pour prouver leurs droits sur le pays qu'ils possédoient:

[1] Diogen. Laërt. in vita Pythagor., pag. 574, edit. Henric. Stephan., anno 1594. Μοίριδος πρῶτον εὑρόντος τὰς ἀρχὰς τῶν στοιχείων αὐτῆς (γεωμετρίας), ὥς φησιν Αντικλείδης ἐν δευτέρῳ περὶ Ἀλεξάνδρου.

[2] Genes. 10. 32... Divisæ sunt gentes in terra.

11. 8... Divisit eos Dominus... in universas terras.

il y auroit aujourd'hui bien des possessions troublées, si tous les peuples en revenoient à ce premier partage.

On voit que les éléments de géométrie de Mœris étoient d'une autre espèce que les nôtres : ils ne commençoient pas par un point sans étendue, et nos géomètres n'en font pas de pareils.

VIII. Grand lac creusé par Mœris.

Mœris, comme on vient de le voir, aimoit à travailler en grand, c'étoit déjà beaucoup que ses éléments de géométrie; mais suivant les Egyptiens, il n'en resta pas là, ils lui attribuoient encore le plus grand ouvrage en fait d'hydraulique, qui ait jamais été entrepris; c'est d'avoir fait creuser le fameux lac Mœris pour la décharge des eaux du Nil, lorsque l'inondation seroit trop grande; et pour y suppléer lorsqu'elle ne seroit pas assez considérable; c'étoit la plus grande entreprise qu'on eût jamais faite, au rapport d'Hérodote [1], qui dit avoir vu ce lac : il lui donne jusqu'à trois mille six cents stades de circonférence. A prendre le plus petit stade, évalué par M. d'Anville à cinquante-une toises, cela fait cent quatre-vingt trois mille six cents toises, ou plus de soixante lieues de trois mille toises; ce qui n'est guère possible pour un lac creusé de main d'homme jusqu'à cinquante brasses de profondeur en quelques endroits.

Aussi Hérodote [2] est-il un peu embarrassé à deviner ce qu'étoit devenue la terre qu'on avoit tirée en creusant ce lac : je suis surpris qu'étant persuadé comme

[1] Herodot. lib. 1, n. 149. ἡ Μοίριος καλεομένη λίμνη.... τῆς τὸ περίμετρον τῆς περιόδου εἰσί ςάδιοι ἑξακόσιοι καὶ τρισχίλιοι....

[2] Herodot. ibid. n. 150. ἠρόμην..... ὅκου εἴη ὁ χοῦς ὁ ἐξορυχθείς.

il l'étoit, que toute l'Egypte avoit été autrefois un marais, il n'ait pas fait employer cette terre à exhausser le pays, elle eût pu y suffire : on peut, si l'on en est curieux, se donner la peine d'en faire le calcul.

Les relations modernes nous assurent que ce lac n'a qu'une demi-lieue de largeur, et une journée de chemin de longueur [1], et douze ou quinze lieues de circuit, ce qui est encore beaucoup, si le lac a été tout creusé de main d'homme : il ne l'aura pas été sous un seul règne, et de plus, on aura profité de quelque vallée ou de quelque enfoncement ménagé par la nature : l'ouvrage du moins n'aura pas été fait du temps de Mœris ou Mesraïm, père des Egyptiens, et fondateur de leur royaume. Les habitants du pays ne donnent aujourd'hui pour creusé de main d'homme, que le canal qui va du Nil à ce lac, et ils l'appellent le canal de Joseph, parce qu'ils attribuent à ce saint patriarche, qui fut ministre d'un roi d'Egypte, d'avoir fait faire cet ouvrage, ainsi que beaucoup d'autres, ce qui a du moins plus de vraisemblance. Nous verrons sous les règnes de Sésostris, de Protée, de Rhampsinite et des rois pasteurs, formés de l'histoire des Israélites en Egypte, qu'indépendamment de l'histoire qui s'y rapporte toute, il y avoit encore même parmi le peuple, des traditions relatives aux Israélites. Le nom de Sesos ou pasteurs, pris de la langue vulgaire, et donné à Jacob et à ses descendants, en est du moins un indice assez fort.

Pour nous en tenir ici au lac de Mœris, j'ai déjà dit que Mesraïm ou Mesr, est également et le nom du père des Egyptiens, celui de l'Egypte même : le nom de

[1] Lucas, Voyag. tom. III.

Mœris, Myris ou Marès en est formé; il peut donc se rapporter à l'Egypte, comme à son fondateur. Cela posé, le lac Mœris aura pu être ainsi nommé, parce que c'étoit le grand lac de Mesr ou d'Egypte, son lac par excellence, comme on dit le lac de Genève, le lac de Constance, et ainsi de quantité d'autres.

Mesr, comme l'appellent ordinairement les orientaux est appelé *Metsrim* [1] dans l'Ecriture; *im* est ordinairement la terminaison du pluriel; les interprètes égyptiens auront trouvé de trop pour le nom d'un seul homme, cette terminaison plurielle *im* : or, *im* [2] pris séparément, signifie mer ou lac. Il n'a pas fallu d'autre fondement à ces interprètes, pour attribuer à *Mesr* ou Mœris, d'avoir fait creuser le grand lac de *Mesr* ou d'Egypte : ils auront d'autant plus volontiers adopté cette idée, que l'entreprise étoit grande et belle, et capable de faire honneur à leur nation.

Hérodote [3], dira-t-on, apporte une preuve positive de ce qu'il avance; c'est que deux pyramides, dont chacune portoit une statue colossale placée sur un trône, s'élevoient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace : « ainsi » elles faisoient voir, dit M. Bossuet [4], qu'on les avoit » érigées avant que le creux eût été rempli, et mon- » troient qu'un lac de cette étendue, avoit été fait de » main d'homme sous un seul prince. »

L'objet de M. Bossuet, qui est assez admirable par d'autres endroits, n'a pas été de vérifier le récit d'Hérodote. Je ferai voir ailleurs que le père de l'histoire met

[1] מצרים Mtsrim, Mesraïm.
[2] ים lacus, mare.
[3] Herodot. lib. 1, n. 149.
[4] Disc. sur l'Hist., 3.e partie, ch. 2.

jusque dans son pays des inscriptions copiées mot pour mot, et seulement mal traduites de l'Ecriture, comme celle de Sésostris qui avoit conquis la terre par ses épaules. Le récit d'Hérodote sur l'étendue du lac, se trouve démenti par les relations modernes; il peut pareillement être révoqué en doute sur les pyramides dont il s'agit, d'autant plus que, suivant ces relations, on n'en aperçoit plus de vestiges. On voit bien les restes du pont de Trajan dans un endroit où le Danube est extrêmement profond et rapide, et où ils auroient dû être plutôt détruits par le courant, que les pyramides par les eaux tranquilles du lac d'Egypte.

Je dois de plus observer que les auteurs, tant anciens que modernes, ont fort varié jusque sur la position du lac Mœris. M. d'Anville pense avec le P. Sicard, que le vrai lac Mœris n'est pas celui où aboutit le canal qu'on appelle aujourd'hui le canal de Joseph; mais un autre parallèle et plus méridional, appelé aujourd'hui Bathen, nom assez approchant, comme je l'ai déjà observé, du nom de Boëthus, que Manéthon donne à Mœris : M. d'Anville pense même que l'étendue qu'Hérodote donne, ou semble donner à ce lac en périmétrie ou circonférence, n'est que l'évaluation de son étendue en surface, ce qui prouve combien il faut peu prendre à la lettre ces sortes de récits.

Hérodote, comme certains voyageurs, en dit quelquefois plus qu'il n'a vu : ce n'est pas que je révoque en doute tous les monuments dont il parle : il y en a d'assez constants; mais il n'est pas exact touchant les pyramides mêmes qui existent encore : un voyageur ne voit souvent les choses qu'à demi, et il achève ses mémoires sur des ouï-dire et des bruits confus.

Quant aux vrais auteurs des monuments d'Egypte,

les Egyptiens, après tous leurs désastres, n'en étoient plus assez instruits du temps d'Hérodote : ils étoient sur ce point, comme le sont aujourd'hui les habitants de Sétines, autrefois Athènes, sur des antiquités qui y restent encore; comme on l'est sur celles de Tadmor ou de Palmyre; comme on le seroit à Rome, s'il ne restoit plus d'inscriptions ou d'anciens auteurs : les monuments des Egyptiens[1] sont muets, de l'aveu d'un philosophe qui a écrit sur ce sujet.

Ce que j'ai dit du lac attribué à Mœris, je puis le dire du superbe portique du temple de Vulcain à Memphis, qu'on lui attribuoit encore, au rapport d'Hérodote. En général, comme il y avoit en Egypte beaucoup de monuments qui, par leur solidité, avoient échappé aux ravages du temps et des conquérants, il falloit bien que les Egyptiens, se donnant pour instruits, quoiqu'ils ne le fussent plus sur ce point, en fissent honneur à quelqu'un des rois qu'ils s'étoient formés d'après leurs extraits de l'Histoire Sainte : un *Cicérone*, qui vous explique les antiquités en Italie, ne veut jamais rester court, et c'est presque partout la même chose.

Mœris en particulier, étant le nom du père des Egyptiens, et celui d'Egypte même, ne devoit pas être oublié dans le partage de monuments abandonnés au premier occupant : plusieurs étant le fruit de la vanité humaine, Dieu a voulu que les noms de leurs vrais auteurs fussent ensevelis dans un profond oubli.

On a, je crois, assez reconnu que Mœris, Myris, Marès, Busiris et Boëthus, ne sont que le même nom de Mesraïm, Mesr, Beisar, ou Beithir, diversement prononcé ou altéré. On a vu leur identité, 1.° par la succession immé-

[1] Recherch. philos. sur les Egyptiens.

diate aux descendants de Ménès ou aux fils de Noé. 2.° Par la proximité de Cæachôs ou Choüs, qui est du moins en partie Chus, frère de Mesraïm. 3.° Par la séparation de terre arrivée de son temps à Bubaste, qui, dans le vrai, est Babel. 4.° Par le nombre de huit descendants, qui est le nombre de ceux de Mesraïm. 5.° Par l'invention même de la géométrie et par la formation du lac Mœris, que le nom de Mesraïm et le partage de la terre commmencé de son temps, lui ont fait attribuer.

La suite de l'histoire des Egyptiens, toujours rapprochée de l'Histoire Sainte, nous prouvera de plus en plus cette identité de Mœris et de Mesr ou Mesraïm.

SUCCESSEURS DE MŒRIS.

HÉRODOTE, qui n'a recueilli que les règnes les plus mémorables, passe tout de suite de Mœris à Sésostris; mais Diodore compte entre eux sept générations, dont à la vérité il ne dit rien ; il n'en marque pas même les noms, excepté celui de Sasychès, dont il parle en un autre endroit par occasion. J'ai déjà fait voir que Sasychès signifioit en égyptien vulgaire, roi pasteur ou rois pasteurs.

Il y a en effet sept générations marquées dans l'Ecriture depuis le temps de Mesraïm, qui est Mœris, jusqu'à celui d'Abraham, qui fut l'ancêtre des rois pasteurs. Mesraïm est collatéral d'Arphaxad au même degré, étant petit fils de Noé par Cham, comme Arphaxad l'est par Sem. Or entre Arphaxad et Abraham [1] il y a sept patriarches: 1. Salé, fils d'Arphaxad. 2. Héber, fils de Salé : 3. Phaleg, fils d'Héber : 4. Reü, fils de Phaleg : 5. Sarug, fils de Reü : 6. Nachor, fils de Sarug : 7. Tharé, fils de Nachor, et père d'Abraham.

Abraham fut le premier appelé de Dieu pour former cette famille choisie, dont les Egyptiens, comme on le verra, ont fait les rois pasteurs.

Abraham lui-même alla en Egypte; mais il ne fit qu'y voyager; il ne s'y établit point. C'est pourquoi les Egyptiens n'en ayant pas fait un morceau considérable de leur histoire, Hérodote et Diodore n'en parlent point. Mais Manéthon qui, comme prêtre égyptien,

[1] Genes. 11.

étoit plus à portée de recueillir tous les traits, n'a pas laissé tant de vide. Dans sa seconde dynastie, après Boëthus et Caeachôs ou Choüs, qu'on a déjà vus, il nomme le roi Binothris. Voyons comment ce roi est encore formé de ce que dit l'Ecriture.

BINOTHRIS.

ABRAHAM, FILS DE THARÉ.

On peut observer que dans l'Ecriture, depuis le dixième chapitre de la Genèse, où se trouve Mesraïm, le père des Egyptiens, il n'est rien dit de l'Egypte jusqu'au voyage qu'y fit Abraham, qui se trouvoit alors au midi de la terre de Canaan, dont l'Egypte est limitrophe.

Le Philosophe de l'histoire [1], qui croit le voyage impossible à cause de la distance, dans un moment sans doute où il n'a pas consulté la carte, ne laisse pas, quelques lignes plus bas, d'en tirer des conséquences admirables pour la prodigieuse antiquité du royaume d'Egypte. On a déjà vu à quoi se réduit cette antiquité; laissant donc là le prétendu Philosophe, voyons ce que les Egyptiens eux-mêmes disent d'Abraham sous le nom de Binothris, après lequel il se trouvera encore sous d'autres noms.

I. Nom de Binothris.

On peut apercevoir, sans peine, pour peu qu'on sache la marche des langues orientales, que le nom de Binothris se forme très-naturellement des mots hébreux *Bn-Thré* [2], ou, comme on prononce avec les points, Ben-Therah, qui signifient fils de Tharé. Les orien-

[1] Philosoph. de l'hist., chap. 16.

[2] בן־תרח bn-Tharé, filius Tharé.

taux joignent ordinairement au nom du fils celui du père ; et souvent même, au lieu du nom propre du fils, ils disent le fils de tel. M. Fleury [1] observe que chez les Israélites « on ajoutoit souvent le nom du père, ou » pour faire distinction, ou par honneur. On voit, » ajoute-t-il, dans Homère que les Grecs prenoient » ainsi le nom du père pour une marque d'honneur ; » ils n'avoient point d'autres surnoms que ceux qu'ils » tiroient de leur père ou de leur pays. Plusieurs na- » tions de l'Europe en usent encore ainsi ; et une » grande partie de nos surnoms viennent des noms » propres de pères qui sont demeurés aux enfants. » C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'Abraham se trouve ici sous le nom de Binothris ou de fils de Tharé.

Comme le nom de *Thré* [2] ou Tharé ressemble au mot *Thre* ou *Thri* [3], qui en caldéen signifie deux ; Abraham, au lieu de fils de Tharé, se trouve nommé dans Eratosthène fils commun ou fils de deux, *Hyos epikoinos* [4], mots grecs qui ne peuvent guère avoir d'autre sens.

Le nom égyptien est Anoyphès ; que ce soit une traduction en langue égyptienne, ou plutôt une altération du nom même de Binothris, l'interprétation grecque d'Eratosthène, et la place qu'il donne à ce roi immédiatement après Marès ou Mesr, me font penser que c'est le même personnage. Notez que le nom de Binothris se trouve dans Eusèbe changé par altération en Biophis, ce qui le rapproche d'Anoyphès. Les copistes

[1] Mœurs des Israélites, n. 5.

[2] תרח Tharé.

[3] תרח duo.

[4] Syncell. pag. 101. Ανωϋφὴς, ὃ ἐστιν ὑιὸς ἐπικοινος. Anoyphes, qui filius communis exponitur.

ont souvent défiguré les noms, surtout ceux qui se trouvent rarement.

Le nom de Tharé, père d'Abraham, a essuyé bien d'autres interprétations chez les orientaux. Comme il approche du mot [1] *tsure*, qui signifie forme, figure, et qui est dérivé du mot *itsr*, former, figurer; les uns ont dit qu'il faisoit de petits pots, les autres de petites idoles [2]. C'est pourquoi les Arabes l'ont aussi appelé [3] *asàr*, apostat, d'autant plus qu'en effet l'idolâtrie avoit déjà commencé, et ce fut pour en éloigner Abraham que Dieu l'appela de Caldée.

On trouve aussi dans le livre des Juchazim ou Généalogies un prétendu roi d'Egypte nommé Thérasar [4], nom formé de Tharé et d'Asar. Thérasar dans ces listes orientales [5] précède les rois Harbiya, Kelkeli et Tulis; car c'est ainsi que ces noms se lisent dans les meilleures listes.

Harbiya est un nom formé de [6] *râb*, qui signifie famine; c'est la disette qui obligea Abraham d'entrer en Egypte [7].

Kelkeli est formé de [8] *chlchl*, qui signifie être sus-

[1] צורה forma; chaldaicè תורה.

[2] יצר finxit, formavit; fictor, figulus.

[3] סר discedens, deficiens, apostata.

[4] Bochart, Phaleg. l. 4, c. 38. Quartus (rex) Therasar, quintus Malik, sextus Charabtha, septimus Chalban, octavus Mali, nonus Tutis (leg. Tulis). Hic est Pharao primus qui fuit in diebus Abraham.

[5] Hist. univ. trad., tom. I, pag. 502.

[6] רעב fames; cum articulo הרעב erâb, Haraab.

[7] Genes. 12. 10. Facta est autem fames in terra: descenditque Abram in AEgyptum.

[8] כלכל chlchl, sustentatus est, alimenta accepit. Genes. 12. 16. Abram verò benè usi sunt....

tenté, nourri. Abraham trouva en Egypte une ressource dans la disette.

Tulis, suivant les orientaux, est le roi qui enleva Sara, épouse d'Abraham. Nous le trouverons dans Manéthon après le roi Binothris.

On voit combien de rois Egyptiens ont été formés de l'histoire d'Abraham. Voyons ce qui est dit du roi Binothris, formé des mots *Bn-Thré*, fils de Tharé. C'est le premier titre d'Abraham, puisque c'est celui de son origine.

II. Loi portée sous le règne de Binothris en faveur des reines.

Nous n'avons sur le règne de Binothris qu'une note de Manéthon; mais avec la connoissance que nous avons déjà que ce roi Binothris est Abraham fils de Tharé, cette note, qui a embarrassé plusieurs savants, va s'éclaircir et même nous fournir une nouvelle preuve de l'identité de Binothris et d'Abraham.

Manéthon dit [1] que, « sous ce règne, il fut décidé que » les femmes auroient les honneurs de la royauté. »

Ce fait ne paroît nullement croyable à un philosophe moderne, quoique d'ailleurs assez porté à faire valoir les dynasties de Manéthon pour donner atteinte au témoignage de l'Ecriture.

« Il est constant, dit ce Philosophe [2], que, par les » plus anciennes institutions de l'Egypte, les femmes » y avoient été déclarées incapables de régner; et cette » loi d'exclusion dérivoit des principes mêmes du gou- » vernement de ce pays-là, où aucune femme ne pou- » voit entrer dans la classe sacerdotale, ce qui les éloi-

[1] Syncell. pag. 54. Βινωθρὶς..... ἐφ' οὗ ἐκρίθη τὰς γυναῖκας Βασιλείας γέρας ἔχειν.

[2] Recherch. philos. sur les Egypt., tom. I, p. 56 et suiv.

» gnoit du trône, où l'on ne parvenoit qu'après avoir
» été sacré et adopté dans le collége des prêtres, comme
» Platon, Plutarque, Synésius et tous les anciens en
» conviennent.

» Il est vrai, ajoute-t-il, que Georges-le-Syncelle fait
» mention d'un roi Binothris, qui fit abroger, à ce qu'il
» assure, la loi d'exclusion dont je parle, et déclara les
» femmes habiles à succéder à la couronne. Mais cela
» est impossible, et il y a ici une erreur qui provient
» d'une impropriété d'expression. Toute l'histoire d'E-
» gypte, conclut le Philosophe, est pleine de contra-
» dictions. »

Je puis conclure à mon tour, qu'il ne faut donc pas faire valoir le témoignage de cette histoire contre celui de l'Ecriture; mais ce n'est pas encore assez. Le Philosophe nous dit bien qu'il y a dans l'endroit dont il s'agit une erreur, qui provient d'une impropriété d'expression; mais il ne nous apprend pas quelle est cette impropriété d'expression. Par bonheur, contre l'attente du Philosophe, qui ne croyoit pas la chose possible, nous avons retrouvé les mémoires originaux de la Bibliothèque de Thèbes, et en particulier ceux du règne de Binothris. Il n'est donc question que de consulter le texte primitif que les Egyptiens ont mal interprété. Abraham étant le roi Binothris; Sara son épouse est la reine du même temps. Voyons donc la loi portée en faveur de Sara [1]. C'est Dieu même qui la porte cette loi.

« Dieu dit à Abraham : Vous n'appellerez plus Saraï
» votre épouse, Saraï, mais Sara. »

« Le nom de Saraï, dit sur cela dom Calmet [2], si-

[1] Genes. 17. 15. Dixit quoque Deus ad Abraham : Saraï uxorem tuam non vocabis Saraï, sed Saram.

[2] Calmet sur cet endroit.

» gnifie ma dame ou ma princesse; et celui de Sara, la
» princesse ou la dame. Le dernier, ajoute-t-il, est plus
» absolu, et dit une plus grande étendue de pouvoir.
» Saraï ne sera plus considérée comme la reine d'une
» seule famille. Elle sera reine de plusieurs nations. »

« Saraï, dit un autre commentateur [1], n'a été jus-
» qu'à présent que la dame d'un époux et d'une famille;
» mais elle sera désormais Sara, c'est-à-dire, qu'elle
» sera désormais sans restriction la princesse et la
» dame; parce qu'elle sera la mère de plusieurs, et
» même de toutes les nations, étant mère d'Isaac,
» dont descendra le Messie, qui sera pour toutes les
» nations. »

Quand ces commentateurs auroient parlé tout exprès pour mon objet présent, ils ne l'auroient pas fait d'une manière plus expresse. Du reste, ils ne font en cela que développer le vrai sens de l'Ecriture; et tous les commentateurs disent équivalemment la même chose.

On voit donc clairement d'où les Egyptiens ont pris le droit de royauté établi en faveur des femmes du temps de Binothris, qui est Abraham; puisque Sara, épouse de ce patriarche, est déclarée reine dans l'Ecriture.

Ce n'est pas que je suppose les interprètes égyptiens aussi instruits que les commentateurs que je viens de citer; je pense tout le contraire, et on voit assez de preuves de leur ignorance dans toute leur histoire; il suffit qu'ils aient compris la signification du nom de Sara [2], qui en effet signifie reine ou princesse, pour qu'ils y aient trouvé les droits de la royauté établis en

[1] Cornel. à Lap. in hunc locum.

[2] שר *xr*, princeps, שרה *xre*, Sara, Domina.

faveur des femmes [1]. Je puis même ajouter à ce que nous avons découvert du roi Binothris, que les Egyptiens ont été jusqu'à dire qu'il avoit été réglé anciennement « que la reine auroit plus de pouvoir et seroit plus » honorée que le roi, et que dans les contrats de ma- » riage des particuliers, la plus grande autorité étoit » donnée aux femmes, les maris promettant de leur » obéir en tout. » On peut voir l'origine de ce conte des Egyptiens dans le nom de Saraï, qui signifie ma dame. Les interprètes égyptiens ayant pris ce titre à la lettre, en avoient conclu que la femme avoit plus d'autorité que le mari. Ils faisoient ce conte dans leur mythologie au sujet d'Isis, en même temps sœur et épouse d'Osiris, comme Sara, nommée aussi *Ische* ou Ischah, fut en même temps la sœur et l'épouse d'Abraham. Mais la fable d'Osiris et d'Isis est trop compliquée, et composée de trop de parties pour l'expliquer ici en entier.

L'auteur des Recherches prétendues philosophiques, que j'ai cité ci-dessus, doit être content de voir rectifier dans l'histoire d'Egypte une contradiction qui allumoit sa bile; mais il doit avouer en même temps qu'il n'est pas si absurde de recourir à l'histoire des Juifs pour réformer celle des autres nations, puisqu'on y trouve la solution toute simple de ce qui lui paroissoit inconcevable.

Du reste, si les interprètes égyptiens ont bien vu dans cet endroit la signification du nom de Sara; ils

[1] Diodor. lib. 1, n. 16. Νομοθετῆσαι δὲ φασι τοὺς Αἰγυπτίους παρὰ τὸ κοινὸν ἔθος τῶν ἀνθρώπων γαμεῖν ἀδελφὰς διὰ τὸ γεγονὸς ἐν τούτοις τῆς Ἴσιδος ἐπίτευγμα..... διά δὴ ταύτας τάς αἰτίας καταδειχθῆναι μείζονος ἐξουσίας καὶ τιμῆς τυγχάνειν τὴν Βασίλισσαν τοῦ Βασιλέως, καὶ παρὰ τοῖς ἰδιώταις κυριεύειν τὴν γυναῖκα τ'ανδρὸς, ἐν τῇ τῆς προικὸς συγγραφῇ προσομολογούντων τῶν γαμούντων ἅπαντα πειθαρχήσειν τῇ γαμουμένῃ.

l'ont oubliée dans la suite de leur histoire, puisque, par une bévue que j'expliquerai, ils y ont trouvé la lune.

Nous avons déjà reconnu Abraham dans le roi Binothris, dont le nom signifie fils de Tharé; et Sara son épouse dans la loi portée sous ce règne, pour établir la royauté des femmes. Mais le fait qu'on doit le plus s'attendre à trouver dans l'histoire des Egyptiens, c'est l'enlèvement de Sara, puisque ce fut un roi d'Egypte qui l'enleva. Aussi ce roi va-t-il en faire non un seul, mais trois tout de suite après Binothris.

TLAS-SETHENÈS-CHŒRÈS.

LE ROI RAVISSEUR DE SARA.

Après Binothris, qui est, comme on vient de le voir, Abraham, fils de Tharé; Manéthon, dans la seconde dynastie, nomme de suite trois prétendus rois, Tlas, Sethenès, Chœres [1].

Sans tout ce qui précède, et encore plus sans le secours des listes de rois égyptiens faites par des Juifs ou par des Arabes, il seroit difficile de reconnoître d'où sont formés ces trois rois, dont il ne nous reste que les noms, sans aucune note.

Mais j'observe que les Juifs ou Arabes nomment Tulis le roi d'Egypte qui enleva Sara. Ils placent ce roi immédiatement après Kelkeli et Harbiya, noms formés, comme je l'ai déjà fait voir, de la famine qui obligea Abraham d'aller en Egypte, et de la subsistance qu'il y trouva.

« Tulis, disent ces auteurs [2], pour contenter sa pas-
» sion, ne se faisoit aucun scrupule d'employer la vio-
» lence. Sous son règne, Abraham vint en Egypte, et,
» comme ce patriarche connoissoit le caractère du roi,
» il tâcha de sauver l'honneur de sa femme Sarah, en
» l'enfermant dans une caisse; mais les gardes ayant
» ouvert la caisse, menèrent Sarah au roi. A peine Tu-
» lis l'eût-il vue, qu'il voulut lui faire violence. »

[1] Syncell. pag. 54. Τλᾶς. Σεθένης. Χοίρης.
[2] Hist. univers. trad., tom. I, pag. 503.

J'abrége le récit, parce que les commentaires de ces Arabes ne valent pas mieux que ceux du Philosophe de l'histoire sur cet enlèvement, à cette différence près, qu'il y a moins de mauvaise foi dans leurs altérations.

On ne devineroit peut-être pas d'où ils ont pris cette caisse dans laquelle Abraham enferma Sara son épouse [1]; c'est qu'Abraham, en entrant en Egypte, recommanda à Sara de se dire sa sœur, comme elle l'étoit en effet, étant née du même père, mais d'une autre mère. Le mot hébreu [2] *aéth*, qui signifie sœur, ressemble à [3] *aém*, qui, en caldéen, signifie coffre, caisse : sur cela, ces Arabes ont imaginé qu'Abraham enferma Sara dans un coffre.

Pour en venir à notre objet, on voit qu'ils nomment Tulis le roi d'Egypte qui enleva Sara : d'où ont-ils pris ce nom qui ne se trouve point dans l'Ecriture? ils l'ont pris ou formé du fait même de l'enlèvement. *Thull* signifie ravisseur [4]; on trouve *Thullim* au pluriel dans les Psaumes, et le paraphraste caldéen [5] l'interprète *Bzuzna*, nos ravisseurs : on voit donc que le nom de Tulis donné à ce roi, vient de ce qu'il fut le ravisseur de Sara [6].

Le nom de Tlas, qu'on trouve dans Manéthon, ressemble à celui de Tulis pour qui sait la marche des langues orientales : il se forme également de [7] *Thll*

[1] Genes. 12. 11. Cùmque propè esset ut ingrederetur AEgyptum, dixit Saraï uxori suæ...
13 Dic ergo, obsecro te, quòd soror mea sis.

[2] אחת, soror.

[3] אחם, arca, scrinium.

[4] תוללים raptores, תוללינו Psalm. hebr. 137, v. 3.

[5] Paraphr. chald. בְזוזנא raptores nostri.

[6] Genes. 12. 15. Sublata est mulier in domum Pharaonis.

[7] תלל aggerare, accumulare.

qui est la racine. On trouve aussi dans Pline [1] des Arabes brigands ou ravisseurs, appelés *Attali*, nom qui a la même origine : on voit donc déjà que Tlas dans Manéthon, est le roi ravisseur de Sara.

Si l'on veut encore plus, je puis ajouter que non-seulement Tlas, mais aussi les deux qui suivent immédiatement dans Manéthon, Sethenès et Chœrès, sont tous des noms formés de cet enlèvement. Tlas, Sethenès, Chœrès, en ôtant les terminaisons qu'on y ajoute en grec, se réduisent à [2] Tla-sethen-chœr, mots qui en supprimant des voyelles, se réduisent encore à *Thla-xth-nch*; ce qui signifie ravisseur de la femme d'un étranger, et se rapporte au roi ravisseur de Sara, épouse d'Abraham, qui étoit étranger en Egypte.

Notez que dans les anciens manuscrits, les mots n'étoient pas toujours bien séparés, et qu'on pouvoit aisément confondre une partie d'un mot avec celle de l'autre. Virgile a bien fait un seul nom [3] *Inarimé*, de deux mots d'Homère *ein Arimois*. Quelques commentateurs ont voulu justifier cette bévue du prince des poëtes latins; elle ne donne pas atteinte à son mérite essentiel, non plus que celles que je pourrai faire voir dans Homère, ou dans les auteurs de la mythologie grecque, n'empêcheront pas Homère de surpasser encore les autres poëtes, même philosophes; du moins leurs altérations n'étoient pas si criminelles, parce

[1] Plin. Hist., lib. 6, cap. 26... Infestant Attali latrones Arabum gens.

[2] תל־א Tl-a. — תל raptor.
שת־נ xth-n. — אשת mulier.
כר chr. — נכר alienigena.

[3] Iliad. 2, v. 783. Εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς.
. . . . . . Durumque cubile.
Inarime Jovis imperiis imposta Typhœo.
VIRGIL. *Æneid.* lib. 9.

qu'elles étoient moins réfléchies, moins en haine de la vérité.

On a déjà vu quatre rois égyptiens formés de l'histoire d'Abraham qui alla en Egypte, Binothris, Tlas, Sethenès, Chœrès, qui se trouvent de suite dans la seconde dynastie de Manéthon.

Si les Egyptiens se sont fait un roi Chœrès de la fin des mots *axth nchr*, qui signifient femme d'un étranger; l'auteur du livre Juchazim, cité par Bochart, en a fait la reine *Churia*, qui, selon lui, fit présent à Sara d'Agar [1], esclave égyptienne.

Le Philosophe de l'histoire [2] tire des conséquences merveilleuses des présents faits à Abraham par le roi d'Egypte, quoiqu'il commence par révoquer en doute le voyage de ce patriarche.

« Il est dit qu'Abraham reçut de grands présents du » roi d'Egypte : ce pays étoit dès-lors un puissant état; » la monarchie étoit établie, les arts y étoient donc » cultivés; le fleuve avoit été dompté, on avoit creusé » partout des canaux pour recevoir ses inondations, » sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

» Or, je demande à tout homme sensé, s'il n'avoit » pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans » un pays long-temps inaccessible et dévasté par les » eaux mêmes qui le fertilisèrent? Abram, selon la » Genèse, arriva en Egypte deux mille ans avant notre » ère vulgaire : il faut donc pardonner aux Manéthon, » aux Hérodote, aux Diodore, aux Eratosthène, et » à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent tous au royaume d'Egypte. »

[1] Bochart, Phaleg. l. 4, c. 38. Churia... quæ ancillam suam Agar Saræ dedit.

[2] Phil. de l'hist., ch. 16.

Le Philosophe suppose encore ici ce qu'il a donné dès le commencement de sa Philosophie pour une très-grande vérité dans Hérodote, qu'une grande partie de l'Egypte n'avoit pas été toujours terre, qu'elle ne s'étoit que peu à peu élevée au-dessus des eaux. On a vu dans le règne de Ménès, quelle bévue sur le nom de *Thbe* ou de l'arche, avoit établi cette opinion des Egyptiens : l'Egypte avoit été toute couverte d'eau, ainsi que le reste de la terre, par un effet particulier des vengeances du Seigneur, qui, après le déluge, rendit de nouveau la terre habitable : on voit donc sur quoi portent tous ces beaux raisonnements du Philosophe.

Quant au puissant état ou à l'empire des Egyptiens, qu'il prétend nous faire envisager du temps d'Abraham, c'est sur les grands présents du roi d'Egypte qu'il se fonde : or quels sont ces présents? L'Ecriture [1] les marque expressément, des moutons, des bœufs, des ânes et des ânesses, des chameaux, des serviteurs et des servantes.

Le Philosophe riche *fermier* ou cultivateur de terres dont Genève n'est qu'une petite voisine, ne pourroit-il pas lui-même, dans un accès de générosité, faire de pareilles largesses, sans prétendre encore aller de pair avec un puissant monarque?

Les présents du roi d'Egypte à Abraham nous donnent au contraire l'idée d'un état naissant, où la manière de vivre étoit encore fort simple, et dont les troupeaux faisoient la principale richesse. L'Ecriture n'y parle encore d'aucune ville, quoique le Philosophe fasse aller Abraham à Memphis; elle semble même insinuer dans

[1] Genes. 12. 16. Fueruntque ei oves et boves, et asini, et servi et famulæ, et asinæ et cameli.

un autre endroit, que Tanis, la plus ancienne ville d'Egypte dont elle fasse mention, ou n'existoit pas encore, ou ne faisoit que naître : elle dit positivement que Tanis ne fut fondé que sept ans après Hébron [1] : or, il n'est mention d'Hébron qu'après le retour d'Abraham d'Egypte en Palestine ou dans la terre de Canaan [2].

S'il faut donc pardonner aux Manéthon, aux Hérodote, aux Diodore, aux Eratosthène, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent au royaume d'Egypte; c'est en leur pardonnant quantité de bévues d'après des interprètes ignorants qui avoient traduit, mais mal traduit l'Ecriture.

Au reste, ces anciens interprètes égyptiens ne sont pas les seuls qui aient défiguré l'Histoire Sainte : j'en puis citer des exemples bien postérieurs, et il se présente justement un Thulis que la ressemblance du nom a fait confondre avec l'ancien roi d'Egypte que nous venons de voir, mais qui en est fort différent : il faut le dévoiler en passant, pour faire voir combien un seul mal-entendu peut dérouter également et ceux qui écrivent une histoire, et ceux qui la critiquent.

[1] Numer. 13. 33. Hebron septem annis ante Tanim urbem Ægypti condita est.

[2] Genes. 13. 18. Abram venit et habitavit juxta convallem Mambre, quæ est in Hebron.

THULIS DE SUIDAS.

DIGRESSION SUR JÉSUS-CHRIST.

On trouve dans le dictionnaire de Suidas, un Thulis, donné aussi pour roi d'Egypte, dont l'histoire est singulière : elle a mérité l'attention des savants, et même des beaux esprits. Vandale et M. de Fontenelle l'ont citée dans l'histoire des oracles ; ils prétendent qu'elle est évidemment supposée, et que les premiers chrétiens l'auront adoptée ou controuvée pour faire parler un oracle en faveur du christianisme. Pour en mieux juger, commençons par la rapporter, car il ne faut pas prononcer sans avoir vu ni examiné les pièces.

I. Récit de Suidas.

« Thulis [1], dit Suidas, régna sur toute l'Egypte,
» et son empire s'étendit jusqu'à l'océan. Il donna
» son nom à Thulé, l'une des îles qui y sont situées.
» Enflé de ses succès, il alla consulter l'oracle de Séra-
» pis, et après avoir fait un sacrifice, il lui adressa
» ces paroles :

[1] Suidas 5. Θοῦλις. οὗτος ἐβασίλευσε πάσης Αἰγύπτου, καὶ ἕως τοῦ ὠκεανοῦ. καὶ μίαν τῶν ἐν αὐτῷ νήσων ἀπὸ τοῦ ἰδίου ὀνόματος ἐκάλεσε Θούλην. ἐπαρθεὶς δὲ τοῖς κατορθώμασι, παραγέγονεν εἰς τὸ μαντεῖον τοῦ Σαράπιδος, καὶ θυσιάσας ἐρωτᾷ ταῦτα. Φράσον ἡμῖν πυρισθενες, ἀψευδῆ, μάκαρ, ὁ τὸν αἰθέριον μετεγκλίνων δρόμον. τίς πρὸ τῆς ἐμῆς Βασιλείας ἐδυνήθε τοσαῦτα; ἢ τὶς ἔσται μετ' ἐμέ; καὶ ἐδόθη αὐτῷ χρησμὸς ἔχων οὕτω.

Πρῶτα θεὸς, μετέπειτα λόγος, καὶ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς. Σύμφυτα δὲ πάντα, καὶ εἰς ἓν ἰόντα, οὗ κράτος αἰώνιον. ὠκέσι ποσὶ βάδιζε θνητὲ, ἄδηλον βίον. καὶ ἐξελθὼν ἐκ τοῦ μαντείου, ὑπὸ τῶν ἰδίων ἐσφάγη ἐν τῇ τῶν Αφρων χώρᾳ.

» Dis-nous, ô le maître du feu, le véridique, l'heu-
» reux par excellence, qui règles le cours des astres;
» dis-nous qui jamais avant moi fut aussi puissant,
» et qui le sera jamais après moi.

» L'oracle lui répondit en ces termes : premièrement
» Dieu, ensuite le Verbe, et l'Esprit avec eux; tous
» trois sont de même nature, et n'en font qu'une seule,
» dont la puissance est éternelle : sors promptement,
» mortel, qui n'as qu'une vie incertaine.

» Etant sorti du temple, il fut mis à mort par les
» siens, dans le pays des *Afres*, ou Africains. »

On ne s'attend pas certainement à trouver une notion si précise et si distincte du mystère de la Trinité, dans l'histoire d'un ancien roi d'Egypte; c'est ce qui a fait conclure à Vandale et à M. de Fontenelle, que l'histoire a été supposée; quelques-uns ne doutent pas qu'elle ne l'ait été par les premiers chrétiens. Le Père Baltus, sans défendre la vérité de l'histoire, où en effet il y a évidemment du fabuleux, se contente de leur répondre, que l'histoire n'est rapportée que par Suidas [1], et que cet auteur ne peut pas être mis au nombre des premiers chrétiens, ni produit comme un bon garant, que les saints Pères, ni les anciens auteurs ecclésiastiques, n'ont point fait mention de cette histoire, et que dès-lors on n'en peut rien conclure par rapport aux premiers siècles.

La réponse est juste, et suffit pour décharger les premiers chrétiens de l'accusation intentée contre eux; mais cette histoire est-elle en effet toute supposée? n'y a-t-il point plus de méprises que de mauvaise foi? Nous sommes déjà accoutumés à voir des histoires fabuleuses,

[1] Rép. à l'Hist. des Oracles, 1.re part., chap. 3.

qui ne le sont devenues que par des bévues, et qui d'ailleurs ont un fond de vrai; celle-ci n'est-elle point du nombre? un seul mot peut servir à le dévoiler, et nous servira dans la suite à en dévoiler d'autres.

II. Nom de Thulis.

On a vu un Tlas ou Tulis, ancien roi d'Egypte, formé du roi ravisseur de Sara, épouse d'Abraham. Je n'y rapporterai pas ce Thulis de Suidas, dans l'histoire duquel on trouve une notion si précise du mystère de la Trinité : il seroit à la vérité moins étonnant d'y trouver quelque annonce de ce mystère, après qu'on y a reconnu des traits d'Abraham et un extrait de l'Ecriture; mais il ne faut supposer aux interprètes des Egyptiens une connoissance développée d'un mystère que les patriarches eux-mêmes n'ont fait qu'entrevoir, et dont il étoit réservé à une des personnes de cette auguste Trinité de nous mieux instruire en venant habiter parmi nous.

Ce n'est donc point ici le Tulis égyptien du temps d'Abraham [1]; mais c'en est un dont Abraham a désiré voir et a vu le jour qui l'a comblé de joie; c'en est un qui, quoique d'un côté, descendant d'Abraham [2], est de l'autre avant qu'Abraham fût fait, parce qu'il est aujourd'hui, hier et dans tous les siècles: en un mot, puisqu'il faut le dévoiler au milieu des altérations juives et païennes, c'est Jésus-Christ lui-même.

Pour entendre un point qui paroît d'abord inconcevable, il faut savoir que *Thlui* en hébreu [3] signifie cru-

[1] Joan. 8. 56. Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum : vidit, et gavisus est.

[2] Ibid. 58. Antequàm Abraham fieret, ego sum.

[3] תלה suspendit. תלוי suspensus, crucifixus.

cifié; les Juifs en ont fait un nom injurieux pour Jésus-Christ; nos philosophes ne rougissent point de lui en donner un semblable, qui répond aussi à *Thlui*; mais ce n'est point un opprobre pour le christianisme, puisque sa croix a fait le salut du monde, et qu'elle a triomphé et triomphera toujours des Juifs et des faux sages.

Il est aisé de concevoir comment *Thlui* étant un nom donné par les Juifs au Sauveur, des païens mal instruits l'auront confondu, à cause de la ressemblance, avec Tulis ancien roi d'Egypte.

Notez que le Dictionnaire de Suidas est une compilation de plusieurs lexiques composés avant lui, quelques-uns par des auteurs païens des premiers siècles de notre ère, dont on peut voir les noms à la tête.

On reconnoît le peu de jugement et de critique de ces auteurs, puisqu'ils font aller Thulis jusqu'à l'Océan, pour donner son nom à l'île de Thulé, comme si les noms du Nord devoient venir d'Egypte. Le nom de Thulé, pour le dire en passant, peut venir de *Tyl*, qui signifie derrière, extrémité, dans la langue esclavone, qui est fort répandue vers le Nord; le russe en est un dialecte: cette signification dispense les savants de chercher la position bien précise de l'*ultima Thule* des anciens, puisque ce nom convient en général aux extrémités du Nord.

On voit déjà comment Jésus-Christ appelé par les Juifs *Thlui* ou le crucifié, a pu devenir pour les païens Thulis roi d'Egypte, qui donne son nom à Thulé: il faut voir actuellement par quelles bévues il est devenu Thulis, fier de sa puissance et de ses conquêtes: celles-ci vont se trouver avec les noms des trois Personnes de la sainte Trinité, lesquelles, comme on peut l'obser-

ver, ne se trouvent dans aucun autre endroit de l'Evangile, nommées toutes trois ensemble plus clairement que dans l'endroit que je vais citer de saint Matthieu. Cet évangéliste a écrit en hébreu; c'est ce que je prie encore d'observer; ce sont les dernier versets de son Evangile.

III. Puissance de Thulis; mention du mystère de la Trinité.

Jésus-Christ immédiatement avant son ascension dit à ses disciples : « Toute puissance m'a été donnée au » ciel et sur la terre [1]. »

Au nom de Jésus-Christ, substituez celui de *Thlui* ou de crucifié, que les Juifs lui donnent. Dans l'idée de la synagogue, voilà Thulis qui vante sa puissance, qui croit que rien ne l'égale, puisqu'il s'agit en effet de toute puissance au ciel et sur la terre.

Jésus-Christ ajoute aussitôt : « allez, enseignez toutes » les nations [2]. »

Le récit, comme on le voit par le nom de *Thlui* ou Thulis, ayant été transmis aux païens par des Hébreux, et d'ailleurs l'Evangile où ceci se trouve, étant celui de saint Matthieu, qui a été écrit en hébreu; je puis observer que le mot hébreu *alph* [3], qui signifie enseigner, signifie aussi commander, être prince. Cette dernière signification aura paru plus analogue à l'idée d'un roi: ainsi, voilà Thulis qui veut être le prince de toutes les nations. Puisqu'il est allé donner son nom à Thulé, il faut bien qu'il ait en effet subjugué une grande partie de notre continent.

[1] Matth. 28. 18. Jesus locutus est eis, dicens : Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.

[2] Ibid. 19. Euntes ergo docete omnes gentes.

[3] אלף doctor, dux, princeps.

Jésus-Christ dit encore : « baptisez-les au nom du » Père, et du Fils, et du Saint-Esprit [1]. »

Comme le mot *baptiser* signifie originairement plonger, enfoncer dans l'eau, il n'est pas étonnant que les païens aient fait aller Thulis dans l'Océan, vu surtout qu'il a dû donner son nom à l'île de Thulé située dans cette mer.

Pour les noms des trois Personnes de la sainte Trinité, on voit qu'ils ne se trouvent nulle part plus clairement réunis dans l'Evangile, qu'à l'endroit que je viens de citer.

Ce qui se trouve plus développé dans la réponse de l'oracle à Thulis, peut venir des Juifs qui l'auront entendu de la bouche des chrétiens, ou de Suidas lui-même, qui aura un peu étendu la réponse. On voit par le Philopatris attribué à Lucien [2], que les païens des premiers siècles de notre ère, connoissoient déjà le dogme de ce mystère.

Thulis fut mis à mort par les siens dans le pays des Africains.

C'est Jésus-Christ que les siens, c'est-à-dire les Juifs, avoient fait mourir : les païens, par la même raison que j'ai dite, en ayant fait un roi d'Egypte, auront pris la terre des *Abrim* ou Hébreux, où Jésus-Christ fut mis à mort, pour le pays des *Afres* ou Africains : le nom est approchant, et les païens auront plutôt pensé au pays des Africains, également voisin de l'Egypte, qu'à celui des Hébreux qui leur étoit moins connu sous ce nom d'Hébreux, que sous celui de Juifs.

[1] Matth. 28. 19. Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti.

[2] Lucian. Philopatr. Ὑψιμέδοντα Θεὸν μέγαν, ἄμβροτον, οὐρανίωνα, υἱὸν πατρὸς, πνεῦμα ἐκ πατρὸς ἐκπορευόμενον, ἓν ἐκ τριῶν, καὶ ἐξ ἑνὸς τρία, ταῦτα νόμιζε Ζῆνα, τόν δε ἡγοῦ Θεόν.

Je n'ai point dit la raison pourquoi les païens ont mêlé ici Sérapis; il faudroit avoir vu auparavant la mythologie égyptienne, que j'expliquerai dans une autre partie : il suffit ici de savoir que du temps de la naissance du christianisme, Sérapis étoit le dieu le plus connu des Egyptiens [1].

C'en est assez pour que les païens aient fait aller Thulis consulter son oracle.

L'Evangile d'où l'on voit qu'est prise originairement cette histoire, ensuite altérée par les Juifs et par les païens, dit immédiatement auparavant; que les disciples de Jésus-Christ l'adorèrent [2], les païens auront entendu cette adoration d'un sacrifice offert à Sérapis, et ils auront conséquemment attribué à ce faux dieu, l'oracle que nous avons vu pris des paroles mêmes de Jésus-Christ.

Sérapis étoit regardé comme le Sauveur de l'Egypte; plusieurs auteurs chrétiens ont même pensé que c'étoit une altération de Joseph, qui en fut en effet le sauveur [3]; nous verrons ailleurs ce qui en est; mais cette seule idée de sauveur aura suffi pour faire confondre avec lui par des païens mal instruits, le Sauveur du monde; aussi l'empereur Adrien accusoit-il les chrétiens d'Alexandrie d'adorer Sérapis [4].

Quoi qu'il en soit du rapport sous lequel les païens

[1] Tacit. Hist. l. 4, c. 19. Sarapis dei, quem dedita superstitionibus gens ante alios colit.

[2] Matth. 28. 17. Et videntes eum adoraverunt.

[3] Suidas, V. Σάραπις. Ἄλλοι δὲ (ἔφασαν εἶναι) τὸν Ἰωσήφ. Ἕτεροι δὲ, Ἆπιν τινὰ γεγονέναι ἄνθρωπον εὔπορον, καὶ Βασιλέα ἐν Μέμφιδι πόλει τῆς Αἰγύπτου. λιμοῦ δὲ γενομένου τοῖς Ἀλεξανδρεῦσιν, ἐκ τῶν ἰδίων τροφὴν παρέχε.

[4] Flav. Vopisc. in Saturnino. Illi qui Serapin colunt, Christiani sunt.

auront confondu le Sauveur avec Sérapis; il est, je crois, assez clair que l'histoire de Thulis rapportée par Suidas n'est qu'une altération de celle de Jésus-Christ, que les Juifs ont appelé *Thlui* ou le crucifié : cet exemple prouve qu'il ne faut pas tout d'un coup regarder comme supposés ou controuvés, tous les récits qui n'ont pas de vraisemblance, à les prendre à la lettre.

Ce n'est pas la seule histoire où Jésus-Christ se trouve sous ce nom, ou sous des noms approchants. J'en dévoilerai plusieurs autres dans une autre partie, et leur réunion appuiera ce dévoilement du Thulis de Suidas, que je ne fais ici qu'en passant; le dévoilement d'un trait défiguré ne peut avoir la même force, quand on le prend isolé : rapproché de plusieurs autres qui y tiennent, il deviendra beaucoup plus reconnoissable. C'est faute d'apercevoir l'origine de plusieurs noms donnés à Jésus-Christ par les Juifs et par les païens, qu'on n'a pas aperçu jusqu'ici, un assez grand nombre de vestiges de ses miracles, et en particulier de sa Résurrection, dans les auteurs du siècle de Tibère ou qui écrivent ce qui est arrivé sous son règne.

Pline l'ancien, qui écrivoit environ quarante ans après cette résurrection, parle d'un Thylon ressuscité par la vertu d'une herbe appelée Bal ou Balis [1]. Thylon est le même nom que *Thlui* ou Thulis, le crucifié. Mais les bévues de Pline, qui a pris ailleurs les Phéniciens pour le phénix, et l'auteur qu'il cite, demanderoient ici trop d'éclaircissements. J'en parlerai dans une autre partie, ainsi que des prodiges d'une prétendue statue de la Fortune d'un roi *Tullus*, rapportés par Dion-Cassius, sous le consulat de Tibère et de Séjan. Ces

[1] Plin. lib. 25, cap. 2.

témoignages joints à d'autres s'éclaireront mutuellement.

Revenons à l'histoire d'Egypte que nous avons un peu interrompue pour dévoiler le Thulis que la ressemblance du nom a fait croire égyptien, parce que les Egyptiens ont en effet dans leur histoire un Tlas ou Tulis qui est, comme on l'a vu, le roi ravisseur de Sara, épouse d'Abraham.

Après Tlas, Sethenès, Chœrès, trois noms qui signifient ravisseur de la femme d'un étranger, Manéthon, dans sa seconde dynastie, nomme encore plusieurs rois, qu'on va voir également formés de l'histoire d'Abraham, parce que l'Ecriture y fait encore quelque mention de l'Egypte : celui qui se trouve immédiatement après Chœrès, est Néphercherès.

NÉPHERCHERÈS.

ABRAHAM SÉPARÉ DE LOT.

Abraham retourna d'Egypte dans la terre de Canaan, où il avoit déjà demeuré [1]. Ses troupeaux avec ceux de Lot étant trop nombreux, il fut obligé de s'en séparer: Lot choisit pour lui la plaine du Jourdain, laquelle, dit l'Ecriture, étoit arrosée en ce temps-là, avant la destruction de Sodôme et de Gomorre, comme l'avoit été le paradis du Seigneur, et comme l'étoit l'Egypte.

Voilà un mot dit de l'Egypte, dont les Egyptiens n'ont pas manqué de profiter pour leur histoire.

J'observe d'abord qu'après Thulis et Churia, qui répondent aux rois Tlas et Chœrès de Manéthon, les auteurs Juifs, comme on le voit dans le livre Juchazim, cité par Bochart [2], font régner en Egypte *Dliphe bth Mumam* [3], ou Dalipha, fille de Mumam.

Dlph [4] d'où se forme le nom de *Dliphe* ou Dalipha, signifie arroser: *Mumam* approche de *mmim* [5], qui signifie par les eaux: ainsi Daliphà, fille de Mumam, a tout l'air d'une reine formée de l'arrosement de la plaine par les eaux du Jourdain, dont il est mention

[1] Genes. 13. 1. Ascendit ergo Abram de Ægypto...... et Lot cum eo...

10. Elevatis itaque Lot oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur... sicut Ægyptus...

[2] Bochart, Phaleg. l. 4, c. 38. Dalipham nomine, filiam Momam.

[3] דריפה בת מומם׳

[4] דלף, stillavit.

[5] מ־מים, ab aquis.

dans l'Ecriture qui compare cet arrosement à celui de l'Egypte : ceci nous met sur les voies de trouver l'origine d'un prétendu prodige que Manéthon rapporte du règne de Néphercherès.

D'abord, le nom même de Néphercherès, paroît formé de la séparation de Lot et d'Abraham, à l'occasion de laquelle il est mention de l'arrosement de l'Egypte.

Nphrq [1] qui se forme de *phrq*, signifie séparé. L'Ecriture [2] emploie le mot *nphrd* en parlant de la séparation de Lot et d'Abraham ; *nphrq* a la même signification.

Le mot arabe [3] *Farouc*, qui revient à l'hébreu *Phrq*, signifie aussi celui qui sépare. Mahomet donna ce surnom à Omar, parce qu'il savoit bien séparer ou distinguer le juste de l'injuste, et surtout d'un coup de sabre séparer à merveille la tête d'un homme d'avec le corps. Les Mahométans appellent aussi *Férac* [4], nom qui se forme également de *phrq*, la peine qu'éprouvent les damnés d'être séparés de Dieu, et malgré leurs erreurs ils ne laissent pas, par un reste de vérité, d'envisager cette peine comme très-douloureuse.

Manéthon dit que sous le règne de Néphercherès, le Nil eut pendant onze jours ses eaux mêlées de miel [5].

Jule-Africain et Eusèbe, qui nous ont conservé ce trait, le regardent comme fabuleux : il l'est en effet,

[1] פרק separavit ; נפרק, separatus.

[2] Genes. 13. 11. Hebr. text. Et separaverunt se alter ab altero ; נפרדו ; nphrdu.

[3] Bibl. orient. *Voy*. Farouc.

[4] Ibid. *Voy*. Gehennem.

[5] Syncell. pag. 55. Νεφερχερης.... ἐφ' ὃν μυθεύεται τὸν Νεῖλον μέλιτι κεκραμμένον ἡμέρας ἕνδεκα ῥυῆναι.

mais on y voit quelque rapport à ce que dit l'Ecriture, que la plaine du Jourdain étoit arrosée comme un jardin de délices. Cet arrosement étant comparé à celui de l'Egypte, les Egyptiens n'ont pas manqué de le prendre tout pour eux, en le rendant encore plus délicieux à leur manière, puisqu'ils en ont fait un arrosement de miel.

On demandera peut-être où ils ont pris ce miel qu'ils font couler en abondance avec les eaux de leur fleuve. C'est dans le nom même de Lot, à l'occasion de qui l'Ecriture parle de l'arrosement délicieux. Le nom de Lot est le même que celui du lot ou lotus, plante fort connue et fort vantée, surtout en Egypte. Il y en a différentes espèces, et en différents pays. On peut en voir la description dans les botanistes ou dans M. Pluche, à la fin de son histoire du Ciel [1]. Je n'en dirai ici que ce qui m'est nécessaire pour mon objet présent.

On sait qu'Homère parle d'un lotus dont le fruit étoit doux comme le miel [2]. Les compagnons d'Ulysse en ayant goûté, se séparèrent aussi de lui, et il fut obligé de leur faire violence pour les ramener à son vaisseau; mais il ne faut pas nous écarter ici avec eux. Sans sortir de l'Egypte nous trouverons ce qu'il nous faut.

Il y a, suivant Hérodote [3], une espèce de lotus d'Egypte qui croît dans les eaux du Nil pendant le débor-

[1] Hist. du ciel, tom. II.

[2] Odyss. 9, v. 94 et seq.
Τῶν δ' ὅςις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,
Οὐκ ἔτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν, οὐδὲ νέεσθαι.

[3] Herodot. 2. 92. Ἐπεὰν πλήρης γένηται ὁ ποταμὸς, καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ, φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλὰ, τὰ Αἰγύπτιοι καλέουσι λωτὸν..... ἐξ ὧν ὁ καρπὸς..... γίνεται κηρίῳ σφηκῶν ἰδέην ὁμοιότατον.

dement. Ce lotus du Nil est celui qui nous convient, d'autant plus qu'il s'agit des eaux de ce fleuve mêlées de miel.

Hérodote semble ajouter tout exprès pour nous que ce lotus porte un fruit très-approchant d'un rayon de miel. C'est tout ce qu'il nous faut.

L'Ecriture, en parlant de la séparation dont les Egyptiens ont fait le roi Népherchérès, dit que Lot choisit une plaine arrosée délicieusement par un fleuve, comme l'étoit l'Egypte. Lot est devenu pour les Egyptiens, le lotus, dont le fruit est une espèce de miel. Ils ont imaginé en conséquence que leur fleuve avoit eu ses eaux extraordinairement mêlées de miel durant le règne de Népherchérès.

Dès qu'on voit où ils ont trouvé le fait, on peut se passer de la circonstance de sa durée. J'entrevois comment ils ont cru trouver les onze jours dans les paroles de l'Ecriture qui suivent immédiatement, mais il n'est pas nécessaire, et il seroit trop long de rendre raison de tout dans le dernier détail.

Les Egyptiens n'ont rien extrait des endroits de l'Ecriture où il n'est rien dit de l'Egypte; c'est pourquoi on ne doit pas être surpris de ne pas trouver chez eux des vestiges de tout ce qu'elle rapporte d'Abraham. Il n'en est que mieux prouvé que l'histoire égyptienne est précisément un extrait altéré de l'Histoire Sainte. Voyons d'où est pris le roi que Manéthon place après Népherchérès.

SÉSOCHRIS, CHÉNÉRÈS.

RÉCOMPENSE ET POSSESSION PROMISE A ABRAHAM.

Sésochris[1], suivant la note qui nous reste de Manéthon, fut un roi d'une taille extraordinaire.

Il n'est pas étonnant que les Egyptiens l'aient fait fort grand, puisqu'ils l'ont formé de la très-grande récompense que Dieu promit à Abraham.

Cette promesse se trouve au commencement du chapitre quinzième de la Genèse[2], dans lequel Dieu, en se promettant lui-même pour récompense à Abraham, lui annonce que sa postérité doit posséder la terre de Canaan; mais qu'elle doit auparavant demeurer en Egypte, et y être affligée.

Ce rapport à l'Egypte a été pour les Egyptiens une raison de faire entrer dans leur histoire ce que l'Ecriture dit dans ce chapitre. Ils s'en sont fait deux rois, qui se trouvent l'un après l'autre dans Manéthon, Sésochris et Chénérès.

Comme il ne nous reste que le seul nom de Chénérès, et une note sur Sésochris, ces deux règnes seront fort courts.

Le nom de Sésochris est formé de[3] *xchr*, qu'on prononce *sachar*, et qui signifie récompense. Les Egyp-

[1] Syncell. pag. 26. Σέσωχρις..... ὃς ὕψος εἶχε πηχῶν έ, πλάτος γ'.

[2] Genes. 15. 1. Factus est sermo Domini ad Abram per visionem dicens : Noli timere, Abram, ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis.

[3] שכר merces.

tiens ont ajouté au commencement du mot leur article *s* ou *se*, comme ils ont fait dans Sésoosis ou Sésostris, et dans plusieurs autres noms.

Le Seigneur, au commencement du chapitre dont il s'agit, dit à Abraham dans une vision : « Ne craignez » point, Abraham; je suis votre bouclier, c'est-à-dire, » votre protecteur et votre récompense infiniment » grande, en hébreu [1] *xchr. erbe mad.* »

Dieu ne promet à Abraham la possession de la terre de Canaan que pour sa postérité, et ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'elle doit y être établie. Ce saint patriarche devoit y demeurer sans établissement fixe; mais Dieu lui fait envisager une autre possession infiniment plus précieuse, celle de Dieu lui-même; ce qui prouve que Dieu lui promettoit une autre vie; et c'est de là sans doute que les Hébreux, descendants d'Abraham, pour dire, passer dans une autre vie plus heureuse, disoient [2], se rendre dans le sein d'Abraham; expression que Jésus-Christ lui-même emploie dans l'Evangile, comme une expression usitée chez les Juifs, et dont l'origine fait voir que la croyance d'une autre vie remontoit pour le moins aussi haut que le père de la nation même; mais j'aurai occasion d'en parler à l'endroit où les Egyptiens, dans leur histoire, disent avoir été les premiers à enseigner l'immortalité de l'âme. Nous verrons que c'est exactement à la mort de Jacob, le premier patriarche qui mourut en Egypte.

Pour nous en tenir ici au prétendu roi Sésochris,

[1] שכר הרבה מאד.

[2] Luc. 16. 22. Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

23. Elevans autem oculos suos, quùm esset in tormentis, vidit Abraham à longè, et Lazarum in sinu ejus.

son nom, comme je l'ai déjà dit, est formé du mot même que l'Ecriture [1] emploie pour signifier cette récompense, en hébreu *xchr*, ou, comme on prononce, *sachar*. On sait que les voyelles se changent souvent en hébreu, et en général dans les langues orientales. Ainsi, avec l'article égyptien, le nom Sésochris se forme très-naturellement de *xchr* ou *schr*.

Comme la récompense promise à Abraham est très-grande, il n'est pas étonnant que les Egyptiens aient donné au roi Sésochris une taille extraordinaire. Je ne m'arrêterai point à chercher s'ils en ont cru voir les dimensions dans l'Ecriture ; j'observerai seulement que cette taille de trois coudées de largeur ou d'épaisseur, sur cinq coudées de hauteur, n'est pas bien proportionnée. Ainsi, on peut en toute sûreté penser qu'il y a quelque bévue.

Je ne ferai point un article séparé du roi Chénérès, qui ne se trouve même que dans Eusèbe. Il ne nous en reste que le nom, et ce nom peut être formé du mot [2] *que*, qui signifie acquérir, posséder [3], parce que Dieu dans cet endroit de l'Ecriture promet à Abraham pour ses descendants la possession de la terre de Canaan, depuis le ruisseau qui la sépare de l'Egypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate, ce qui s'accomplit entièrement du temps de David et de Salomon pour les Israélites, sans compter les autres descendants d'Abraham par Ismaël et par les fils de Céthura, qui habitèrent l'Arabie pétrée et l'Arabie déserte.

[1] Genes. 15. 1. Merces (hebr. xchr) tua magna nimis.

[2] קנה acquisivit, possedit.

[3] Genes. 15. 18. In illo die pepigit Dominus fœdus cum Abram, dicens : Semini tuo dabo terram hanc à fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem.

Comme le nom de l'Egypte se trouve encore dans cet endroit de l'Ecriture, les Egyptiens n'ont pas manqué de s'en faire un roi.

On verra quantité d'autres altérations de l'histoire d'Abraham, surtout dans la mythologie grecque. On ne devineroit peut-être pas d'où vient qu'Homère [1] fait converser Minos avec Jupiter tous les neuf ans. C'est qu'Abraham [2] avoit nonante-neuf ou quatre-vingt-dix-neuf ans quand Jéhova ou le Seigneur lui apparut, comme il est dit au commencement du chapitre dix-septième de la Genèse. Les interprètes des Grecs auront pris [3] *thxâim xne* et *thxâ xnim*, qui signifient nonante ans et neuf ans, pour neuf et neuf, d'autant plus que les mots se ressemblent; nonante étant dérivé de neuf. Homère, s'il n'avoit pas eu quelque source, auroit-il de lui-même imaginé cette conversation tous les neuf ans.

Plusieurs peuples, surtout des descendants d'Abraham, lui ont donné le nom de Minos à cause du sacrifice mémorable que le Seigneur exigea de lui. *Mnée* [4], qu'on prononce *minhah*, signifie offrande; il signifie aussi repos, station. Les Arabes descendants d'Abraham ont encore un endroit appelé Mina, où les Mahométans font des sacrifices dans leur pélerinage de la Mecque; et

[1] Plato de Leg. l. 1, initio. Τοῦ Μίνω φοιτῶντος πρὸς τὴν τοῦ πατρὸς ἑκάστοτε συνουσίαν δι' ἐνάτου ἔτους.

Homer. Odyss. l. 19.

. . . . Μίνως
Εννέωρος Βασίλευε Διὸς μεγάλου ὀαριστής.

[2] Genes. 17. 1, text. hebr. Et erat Abram filius nonaginta annorum et novem annorum, et apparuit Jehova...

[3] תשעים שנה nonaginta anni. תשע שנים novem anni.

[4] מנחה, munus, oblatio.

c'est en mémoire du sacrifice d'Abraham. Pline [1], parlant des Minæi, habitants de cette contrée, dit qu'ils se donnent pour descendants de Minos, roi de Crète. Je ferai voir, dans l'histoire fabuleuse de la Grèce, que les Crétois au contraire ne s'attribuoient Minos que parce qu'il y avoit en Crète, ainsi que dans la Grèce, des Ismaélites, des Amalécites, des Iduméens et d'autres colonies de peuples issus d'Abraham. Minos, suivant la fable grecque, voulut enlever Ganymède [2]. Ce nom de Ganymède n'est qu'une traduction en grec de celui d'Isaac en hébreu. L'un et l'autre signifient ris, joie. Le conte de l'aigle qui enleva Ganymède vient des mots [3] *Bn xre*, fils de Sara, pris pour [4] *b-nxr*, qui signifie en aigle. Les sept enfants que Minos se faisoit livrer pour venger son fils Androgée, sont les sept fils d'Abraham, que celui-ci sépara pour laisser héritier de la maison paternelle, le seul que Dieu lui avoit désigné.

Mais ce n'est pas ici le lieu de dévoiler la fable de Minos, qui est composée de plusieurs personnages que le nom a fait confondre.

Lot, neveu d'Abraham, joue aussi chez les Grecs un assez grand rôle; c'est le fameux Orphée. On peut observer que le nom même d'Orphée n'est que la traduction de celui de Lot. *Lut* ou *lot* signifie couvert, enveloppé. On peut le voir dans l'interprétation des noms hébreux ordinairement jointe à la Bible [5]. Orpheus vient du

[1] Plin. Hist. lib. 6, cap. 28. Minæi, à rege Cretæ Minoe (ut existimant) originem trahentes.

[2] צחק *tséq*, risit, lusit, jocatus est. — Γάνος, gaudium, lætitia. Μειδέω, rideo.

[3] בנ־שרה filius Saræ.

[4] ב־נשר in aquilâ.

[5] לוט Lot, opertus, obvolutus, obtenebratio.

mot grec [1] *ercphô*, au prétérit moyen *oropha*, qui signifie aussi couvrir, envelopper. *Orphnê*, qui en est dérivé, signifie ténèbres, obscurité.

On peut dès-lors voir quelle est l'épouse d'Orphée, dont il pleura la perte. On sait que Lot perdit la sienne dans le désastre de Sodôme. Je puis ajouter que les anciens font aussi mention dans la fable d'Orphée du même crime qui fit périr Sodôme et Gomorrhe.

Orphée mis en pièces par des femmes, est Lot que ses deux filles partagent. Les Grecs ont mis la scène en Thrace et sur les bords de l'Hèbre, à cause d'Hébron, dont il est mention dans l'Ecriture, à l'occasion de Lot et d'Abraham.

Orphée [2] qui se faisoit suivre d'animaux qu'il attiroit par le son de ses instruments, est Lot qui, en allant avec Abraham, dit l'Ecriture, avoit des troupeaux de moutons, de bœufs, et des tentes; mot sur lequel les interprètes des Grecs se sont mépris, comme je l'expliquerai dans leur mythologie.

Mais Lot [3] est un composé de plusieurs parties, que la ressemblance des noms a fait réunir. Les Grecs ont confondu *lut* avec *léth*, qui signifie les tables de la loi; avec *lui*, qui signifie lévite; avec *luith*, qui signifie chants et instruments de deuil. *Lt* dérivé de *lut* signifie aussi enchantement.

De plus, les Grecs ont confondu avec le nom d'Orphée, qui est le nom même de Lot traduit en grec; ils ont, dis-je, confondu avec ce nom, le mot *orph* porté

[1] Ἐρέφω, tego; ὀροφὴ, tectum; ὄρφνη, caligo.

[2] Genes. 13. 5, trad. de Sanctès-Pagnin. Et etiam ipsi Lot ambulanti cum Abram erant pecudes ac boves et tabernacula.

[3] לוט Lot; לחת tabulæ; לוי Levita; לוית luctus; לט incantamentum.

en Grèce par des colonies d'Ismaélites et d'autres peuples voisins. Le mot arabe *orf*, au pluriel *araf* [1], signifie encore chez les Mahométans, qui ont altéré les vraies traditions, un lieu qui est entre le paradis et l'enfer, une séparation qui ressemble à un voile. Il y a dans l'Alcoran un chapitre intitulé, *sourat al araf*, dans lequel on lit ces paroles : « Entre les bienheureux et les dam- » nés, il y a un voile ou une séparation. »

On voit que les Grecs ont été fort au large, pour composer leur Orphée; qu'ils en ont pu faire un époux infortuné, un chantre, un législateur, un enchanteur qui descend aux enfers, et mettre sous son nom des mystères.

Le Philosophe de l'histoire a prononcé : « qu'il » est indubitable que Minos fut un roi législateur, » qu'Orphée est un personnage aussi réel que Minos. » L'on voit que je ne leur dispute point, comme fait M. Pluche, toute réalité sans aucune exception, puisque ce sont originairement Abraham et Lot, qui ont très-certainement existé, quoique le Philosophe veuille *révoquer* en doute l'existence d'Abraham, attestée par tant de monuments incontestables, par des nations entières, qui remontent clairement jusqu'à lui.

Le Philosophe, savant profond [2], cite pour l'existence de Minos, roi de Crète, les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, qui fixent sa naissance quatorze cent quatre vingt-deux ans avant notre ère vulgaire. S'il a pu consulter les marbres de Paros, dont les inscriptions sont en lettres grecques, il y aura vu, par leur manière même de compter, qu'ils ne prouvent pas plus pour les premiers temps de la

[1] Bibl. orient. *Voy*. Araf.

[2] Philos. de l'hist., chap. 25.

Si l'on veut trouver les trois Juges des enfers, Minos, Æacus et Rhadamante, les voici en quelques mots hébreux [1], *mnuè éq rde mthim*, le repos, ou le séjour du sein qui reçoit les morts : ce séjour dans le langage des Hébreux, étoit le sein d'Abraham, auquel ils joignoient aussi les deux autres patriarches Isaac et Jacob; c'est pourquoi le roi Prophète voyant en esprit la descente du Messie aux limbes pour en retirer les justes qui attendent sa venue, s'écrie [2] : « ceux qui ont été » de bonne volonté parmi les peuples, ceux qui for- » ment le peuple du Dieu d'Abraham, se réunissent » pour s'élever vers Dieu, du séjour obscur où ils l'at- » tendent. »

Jésus-Christ lui-même dans l'Evangile rappelle aux Juifs [3] que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, pour leur faire mieux sentir qu'il y a une autre vie.

Mais j'aurai occasion dans l'histoire même d'Egypte, de revenir sur cet article, et je dévoilerai davantage dans les mythologies Minos et Orphée.

Nous avons vu tous les rois de la seconde dynastie de Manéthon, dont les derniers sont formés de l'histoire d'Abraham; I. Binothris, Abraham fils de Tharé; II. Tlas, ou Tulis; III. Sethenès; IV. Chœrès, le roi d'Egypte ravisseur de la femme d'un étranger, c'est-à-dire,

[1] מנוח quies, statio; חק sinus; רדה excipere; מתים mortui.

[2] Psalm. 46, hebr. 47. 10, text. hebr. Voluntarii populorum congregati sunt, populus Dei Abraham; quoniàm ad Deum è septis terræ valdè elevatus est, *populus ille*.

נדיבי־עמים נאספו עם אלהי אברהם כי לאלהים מגני־ארץ מאד נעלה׃

[3] Matth. 32. 31. De resurrectione autem mortuorum non legistis quod dictum est à Deo dicente vobis :

32. Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob. Non est Deus mortuorum, sed viventium.

de Sara, épouse d'Abraham ; V. Néphercherès, Abraham séparé de Lot ; VI. Sésochris, roi d'une taille extraordinaire, la très-grande récompense promise à Abraham ; VII. Chénérès, la possession de la terre de Canaan promise à ses descendants.

On a vu que les Juifs et les Arabes ont aussi formé des mêmes faits à peu près, des rois ou reines d'Egypte parallèles.

Nous avons encore dans ce que l'Ecriture dit d'Abraham, Agar, esclave égyptienne, qu'Abraham prit pour seconde épouse, et dont il eut un fils nommé Ismaël, lequel épousa aussi une égyptienne, et s'établit à la porte de l'Egypte. Les Egyptiens, en prenant de l'Histoire Sainte tous les endroits où elle fait quelque mention d'eux, ont bien pu s'en former encore quelques règnes.

NÉCHÉROPHÈS.

L'ÉTRANGÈRE, AGAR, ÉPOUSE D'ABRAHAM.

Néchérophès est le premier roi de la troisième dynastie de Manéthon. Nous venons de voir Sésochris et Chénérès, les deux derniers rois de la dynastie précédente, formés de la grande récompense et de la possession de la terre de Canaan, promises à Abraham dans le quinzième chapitre de la Génèse [1] : dans le seizième il s'agit d'Agar, esclave égyptienne, que Sara qui étoit stérile donna à Abraham pour en avoir des enfants.

Agar étant égyptienne, les Egyptiens, à titre de compatriote, ont dû la mettre dans leur histoire, en suivant, comme ils ont fait, l'Histoire Sainte dans tout ce qui les regarde.

Le nom de Néchérophès nous annonce en effet qu'il s'agit ici de cette étrangère qu'Abraham prit pour épouse [2]. *Nchr,* comme on l'a déjà vu, signifie étranger; *euph* [3] ou *éoph*, signifie lit nuptial; du moins *éphe*, qui vient de la même racine, a cette signification, et *éphe* se prononce *hophah :* Néchérophès indique donc Agar prise pour épouse par Abraham.

Les orientaux, dans une liste de rois d'Egypte citée

[1] Genes. 16. 1, traduct. de Sanctès-Pagnin. Porrò Saraï uxor Abram non pepererat ei : et erat ei ancilla Ægyptia, et nomen ejus Hagar.

3..... Dedit eam Abram viro suo in uxorem.

[2] נכר nchr, alienigena.

[3] חפה êphe, hophah, thalamus nuptialis.

par le P. Kircher [1], ont aussi fait d'Agar plusieurs reines d'Egypte. Agar [2] qui devint enceinte, s'enorgueillit, et méprisa Sara sa maîtresse, qui étoit stérile. Ces orientaux en ont fait la reine Iuriak Khatûn, fille de Tulis, roi d'Egypte, que nous avons déjà vu. Iuriak Khatûn est un nom formé du môt hébreu [3] *iuera*, qui signifie orgueil, arrogance : *étne* qu'on prononce *chatunah*, signifie alliance, mariage : on peut donc, dans Iuriak Khatûn, reconnoître Agar qui devient fière de se voir l'épouse d'Abraham.

Mais Agar [4] fut à son tour humiliée par Sara, et elle prit le parti de s'enfuir : c'est pourquoi les orientaux n'ont pas manqué de mettre après la reine Iuriak Khatûn, qui est l'épouse fière, une autre reine nommée Dhalka, nom qui signifie [5] persécution, et qui indique les poursuites de Sara contre Agar.

Agar qui s'enfuit [6], reçut ordre du Seigneur de revenir s'humilier devant sa maîtresse : c'est ce qui va nous donner l'explication d'un prodige que Manéthon rapporte [7] du règne de Néchérophès.

Cet auteur, dans la note qui nous reste, dit que sous ce règne les Libyens se révoltèrent contre les Egyptiens; mais ayant vu la lune plus grande qu'à l'ordinaire, saisis de frayeur, ils se soumirent.

On trouve bien dans l'Ecriture, qu'Agar voulut se

[1] Kircher, Œdip. tom. I, syntagm. 1.

[2] Genes. 16. 4. At illa concepisse se videns, despexit dominam suam.

[3] יהיר arrogans; יוהרא superbia; חתנה desponsatio.

[4] Genes. 16. 6. Affligente igitur eam Saraï, fugam iniit.

[5] דלק dlq, persequi, insectari.

[6] Genes. 16. 9. Dixitque ei angelus Domini : Revertere ad Dominam tuam, et humiliare sub manu illius.

[7] Syncell. Νεχερόφης..... ἐφ' οὗ Λίβυες ἀπέστησαν Αἰγυπτίων, καὶ τῆς σελήνης παρὰ λόγον αὐξηθείσης, διὰ δέος ἑαυτοὺς παρέδοσαν.

soustraire à l'autorité de Sara, et qu'ensuite, sur l'ordre de l'ange du Seigneur, elle revint se soumettre, et rentra dans le devoir; mais l'Ecriture ne dit rien qui ait rapport à la lune. Les interprètes des Egyptiens n'ont pas laissé de l'y trouver: ils ont une fois bien traduit le nom de Sara, qui signifie princesse, puisqu'ils en ont même inféré que le droit de la royauté avoit été accordé aux femmes; mais ces interprètes, qui ont souvent traduit en aveugles, ont quelquefois oublié dans un endroit ce qu'ils avoient dit dans un autre; peut-être aussi tout n'est pas de la même main: comme la tâche étoit pénible pour eux, ils l'auront partagée: dans cette supposition, il est moins étonnant qu'ils ne s'accordent pas.

Quoi qu'il en soit, le nom de Sara ressemble au mot [1] *Séra*, qu'on prononce Saharah, lequel en caldéen signifie lune. Les savants n'ignorent pas que les Caldéens comptoient du moins quelquefois par Sares [2], mesure de temps qui a rapport à la lune.

Agar fut frappée de crainte à la voix de l'ange du Seigneur; elle reçut ordre de rentrer dans le devoir, et de revenir s'humilier devant Sara.

Les Egyptiens ayant pris Sara pour la lune, on voit comment ils ont pu dire que des révoltés saisis de frayeur à la vue de la lune, se soumirent de nouveau.

Mais pourquoi les Egyptiens disent-ils que ces révoltés furent les Libyens? Quand je ne pourrois pas en apporter la raison, il suffit qu'on voie l'essentiel de leur récit, des rebelles obligés de se soumettre à l'aspect de la lune: les Egyptiens ont pu supposer que c'étoient les Libyens, parce que ceux-ci étoient à portée

[1] סהרא luna.

[2] Suidas. 5. Σάροι. μέτρον, καὶ ἀριθμός παρὰ χαλδαίοις.

de l'Egypte : je ne suis pas obligé de deviner tout ce qui a pu entrer dans la tête de pareils interprètes.

Si l'on veut cependant que je trouve encore les Libyens, cela n'est pas impossible ; car il y a beaucoup de rapports que je passe sous silence, pour ne pas trop alonger un ouvrage dont le détail peut fatiguer les lecteurs.

Lorsqu'Agar reçut ordre de rentrer dans le devoir [1], et de retourner s'humilier devant Sara, elle étoit près d'une fontaine, en hébreu *âin emim :* ces mots *âin emim*, ressemblent au nom des *Anmim* comptés dans l'Ecriture [2] parmi les descendants de Mesraïm ; ce sont probablement les Ammonites de Libye, qui avoient un fameux temple de Jupiter Ammon, avec une fontaine d'autant plus renommée, que l'eau est plus rare dans cette contrée. On voit donc où les interprètes Egyptiens ont encore pu trouver des Libyens : cet exemple fait voir que si je n'entre pas quelquefois dans un certain détail, ce n'est pas toujours qu'il ne puisse se trouver : c'est assez que l'essentiel de l'histoire soit reconnoissable : combien dans les histoires mêmes des temps bien connus, trouve-t-on de circonstances sur lesquelles les historiens ne s'accordent pas, sans qu'on doive pour cela douter de l'essentiel des faits ?

Nous avons vu dans Néchérophès, dont le nom signifie lit étranger, Agar, épouse étrangère d'Abraham, que les Egyptiens ont eu quelque raison de s'attribuer, parce qu'elle étoit égyptienne. Nous avons vu la source du conte des Libyens obligés de rentrer dans le devoir

[1] Genes. 16. 7, trad. de Sanctès-Pagnin. Invenit autem eam angelus Domini juxta fontem aquæ ; hebr. עין־המים âin-emim.

[2] Genes. 10. 13. At verò Mesraïm genuit Ludim, et Anamim ; ענמים.

à l'aspect de la lune; je crois que c'en est assez sur cet article.

Après que les Egyptiens se sont fait un règne d'Agar, parce qu'elle étoit égyptienne, on ne doit pas être étonné qu'ils s'en soient encore fait un ou plusieurs de son fils Ismaël, qui épousa une égyptienne, et qui s'établit dans le désert de Sur ou Sor à la porte de l'Egypte. Ce nom de Sur ou Sor, peut nous servir à le dévoiler, et à répandre quelque jour sur des pratiques des Sarasins ses descendants, que les Mahométans conservent encore.

TOSORTHRUS OU SÉSORTHUS, ET TYRIS.

ISMAEL ÉTABLI DANS LE DÉSERT DE SUR.

Après Néchérophès, roi formé de l'histoire d'Agar, Manéthon, dans sa troisième dynastie, place Tosorthrus, suivant Jule-Africain, ou Sésorthus, suivant Eusèbe : Tosorthrus est suivi de Tyris.

I. Nom de Tosorthrus.

J'ai déjà observé plus d'une fois que *se* au commencement des noms, n'est souvent qu'un article égyptien : ainsi, le nom de Sésorthus revient à celui de Surien ou Sorien, c'est-à-dire, d'habitant du désert de Sur ou Sor [1], qui est à la porte d'Egypte. Eratosthène en a fait le roi Sirius, le onzième de sa liste. Ce désert se trouve aussi appelé Thur, d'où vient le nom de Thyris : il s'appelle encore le Thur ou le Tor, comme on peut le voir dans les cartes.

Ce fut dans cette contrée qu'Ismaël s'établit, suivant le témoignage de l'Ecriture : les Egyptiens lui auront donné, dans leur histoire, le nom du pays qui étoit à leur porte : le nom de Sora, comme je le ferai voir ci-après, est encore fameux parmi les Mahométans, et le nom des Sarasins, dont les savants ont cherché l'origine, peut fort bien en venir.

[1] Genes. 25. 18. Habitavit autem ab Hevila usque Sur quà respicit AEgyptum.

Agar, mère d'Ismaël, qui étoit égyptienne, lui fit aussi épouser une égyptienne [1] : ç'a été pour les Egyptiens une raison de plus de lui donner place dans leur histoire. Ses descendants se sont rendus assez fameux : la prédiction que l'ange fit à Agar, au sujet d'Ismaël et de sa postérité, s'est visiblement accomplie. « Ce sera, dit l'ange en annonçant sa naissance [2], » un homme fier et sauvage; il lèvera la main contre » tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dres» sera ses pavillons vis-à-vis de tous ses frères ». Les invasions faites par les descendants d'Ismaël dans une grande partie de notre continent, en rendent témoignage; elles sont assez connues.

Les orientaux [3], dans leurs listes de rois d'Egypte, ont aussi fait d'Ismaël, les uns un Valid, fils de Thardan, roi des Amalécites, les autres un Valid, fils de Douma [4].

Ce nom de Valid, comme je l'ai déjà dit [5], est formé du mot [6] *uld*, qui signifie enfant; Thardan est formé de [7] *trd*, qui signifie chasser, expulser; Douma est formé du mot [8] *dmá*, qui signifie pleurer.

Ismaël fut, comme on sait, chassé par l'ordre de Dieu même, de la maison paternelle; il fut pour sa

[1] Genes. 21. 21. Accepit illi mater sua uxorem de terra AEgypti.

[2] Genes. 16. 12. Hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum : et è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.

[3] Kircher, Œdip. tom. I, syntagm. 1.

[4] Hist. univ. trad., tom. I, pag. 503.

[5] Iuchazim, Bochart, Phaleg. l. 4, c. 38. Valid filius Doma, cui successit filius Rian; is est Pharao Josephi. וליד בן־דומע

[6] ולד *uld*, puer, filius.

[7] טרד *trd*, ejicere.

[8] דמע plorare.

mère un enfant de pleurs. Agar, dit l'Ecriture [1], voyant que sa provision d'eau étoit épuisée, laissa son fils couché sous un arbre, s'éloigna un peu de lui, et s'étant assise, elle se mit à pleurer.

Comme Mahomet n'a formé sa fausse religion qu'en faisant un mélange informe des pratiques des descendants d'Ismaël, avec quelques dogmes des Juifs et des chrétiens, qu'il a souvent altérés; les Mahométans, dans leur pélerinage à la Mecque, où est selon eux la maison d'Ismaël, imitent encore, par leurs cérémonies, l'inquiétude d'Agar au sujet de son fils. Ils disent [2] qu'il y avoit anciennement un grand édifice nommé Sorah, construit dès avant le déluge, qu'Ismaël rebâtit, et qu'ils appellent Cabaah, ou la maison quarrée.

On voit le rapport du nom de Sorah à celui du désert de Sur ou de Sor, où s'établit Ismaël, et à celui des Arabes sarasins ses descendants.

Le pélerinage des Ismaëlites à la maison d'Ismaël, étoit établi long-temps avant le mahométisme.

Comme cette maison étoit le signe ou grand monument du pays de Sur, les Arabes l'appeloient *Thu acur*, le signe de Sur. C'est encore vers cette maison que se tournent les Mahométans en faisant leur prière, en quelqu'endroit qu'ils se trouvent. Etienne de Byzance, au mot [3] *Dousaré*, dit que ce nom vient d'un dieu Douzarès, adoré par les Arabes.

[1] Genes. 21. 15. Cùmque consumpta esset aqua in utre, abjecit puerum subter unam arborum....

16. Et abiit seditque è regione.... et sedens contrà levavit vocem suam et flevit.

[2] Hist. univ. trad., tom. II, pag. 127.

[3] Stephan. Byz. Δουσαρὴ, σκόπελος, καὶ κορυφὴ ὑψηλοτάτη Ἀραβίας εἴρηται δὲ ἀπὸ τοῦ Δουσάρου. Θεὸς δη οὗτος παρὰ Ἄραψι καὶ Δαχαρηνοῖς τιμώμενος.

Suidas [1] l'appelle Theus Arès ; et il croit, à cause de la ressemblance du nom de Theos Arès, que c'est le dieu Mars. Il le met à Pétra en Arabie : il dit que son idole est une pierre noire, quarrée, sans aucune figure gravée ou sculptée.

Les Mahométans ont encore dans un des murs de leur Cabaah ou maison quarrée, une pierre noire, sans aucune figure, pour laquelle ils conservent une grande vénération.

Il paroît qu'il y avoit autrefois plusieurs Dousarès ou Theusarès dans ces contrées ; quoi qu'il en soit, on voit le rapport de ce nom diversement altéré à celui du Thosor ou Tosorthrus que les Egyptiens ont mis dans leur histoire, et tout nous a conduit à y reconnoître Ismaël.

II. Tosorthrus, l'Esculape des Egyptiens

La première chose que dit Manéthon [2] dans la note qui nous reste sur Tosorthrus, c'est qu'il fut l'Esculape des Egyptiens, pour son habileté dans la médecine : ils ne prétendoient pas pour cela qu'il fût le même que l'Esculape des Grecs : je ferai voir en effet dans les mythologies, que l'Asclépius ou Esculape des Grecs a une autre origine.

On ne voit pas dans l'Ecriture qu'Ismaël se soit distingué dans cet art. Du caractère dont il étoit, homme fier et dur, toujours les armes à la main, il devoit faire plus de malades qu'il n'en guérissoit : ce n'est pas que

[1] Suidas. V. Θεὺς ἄρης. τουτέστι θεὸς ἄρης, ἐν πέτρᾳ τῆς Ἀραβίας. σέβεται δὲ θεὸς ἄρης παρ' αὐτοῖς· τόνδε γὰρ μάλιστα τιμῶσι. τὸ δὲ ἄγαλμα, λίθος ἐστὶ μέλας, τετράγωνος, ἀτύπωτος.

[2] Syncell. pag. 56. Τόσορθρος....... οὗτος Ἀσκλήπιος Αἰγυπτίοις κατὰ τὴν ἰατρίκην νενόμισται.

ses descendants ne soient devenus médecins ; ce sont même les Arabes qui ont ressuscité la médecine dans une partie de l'Europe : la célébrité de cet art à Montpellier leur doit ses commencements ; mais ce n'a été que bien des siècles après Ismaël ; cependant ne désespérons pas de voir celui-ci devenir médecin malgré lui ; nous avons déjà vu Athothis, formé de l'arc-en-ciel, devenir grand anatomiste par une bévue des interprètes egyptiens ; une autre bévue a pu opérer une autre métamorphose.

Ismaël, suivant la promesse faite à Abraham, a dû former une nation, et une nation considérable ; sa postérité s'est en effet prodigieusement étendue.

Le texte hébreu [1] porte mot pour mot, qu'il sera en nation, et en nation grande, considérable [2], *l-gui-gdul*. Le mot *gui* qui signifie nation approche de [3] *gee*, qui signifie médecine ; ainsi les Egyptiens, en se méprenant, aurnot cru qu'Ismaël ou Tosorthrus avoit dû être un grand homme pour la médecine.

L'Ecriture [4] dit encore d'Ismaël, qu'il sera un homme féroce, en hébreu [5] *phra* : en transposant une lettre, les Egyptiens ont pu lire [6] *rpha*, qui signifie médecin : notez que le mot *phra* est ici dans un sens figuré, car il signifie dans le sens propre, âne sauvage ; les Egyptiens ne l'auront pas compris, et auront cru devoir lire autrement.

[1] Genes. 17. 20. Faciam illum in gentem magnam.
[2] ל־גוי גדול l-gui gdul.
[3] גהה medicina.
[4] Genes. 16. 2. Hic erit ferus homo.
[5] פרא onager, ferus.
[6] רפא medicus.

III. L'Esculape des Egyptiens mis au nombre des dieux.

Saint Clément d'Alexandrie nomme [1] l'Asclépius ou Esculape des Egyptiens, parmi les hommes qu'ils avoient mis au nombre des dieux : ils avoient pu le compter parmi leurs dieux, à cause de la grande idée qu'ils s'en étoient faite, et du nom de Dieu qui entre dans la composition de celui d'Ismaël. Sa mère lui donna ce nom [2], parce que le Seigneur l'avoit entendue ou exaucée ; mais les Egyptiens auront pris *el*, qui signifie Dieu, pour un titre donné à *Isma*, car *Isma* est aussi originairement un des noms qu'ils donnoient à leur Esculape. On trouve dans Damascius, cité par Photius [3], qu'Asclépius ou Esculape, se nommoit Esmunus; on le trouve aussi dans Sanchoniaton cité par Eusèbe. *Esmun* vient originairement [4] d'*ixmá* ou *isma*, qui est le nom d'Ismaël; car les Egyptiens, comme je l'ai observé, avoient pris *el* pour le titre de Dieu qui lui avoit été donné.

Les païens, à cause qu'il approche du mot [5] *xmne* qui signifie huit, l'ont interprété huitième, d'autant plus qu'Ismaël etoit en effet un des huit fils d'Abraham. Abraham eut Ismaël d'Agar, Isaac de Sara, et six autres fils de Céthura. Quelques païens, à cause du nom [6] d'*A-*

[1] Stromat. lib. 1. Τῶν παρ' Αἰγυπτίοις ἀνθρώπων ποτὲ, γενομένων δὲ ἀνθρωπίνῃ δόξῃ Θεῶν, Ἑρμῆς τε ὁ Θηβαῖος, καὶ Ἀσκληπιος.

[2] Genes. 16. 11..... Vocabisque nomen ejus Ismaël, eò quòd audierit Dominus afflictionem tuam.

[3] Phot. Biblioth. pag. 104. Σαδύκῳ ἐγένοντο παῖδες, οὓς Διοσκούρους ἑρμηνεύουσι καὶ Καβείρους. Ὄγδοος δὴ ἐγένετο ἐπὶ τούτοις ὁ Ἔσμουνος, ὃν Ασκληπιὸν ἑρμηνεύουσιν.

[4] Euseb. Præpar. lib. 1, cap. 10. צדיק tsdiq, sadic, justus. *Vid.* Genes. 18. 19, suprà cit. ישמעאל Ixmâal, Ismaël.

[5] שמיני xmini, octavus.

[6] עברי Habri, Hebræus.

bri ou d'Hébreu, surnom donné à Abraham, parce qu'il étoit venu d'au-delà du Jourdain, ont confondu ses fils avec les Cabires; mais tous ne comptent pas le même nombre de Cabires [1], dont le nom signifie puissants. Les mahométans répètent encore souvent *Cubar alla*, pour dire, Dieu est puissant: ils ne reconnoissent plus qu'un seul Dieu; mais leurs ancêtres étoient idolâtres.

Le culte des Cabires fut porté en Samothrace par des Odomantes descendants d'Edom ou Esaü, qui s'allia avec les descendants d'Ismaël. Des descendants d'Ismaël passèrent aussi en Grèce, et c'étoit par eux, comme je le ferai voir, que les Lacédémoniens descendoient d'Abraham. On peut comparer ce qui est dit de l'origine des Spartiates, dans les livres des Machabées [2], avec ce que Diodore dit de son côté [3], que les Arabes voisins du mont Chabinus, exerçoient l'hospitalité envers les Grecs de la Béotie et du Péloponnèse, en mémoire de leur ancienne alliance, à remonter jusqu'à Héraclès ou Hercule. Nous avons vu que Tosorthrus ou Sésorthus, est un nom donné à Ismaël, à cause de son établissement dans le désert de Sur; Osorthon, qui est le même nom, se retrouve dans Manéthon interprété Héraclès, ce qui prouve qu'Ismaël peut bien être l'Héraclès ou Hercule, auquel remontoient également les Arabes dont il s'agit, et les habitants du Péloponnèse.

[1] כביר chbir, cabir, potens.

[2] 1. Machab. 12. 21. Inventum est in Scriptura de Spartiatis, et Judæis, quoniàm sunt fratres, et quòd sunt de genere Abraham.

[3] Diodor. lib. 2, n. 125. Ναοὶ θαυμαστοὶ τοῖς ὕψεσιν ᾠκοδομημένοι.... ὄρος ὀνομαζόμενον χαβῖνον....... φιλόξενοι δ' ὑπάρχουσιν οὐ πρὸς πάντας τοὺς ἀφικνουμένους, ἀλλὰ πρὸς μόνους τοὺς ἀπὸ Βοιωτίας καὶ Πελοποννησου, διά τινα παλαιὰν ἀφ' Ἡρακλέους οἰκειότητα πρὸς τὸ ἔθνος, ἣν μυθικῶς ἑαυτοὺς παρειληφέναι παρὰ τῶν προγόνων ἱστοροῦσιν.

Le nom de Chabinus, avec la situation qui se rapporte à celle de la Mecque, nous indique la *Caba* fameuse parmi les descendants d'Ismaël; aussi Diodore y met-il des temples fort riches; mais je développerai ce point dans la mythologie grecque, où l'on verra que l'origine que Diodore a traitée de fabuleuse, l'est beaucoup moins que d'autres qu'il admet: on peut toujours observer que le caractère des Spartiates ou Lacédémoniens, se rapportoit assez à celui des descendants d'Ismaël : on peut aussi entrevoir que s'il avoit passé en Grèce des descendants d'Abraham, il avoit bien pu y passer quelques livres des Juifs, et le préambule des lois de Lycurgue, que le Philosophe de l'histoire oppose à celles de Moïse, tournera peut-être à la gloire de Moïse même, bien loin de lui nuire. Les Grecs, comme le dit saint Clément d'Alexandrie, avoient souvent pris de ceux qu'ils appeloient Barbares, ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs dogmes, et l'histoire de la Grèce n'est par fort claire jusqu'à l'ère des olympiades; mais revenons à Tosorthrus.

IV. Tosorthrus invente l'art de bâtir en pierres de taille.

S'il étoit vrai qu'Ismaël eût bâti la Caba ou maison quarrée, comme le disent les mahométans [1], il ne seroit pas nécessaire de chercher plus loin ce qui a pu faire attribuer à Tosorthrus, l'invention de l'art de bâtir en pierres de taille.

Si même la pierre tétragone ou quadrangulaire dont Suidas [2] fait mention dans l'article de Theusarès, étoit

[1] Syncell. pag. 56. Τόσορθρος....... τὴν διὰ ξεστῶν λίθων οἰκοδομίαν εὕρατο.

[2] Suid. suprà cit.

un monument d'Ismaël; ce seul fondement auroit suffi aux Egyptiens.

Mais je crois que cette attribution vient plutôt de ce qu'Ismaël est fils d'Agar. Hagr et Hagiar en arabe [1], signifie une pierre; c'est le nom de plusieurs villes d'Arabie, que les Grecs et les Latins ont rendu par Petra.

Hagiar, à la vérité moins aspiré, est aussi en arabe le nom d'Agar, mère d'Ismaël. Egr [2], nom hébreu d'Agar, approche de [3] *grr*, qui signifie scier, couper. Les Egyptiens au lieu de [4] *bn-egr*, fils d'Agar, auront entendu [5] *bne-grr*, qui signifie, il bâtit, il scia, il coupa; et ils en auront conclu que leur Tosorthrus avoit commencé à bâtir en pierres sciées ou taillées.

V. Tosorthrus s'applique aussi à écrire.

L'Ecriture [6] parle de la main d'Ismaël, mais c'est de sa main contre tous. Peut-être les Egyptiens, qui n'auront pas compris l'énergie de ce peu de mots, auront-ils entendu la main d'un habile écrivain. On emploie souvent le mot *main* dans ce sens; et cela n'est pas particulier à notre langue.

Le nom même de Tosorthrus, donné à Ismaël, habitant du désert de Sur, renfermant le mot [7] *thu*, qui veut dire signe, a pu donner aux Egyptiens l'idée de signes ou de lettres que Tosorthrus s'étoit appliqué à former.

[1] Bibl. orient. *Voy.* Hagr, Hagiar.
[2] הגר Agar.
[3] גרר secare, concidere.
[4] בן־הגר filius Agar.
[5] בנה ædificavit. גרר secuit.
[6] Genes. 16. 12... Manus ejus contra omnes.
[7] תו signum.

Job [1], qui vivoit en Arabie, emploie ce mot [2] *thu*, quand il dit : « mon signe est le Tout-Puissant, qui » parlera pour moi ; c'est le livre écrit pour ma dé- » fense. »

On a vu 1.° par la place où se trouve Tosorthrus, après des rois formés d'Abraham et d'Agar ; 2.° par le nom même de Tosorthrus ou Sésorthus, qui a rapport au Sur ou Sor, où s'établit Ismaël, 3.° par le dévoilement du peu de traits que Manéthon nous en apprend ; on a, je crois, assez vu que c'est Ismaël, dont les Egyptiens se sont fait un roi, parce qu'il fut fils d'une Egyptienne, qu'il épousa une Egyptienne, et qu'il s'établit à la porte de l'Egypte.

Tyris, qui le suit dans Manéthon, vient d'une autre prononciation du nom de Sur, appelé encore aujourd'hui *Tor*. Les Arabes [3] donnent aussi à Ismaël un fils nommé Thor ou Thour, qui a donné son nom au pays que l'on nomme encore aujourd'hui le Thor.

Eratosthène l'appelle Sirius [4]. Ce peut être une altération de Surius ou le Surien. Il interprète ce nom *Hyios Korrès* ou *Abascantos*, mots qui signifient le fils de *Korré* non exposé à l'envie. Je crois que c'est moins une interprétation du nom, qu'une note sur le roi dont il s'agit. Korré étant dérivé de [5] *Keirô*, qui signifie couper ; le fils de [6] Korré sera le fils d'Agar,

[1] Job. 31. 35, trad. Sanctès-Pagnin. Ecce signum meum omnipotens, qui testificabitur pro me, liber *quem* scripsit vir litis meæ.

[2] תוי thui, signum meum.

[3] Biblioth. orient. *Voy*. Ismaël.

[4] Syncell. pag. 100. Σίριος, ὅ ἐστιν υἱὸς κόρρης, ὡς δὲ ἕτεροι Ἀβάσκαντος.

[5] Κείρω, scindo, abscindo, tondeo; undè,

[6] Κόρρη.

dans le même sens que les Egyptiens ont déjà interprété le nom d'Agar, et qu'ils y ont trouvé l'art de bâtir en pierres de taille.

Pour *abascantos*, qui signifie [1] non envié, je pense que l'*a* privatif ou la négation est de trop; et que c'est au contraire le fils d'Agar exposé à l'envie [2], parce que Sara le fit renvoyer de la maison paternelle, étant jalouse de conserver à son fils Isaac tout l'héritage, et ne voulant pas que celui-ci le partageât avec le fils de l'étrangère. Aussi on a déjà vu qu'Ismaël est devenu un roi Thardan, c'est-à-dire, expulsé.

Du reste, on ne doit pas s'arrêter beaucoup à l'interprétation que donne Eratosthène, qui ne remontoit pas à la première source.

[1] Βασκαίνω, invideo.

[2] Genes. 21. 10. Ejice ancillam hanc, et filium ejus : non enim erit hæres filius ancillæ cum filio meo Isaac.

MÉSOCHRIS, SOIPHIS, TOSERTASIS, ACHIS[1],

JOSEPH VENDU AUX ISMAÉLITES PAR SES FRÈRES.

Après les rois Tosorthrus et Tyris, que nous venons de voir formés d'Ismaël établi dans le désert de Sur ou de Thur, à la porte de l'Egypte; Manéthon, dans sa troisième dynastie, nomme de suite les rois Mésochris, Soïphis, Tosertasis, Achis, Siphuris, Cerphérès, sur lesquels il ne nous reste pas même une seule note. Ainsi nous n'avons que les noms, et le fil de l'histoire d'Egypte rapprochée de l'Ecriture qui puissent nous guider. Suivons donc ce fil.

Après Ismaël, qui eut des rapports avec les Egyptiens, l'Ecriture[2] ne dit rien de l'Egypte jusqu'au temps où Joseph, fils de Jacob, fut vendu à des Ismaélites par ses propres frères, et conduit en Egypte, où Dieu, par les voies miraculeuses de sa providence, après avoir permis ses disgrâces, l'éleva au plus haut degré de gloire et de splendeur. C'est donc à cette époque qu'il faut passer, pour reconnoître les rois que nous venons de nommer.

En effet, dans le nom de Soïphis ou Soïph, on peut déjà entrevoir Joseph, nommé Iusph ou Iosph en hé-

[1] Syncell. pag. 56. Μέσωχρις. Σωΐφις. Τόσέρτασις. Ἄχις. Σίφουρις. Κερφέρης.

[2] Genes. 37. 28. Vendiderunt eum Ismaëlitis..... qui duxerunt eum in AEgyptum.

breu [1]. Ce sont les mêmes lettres, seulement un peu déplacées. J'observe aussi que dans la liste d'Eratosthène [2] après Sirius ou l'habitant de Sur, qui est Ismaël, se trouvent de suite les rois Chnubus Gneurus, Ravosis, Biyris, Saophis et Sensaophis. Dans ces deux derniers noms, en retranchant toujours la terminaison grecque, on voit aussi Saoph, qui approche bien de Soïph, et qui nous indique encore Iosph ou Joseph.

Mésochris, qui précède Soïphis dans Manéthon, peut être formé du mot hébreu [3] *msér*, qu'on prononce *mesocher*, et qui signifie négoce. Joseph fut vendu à une caravane ou compagnie de marchands Ismaélites et Madianites. L'Ecriture [4] elle-même se sert du mot *Sochrim* en parlant de ces marchands.

Les Egyptiens ayant appelé Ismaël Tosorthrus, à cause du désert de Sur ou de Sor, où il s'y étoit établi, ont bien pu, par la même raison, appeler Tosertasis, les Ismaélites ses descendants.

Achis peut se former du mot *aé*, qu'on prononce [5] *ach*, et qui signifie frère.

Ainsi en réunissant Mésochris, qui signifie négoce; Soïphis, qui est Iosph ou Joseph; Tosertasis, les Ismaëlites, Achis frère : ces quatre rois, qui se trouvent de suite dans Manéthon, se réduisent à Joseph, vendu aux Ismaélites par ses frères.

Siphuris et Cerpherès, qui terminent cette troisième dynastie, peuvent indiquer la beauté et l'afflic-

[1] יוסף Iosph, Joseph.

[2] Syncell. pag. 101, 102. Χνοῦβος Γνευρὸς, ὅ ἐστιν χρύσης χρύσου υἱός. Ραύωσις. Βιΰρις. Σαῶφις. Pag. 104. Σενσαῶφις. β'

[3] מסחר mercatura.

[4] Genes. 37. 28. Et prætereuntibus Madianitis negotiatoribus (hebr. סחרים Socherim.) Vendiderunt eum Ismaëlitis.

[5] אח ach, frater.

tion de Joseph. L'Ecriture [1] dit expressément qu'il soit beau de visage [2]; et *xphr*, d'où peut se former Sephuris, signifie être beau.

Cerphérès peut se former du mot [3] *érphe*, qu'on prononce *cerphah*, et qui signifie affront, opprobre. On sait que la beauté de Joseph, malgré son innocence, lui occasionna l'opprobre dont il fut couvert pour un temps.

Connoissant la marche des Egyptiens, nous pouvons actuellement reconnoître les rois parallèles d'Eratosthène.

Chnubus Gneurus, nom probablement altéré, approche assez de *gnb*, *gnb*, mots qui signifient doublement ravir, enlever, pour exprimer un enlèvement plus furtif et plus injuste. C'est ce que Joseph dit de lui-même en propres termes [4]: j'ai été furtivement enlevé, *gnb gnbthi* [5]; j'ai été furtivement enlevé de la terre des Hébreux, et renfermé quoique innocent, dans cette prison.

Le mot qui signifie fosse ou prison dans cet endroit de l'Ecriture, est [6] *bur*; aussi Eratosthène, après Chnubus Gneurus, qui indique l'enlèvement de Joseph, nomme Biyris, qui signifie prison.

Il place seulement entre deux, Ravosis, nom qui peut être formé de [7] *rae*, qui signifie voir; *rauth* dans les rabbins, signifie vision.

[1] Genes. 39. 6. Erat autem Joseph pulchrâ facie, et decorus aspectu.

[2] שפר *xphr*, pulchrum esse.

[3] חרפה *érphe*, *cerphah*, opprobrium.

[4] Genes. 40. 15... Furto sublatus sum de terra Hebræorum, et hic innocens in lacum missus sum.

[5] גנב גנבתי *gnb gnbthi*, furando furto ablatus sum.

[6] בור *bur*, lacus, fossa, carcer.

[7] ראה vidit; ראות visio.

Joseph dans sa prison, expliqua les visions ou les songes des officiers de Pharaon; il expliqua dans la suite ceux de Pharaon lui-même.

Aussi les orientaux appellent-ils Riyan [1], le Pharaon dont Joseph expliqua les songes, et dont il devint le ministre. *Raie* [2] qu'on prononce *Riah*, dans les rabbins signifie vision.

Le nom de la montagne *Moriah*, où Abraham conduisit son fils Isaac pour l'immoler, est traduit dans la Vulgate [3], terre de vision.

On voit de plus en plus comment ont été formés tous ces noms de rois d'Egypte, et comment ils ne nous apprennent, dans le vrai, rien de plus que ce que dit l'Ecriture.

Saophis et Sensaophis, les deux rois qui suivent immédiatement dans Eratosthène, sont, comme je l'ai déjà dit, le nom même d'Iosph ou de Joseph. Eratosthène interprète Sensaophis, le second. C'est en effet Joseph nommé pour la seconde fois. Le mot *xne* [4], d'où peut venir *sen*, signifie second. Je ne m'arrête point aux autres interprétations d'Eratosthène; car outre qu'il n'interprète pas tous les noms, on peut bien présumer qu'il y a des interprétations fautives ou défigurées par les copistes. On en a vu assez, pour ne pas incidenter sur celles que je ne dévoile pas. Ceux qui en seront curieux, pourront les chercher dans leurs moments de loisirs.

On a vu jusqu'ici toute la suite de l'histoire d'Egypte,

[1] Juchazim apud Bochart, Phaleg. lib. 4, cap. 38. Rian, is est Pharao Joseph.

[2] ראיח visio.

[3] Genes. 22. 2. Vade in terram visionis.

[4] שנח secundò facere; שני secundus.

soit dans Hérodote, soit dans Diodore, soit dans les trois premières dynasties de Manéthon, soit dans le catalogue d'Eratosthène; on a vu, dis-je, tous les règnes rapprochés de l'Ecriture, et par ce rapprochement suivi, se réduire à ce que nous apprend l'Histoire Sainte, tant du commencement de toutes les nations, que de celui des Egyptiens en particulier.

Nous voici conduits à l'entrée de Joseph, et des Israélites en Egypte. Comme le temps de leur séjour dans ce royaume est celui où l'Histoire Sainte a fourni aux Egyptiens plus de faits relatifs à leur histoire; et qu'ils se sont souvent formé des noms de rois d'une simple indication de fait, quelquefois même autant de rois que de mots, ainsi qu'on l'a déjà vu dans Manéthon; on conçoit bien que les dynasties doivent ici s'embrouiller et se confondre. Il y a des dynasties qui rentrent les unes dans les autres; quelques-unes de soixante rois et plus, qui à la vérité ne sont point nommés, parce que la famille de Jacob étoit composée de plus de soixante personnes, lorsqu'il entra en Egypte; une dynastie de douze, parce qu'il avoit douze fils, et ainsi du reste. Il y a plusieurs dynasties formées des noms et des titres de Joseph, qui eut tant d'éclat en Egypte; plusieurs formées de ceux de Moïse, qui y opéra tant de prodiges. On doit bien s'attendre à y trouver quelque confusion.

Pour ne pas perdre le fil de l'histoire au milieu de ce labyrinthe, reprenons la suite des rois d'Hérodote. Celui-ci n'a recueilli que les règnes les plus mémorables, il a omis tous les rois formés d'Abraham, d'Agar, d'Ismaël; mais les Egyptiens, n'ayant formé leur histoire que sur ce que dit l'Histoire Sainte, n'ont pas dû manquer de parler à Hérodote, d'Israël, de Joseph,

de Moïse. Vu la manière dont ils ont traduit, les faits sont nécessairement altérés, et souvent défigurés. On verra néanmoins de plus en plus, s'ils ne sont point encore reconnoissables.

De Mœris qui est, comme on l'a vu, Mesr ou Mesraïm, père des Egyptiens, Hérodote passe tout de suite à Sésostris. C'est le plus grand règne des Egyptiens, l'époque la plus brillante de leur histoire. Pour le réduire à sa vérité primitive, dont il s'est bien éloigné avec le temps, il faut nécessairement donner une assez grande étendue au rapprochement que j'en dois faire; c'est pourquoi je termine ici ce premier volume, afin qu'on trouve réuni dans le second, tout ce qui regarde un règne si éclatant, et tous les autres règnes formés de l'histoire des Israélites jusqu'à leur oppression.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES ARTICLES

DE CE VOLUME.

Avertissement des éditeurs. . . . . Page v
Plan de l'ouvrage. xix
Observations préliminaires. 1
I. Anciens auteurs de l'histoire d'Egypte. 9
II. Tous ces auteurs sont fabuleux pris à la lettre. . . . 12
III. L'histoire n'est pas toute fabuleuse. 15
IV. Rapports entre les Juifs et les Egyptiens, déjà reconnus. 18
V. Rapports entre les histoires mêmes. 19
VI. Causes des altérations des anciennes histoires. . . . 21
VII. Les anciens ont traduit jusqu'aux noms propres. . . 24
VIII. Exemples de fables fondées sur des interprétations de noms. 28
IX. Bévues sur des langues étrangères. 31
X. Bévues de copistes. 33
XI. Difficulté de traduire anciennement des livres hébreux. 35
XII. Textes hébreux diversement traduits. 38
XIII. Diversités qui proviennent de la ressemblance de certaines lettres en hébreu. 39
XIV. Interprétations différentes, occasionnées par la ressemblance des mots. 40
XV. Différentes interprétations de noms propres. . . . 42
XVI. Réponse à une objection. 44
XVII. Ce que prouvent les exemples qu'on a cités. . . . 45
XVIII. Exemples de traductions des livres hébreux par les Phéniciens. 47
XIX. D'où les Egyptiens disoient avoir tiré leur histoire. 52
XX. Comment les Juifs et les Arabes ont formé des listes de rois d'Egypte. 56
XXI. Contes de Juifs et d'Arabes formés de bévues sur l'Histoire Sainte. 60
XXII. Comment les auteurs païens, qui parlent ouvertement des Juifs, en ont obscurci ou altéré l'histoire. . . 63
XXIII. Les altérations sont d'autant plus grandes, qu'un auteur est plus conséquent. 66

XXIV. Il ne faut pas exiger que les histoires fabuleuses ressemblent parfaitement aux véritables. 66

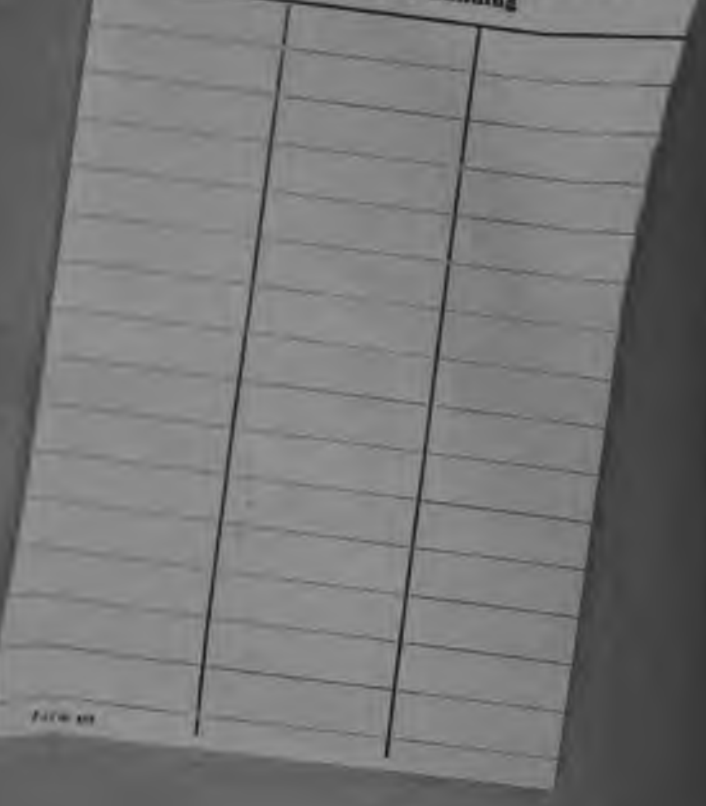
ANCIENS ROIS D'EGYPTE :

Suivant Hérodote. 71
Suivant Diodore. 72
Liste des rois de Thèbes, d'Ératosthène. 74
Dynasties de Manéthon. 76
ANCIENS ROIS D'EGYPTE, suivant Georges-le-Syncelle. . . 90
EXTRAITS d'auteurs Juifs ou Arabes. 93
RAPPROCHEMENT général de l'histoire d'Egypte, et des faits relatifs à l'Egypte, qu'on trouve dans l'Ecriture. . . 95
I. Ménès, Noé. . . . . *ibid.*
II. Trois cent trente rois descendants de Ménès. Les trois fils de Noé. 98
III. Mœris. Mesraïm. 100
IV. Sésostris. Jacob ou Israël. 103
V. Phéron. Juda, fils de Jacob. 116
VI. Protée. Joseph, ministre du roi d'Egypte. 118
VII. Rhampsinite. Suite de Joseph. 129
VIII. Chéops et Chéphren. Oppression des Hébreux. . . 133
IX. Mycérinus. Moïse. 136
X. Nitocris. Submersion dans la mer Rouge. 139
XI. Asychis. Salomon. 145
XII. Anysis et Sabacos. Suite de Salomon. 147
XIII. Douze rois à la fois. Les douze tribus. 149
XIV. Psammitique. Schisme des tribus. 151
XV. Séthon. Ezéchias, roi de Juda. 153
XVI. Nécos. Néchao, roi d'Egypte. 156
XVII. Psammis. Prophétie touchant l'Egypte. 157
XVIII. Apriès. Ephrée, roi d'Egypte. 158
XIX. Amasis. Nabuchodonosor, conquérant de l'Egypte. . 159
Conclusion du rapprochement général. 162
L'HISTOIRE D'EGYPTE RAPPROCHÉE EN DÉTAIL DE CE QUE L'HISTOIRE SAINTE DIT DE L'EGYPTE. 170
MÉNÈS. NOÉ. 173
I. Noé reconnoissable dans plusieurs histoires. . . . . *ibid.*
II. Ménès fut le premier homme qui régna. 178
III. Toute l'Egypte inondée du temps de Ménès, excepté le Nome de Thèbes. 181
IV. Toute l'Egypte anciennement appelée Thèbes. . . . 184
V. Les Thébains se disoient les plus anciens des hommes. 185

VI. Grand navire de près de trois cents coudées de long, construit à Thèbes. 186
VII. Colombes qui s'étoient envolées de Thèbes. . . . 188
VIII. Les premiers animaux formés en Egypte ; la preuve tirée du canton de Thèbes. 193
IX. Les Thébains avoient été les premiers à bien compter l'année. 198
X. Ménès apprit aux peuples à honorer les dieux. . . . 202
XI. Ménès fut le premier législateur des Egyptiens. . . 204
XII. Ménès introduisit le luxe de la table. 209
XIII. Les Thébains avoient été les premiers à connoître la vigne. 214
XIV. Ménès devenu la proie d'un hippopotame. 217
XV. Récapitulation des traits de Ménès. 218
LES TROIS CENT TRENTE ROIS DESCENDANTS DE MÉNÈS. LES TROIS FILS DE NOÉ. 223
I. On ne peut admettre cette suite de trois cent trente rois. 225
II. Comment les Egyptiens, de trois, ont fait trois cent trente. 227
III. Autres preuves de la réduction des successeurs de Ménès aux trois fils de Noé. 230
IV. La première dynastie de Manéthon, réduite à Noé et à ses trois fils. 232
ATHOTIS. ATHOTH OU LES SIGNES. 237
I. Signification du mot Athot, et son étendue. 239
II. Athotis, successeur de Ménès. L'arc-en-ciel donné pour signe à Noé. 242
III. Athotis, grand anatomiste. 245
ROIS SUCCESSEURS DES ATHOTHÈS D'ERATOSTHÈNE. DISPERSION DE BABEL. 252
MŒRIS, BEISAR, BUSIR, BOËTHUS. MESR OU MESRAIM, PÈRE DES EGYPTIENS. 257
I. Mœris étoit un roi mémorable pour les Egyptiens. . . . 262
II. Noms de Mœris. 264
III. Prodige de Bubaste du temps de Boëthus. 267
IV. Boëthus suivi immédiatement de Cœachos ou Choüs. . 271
V. Busiris de Diodore et huit descendants. 276
VI. Huit coudées de crûe du Nil, au temps de Mœris. . 278
VII. Mœris invente les éléments de la géométrie. . . . 280
VIII. Grand lac creusé par Mœris. 281
SUCCESSEURS DE MŒRIS. 287
BINOTHRIS. ABRAHAM, FILS DE THARÉ. 288
I. Nom de Binothris. . . . . *ibid.*

II. Loi portée sous le règne de Binothris en faveur des reines. 192
TLAS-STTHÉNÈS-CHÉRÈS. LE ROI RAVISSEUR DE SARA. . 297
THULIS DE SUIDAS. DIGRESSION SUR JÉSUS-CHRIST. . . 303
I. Récit de Suidas. . . . . *ibid.*
II. Nom de Thulis. 305
III. Puissance de Thulis, mention du mystère de la Trinité. 307
NÉPHERCHÉRÈS. ABRAHAM SÉPARÉ DE LOT. 312
SÉSOCHRIS, CHÉNÉRÈS. PROMESSE FAITE A ABRAHAM. . 316
NÉCHÉROPHÈS. L'ÉTRANGÈRE, AGAR, ÉPOUSE D'ABRAHAM. 327
TOSORTHRUS OU SÉSORTHUS, ET THYRIS. ISMAEL ÉTABLI DANS LE DÉSERT DE SUR. 332
I. Nom de Tosorthrus. . . . . *ibid.*
II. Tosorthrus, l'Esculape des Egyptiens. 335
III L'Esculape des Egyptiens mis au nombre des dieux. . 337
IV. Tosorthrus invente l'art de bâtir en pierres de taille. . 339
V. Tosorthrus s'applique aussi à écrire. 340
MÉSOCHRIS, SOÏPHIS, TOSERTASIS, ACHIS. JOSEPH VENDU AUX ISMAÉLITES PAR SES FRÈRES. 343

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410

